20437/B

~~Galen I B~~

22101402424

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ-UNIVERSEL

DE

MATIERE MÉDICALE,

TOME II.

42550

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ-UNIVERSEL
DE
MATIERE MÉDICALE,

CONCERNANT

Les Végétaux, les Animaux & les Minéraux qui ſont d'uſage en Médecine; leurs deſcriptions, leurs analyſes, leurs vertus, leurs propriétés, &c. recueillis de Manuſcrits originaux, & des meilleurs Auteurs anciens & modernes, tant étrangers que de notre pays.

Avec une Table raiſonnée de tous les noms que chaque pays a donnés aux mêmes végétaux, animaux & minéraux.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez P. FRANÇ. DIDOT le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Baguenaudier, ou Senné batard.

Calutea vesicaria.



DICTIONNAIRE
RAISONNÉ, UNIVERSEL
DE
MATIERE MÉDICALE.

BAC

BACINET. *Voyez* RENONCULE.

BADIAN, *ou* Badiane (semence de) *voyez* ANIS DE LA CHINE.

BAGUENAUDIER, ou SENNÉ BATARD. *Colutea vesicaria*, C. B. Pin. 399. *Pseudo-senna*, sive *Senna europæa*, BOERH. hist plant. 468. *Senna pauperum*, ejusd. *Senna Mauritanorum*, RUEL. 194. *Colutea foliis obversè cordatis, caule arboreo*, LINN.

Arbrisseau dont le bois est creux en dedans, presque comme le sureau, mais plus dur, & sans moëlle; il est couvert d'une double écorce cendrée extérieurement, & verte intérieurement; ses feuilles, au nombre de neuf ou onze, sont longues, aîlées, attachées à une même côte, presque

ſemblables à celles du ſenné, mais plus vertes, rondes & creuſes à leur extrémité, d'une ſaveur amere. Ses fleurs naiſſent en bottes aux ſommets des jeunes pouſſes; elles ſont jaunes, légumineuſes : il leur ſuccede des gouſſes ou follicules membraneuſes, enflées comme une veſſie, luiſantes, ordinairement rouſsâtres, quelque peu applaties par deſſus, & tranchantes par deſſous, terminées par un appendice crochu, & remplies de ſemences jaunes avant leur maturité, puis noirâtres; elles ſont en forme de rein, & ont une ſaveur approchante de celle des pois ou feves.

Cette plante croît ſans culture dans pluſieurs endroits d'Italie; on la cultive dans les jardins.

Ses feuilles & ſes follicules donnent beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel.

Les feuilles du ſenné bâtard, & ſur-tout ſes ſemences, dit Miller, purgent par haut & par bas avec beaucoup de violence; ainſi on ne doit les donner qu'à des perſonnes robuſtes, & qu'avec de bons correctifs.

Ses feuilles & ſes follicules, dit Geſner, *ep. p.* 92., ont, comme le ſenné, une vertu purgative, mais plus foible; puiſque, ſelon Garidel, il doit y en entrer une once dans une décoction. Les payſans, en pluſieurs endroits, s'en ſervent pour ſe purger

Elle eſt peu d'uſage en médecine.

BAIN; *Balneum.* Le bain eſt un remede externe qu'on preſcrit pour rafraîchir, humecter, adoucir, dans les douleurs des viſceres, dans la mélancholie, la maladie hypochondriaque, la manie, la fievre lente, la toux incommode & rebelle, la gale, l'éléphantiaſis, ſur la fin des gonorrhées virulentes, dans la dyſurie, la colique, la néphrétique, la ſuppreſſion d'urine, l'ileum, dans le ſquirrhe de la

rate & du foie. Il convient dans tous les cas où il est nécessaire de modérer le mouvement du sang, d'éteindre l'ardeur des visceres, de délayer & d'adoucir les humeurs âcres, de réprimer l'impétuosité des esprits, de corriger la roideur des parties, leur rigidité, d'en enlever la malpropreté, d'amollir les squirrhes du bas-ventre. Il est utile aussi pour rendre plus fluides & plus douces les humeurs que le virus vérolique a infectées, & préparer le malade aux frictions mercurielles.

Il est bon d'observer que, dans la manie, le malade doit être dans le bain jusqu'au cou; & pendant le temps qu'il y reste, il faut lui arroser toute la tête, & particulierement le sommet, de l'eau du bain, afin d'arrêter l'impétuosité & l'effervescence désordonnée des esprits. Il ne faut ordonner l'usage du bain, qu'après les remedes généraux, c'est-à-dire, la saignée, la purgation & autres remedes rafraîchissants & apéritifs, s'il est nécessaire, de peur que les mauvais sucs trop abondants dans le sang ne mettent les humeurs en mouvement & en effervescence, sur-tout si elles sont déliées & en grande quantité; car, par le bain, elles sont délayées & retenues, les pores de la peau étant bouchées par l'application des particules aqueuses; & parcequ'elles sont volatiles & saturées d'un sel âcre, elles augmentent le mouvement de la masse du sang, & allument la fievre: c'est ce qui fait que le bain ne convient point dans les fievres continues, quoique ce soit le cas d'employer les rafraîchissants; parceque la transpiration étant empêchée, la fievre devient plus ardente: pour la même raison, le bain réussit rarement à l'égard de ceux chez qui le sang & les visceres sont brûlants & en effervescence; il occasionneroit une fievre continue & intermittente,

On voit par-là qu'il faut être prudent à en preſcrire l'uſage.

Dans le bain, proprement dit, tout le corps eſt plongé dans l'eau juſqu'au cou : dans le *demi-bain*, il y eſt ſeulement juſqu'au cartilage xiphoïde ; &, lorſque les cuiſſes ou les jambes ſont œdématiées ou ulcérées, on les fait tenir hors de la baignoire, couvertes de linges ou de flannelles.

Pendant l'uſage du bain, on donne aux malades, dans la baignoire, un bouillon rafraîchiſſant, ou du petit lait, ou de la crême d'orge ; mais les crêmes d'orge doivent ſe preſcrire rarement dans le bain, à cauſe de leur nature viſqueuſe & épaiſſe ; & parceque conſéquemment, en épaiſſiſſant trop le levain de l'eſtomac, elles s'épaiſſiſſent dans ce viſcere, & produiſent des crudités.

Le bain eſt ſouvent ordonné deux fois le jour, dans la mélancholie, l'atrabile, dans les ardeurs violentes des hypochondres, dans la néphrétique, dans la douleur de colique, & pour la préparation aux frictions mercurielles ; pendant ſon uſage, on fait prendre au malade un bouillon ou du petit-lait.

Le demi-bain eſt d'uſage dans les maladies de la poitrine, comme la phthiſie, l'aſthme & les toux opiniâtres, pour ceux qui ne peuvent ſoutenir le bain ; car, en arrêtant la tranſpiration, les poûmons s'enflamment, & s'engorgent, & ſont fatigués par l'oppreſſion & la toux.

Le demi bain convient dans la colique bilieuſe, dans la paſſion iliaque, la néphrétique, la ſuppreſſion d'urine, & dans les affections des reins & de la veſſie : il ſuffit, dans ce cas, d'amollir les viſceres du bas-ventre, & de tempérer l'ardeur du ſang, & de calmer les douleurs des parties.

Quelquefois on preſcrit un bain compoſé avec

des herbes émollientes & rafraîchiſſantes, pour amollir & rafraîchir, comme dans le ſquirrhe du foie, de la rate, du méſentere, de la matrice; on emploie, pour le faire, des racines, des feuilles, des ſemences, des fleurs & des fruits. On met quatre livres des racines; trois bottes des feuilles; trois livres des ſemences; quatre livres des fruits; ſix poignées des fleurs.

Voici la compoſition d'un bain émollient dans le ſquirrhe du foie & de la rate.

On prend des racines de guimauve & de lys, de chacune trois livres: des feuilles de mauve, de pariétaire & de branc-urſine, de chacune demi-botte: des ſemences de lin, de fœnugrec enfermées dans un nouet, de chacune une livre & demie: des amandes douces pélées, pilées, & enfermées dans un nouet, trois livres. On fait cuire le tout convenablement pour un demi-bain que le malade prendra une fois par jour, le matin pendant huit ou neuf jours.

On preſcrit rarement ce mêlange de ſimples dans les demi-bains; on ſe contente d'une décoction de racines de guimauve & de feuilles de mauve, de violette, de pariétaire.

Pour la néphrétique & les douleurs de colique bilieuſe, on ordonne fort ſouvent un bain compoſé avec cinq parties d'huile, mais on n'en obtient aucun avantage; car l'huile, à cauſe de ſa viſcoſité & de ſon épaiſſeur, ne ſçauroit pénétrer les parties internes; au contraire, elle s'applique à la peau, & empêche la tranſpiration. On retire plus d'utilité d'un bain préparé d'eau ſimple, laquelle adoucit les parties internes, & calme plus puiſſamment la force des douleurs.

Quelquefois on prépare un bain d'oxycrat, dans les douleurs exceſſives des viſceres. Il y en a qui

en prefcrivent faits de lait, fur-tout aux femmes; pour adoucir la peau, & pour appaifer les démangeaifons incommodes; d'autres, de fang de taureau pour la gale & l'éléphantiafis, mais fans aucun fuccès : car la vertu du fang, s'il en a pour guérir ces maladies, fe diffipe avec fes parties volatiles, dès qu'il eft forti des veines de l'animal.

En général, le bain & le demi-bain conviennent dans toutes les affections produites par une humeur chaude & âcre, dans les douleurs du bas-ventre, des hémorrhoïdes, & des regles qui veulent paroître; ce qui arrive fort fouvent aux filles & aux femmes dont la matrice eft obftruée; elles reffentent quelques jours avant le retour des regles, des tranchées cruelles, c'eft alors qu'il faut qu'elles fe mettent dans un bain émollient jufqu'au nombril.

La matiere des bains eft non-feulement l'eau douce, mais encore l'eau de mer & les eaux thermales, pour la goute & le rhumatifme, après que les douleurs fe font relâchées, & que la tenfion & la rougeur font appaifées; dans la vue de difcuter la matiere épaiffe qui s'eft amaffée dans les parties, & pour favorifer, par la fueur, la fortie de celle qui eft en ftagnation dans les veines. Si les douleurs occupent plufieurs membres, tant des parties fupérieures, qu'inférieures, & qu'elles fe foient emparées de toute l'habitude du corps, il faut avoir recours à un bain entier : fi les douleurs n'attaquent qu'une partie, un demi-bain fuffit; ou un bain particulier pour la partie malade, comme le bras, la jambe, &c.

Lorfque le fang & les vifceres font dans une grande ardeur, il faut être très circonfpect à prefcrire l'ufage d'un bain entier, de peur d'augmenter le bouillonnement des humeurs; nous confeillons plutôt un bain particulier ou le demi bain, de peur

que le corps ne ſoit trop fortement comprimé, & qu'il ne s'évapore une trop grande quantité de ſéroſité : ainſi, dans ce cas, on met le malade dans un bain tiede plutôt que chaud; &, pendant qu'il y eſt, on lui donne un bouillon de poulet où l'on a fait cuire des herbes rafraîchiſſantes.

On preſcrit le bain d'eaux thermales, non-ſeulement pour la goute & le rhumatiſme, mais pour le tremblement, la paralyſie & l'engourdiſſement des membres, & pour toutes les foibleſſes des articulations, pour les ulceres invétérées, & pour la roideur & les contractions des membres.

L'arroſement ſur la tête, connu ſous le nom de *douche*, convient dans toutes les affections de la tête, tant externes, qu'internes, celles ſur-tout qui proviennent d'une humeur ſéreuſe. Les douches ſont bonnes pour l'apoplexie, après l'invaſion, pour l'épilepſie, la paralyſie, les catarrhes, les douleurs de dents, la ſurdité, l'ouie dure, dans les ſenſations incommodes du froid, dans l'ophthalmie opiniâtre, & accompagnée de taies ſur les yeux, dans le larmoiement, la goute ſereine récente, la teigne, les douleurs du cou, &c.

On les fait ainſi : pendant ſix ou huit jours, on arroſe la tête, avec des eaux thermales, une fois ou deux par jour, durant un quart d'heure ou environ; & enſuite on eſſuie la tête avec des linges chauds.

Les eaux thermales, avec leſquelles on fait des lotions ou des injections, ſont auſſi utiles pour deſſécher les ulceres les plus ſordides : elles ſont encore avantageuſes pour fortifier les membres qui ont été luxés ou fracturés, en les y plongeant pendant quelques jours.

Les douches ne ſont pas ſeulement convenables dans les affections de la tête, elles le ſont auſſi

dans les maladies des autres parties, lorſque la trop grande ardeur actuelle du ſang empêche de preſcrire le bain; ainſi on les fait ſouvent ſur les omoplates, ſur le dos, &c. tourmentés par des douleurs aiguës.

Il y a quelques eaux minérales chaudes où l'on provoque la ſueur, non-ſeulement par le bain, mais encore par des étuves dans leſquelles, au moyen de la vapeur ſeule de l'eau, on excite une ſueur qui occupe toute l'habitude du corps; on entre dans l'étuve au ſortir du bain. On en trouve une de cette ſorte dans un bourg d'Auvergne nommé *Bagnols*.

Il y a des étuves ſéches dans un autre bourg nommé *Cranſac*, dans leſquelles la ſueur eſt excitée par la chaleur d'une terre échauffée par une mine ſouterreine de charbon de terre : elles ne conviennent ni aux corps maigres, ni aux tempéraments chauds, parcequ'elles allument trop fortement les humeurs.

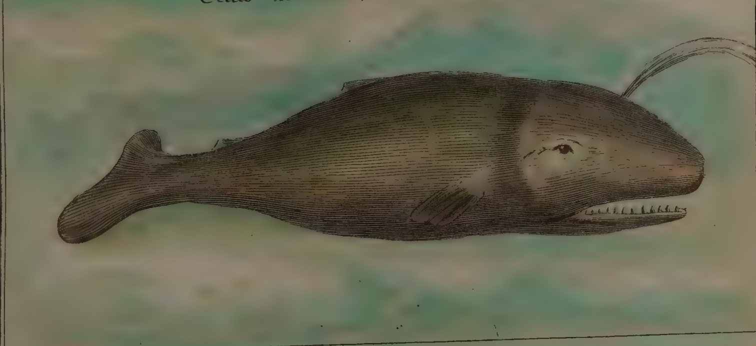
On preſcrit rarement le bain des eaux acidules; cependant celles de la Fontange dans les Cévennes auprès du village de Guiſſac, ſont d'uſage en bain pour la guériſon de la gale.

On ſe ſert auſſi, pour amollir & humecter les membres deſſéchés & retirés, d'un bain de l'eau qui a ſervi à préparer la cire, ſouvent même avec un heureux ſuccès, pourvu qu'on plonge la partie dans l'eau un peu chaude, dans laquelle on a fait fondre la cire avant que de l'expoſer au ſoleil pour y blanchir; on continue ce bain pendant neuf ou dix jours, une fois ou deux par jour, ſuivant que le mal eſt, ou récent, ou ancien. On a recours à ce moyen au printemps, en été ou au commencement de l'automne, mais plus ordinairement au printemps.

Balena, Baleine.



Cetus dentatus, Cachalot.



Monoceros, Narwal.



On met encore en usage, en automne, le marc de raisin pour emporter les restes du rhumatisme, de la goute, & des autres fluxions qui attaquent les membres; dans les cas d'engourdissement & de foiblesse, on ne met jamais dans le marc de raisin, ni la tête, ni le col, ni la poitrine, ni le bas-ventre; on exciteroit trop de mouvement & de chaleur dans le sang & dans les visceres.

On emploie aussi, dans les mêmes cas, le marc encore tiede des olives sorti de dessous le pressoir.

Voyez encore les articles BŒUF, EAU, FOURMIS.

BALAUSTES; fleurs d'une espece de grenadier. *Voyez* GRENADIER-BALAUSTIER.

BALEINE ordinaire, *ou* grande BALEINE. *Balæna*, off. *Balæna vulgò dicta*, sive *Mysticetus* (*μυςίκητος*) *Aristotelis*, *Musculus Plinii*, GESNER. *Cete*, CLUSII. *Catodon fistula in cervice*, ARTEDI.

Voici la description qu'en donne M. Anderson, dans un ouvrage traduit de l'allemand par M. Sellius, sous ce titre : *Histoire naturelle de l'Islande & du Groënland, du détroit de Davis & d'autres pays situés sous le nord*, Paris, 1750, 2 *vol. in*-12.

On compte jusqu'à quinze especes différentes de baleines, qu'en pourroit diviser en baleines à tuyaux ou en baleines à narines, & en baleines à dents; la division la plus naturelle & la plus reconnoissable est en baleines à dos uni, & en baleines à dos raboteux. La grande baleine du Groënland, autrement connue sous le nom de *sangdhual*, est appellée par les Islandois *slettbakr*, & par les autres habitants de nord *slittbakker*, qui veut dire *dos plat* ou *dos uni*, parceque son dos est absolu-

ment uni ſans aucune nageoire. Ce poiſſon, pour lequel ſe font proprement toutes les expéditions de la pêche, eſt gros & lourd, & la tête ſeule fait un tiers de ſa maſſe. Il parvient juſqu'à 60 & 70 pieds de long. Sa groſſeur énorme fait qu'il ne ſe riſque guere d'approcher des côtes : un inſtinct ſalutaire lui fait appréhender les bas fonds, & le retient dans les abyſmes inacceſſibles vers le Spitzberg, & ſous le pole du nord. Les nageoires de côté ont cinq à ſix pieds de long. La queue, qui eſt couchée horizontalement, mais un peu recourbée vers le haut aux deux extrémités, en faiſant à-peu-près la figure de deux demi-lunes, a trois ou quatre braſſes de large; & ſes coups ſont terribles, lorſque le poiſſon eſt couché de côté. La peau eſt unie & noire, & en certains endroits marbrée de blanc & de jaune, particulierement ſur les nageoires & ſur la queue. Le ventre eſt blanc. Le poiſſon avance par le moyen de la queue qui lui ſert d'une eſpece de grande rame; & il eſt étonnant de voir avec combien de vîteſſe cette maſſe énorme & peſante fend les flots de la mer. Il ne ſe ſert des nageoires que pour tourner dans l'eau; mais la femelle en fait auſſi uſage, lorſqu'elle eſt en fuite, pour entraîner ſes petits, en les entrelaçant entre les aîles ſaillantes de leur queue. La premiere peau ou l'épiderme, qui n'eſt pas plus épaiſſe que du gros papier ou du parchemin, étant ôtée, on découvre la véritable peau du poiſſon; laquelle eſt de l'épaiſſeur d'un doigt, & qui couvre immédiatement la graiſſe. Celle-ci a huit ou dix pouces d'épaiſſeur; & eſt d'un beau jaune, quand le poiſſon ſe porte bien. La chair, qui ſuccede à la graiſſe, eſt maigre & fort rouge. La machoire d'en haut eſt garnie des deux côtés de barbes qui s'ajuſtent obliquement dans celles d'en bas,

comme dans un fourreau, & qui embrassent, pour ainsi dire, la langue des deux côtés. Ces barbes sont garnies du côté de leur tranchant de plusieurs appendices qui servent en partie à garantir les levres & la langue contre les coupants des barbes, & en partie à prendre, & à contenir, comme dans un filet, les insectes que le poisson attire pour sa nourriture; & qu'il écrase entre les feuilles de ses barbes, jusqu'à ce qu'il puisse les avaler. Les barbes sont rangées dans la mâchoire, comme des tuyaux d'orgue; les plus petites devant & derriere, & les plus grandes au milieu. Ces dernieres ont six ou huit pieds & davantage de longueur. La langue est presque entiérement attachée, & n'est proprement qu'un gros morceau de graisse dont on peut remplir plusieurs tonneaux. Les yeux ne sont pas plus grands que ceux d'un bœuf; & leur crystallin séché n'excede pas la grosseur d'un gros pois. Ils sont placés sur le derriere de la tête où elle est le plus large, & d'où elle commence à se retrécir, aussi bien que le corps. C'étoit en effet la place la plus convenable aux yeux de ce poisson, pour le mettre en état de voir également en avant & en arriere; & ils sont principalement postés de la sorte, afin qu'ils puissent voir perpendiculairement au-dessus d'eux : ce qui semble convenir le plus à leur besoin journalier. Ils ont un instinct naturel & convenable à leur sureté, qui est de se tenir volontiers caché sous les glaces; & comme, d'un autre côté, ils ne sçauroient vivre long-temps sans respirer, ils cherchent au-dessus d'eux des endroits où la lumiere traverse la glace, & où par conséquent celle-ci est la plus mince. Ils font en ces endroits des efforts; & quoiqu'elle y ait souvent deux où trois pieds d'épaisseur, il la rompent avec la tête pour respirer un nouvel air.

Sans cette adresse, ils seroient dans la nécessité de sortir chaque fois des glaces, & de s'exposer aux poursuites de leurs ennemis. Les yeux de la baleine, sont contre l'économie animale de tous les autres poissons, garnis de paupieres & de sourcils, comme ceux des animaux terrestres. Elle a l'ouie extrêmement fine, & s'apperçoit de fort loin du danger qui la menace. Il semble que la nature lui ait donné exprès cet avantage sur les autres poissons, vu qu'elle se multiplie si peu, pour l'avertir à temps des pieges continuels que lui tendent les hommes, & certains monstres de mer. Il est vrai qu'on n'apperçoit en dehors aucun vestige d'oreille, ni de lobes, qui d'ailleurs l'auroient embarrassée en nageant, & rendue sujette à plusieurs accidents; mais aussi-tôt qu'on ôte l'épiderme de la tête, on découvre derriere l'oreille & un peu plus bas, une tache noire; &, dans ce même endroit, un certain conduit par lequel le son pénetre sans doute jusqu'au tympan. C'est par ce conduit que les marins introduisent leurs crochets jusqu'environ quatre pieds de profondeur, où ils rencontrent la coquille qui est un os servant à l'ouie, & qu'ils nomment *oreille de baleine*. Ces os sont communément appellés dans les apothicaireries *lapides tiburonis*, ou *lapides manati*; & on les vend sous ce nom, sur-tout dans les villes de Province. On devroit faire attention à la grande différence qu'il y a entre ces animaux. Le tiburon est un vrai poisson nommé *loup marin*, ou *le grand chien de mer*. Le manati ou lamentin est un amphibie quadrupede dont on voit la description dans le voyage aux isles de l'Amérique du pere Labat. Les os de baleine, dont il est ici question, n'ont pas la moindre ressemblance avec ce qu'on appelle *pierres de poisson*; & l'on n'au-

rois

roit qu'à consulter les pêcheurs du Groënland, pour s'instruire d'où ces os viennent. Ceci prouve entr'autres la grande incertitude & l'obscurité qui regnent jusqu'à présent dans la matiere médicale. Ils arrachent ces os sans peine, quoiqu'ordinairement endommagés, aux poissons morts & à moitié pourris, & les vendent aux apothicaires ou droguistes. Quand le poisson est frais tué, ces os tiennent trop bien, & il est impossible de les emporter. Il ne m'a pas été possible, jusqu'à présent, de m'instruire davantage sur les autres parties, & principalement sur la structure intérieure de la tête de ces animaux. Les anatomistes ne visitent guere ces contrées; & c'est pour cette même raison que je ne sçaurois rien dire de positif sur les parties intérieures du corps & sur les intestins, excepté une particularité que j'ai apprise de nos pêcheurs du Groënland; & qui, à ce que je crois, n'a encore été remarquée par personne. La baleine a un gros intestin fort large, que nos pêcheurs appellent *boyau principal*, qui, suivant leur rapport, descend du fond de la gueule bien avant dans le corps; mais ils ne sçavent déterminer ni sa longueur, ni sa vraie situation, attendu qu'ils ouvrent fort rarement ces poissons, & qu'ils ne se soucient point du tout de leurs entrailles. Cet intestin a des parois fort épaisses, & est si large qu'un homme y passeroit sans difficulté. En ayant tiré un morceau hors du poisson, on n'y a trouvé aucun vestige, ni de nourriture, ni d'excréments, comme l'on en voit dans les boyaux ordinaires, & rien autre autre chose qu'un peu de glaires telles qu'on en trouve dans l'estomac. Un peu de temps après que le poisson est mort, il s'éleve beaucoup dans l'eau; & les pêcheurs, pour le rabaisser à une hauteur plus convenable à leurs travaux, enfoncent

une lance du côté de la nageoire, en tâchant de percer le gros inteſtin dont je viens de parler. Il en ſort auſſi-tôt une grande quantité d'air, & le poiſſon ſe baiſſe beaucoup dans l'eau. Je ne ſçaurois m'empêcher de regarder cet inteſtin comme un grand magaſin d'air que ce poiſſon porte avec lui; & par le moyen duquel il ſe rend plus léger, ou plus peſant; & deſcend ou monte dans l'eau, ſelon qu'il l'ouvre ou le comprime; & qui par conſéquent lui ſert au même uſage que la bouteille d'air dans les autres poiſſons. Je ſuis d'autant plus confirmé dans cette idée, que j'ai découvert dans nos poiſſons, appellés en Allemand *dorſch*, (eſpece de morue mouchetée, dite *muſchebout* ou *léopard*,) un pareil inteſtin à air attaché au dos, & continuant depuis le fond de la gueule, juſqu'au-delà de l'anus, qui ſert ſans contredit au même effet.

Les marins, en rencontrant un de ces poiſſons mort dont la putréfaction a fait crever le corps, voient quelquefois l'endroit des inteſtins. Ils diſent même que les boyaux de ce poiſſon ſont compoſés de neuf tuniques différentes, qu'on peut ôter les unes après les autres; & qu'elles ſont toutes ſéparées par un peu de graiſſe : mais on ne ſçauroit ſe fier à des gens ſi peu en état de faire des obſervations exactes. Il y en a qui recherchent les excréments de la baleine, leſquels reſſemblent aſſez au vermillon un peu humecté; ils n'ont rien de répugnant pour l'odeur; ils teignent d'un joli rouge, & cette couleur eſt aſſez durable ſur la toile.

Quant aux parties génitales, le mâle a une verge de ſix pieds de long, & cette longueur paroît aſſez proportionnée à la groſſeur du ventre. Elle a en bas ſept ou huit pouces de diametre, & ſe ter-

mine en pointe d'environ un pouce d'épaiſſeur. Le poiſſon la porte ordinairement au-dedans du corps, où elle eſt cachée comme dans un fourreau, dont l'orifice eſt garni & fermé par des muſcles qui forment une eſpece de ſphincter pour garantir la verge contre tout accident de dehors. La partie naturelle de la femelle eſt faite comme dans les quadrupedes, & ordinairement fermée. Il y a de chaque côté une mammelle qui ſe ſerre naturellement contre le ventre; mais que la mere, quand elle a des petits, peut pouſſer en dehors juſqu'à ſix ou huit pouces de long, & juſqu'à dix ou douze en diametre pour les faire tetter. L'accouplement, ſuivant le rapport unanime de nos pêcheurs du Groënland, ſe fait de telle ſorte que les deux poiſſons ſe laiſſent tomber perpendiculairement ſur leurs queues. Ils s'approchent en ſe tenant ſuſpendus droits dans l'eau, & ſe ſerrent l'un contre l'autre avec leurs nageoires. M. Dudley, dans les *Tranſactions philoſophiques*, parle d'une autre façon de s'accoupler, qu'on doit peut-être entendre d'une eſpece de baleine différente de celle du Groënland. La femelle, dit-il, ſe jette ſur le dos, & replie ſa queue; le mâle ſe met ſur elle, & auſſi tôt elle l'embraſſe & le ſerre avec ſes nageoires. Elles ne s'accouplent, ſelon cet auteur, que tous les deux ans. La mere porte ſon fruit pendant neuf ou dix mois; elle eſt alors la plus graſſe, principalement vers le temps qu'elle doit mettre bas. On prétend qu'un embryon de dix-ſept pouces eſt déja tout-à-fait formé & blanc; mais le fruit, étant à ſa maturité, eſt noir, & a environ dix pied de long. La baleine ne porte ordinairement qu'un petit, & rarement deux. Quand la mere donne à tetter à ſon petit, elle ſe jette de côté ſur la ſurface de la mer, & le petit s'attache à la mammelle. Son lait eſt

comme le lait d'une vache. Elle a, de ſon petit, un ſoin particulier; elle l'emporte par-tout avec elle, étant pourſuivie, en le ſerrant étroitement entre ſes nageoires. Elle ne le quitte pas même étant bleſſée; & l'on remarque alors que, quand même elle ſe plonge au fond de l'eau où elle pourroit reſter pendant plus d'une demi-heure ſans revenir prendre l'air, elle remonte beaucoup plutôt, malgré le danger qui la menace, parcequ'elle ſçait que ſon petit ne peut pas reſter ſi long-temps ſous l'eau ſans reſpirer. Les petits tettent pendant un an; & les Anglois les appellent alors *shortheads*, c'eſt-à-dire, *courtes-têtes.* Ils ſont extrêmement gras, & donnent cinquante tonneaux de graiſſe. Les meres au contraire ſont alors fort maigres. Lorſqu'ils ont deux ans, ont les appelle *ſtunts*, c'eſt à-dire, *bêtes*, parcequ'ils ſont comme hébêtés, après avoir quitté la mammelle. Ils ne donnent pour lors que vingt-quatre à vingt-huit tonneaux de graiſſe. Après ce temps, on les appelle *ſculfiſch*; & on ne ſçait plus leur âge, que par la longueur de leur barbe.

Chaque eſpece de baleine s'accouple en particulier entr'elles, & ne ſe mêle jamais avec les autres. Au reſte, elles ſe tiennent toujours enſemble, quoique de différentes ſortes, & voyagent par grandes troupes. On eſt ſurpris, avec raiſon, qu'un certain inſecte, & quelques poiſſons aſſez petits, ſoient la ſeule nourriture, & ſuffiſent non-ſeulement pour la raſſaſier, mais encore pour l'engraiſſer au-delà de ce que l'on voit dans les autres animaux. Je n'ai pu me procurer de ces inſectes; mais, dit M. Bullen dans ſon Journal du voyage du Groënland, ce ſont de petits vers qui flottent par pelottons dans la mer; ils ſont noirs & de la groſſeur d'un gros pois ou d'une petite fêve; ils ſont

conformés en rond comme les limaçons, ayant de petites aîles d'une ſtructure admirable, & ſi ſubtiles qu'on ne ſçauroit les prendre avec les doigts. On les appelle *Walfiſch-Aas*, c'eſt-à-dire, amorce ou nourriture des baleines. Ils ont le même goût que les moules crues. Leur odeur reſſemble à celle du ſucre brut, & elle reſte long temps aux doigts. La baleine ſucce ces vers en grande quantité, ou les moud entre ſes barbes qui en ſont toujours garnies. C'eſt dans le Groënland & dans les autres mers plus élevées vers le pôle, que la Providence a apprêté la nourriture convenable à ces énormes animaux, qui d'ailleurs ne pourroient pas vivre dans des climats plus chauds, où leur dos, qui n'eſt qu'une maſſe continue de graiſſe, ſe fondroit inévitablement aux rayons du ſoleil. Les nageoires des autres poiſſons ſont compoſées d'arrêtes jointes les unes aux autres par des pellicules fort minces Les baleines ont à leur place des os articulés, figurés comme ceux de la main & des doigts de l'homme, revêtus de muſcles & de beaucoup de chair tendineuſe, & enfin couverts d'une peau épaiſſe, & ſemblable à celle qui enveloppe le reſte du corps. Ces os paſſent communément dans les cabinets de curioſités naturelles pour des os de main d'hommes marins. C'eſt en ceci que le Créateur a marqué ſur tout un ſoin particulier pour ces énormes animaux. Les nageoires ordinaires auroient été beaucoup trop foibles pour faire tourner ces maſſes épaiſſes & roides, pour réſiſter au poids du corps en plongeant, & pour éviter la chûte.

Pêche de la baleine.

De toutes les pêches qui ſe font dans l'océan & dans la méditerranée, la plus difficile ſans contre-

dit & la plus périlleuse, est la pêche des baleines; dit M. Deslandes, *Recueil de différents traités de physique & d'histoire naturelle.* Les Basques & surtout ceux qui habitent le pays de Labour, sont les premiers qui l'aient entreprise, malgre l'âpreté des mers du nord & les montagnes de glaces au travers desquelles il falloit passer.

Les Basques sont encore les premiers qui aient enhardi, aux différents détails de cette pêche, les peuples maritimes de l'Europe, & principalement les Hollandois qui en font un des plus importants objets de leur commerce, & y appliquent trois à quatre cents navires, & environ deux à trois mille matelots : ce qui leur produit des sommes considérables; car ils fournissent seuls, ou presque seuls, toute l'Europe d'huile & de fanons de baleine. Cependant les Basques ont comme abandonné cette pêche qui leur étoit devenue infructueuse, parcequ'ayant préféré, pour la faire, le détroit de Davis aux côtes du Groënland, ils avoient trouvé, les trois dernieres années qu'ils y avoient été, ce détroit très dépourvu de baleines; ce qui leur avoit causé des dommages considérables : d'ailleurs la guerre de 1744 étant survenue, il n'y eut dans le Royaume presque plus de commerce, tant intérieur & de proche en proche, que maritime & plus éloigné.

Les Basques y envoyoient dans le temps favorable environ trente navires de deux cents cinquante tonneaux, armés de cinquante hommes tous de choix, avec quelques mousses. On mettoit, dans chacun de ces bâtiments, des vivres pour six mois, consistant en biscuits, vin, cidre, eau, légumes & sardines salées. On y embarquoit encore cinq ou six chaloupes qui ne devoient prendre la mer, que dans le lieu de la pêche, avec les divers ustensiles qui y sont nécessaires. Quand le

bâtiment eſt arrivé dans le lieu où ſe fait le paſſage des baleines, on commence par y bâtir un fourneau deſtiné à fondre la graiſſe, & à la convertir en huile : ce qui mérite une ſcrupuleuſe attention. Le bâtiment ſe tient toujours à la voile ; & l'on ſuſpend à ſes côtés les chaloupes armées de leurs avirons. Un matelot attentif eſt en védette au haut du mat de hune ; & dès qu'il apperçoit une baleine, il crie en langue baſque, *balia, balia.* L'équipage ſe diſperſe auſſi-tôt dans les chaloupes, & court la rame à la main après la baleine apperçue. Celui qui doit lancer le harpon, ſe met en avant de la chaloupe, & court de grands riſques, parceque la baleine, ayant été bleſſée, donne de grands coups de queue & de nageoires, qui tuent ſouvent le harponier ; & renverſe la chaloupe, trop foible pour lui réſiſter, quand on l'a harponnée : or l'adreſſe conſiſte à le faire dans l'endroit le plus ſenſible ; & lorſque cette opération eſt faite, la baleine prend la fuite, & plonge dans la mer. On file alors les funins mis bout à bout, & la chaloupe ſuit. D'ordinaire l'animal revient ſur l'eau pour reſpirer, & rejetter une partie de ſon ſang. La chaloupe s'en approche au plus vîte, & l'on tâche de le tuer à coups de lances & de dards, avec la précaution d'éviter ſa queue & ſes nageoires, qui feroient de mortelles bleſſures. Les autres chaloupes ſuivent celle qui eſt attachée à la baleine, pour la remorquer. Le bâtiment, toujours à la voile, la ſuit auſſi, tant afin de ne point perdre ſes chaloupes de vue, qu'afin d'être à portée de mettre à bord la baleine harponnée.

Quand elle eſt morte, & qu'elle va par malheur au fond, avant que d'être amarrée au côté du bâtiment, on coupe les funins, pour empêcher qu'elle n'entraîne les chaloupes avec elle. Cette manœuvre

eſt abſolument néceſſaire, quoiqu'on perde ſans retour la baleine avec tout ce qui y eſt attaché. Pour prévenir de pareils accidents, on la ſuſpend par des funins, dès qu'on s'apperçoit qu'elle eſt morte; & on la conduit à un des côtés du bâtiment auquel on l'attache avec de groſſes chaînes de fer pour la tenir ſur l'eau. Les charpentiers auſſi-tôt ſe mettent deſſus avec des bottes qui ont des crampons de fer aux ſemelles, de crainte de gliſſer; de plus ils tiennent au bâtiment par une corde qui les lie au travers du corps. Ils tirent alors leurs couteaux qui ſont à manche de bois & faits exprès; & à meſure qu'ils enlevent le lard de la baleine ſuſpendue, on le porte dans le bâtiment; & on le met dans la chaudiere, après l'avoir réduit en petits morceaux, afin qu'il ſoit plus promptement fondu. Deux hommes le remuent ſans ceſſe avec de longues pelles de fer qui *hâtent* ſa diſſolution. Le premier feu eſt de bois. On ſe ſert auſſi du lard même, qui a rendu la plus grande partie de ſon huile, & qui fait un feu très ardent. Après qu'on a tourné & retourné la baleine, pour en ôter tout le lard, on en retire les barbes ou fanons cachés dans ſa gueule, & qui ne ſont pas au dehors comme pluſieurs l'ont dit. L'équipage de chaque bâtiment a la moitié du produit de l'huile; & le capitaine & le pilote, avec les charpentiers, ont encore, par deſſus les autres, une gratification ſur le produit des barbes ou fanons.

Les Hollandois ne ſe ſont pas encore hazardés à fondre, dans leurs navires, le lard des baleines qu'ils prennent; & cela à cauſe des accidents du feu qu'ils appréhendent avec juſte raiſon. Ils le portent avec eux en barriques, pour le faire fondre au retour dans leur pays : mais les Baſques ſe montrent beaucoup plus hardis; & cette hardieſſe eſt

recompensée par le profit qu'ils font, & qui est communement triple de celui des Hollandois; trois barriques de lard ne leur produisent au plus à le fondre qu'une barrique d'huile.

Les Basques, dans les commencements, faisoient la pêche dans la mer glaciale, & le long des côtes du Groënland où les baleines, qu'on appelle de *grande baie*, sont plus longues & plus grosses, que dans les autres mers. L'huile en est aussi plus pure, & les fanons de meilleure qualité, sur-tout plus polis : mais les navires y courent de très grands risques, à cause des glaces qui viennent souvent s'y attacher, & les font périr sans ressource. Les Hollandois l'éprouvent tous les ans de la maniere du monde la plus triste; & quelques uns de leurs navires, arrêtés par les glaces, y restent sans secours, & ne peuvent plus s'en débarrasser.

Les côtes du Groënland ayant insensiblement rebuté les Basques, ils allerent faire leur pêche en pleine mer, vers l'isle de Finlande, dans l'endroit nommé *Sarde*, & au milieu de plusieurs bas-fonds. Les baleines y sont plus petites qu'en Groënland; mais plus adroites, & plus difficiles à harponner, parcequ'elles plongent alternativement, & reviennent sur l'eau. Les Basques encore rebuttés, quitterent ce parage; & ils établirent leur pêche dans le détroit de Davis, vers l'isle Inséo, souvent environnée de glaces, mais peu épaisses. Ils y trouverent les deux especes de baleine, qui sont connues; celle de grande baie, & celle de Sarde.

Usage des parties de la baleine.

Nous voyons à Paris de deux sortes d'huile de baleine, dont la meilleure est celle que nous ap-

pellons *huile* de grande baie, qui eſt faite par les François tout auſſi-tôt qu'ils ont tiré le lard de la baleine : delà vient que les huiles françoiſes ne ſentent pas ſi mauvais, que celles qui ſont faites en Hollande, parceque les Hollandois ne font pas leurs huiles auſſi-tôt qu'ils ont tiré le lard de la baleine, comme on l'a dit ci-deſſus. Ainſi l'on doit préférer les huiles françoiſes à celles de Hollande; ce qui ſe pourra connoître, en ce que les huiles de Hollande ſont extrêmement rouges & puantes, cependant bien claires, & fort peu garnies de fèces.

L'huile ſert, tant pour donner aux cuirs les divers apprêts, que pour délayer les matieres qui doivent être employées dans la carêne des vaiſſeaux, pour préparer les laines de certaines draperies, & pour façonner le ſavon. On en fait uſage dans la peinture & dans la médecine. Elle eſt ſur tout d'un uſage infini dans tout le nord, pour éclairer ſans frais les nuits qui y ſont fort longues.

A l'égard des fanons, leur uſage s'étend à une infinité de choſes utiles : pluſieurs arts & métiers en ont continuellement beſoin. C'eſt de ces fanons en barbes, ou coupées en fleches, que ſe fait la prétendue côte de baleine, ou ces lames fortes & pliantes, qu'on vend chez les marchands, ſous le nom de *baleine*, & dont on fait un grand uſage pour les corps de femmes & d'enfants; eſpece de cuiraſſe, plus dangereuſe qu'utile, & dont les médecins ont démontré les abus & les inconvénients; mais la coutume & le préjugé ont été plus forts, que leurs avis ſalutaires.

Ettmuler & quelques autres médecins diſent que le priape de la baleine eſt très bon contre les flueurs blanches & la dyſenterie : M. Vogel

ajoute, & contre l'impuissance, *ad impotentiam virilem*. On le fait prendre rapé, depuis un demi-gros jusqu'à un gros, dans une liqueur appropriée : on le recommande encore pour la pleurésie. Suivant SCHRODER, la graisse de baleine est un excellent topique contre la gale; quant à l'huile, on la croit émolliente & résolutive.

BALEINE (PETITE) *ou* Cachalot. *Cetus*, off. *Cete*, JONST. de pisc. *Balena minor. Catodon fistula in cervice*, ARTEDI. *Cetus dentatus*, CHARLET, 167.

Il y a, dit M. Anderson, *pag.* 116, des baleines qui ont la mâchoire d'en bas toute garnie de dents, mais qui n'ont point, ou que très peu, de dents mâchelieres dans celle d'en haut : tel est le *cachalot* *. Il y en a qui ont de grosses dents un peu arrondies & plates par en haut; d'autres les ont minces & recourbées en forme de faucille. De ceux qui ont de grosses dents, les unes les ont basses; & les autres, hautes. Cette sorte de baleine est d'autant plus remarquable, qu'elle porte deux précieux médicaments, dont l'un est l'*ambre gris* **, & l'autre le *blanc de baleine*. On

---

* Ce nom vient originairement des Biscayens qui ont été les premiers & les meilleurs pêcheurs de baleines. Les Hollandois l'appellent *Cazilot* (ou *Bazilot*) ou *Potfisch*, autremenr *Pot-walfisch;* quelques-uns *Nord-caper*, parceque ces poissons se trouvent en si grande quantité auprès du Cap du nord qui est le promontoire le plus septentrional de la Norwege qu'on les y voit passer par centaines : c'est aussi en cet endroit qu'on a pris les premiers cachalots. Les Basques le nomment *Cachalot* ou *Byaris*.

** L'ambre gris n'est point une substance animale; ainsi ce n'est pas une production formée dans le cachalot. On ne doute plus qu'il ne faille la placer dans la classe des minéraux; si donc il s'en trouve une si grande quantité dans le cachalot, c'est que l'animal l'aura avalée, comme l'Orca, poisson de la famille des cétacées, en avale. Ceci suffit pour prévenir que le corps du cachalot n'est point la matrice de l'ambre gris. *Voyez* AMBRE GRIS.

ne voit dans le détroit de Davis & aux environs du Spitzberg, que l'eſpece à petites dents, baſſes & applaties. Elle a la tête fort groſſe, deux nageoires longues à côté, une ſorte de petit aîleron qui s'éleve au dos, & une queue large de douze à quinze pieds. SIBBALD l'appelle *Balæna macrocephala tripennis, quæ in mandibula inferiore dentes habet minùs inflexos & in planum deſinentes* : cette eſpece voyage par troupe.

Un capitaine de vaiſſeau m'a aſſuré, continue M. Anderſon, qu'il avoit vu arriver un jour, du côté du Groënland, une grande troupe de pareils poiſſons, à la tête de laquelle il y en avoit un de plus cent pieds de long, qui paroiſſoit être le roi; & qui, à l'aſpect du vaiſſeau, avoit fait un bruit ſi terrible en ſoufflant l'eau, que ce bruit avoit été comme celui des cloches; & ſi pénétrant, que le vaiſſeau en avoit tremblé pendant quelque temps; qu'à ce ſignal, toute la troupe s'étoit ſauvée avec précipitation.

Ces poiſſons ſe trouvent encore plus abondamment au Cap du nord & ſur les côtes de la Finmarchie; mais on n'en prend pas ſouvent, parcequ'ils ſont fort ſauvages, & difficiles à tirer, n'ayant qu'un ou deux endroits au-deſſus de la nageoire où le harpon puiſſe pénétrer. D'ailleurs leur graiſſe, étant fort tendineuſe, ne donne pas beaucoup d'huile. Cette eſpece de baleine n'eſt, ni ſi groſſe, ni ſi peſante, que celle du Groënland; & par conſéquent elle eſt plus agile : elle peut auſſi reſter plus long-temps ſous l'eau. Au reſte elle eſt plus roide & plus forte en os; ce qui fait qu'elle ne frappe pas ſi ſouvent, ni ſi fort avec la queue, que l'autre. Il y en a de deux eſpeces qui, ſelon le rapport de nos marins, ſe reſſemblent parfaitement par la figure du corps & par les dents; mais qui different entr'elles, en ce

que les unes ſont verdâtres, & ont un crâne ou couvercle dur & oſſeux par deſſus le cerveau : les autres ſont griſes ſur le dos, & blanches ſous le ventre; leur cerveau n'eſt couvert que d'une forte membrane épaiſſe d'un doigt.

Un de nos capitaines hambourgeois, qui prit en 1727 un cachalot de cette derniere eſpece, rapporte qu'il n'avoit qu'un trou ou tuyau au-devant de la tête par où il ſouffloit l'eau; qu'il avoit par deſſus le muſeau plus de deux pieds de graiſſe, pendant qu'au haut de la tête, il n'en avoit que l'épaiſſeur de trois doigts qui couvroit immédiatement la groſſe membrane du cerveau; que celui-ci étoit diſtribué par vingt-huit cellules qui s'ouvroient & ſe vuidoient ſucceſſivement les unes après les autres; que le blanc de baleine, qu'il contenoit, étoit blanc, & tranſparent comme l'eau-de vie, mais qu'il ſe coaguloit comme des pelotons de neige, auſſi tôt qu'on l'avoit tiré; que toute la graiſſe de poiſſon étoit grenue de ce même blanc; & qu'en pluſieurs endroits, il y avoit des cavités qui en étoient remplies; que le poiſſon avoit au bas du dos trois boſſes, la premiere élevée de 18 pouces, la deuxieme de ſix, & la troiſieme de trois; que, pour ſe plonger, il ſe couchoit toujours ſur le côté droit, & ſe laiſſoit couler à fond dans cette attitude. J'avois d'abord penſé que ce n'étoit que les jeunes poiſſons qui avoient une membrane ſur le cerveau; & que celle-ci ſe durciſſoit avec les années, & devenoit à la fin un crâne oſſeux : mais le capitaine, qui avoit pris ce dernier poiſſon, m'a aſſuré qu'il avoit toute ſa croiſſance, étant de ſoixante pieds de long, pendant qu'un autre de l'eſpece verdâtre avec un crâne oſſeux, pris en même temps par un vaiſſeau hollandois auprès de lui, n'en avoit que quarante.

Il a tiré auſſi de ſon poiſſon au moins trente-ſix tonneaux de graiſſe. Il remarque encore que ſon cachalot, ayant la gueule fermée, avoit une langue fort épaiſſe; mais qu'en l'ouvrant, la langue ſe retiroit tellement, qu'il n'en avoit plus du tout. Ce capitaine m'apporta une dent de devant, & une autre de derriere de ſon poiſſon.

Un capitaine hollandois prit, il n'y a pas longtemps, un poiſſon de cette même eſpece, proche du Cap du nord; & j'ajouterai ici quelques remarques tirées de ſa relation, pour compléter, autant qu'il eſt poſſible, l'hiſtoire des cachalots. La tête, dit-il, fait la moitié du poiſſon; & ſa figure eſt ſinguliere, reſſemblante preſque à la croſſe d'un fuſil. Il n'a qu'un trou ou tuyau au haut du nez pour rejetter l'eau, & ſur le dos une boſſe qui reſſemble à une nageoire. (Ce capitaine n'a peut-être pas fait attention aux deux autres plus baſſes & allongées qui tirent vers la queue.) Dans la mâchoire d'en haut, il y a de chaque côté trois ou quatre dents mâchelieres; le reſte eſt garni de creux ou eſpece de fourreaux dans leſquels s'ajuſtent les dents de la mâchoire inférieure : celle-ci en eſt toute garnie; les plus grandes ſont devant, les plus petites ſont derriere; & la dent arrachée a la figure d'un gros concombre.

Quand à la tête, après avoir enlevé la peau qui en revêt le haut, on trouve la graiſſe de l'épaiſſeur d'une main; & au-deſſus de celle-ci, une membrane épaiſſe & fort nerveuſe, qui ſert de crâne. Celle-ci eſt ſuivie d'une ſeconde ſéparation d'une texture pareille de gros nerfs, & épaiſſe d'environ quatre doigts, qui s'étend depuis le muſeau par toute la tête juſqu'à la nuque, & qui la ſépare par le haut en deux parties. La premiere chambre, qui eſt entre ces deux membranes, &

que les Hollandois appellent *klapmutz*, qui veut dire bonnet, renferme le cerveau le plus précieux, que je crois pouvoir appeller *cerebellum* ou *cervelet*, & dont on prépare le meilleur *blanc de baleine*. Les parois des cellules, dans cette chambre, sont formées d'une matiere qui ressemble à un gros crêpe; & le capitaine a tiré sept petits tonneaux de cette précieuse huile de cerveau. Elle étoit fort claire & blanche; & étant versée sur l'eau, elle se coaguloit comme du fromage: mais, quand on l'en ôtoit, elle redevenoit aussi fluide qu'auparavant. Au dessous de cette chambre, on découvre l'autre qui repose sur le palais de la gueule; & qui, selon la grosseur du poisson, a depuis quatre jusqu'à sept pieds & demi de haut. Elle est de même remplie de cerveau spermatique, que j'appelle en cet endroit *cerebrum*. Il est distribué comme le miel dans une ruche par petites cellules, dont les parois ressemblent à la pellicule intérieur d'un œuf. A mesure qu'on vuide le cerveau de cette chambre, elle se remplie de nouveau sperme qui y est conduit de tout le corps par une grosse veine; & l'on en tire souvent de cette façon, jusqu'à onze petits tonneaux. Toutes les cellules des deux chambres sont revêtues & formées par de petites pellicules subtiles; mais leurs pores transmettent continuellement les influences du cerveau sur les yeux, les oreilles & autres parties. Il y a, outre cela, ce gros vaisseau dont je viens de parler, qui, proche de la tête, est de la grosseur de la cuisse d'un homme; & qui s'étend delà, le long de l'épine du dos jusqu'à la queue, où sa grosseur n'est plus que d'un doigt.

On doit prendre garde à ce vaisseau, lorsqu'on coupe la graisse de ce poisson, parceque le sperme s'en iroit, si l'on y faisoit la moindre ouverture. Cette

veine spermatique est le principe de la force étonnante de cette espece de poisson; il en sort plusieurs centaines de petits vaisseaux qui conduisent le suc du cerveau par tout le corps, & qui rendent sa chair & sa graisse spermatiques, jusqu'à l'huile même qu'on en prépare. (Un capitaine de vaisseau, fort curieux & très croyable, m'a assuré qu'il avoit vu & touché lui-même dans un de ces poissons ouverts, plusieurs petits sacs membraneux remplis de ce sperme, & répandus çà & là dans la masse de la chair). La langue est petite à proportion du poisson; mais sa gueule est terrible, & un bœuf y passeroit à l'aise. On a même trouvé, dans l'estomac d'un de ces monstres, des arrêtes & des carcasses à moitié digérées de poissons de sept pieds & davantage de long. Nos pêcheurs ont tiré, d'un cachalot, jusqu'à quarante tonneaux de graisse. Sa chair, qui est fort dure, est formée de gros filaments, & entrelassée de quantité de nerfs & de tendons fort gros & fort roides. Il n'y a même que fort peu d'endroits où le harpon puisse entrer dans la chair. Je dois remarquer ici, contre le sentiment de certains naturalistes, que les femelles de ce poisson ont le cerveau spermatique, aussi-bien que les mâles, comme il convient en effet, selon l'ordre de la nature. Le cerveau est nécessaire à l'un & à l'autre sexe, & nous ne voyons dans aucune créature que leur différence se caractérise par le cerveau.

Pour m'assurer, dit encore M. Anderson, si le cerveau huileux du cachalot se distribuoit en effet par tout le corps, jusqu'au point de le rendre tout entier spermatique, je choisis quelques morceaux de chair de l'extrémité de la queue, que je fis traiter selon l'art; & l'on en tira de bon blanc de baleine, quoiqu'en très petite quantité. Le reste de la masse, que

que les marins appellent *griesen*, c'est-à-dire, les feces glutineuses qui restent, après avoir fait bouillir la graisse, donna de la colle excellente.

Le *blanc de baleine* contient beaucoup d'huile, & un peu de sel volatil. Voici la maniere dont on le prépare à Baïonne & à Saint-Jean de Luz, qui sont les endroits d'où on nous l'envoie ordinairement. On prend la cervelle du cachalot, on la fait fondre sur un petit feu, on la verse ensuite dans des moules faits exprès. Lorsqu'elle est refroidie, & que son huile est égouttée, on la refond une seconde fois; & on recommence encore à la fondre, jusqu'à ce qu'elle soit bien purifiée & bien blanche. Alors, avec un couteau fait exprès, on la coupe, pour la réduire en écailles.

Le meilleur blanc de baleine est celui qui est en belles écailles blanches, & transparentes, d'une odeur sauvagine, se fondant facilement dans l'huile, & non dans l'eau, & dans lequel on n'a point mis de cire blanche; ce qui n'arrive que trop souvent. Cette falcification se reconnoîtra, tant par son odeur, que parcequ'alors il est extrêmement menu, & d'un blanc mat. Pour garder le blanc de baleine, on le mettra dans des vaisseaux de verre bien bouchés, afin d'empêcher l'air d'y pénétrer; autrement il jauniroit & ranciroit. Il est bon de remarquer que, quoiqu'il soit bien choisi, si on le garde long-temps, il jaunit, devient rance, & perd sa bonne qualité.

Le blanc de baleine est adoucissant, calmant, anodyn; d'autres veulent qu'il soit aussi apéritif & résolutif. C'est une huile légere, qu'on peut ordonner, quand l'estomac est rempli d'âcretés, comme dans les coliques, dysenteries, inflammations de bas-ventre, de poitrine & toux séche: elle convient dans la phthisie, le crachement de

ſang. On l'ordonne avec ſuccès dans la néphrétique, dans l'âcreté des urines, quand on a fait trop d'uſage des cantharides, ou d'autres drogues irritantes : quant à ſa vertu inciſive & apéritive, je n'y ai pas de foi. Le blanc de baleine n'opere rien dans l'aſthme & les engorgements du poûmon, quoique Baglivi l'ait recommandé pour l'aſthme humide, & dans le catarrhe ſuffoquant. On l'ordonne, non pas dans l'eau, mais en ſubſtance, mêlé avec du ſucre, des fleurs de ſoufre, &c. à la doſe d'un ſcrupule, ou un gros, ſans rien craindre; ou bien on en fait des loochs avec de l'huile d'amandes douces, des jaunes d'œufs, &c. A l'extérieur, on le fait entrer dans des liniments pour les tumeurs du ſein, les engorgements de lait : il adoucit la peau; on a eu tort de le croire ſpermatopée. Celui que l'on trouve ſur le rivage eſt impur.

Autre eſpece de baleine appellée NARHWAL, ou LICORNE DE MER. *Monoceros*, ſive *Unicornu*, off. *Cetus marinus* Narwal *dictus*. *Balænæ decimum genus* Narwal *dictum*. *Monodon*, ARTEDI, & LINN.

Le narhwal ou narwal (*monodous*) communément appellé *monoceros* ou *licorne de mer*, & par les Groënlandois *touwack*, eſt, dit M. Anderſon, une eſpece de baleine qui n'a qu'une ſeule dent; car il a été prouvé par d'autres avant moi que la dent, qui avance, de ce poiſſon, n'eſt point une corne, mais une véritable dent. Pour s'en convaincre davantage, on n'a qu'à faire attention à la reſſemblance qu'il y a entre ces dents & celles des cachalots & des vaches marines, avec les dents des éléphants, & principalement de l'animal appellé *babi-ronſa*, (dont les deux dents ſortent de la mâchoire d'en haut, & ſe recourbent en arriere, en imitant parfaitement des cornes : cet animal ſe ſuſpend la nuit par

ses dents à une branche fort élevée d'un arbre, pour dormir en sureté, & à l'abri des tigres & des autres animaux sauvages.)

Le narwal, qui est sans contredit du genre des baleines, a les nageoires & la queue comme elles; des tuyaux ou trous pour respirer, situées derriere le col; tout le corps enveloppé d'une couche de graisse; il est aussi vivipare comme elles. Un capitaine de vaisseau, qui a fait plusieurs voyages dans le détroit de Davis, m'a assuré que la licorne avoit le corps mince; & que sa figure ressembloit beaucoup à celle de l'esturgeon, sinon que sa tête étoit moins pointue. La peau en est unie & noirâtre; dans d'autres, grisâtre, selon le rapport de Martens; le ventre blanc: elle n'a que deux nageoires, & son dos est uni: elle n'a pas beaucoup de graisse; l'huile, qui en vient, est plus délayée, & ne sent pas si mauvais que celle de la baleine ordinaire. Un de ces poissons de quarante pieds de long, ayant une dent de sept pieds, n'avoit donné qu'un tonneau & demi de graisse.

Je fus enfin assez heureux, continue M. Anderson, pour m'emparer d'une licorne entiere, qu'on amena à Hambourg dans un bateau en Février 1736. Ce poisson étoit entré dans l'Elbe par une marée; & s'étoit laissé échouer au reflux sur la côte, où s'étant furieusement débattu, il étoit mort dans le sable. Il étoit plus gros que long, & avoit la tête tronquée à-peu-près comme le côté d'une malle de voyage. La corne ou dent sortoit du côté gauche. Il avoit deux petites nageoires & une queue fort large, couchée horizontalement sur l'eau. La peau étoit blanche comme la neige, & marquetée d'une infinité de taches noires, même dans son épaisseur qui étoit considérable, comme je l'ai observé en y mettant le couteau. Le ventre

étoit entiérement blanc & luiſant par-tout, doux au toucher comme le velours. Toute ſa longueur, depuis le bord du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, étoit de dix pieds & demi, meſure de Paris, qui font onze pieds huit pouces d'Hambourg. La corne, ou plutôt la dent, ſortant de la tête, avoit cinq pieds quatre pouces, meſure de Paris. Chaque nageoire n'avoit que neuf pouces de long, & environ deux mains de large. La largeur de la queue horizontale étoit de trois pieds deux pouces & demi. La dent, qui étoit entortillée, ſortoit à gauche de la mâchoire d'en haut au-deſſus de la levre. Le côté droit du muſeau étoit fermé, & tout-à-fait couvert de la peau qui y étoit entiere, & ſous laquelle on ne ſentoit pas la moindre cavité dans l'os de la tête. Le muſeau étoit fort bas, & la levre de deſſous mince & courte. La gueule même étoit très petite, & ſon ouverture n'excédoit pas la largeur d'une main. Il n'y avoit aucun veſtige de dents. Les bords du muſeau étoient un peu durs & raboteux. La langue étoit de la largeur de la gueule. Au haut de la tête, étoit un trou ou tuyau doublé, pour ainſi dire, de chair, & garni d'une ſoupape qui s'ouvre & ſe referme, ſelon le beſoin, & par où le poiſſon rejette l'eau, en expirant l'air. Les yeux étoient auſſi au bas de la tête, & ne s'élevoient pas au-deſſous du muſeau. Leur ouverture étoit très petite, & ils étoient garnis d'une eſpece de paupiere. Ce poiſſon étoit un mâle; mais la verge ne ſortoit pas du corps.

M. Linnæus dit que ce poiſſon habite dans la mer atlantique; & il obſerve, à cette occaſion, qu'il n'y a point dans la nature de licorne à quatre pieds, vu que la corne de licorne, que les anciens avoient priſe pour la corne d'un quadrupede, n'eſt


a. 2.
a. 1.
a. 1.
Balsamine Jaune.
Noli-me-tangere.
a. 1.
Dessiné par Mr de Garsault
Gravé par Martinet

autre chose que la dent du *narwal :* ce nom a été donné à ce poisson par les Islandois, parcequ'il se nourrit de charogne, (en leur langue *nar.*)

Beaucoup de médecins autrefois ont regardé la dent de narwal comme alexipharmaque, antispasmodique & antiépileptique; mais aujourd'hui on ne lui reconnoît presque point d'autres vertus, que celles qui est dans l'ivoire & la corne de cerf. Cependant Werlhofius & Bartholin ont éprouvé assez souvent ses bons effets pour la guérison des fievres intermittentes non rebelles.

BALSAMINE JAUNE; Balsamine sauvage ou des bois; Merveille à fleurs jaunes; Herbe impatiente; *Noli me tangere. Impatiens herba*, sive *Noli me tangere*, off. *Balsamina lutea*, sive *Noli me tangere*, C. B. Pin. 306. *Impatiens pedunculis (solitariis) multifloris, foliis ovatis, geniculis caulinis tumentibus*, Linn.

D'une racine fibreuse & qui s'enfonce peu, s'éleve une tige de la hauteur d'un pied & demi; elle est luisante, rameuse, genouillée, & empreinte d'un suc insipide. Comme celles de la mercuriale, ses feuilles sont alternes; elles sont plus larges, plus grandes, découpées sur leurs bords, d'un beau vert, succulentes. Il sort des aisselles des feuilles, des pédicules longs, panchés vers la terre, partagés en plusieurs rameaux, d'où pendent de petites fleurs à quatre feuilles inégales, jaunes, avec des étamines blanchâtres. Elles se changent en fruits longs, menus, noueux, d'un blanc verdâtre, rayé de lignes vertes; ils s'ouvrent en mûrissant, étant agité par le vent, ou par le moindre attouchement; & en se tortillant, ils lancent, par une espece de ressort, des graines oblongues, brunes ou rousâtres, ou cendrées. Cette élasticité lui a fait donner le nom de *noli me tangere.*

Cette plante, qui fleurit en Juin & eſt annuelle, vient dans les décombres, le long des ruiſſeaux, & dans les bois.

Comme elle contient un principe d'acrimonie, DODONÉE a dit qu'elle étoit vénéneuſe, & qu'elle nuiſoit conſidérablement, lorſqu'on l'employoit au lieu de la mercuriale. Cependant GESNER, *epiſt.* p. 21. 109, dit que ſes feuilles appliquées à l'extérieur excitoit puiſſamment l'urine; ce qui a engagé CRATON à la recommander contre les douleurs néphrétiques, *epiſt.* l. 5, p. 233. BUCHWALD la regarde comme vulnéraire; & prétend qu'on peut l'appliquer ſur les hémorrhoïdes, & ſur les plaies des parties nerveuſes. Suivant d'autres, pilée & appliquée ſur de vieux ulceres, elle les déterge, & les fait cicatriſer.

BALSAMINE MALE. *Voyez* POMME DE MERVEILLE.

BALSAMIQUES; *Balſamica medicamenta.* Les chymiſtes & les phyſiciens ont remarqué quelque différence entre ce qui eſt d'une ſaveur aromatique, & ce qui n'en a qu'une balſamique. La *balſamique* eſt pure, ſimple, un peu plus douce, & cauſe en quelque façon des nauſées. L'*aromatique* ſemble compoſée de quelque choſe d'âcre & de balſamique; c'eſt ce qui la fait trouver bien plus forte & plus brûlante : d'ailleurs l'aromatique eſt moins fréquemment, que la balſamique, parfaitement pure & ſeule; il n'eſt pas rare de la trouver mêlée de quelque choſe de douçâtre, ou d'un peu auſtere, tirant ſur l'amer, & même quelquefois fort amer.

Les balſamiques & les aromatiques ont tous plus ou moins d'odeur, & rempliſſent par conſéquent l'air, qui les environne, de particules odoriférantes qu'ils exhalent. Cependant, ſuivant que l'air, qui les environne, eſt plus ou moins chaud,

cette tranſpiration que cauſe certainement le mouvement inteſtin continuel, qui a lieu dans ces mixtes, augmente ou diminue, & même devient preſqu'inſenſible dans la ſuite; ce qui ne laiſſe pas de leur ôter aſſez conſidérablement de leurs vertus médicinales; d'où il ſuit aſſez naturellement que l'activité des balſamiques & des aromatiques frais, eſt toujours plus grande; & qu'il n'en ont preſqu'aucune, dès que leurs particules odorantes ſe ſont exhalées. Telle eſt auſſi la raiſon pour laquelle la décoction que l'on en fait dans des vaiſſeaux ouverts, a bien moins de vertus que l'infuſion, parceque les particules les plus ſubtiles & les meilleures ſe diſſipent.

Le regne animal & le regne minéral fourniſſent peu de balſamiques; & ceux qu'ils donnent, ſont fort ſimples : le regne végétal au contraire, outre qu'il produit une grande quantité de balſamiques, donne auſſi des aromatiques ſans nombre.

Il ſe trouve, dans toutes ces ſubſtances, un principe ſpiritueux, très tendre, très mobile, fort odoriférant, d'une nature ſaline, huileuſe, inflammable; une huile eſſentielle éthérée, & une certaine ſubſtance fixe ou réſineuſe ou gommeuſe, ou gommeuſe réſineuſe, ou réſineuſe gommeuſe, d'une ſaveur douçâtre dans les unes, purement aromatique & balſamique dans d'autres; dans quelques-unes enfin un peu auſtere, un peu amere, & même amere.

C'eſt en partie du principe volatil huileux ſpiritueux, & en partie du fixe gommeux réſineux, ou réſineux gommeux, que les ſimples balſamiques & aromatiques tiennent leur activité médicinale. Ce dernier, lorſqu'on l'a pris, eſt chaſſé très facilement par la chaleur douce de l'eſtomac, ſe change en exhalaiſons très tendres & très mobiles; le ſuc

gastrique, la chaleur & le mouvement péristaltique de l'estomac, dissolvent le premier, l'extraient & le séparent de la portion terreuse recrémentitielle.

La partie huileuse spiritueuse, une fois dissoute, produit un effet remarquable dans l'estomac, tant en dissolvant, qu'en atténuant ce qui y est enfermé, qu'en animant, pour ainsi dire, & en excitant ses tuniques mêmes : il n'y reste cependant pas long-temps, ni dans les intestins; mais il enfile bientôt, à cause de sa grande subtilité & de sa mobilité, les veines lactées & les autres vaisseaux inhalants & absorbants lymphatiques veineux, & se mêle aux autres humeurs de la circulation : quand il y est parvenu, il est brisé de plus en plus par la chaleur & le mouvement intestin triturant, divisé en molécules très petites; & se disperse dans tous les recoins de la machine : en passant à travers les vaisseaux, il cause un peu d'ardeur sur les parois nerveuses, membraneuses & musculaires des canaux; il les irrite, entraîne dans un plus grand mouvement les globules sanguins & les particules de toutes les autres humeurs, étend les principes salins-huileux-inflammables du sang, donne plus de vigueur à l'influx des liqueurs sur les fibres motrices des solides, augmente la matiere qui porte la chaleur, excite ainsi & fortifie, de différentes manieres, la force contractile & la contraction actuelle de tout le genre nerveux, la violente circulation des humeurs qui en dépend, la plus grande fluidité & la chaleur. Ainsi il doit se faire sur le champ quelque desséchement dans les solides, une plus grande transpiration; la sueur s'ensuivra par conséquent, de même qu'une plus grande sécrétion dans tous les organes.

Delà vient que ces substances sont nervines, céphaliques, cordiales, pectorales, carminatives,


Bambu
Arundo Mambu.
A.
a.4.

ſtomachiques anthelmintiques, utérines, aphrodiſiaques, &c. Quoique telles ſoient les vertus communes des balſamiques & des aromatiques, elles ſont cependant plus marquées dans quelques-uns, & plus propres à d'autres.

Les balſamiques produiſent de bons effets dans toutes les maladies dont les principales cauſes peuvent ſe rapporter à la foibleſſe; au relâchement & à la trop grande humidité des parties ſolides; de même qu'au défaut du liquide nerveux; à l'affoibliſſement de la chaleur naturelle; à la viſcoſité, l'inertie & l'impureté du ſang & des autres humeurs; à la contraction languiſſante des ſolides; à la circulation ralentie des humeurs; à la diminution ou à la ſuppreſſion entiere des excrétions. Ils ne ſont pas moins utiles à l'extérieur comme diſcuſſifs & fortifiants : on en forme des ſachets, des épithemes, des cucuphes, qu'on applique dans les foibleſſes de tête ou de mémoire, dans la paralyſie des membres, dans les affections œdémateuſes, dans la foibleſſe des ligaments & dans leurs relâchements, &c.

Mais ces remedes, employés inconſidérément, peuvent devenir très nuiſibles, pour ceux qui ſont d'un tempérament bilieux, cholérique & pléthorique; lorſqu'il y a tenſion, ſéchereſſe, reſſerrement, inflammation; lorſque le ſang eſt dans un grand degré d'effervescence. *Voyez* auſſi AROMATIQUES & l'article des BAUMES.

BAMBU; Bambou; Bamboé, ou Mambu. *Arundo mambu*, PISON. Mant. arom. 185. *Arundo arbor in qua humor lacteus gignitur qui* tabaxir *Avicennæ & Arabibus dicitur*, C. B. Pin. 18. *Ily*, Hort. malab. 1.16.

Eſpece de roſeau en arbre, dit Piſon, dont les racines ſont genouillées & fibrées, deſquelles s'é-

levent des tiges hautes, cylindriques, revêtues d'une écorce verte, & environnées de nœuds fort durs; ces nœuds donnent naissance à de nouveaux rameaux & à des rejettons creux, également noueux, & armés à l'endroit des nœuds d'épines roides & oblongues: ces rameaux ne poussent que quand les tiges sont crûes à la hauteur de dix ou quinze pieds.

Ces tiges, encore récentes, sont d'un verd sombre, presque solides, pleines d'une moëlle légere, spongieuse, que les Indiens succent volontiers, à cause de sa saveur agréable; anciennes, ces tiges sont d'un blanc jaunâtre, luisantes, creuses en dedans, & enduites d'une espece de chaux: ce changement arrive, parceque la liqueur, contenue dans les tiges, sortant peu-à-peu, elle se coagule souvent près des nœuds par l'ardeur du soleil, & se durcit: elle perd alors sa douceur naturelle, & prend une saveur un peu astringente, semblable à celle de l'ivoire brûlé. Tel est ce que les habitants du pays nomment *sacar mambu*, & Garcias & Acosta *tabaxir*. Plus ce suc est blanc & léger, plus il est estimé; s'il est inégal & de couleur cendrée, on en fait peu de cas.

Quant aux feuilles du bambu, elles sortent des nœuds; elles sont vertes, longues d'un empan, larges d'un doigt près de la queue, laquelle est fort couverte, plus étroites vers la pointe, cannelées & rudes sur leurs bords. Les fleurs sont des épis écailleux, semblables à celles du froment, plus petites cependant, posées en grand nombre sur les petits nœuds des tiges: elles sont à étamines, & pendantes à des filaments très menus.

Les jeunes tiges, qui sont les plus succulentes & les plus savoureuses, ajoute encore Pison, sont aussi les plus estimées aux Indes, tant par les étran-

gers, que par les habitants. C'est le principal ingrédient d'une composition appellée *achar*, qu'on apporte en Europe, & que les gens d'un goût fin estiment être d'une saveur extrêmement flatteuse. J'en ai moi-même mangé plus d'une once, dit le même auteur; elle m'a fait plaisir.

Quoique tous ces roseaux soient remplis, dans le commencement, d'une liqueur agréable, cependant elle ne se trouve pas dans tous les roseaux, ni dans toutes sortes de terres; mais elle est plus ou moins abondante, selon la force du soleil & la nature du terroir. Or, quoique le prix de ce suc varie, selon la fertilité de l'année, Pison néanmoins rapporte qu'on le vend toujours dans l'Arabie & dans la Perse, au poids de l'or ou de l'argent. Les Indiens s'en servent pour les blessures faites aux testicules & au pénil. On le dit aussi très bon dans les affections cholériques, & dans la dysenterie. On lit, dans Garcias, qu'il est bon pour appaiser les chaleurs, soit internes, soit externes, & dans les fievres, & les dysenteries bilieuses, mais sur-tout dans les fluxions bilieuses, la strangurie & l'urine sanguinolente. La décoction des feuilles & de l'écorce prise en boisson, nétoie les plaies, du sang qui y étoit resté. Il est bon aussi aux femmes accouchées, pour déterger l'utérus. Lorsqu'on coupe ces roseaux, & qu'on les brûle, ils font des cendres extrêmement propres à fertiliser les terres. Lorsqu'on les a mis au feu, ils crevent avec un grand bruit, qu'on prendroit pour une décharge de mousqueterie, parceque l'air, qui est renfermé entre chaque jointure, venant à être raréfié par la chaleur; & se trouvant trop comprimé, il rompt les parois de toutes parts, & s'ouvre un passage par la force.

Cette espece de roseau croît sur le sable au bord de la mer.

BANANIER. Il y en a deux eſpeces, qui ne different guere que par leurs fruits. Le fruit de l'un s'appelle *banane*; & le fruit de l'autre *figue-banane*.

Le premier, (*Muſa, fructu cucumerino, longiori*, BOERHAAVE, Ind. A. 2. 171. *Ficus indica racemoſa, foliis & fructu ampliſſimis*; Muſa *Arabibus dicta*, PLUKN. Almag. 145. *Palma humilis, longis latiſque foliis*, C. B. *Poma Paradiſi*, LUD. ROM. *Bala*, Hort. Mal.) n'eſt autre choſe, dit M. Chevalier, médecin de Paris, que plusieurs feuilles roulées les unes ſur les autres, qui forment une eſpece de tronc, toujours tendre, toujours verd, de la groſſeur du corps d'un homme ordinaire, & qui croît juſqu'à la hauteur de ſix ou ſept pieds. Si on doit l'appeller arbre ou plante, je le laiſſe à décider aux botaniſtes de profeſſion.

Sa racine eſt une groſſe bulbe blanche, qui produit pluſieurs caïeux, qui, avec le temps, pouſſent des rejettons autour du tronc.

Voici ſa maniere de croître.

Il ſort d'abord de terre deux feuilles roulées, qui s'élargiſſent pour faire place à deux autres, qui viennent du centre : ces ſecondes font place à une troiſieme paire; la troiſieme à une quatrieme, & ainſi des autres. Ces feuilles s'appliquent fortement les unes contre les autres de preſque toute leur longueur, qui peut être d'un pied & demi ou de deux pieds : enſuite leurs pointes, qui ſe recourbent vers la terre, ſe ſéchent, & tombent.

Quand le bananier eſt arrivé à la hauteur que nous avons dit, des feuilles, d'un beau verd, ſortent abſolument hors du centre, & s'étendent en l'air, preſque toutes en lignes directes, peu écartées les unes des autres. Comme elles ſont fort peſantes, à cauſe de leur longueur, qui eſt au moins de


Bananier, musa,
a 5,
a 5,
a 5,

de cinq ou six pieds, & de leur largeur qui en a deux ou environ, elles penchent un peu vers la terre : elles y tomberoient en peu de temps, si elles n'étoient pas soutenues par une grosse queue, ronde d'un côté & plate de l'autre, qui regne en diminuant jusqu'au bout de la feuille, & distribue des nervures pour la soutenir. Malgré ce secours, elles sont fort faciles à déchirer; & pour peu que le vent soit fort, il les sépare en une infinité de bandelettes, de la largeur d'un pouce. Il ne faut que neuf mois au bananier pour faire sa crue : alors, du milieu de ses feuilles, on voit naître une grosse & forte tige ligneuse, longue de de trois ou quatre pieds, qui se termine en un gros bouton oblong, approchant de la figure conique, de couleur de gris de lin. Cette tige est distinguée de distance en distance, par des especes d'anneaux environnés de petits boutons : ce sont les embryons des fruits qui y sont collés; à mesure qu'ils grossissent, on apperçoit un pédicule ligneux, auquel ils sont attachés quatre ou cinq ensemble.

Chaque anneau porte plusieurs de ces pédicules, en sorte que la tige est toute couverte de ces fruits; longs d'un demi-pied, de la grosseur du bras d'un enfant de cinq ou six ans, relevés de trois coins, couverts d'une peau verte qui devient jaune; & qui s'élevent facilement de toute sa longueur en trois parties, quand le fruit est mûr.

Il en vient communément cinquante *, soixante, ou même davantage, sur la tige qui, ainsi chargée, s'appelle un *régime*.

---

* Lémery dit deux cents; c'est trop : le P. Labat, depuis trente jusqu'à cinquante; ce n'est pas assez.

Ces fruits sont fort bons. Leur chair est jaune & ferme comme la poire de virgouleuse; leur centre, dans toute sa longueur, est garni de petites graines tendres, attachées à de petits filets : on le mange avec le fruit.

Ce fruit se mange crud; en compottes; bouilli avec du bœuf salé; frit, coupé en tranches minces de toute sa longueur; boucanné, c'est à-dire, cuit sur le gril, ou sur les charbons. C'est une fort bonne nourriture, & un grand secours, quand le pain manque, comme il arrive souvent en temps de guerre. On plante l'oignon de bananier, ou ses rejettons, avec les caïeux dont ils sont sortis, le long des canaux qui conduisent l'eau dans les habitations.

Voici les qualités que Minguet attribue au bananier.

„ L'eau du corps, ou du tronc, est bonne pour „ le cours de ventre, pour nettoyer les yeux chassieux : l'eau du bouton, pour déterger les ulce„ res : l'écorce du fruit verd, réduite en charbons „ ou pulvérisée, guérit les ulceres & les *crables*.* «

Voici ce que Prosper Alpin dit de ses vertus. Ce fruit est d'une substance molle, visqueuse, grasse & douce, extrêmement agréable à ceux qui y sont accoutumés, & fort nourrissant : mais il charge l'estomac; il se digere difficilement, & engendre un suc épais & visqueux qui obstrue les visceres, & sur-tout le foie; ce qui le rend propre pour la toux & pour l'asthme qui proviennent de chaleur. Les Egyptiens en font une décoction dont ils se servent pour adoucir la toux qui est causée par une fluxion d'humeurs chaudes, pour les in-

---

* Ce sont des fentes qui viennent sous la plante des pieds des Negres.

flammations de la plevre, des poûmons & des reins, & pour la dysurie Il excite la semence, soit qu'on le mange crud ou cuit.

Les auteurs du *Jardin de Malabar* assurent que sa racine, écrasée & bouillie dans du lait, est bonne pour abattre les vertiges; que son eau, mêlée avec du sucre, est excellente pour appaiser la chaleur brûlante des reins & les douleurs excitées par l'urine âcre, & pour soulager ceux qui ont trop fait d'usage du mercure. La moëlle de l'arbre ou la substance médullaire blanchâtre qui porte le fruit, étant écrasée & prise avec du miel, est bonne pour les affections des yeux : le beurre, dans lequel on fait frire des rouelles du fruit, produit le même effet. Le suc, qui distille par les incisions qu'on fait à sa racine, est très astringent.

BANANIER qui porte la figue-banane. C'est, sans doute, celui qui est nommé, *Musa caudice maculato, fructu recto, rotundo, breviore, odorato*, SLOANE, 192.

Toute la différence qu'on peut remarquer entre ces deux especes d'arbre, avant qu'ils portent leurs fruits, c'est que le bananier, proprement dit, a le tronc verd; & que celui du bananier-figuier tire un peu sur le gris de lin. Mais le fruit, nommé *figue-banane*, est fort différent de la banane : il est plus court, moins gros & moins droit. La substance, cuite de quelque façon que ce soit, est plus fondante, & a un autre goût. Elle ne se mange guere autrement, que rotie sur la braise, avec du sucre, en tourte ou en beignets : elle approche du goût de la pomme de reinette.

Minguet appelle cette espece de bananier, *bananier musqué*; il dit qu'une seule *grappe*, (c'est-à-dire, une tige ou régime,) porte quelquefois plus de cent fruits, & il a raison.

On a donné au bananier en général le nom de *pommier de Paradis* & *de figuier d'Adam*, parce-que quelques théologiens croient que son fruit est le fruit défendu : (mais c'est peut-être mal deviner), & que nos premiers parents se couvrirent de sa feuille ; (ce qui est plus vraisemblable. *)

BARBE A DIEU. *Voyez* CLÉMATITE.

BARBE DE BOUC. *Voyez* SERSIFI.

BARBE (PETITE) DE CHEVRE. *Voyez* REINE DES PRÉS.

BARBE RENARD ; plante d'où découle la gomme adragant. *Voyez* ADRAGANT.

BARBEAU. *Voyez* BLUET.

BARBOTINE. *Voyez* SANTOLINE, ou *SEMEN CONTRA*.

BARBUE. *Voyez* NIELLE DES CHAMPS OU SAUVAGE.

BARDANE, *ou* Glouteron. *Bardana ; Personata ; Lappa major*, off. *Lappa major, Arctium Dioscoridis*, C. B. Pin. 198. *Arctium*, LINN.

La racine de bardane est simple, épaisse, droite, longue d'un pied, noirâtre en dehors, blanche en dedans, fibreuse, d'une saveur douçâtre un peu austere. Ses feuilles, qui ont souvent plus d'un pied de longueur, sont garnies, près de leurs pedicules, d'oreillettes ; ces feuilles, à leur extrémité, sont pointues, velues, d'un verd foncé, blanchâtres en dessous. Sa tige, qui s'éleve à trois pieds, est velue & épaisse. De l'extremité des rameaux, sortent de petites fleurs formées en tête ; elles sont composées de plusieurs fleurons purpurins, découpées profondément en cinq quartiers, portées sur

---

* On appelle le bananier *figuier d'Adam*, ou *pommier du Paradis*, comme si c'étoit l'arbre du fruit défendu qu'Adam mangea. *Dictionn. de Trév.*



de flamanville

un embryon ; plusieurs écailles terminées par un crochet, forment le calyce qui les soutient. L'embryon devient une graine oblongue, cannelée, applatie, noirâtre, garnie d'une aigrette fort courte, d'une saveur un peu amere & âcre.

Elle croît dans les près, & le long des chemins.

Les feuilles de la bardane sont ameres, & leur suc ne change pas la teinture de tournesol ; d'où il est clair que son sel acide est tellement enveloppé par le sel urineux, par le soufre & par les parties terreuses, que son action est émoussée. Quand on brûle ses feuilles, on apperçoit de petites éclaires parmi les charbons, d'où l'on conclud que son sel acide est nitreux. La principale vertu de la bardane dépend donc du sel ammoniac qui y est en abondance ; & du nitre qui y est en moindre quantité, mêlés ensemble, & enveloppés de quelques portions d'huile. En faisant attention aux vertus de ces sels, on conclurra que cette plante en possede les vertus : il n'est donc pas surprenant qu'on la vante comme diurétique, sudorifique, pectorale, hystérique, vulnéraire & fébrifuge.

On emploie en médecine les racines spécialement, les feuilles & les semences. Les semences sont peu d'usage ; elles sont ameres & un peu stomachiques. Elles purgent, & excitent l'écoulement des urines, dit M. Vogel ; c'est pourquoi on les prescrit dans la néphrétique, en poudre ou en émulsion. La feuille est sudorifique, stomachique, fébrifuge : à l'extérieur, on la fait macérer, on la réduit en cataplasme, elle est résolutive, fondante, détersive. La racine est diurétique & diaphorétique ; en décoction, c'est un grand remede dans les fievres malignes, putrides, éruptives, la petite-vérole,

la rougeole : il pousse par les sueurs sans trop échauffer ; il fait un grand bien dans l'asthme, les obstructions de la rate & du mésentere.

M. Vogel, dans sa *Matiere médicale*, s'exprime ainsi : la racine de bardane est un doux apéritif & résolutif ; ce qui la rend utile dans beaucoup de maladies. On la recommande principalement en décoction dans de la biere contre les affections des articulations & contre la goute des pieds. Forestus, *obs.* 79. 7, en cite un exemple : Welschius, *obs.* 4, un autre dans la fievre quarte : Manardus, l. 19, *ep.* 5, un autre dans l'inflammation de poitrine ; & plusieurs médecins ont vu ses bons effets dans les maladies cutanées. Quelques-uns même en ont fait un secret pour la guérison des maladies vénériennes, & pour dissiper les incommodités survenues de l'abus du mercure.

Bardane (petite ;) Petit Glouteron, *ou* Gletteron ; Grapelles. *Xanthium*, off. *Lappa minor*, *Xanthium Dioscoridis*, C. B. Pin. *Xanthium caule inermi*, Linn.

Sa racine, qui est blanche, petite, annuelle, est garnie de fibres assez grosses. Sa tige, montée à la hauteur de deux pieds, est velue, anguleuse, marquetée de points rouges, rameuse. Elle a ses feuilles moins grandes que l'espece précédente, alternes, d'un verd tirant sur le jaune, velues, découpées sur les bords, portées sur des pédicules longuets, d'une saveur âcre, un peu aromatique. De leurs aisselles, sortent des fleurs à fleurons, qui ont cinq étamines ; ce sont les fleurs mâles qui fécondent les fleurs femelles, qui naissent au-dessous d'elles sur le même individu ; celles-ci donnent des fruits oblongs, gros comme de petites olives, armées de petites pointes qui s'attachent aux habits des passants : ce fruit est di-



Xanthium. Bardane petite.



Basilic, Ocymum.

N° 93

T. 3

P. 304

vifé dans fa longueur en deux loges, où font contenues des graines oblongues rougeâtres, convexes d'un côté, & applaties de l'autre.

Cette plante croît dans les terres graffes, dans les champs bien fumés, dans les décombres de bâtiments, contre les murailles, le long des ruiffeaux.

On lui a donné le nom de *Xanthium*, c'eft-à-dire, *plante propre à jaunir*, ou *plante jaune*, parcequ'elle étoit employée par les anciens pour rendre les cheveux blonds.

Elle contient beaucoup de fel & d'huile; mais fon fuc ne change point en rouge le papier bleu.

Ces feuilles font ameres & aftringentes. TOURNEFORT dit que leur fuc eft bon contre les écrouelles, & pour purifier le fang : on en fait boire fix onces au malade. Ses femences font ameres, & un peu âcres; prifes intérieurement, elles font bonnes contre l'éréfipele, parcequ'elles pouffent vers la peau. En poudre, à la dofe d'un demi-gros dans du vin blanc, elles peuvent être utiles dans la gravelle.

BASILIC commun, *ou* moyen; Bafilic aux fauces, *ou* des cuifiniers. *Ocimum*, ou *Ocymum* ou *Ozimum*; *Bafilicon*, ou *Bafilicum vulgare*, off. *Ocimum caryophyllatum*, C. B. Pin. 226. *Ocimum foliis ovatis glabris*, LINN.

De la racine, qui eft noire, fibrée, ligneufe, s'éleve, à la hauteur d'environ un demi-pied & plus, une tige touffue, dont les rameaux font velus, garnis de feuilles femblables à celles de la pariétaire, mais plus petites, liffes; tantôt elles font découpées fur leurs bords, tantôt elles ne le font pas; d'une odeur forte, aromatique & très agréable. Ses fleurs font verticillées, & difpofées en épi affez long, blanchâtre, tirant fur le purpurin, odorantes; elles font en gueule ou en tuyau découpé

par le haut en deux levres. A la fleur, ſuccede une capſule qui contient des ſemences oblongues, menues, noirâtres.

Basilic (petit) : c'eſt celui qui ſe met dans des pots ſur les fenêtres des appartements. *Ocimum*, ſeu *Baſilicum minimum*, off. *Ocimum caryophyllatum minus*, Tabern. icon. 344.

Sa racine eſt fibreuſe, menue ; ſes rameaux, qui ſont fort touffus, s'élevent de cinq ou ſix pouces, & forment une tête bien arrondie. Ses feuilles ſont verdâtres, ou tirant ſur le purpurin, arrondies, d'une odeur très agréable, & qui tient de celle du girofle. Ses fleurs ſont petites, verticillées, & placées le long des branches & des rameaux : il ſuccede à ces fleurs des capſules remplies de petites graines noirâtres. Cette eſpece de baſilic eſt moins forte que la précédente ; elle eſt beaucoup plus ſenſible au froid ; ce qui fait que, dans les pays plus froids que la France, ſa graine mûrit difficilement.

Ces deux eſpeces ſont annuelles, & fleuriſſent en Juillet, Août & Septembre ; on les cultive dans les jardins : elles viennent originairement de l'iſle de Ceylan, & de l'Inde.

On a donné à cette plante le nom de *baſilic*, *βασιλικὸν*, *baſilicum*, c'eſt-à-dire, plante royale, à cauſe de ſon odeur excellente.

On peut ſe ſervir indifféremment des deux baſilics ; mais le premier eſt le plus en uſage. Ils ont les propriétés de tous les aromatiques. L'huile eſſentielle, qu'on en tire, convient dans les relâchements. Le baſilic entre dans les ſachets, & les poudres odorantes, le vin aromatique. Il eſt ſternutatoire, céphalique, ſtomachique, carminatif. M. Haller met avec raiſon au nombre des contes & des fables ce qu'on a débité, que la poudre de ſes feuilles broyées, priſe par le nez, & leur odeur

ſeule, engendroit des ſcorpions dans la tête & dans les ſinus frontaux.

BATATE commune des jardins. *Voyez* TRUFFE ROUGE.

BATATE du Canada. *Voyez* TOPINAMBOURS.

BAUMES; *Balſama.* C'eſt ainſi qu'on appelle les réſines liquides qui ſe tirent par inciſion ou ſans inciſion de pluſieurs arbres; tels ſont le baume de la Mecque, le baume de Copahu, le baume de Canada, &c. On a donné le nom de *baume* à ces réſines liquides, à cauſe de leur grande vertu pour conſolider les plaies, & auſſi par rapport à leur conſiſtance viſqueuſe. Ces baumes étoient autrefois fort chers & fort rares: on entend même aſſez volontiers par le nom du *baume* un médicament précieux, & qui poſſede de grandes vertus. Par la ſuite, on a donné le même nom à des médicaments compoſés, qui avoient à-peu-près la même conſiſtance viſqueuſe, & auxquels on attribuoit les mêmes vertus: ils étoient faits à deſſein de ſuppléer à la rareté des baumes naturels; mais, dans ces derniers temps, on n'a point eu d'égard à la conſiſtance des médicaments auxquels on a donné le nom de *baume*; c'eſt ce qui fait que l'on a aujourd'hui dans la pharmacie des baumes liquides ſpiritueux, des baumes liquides de la conſiſtance des huiles, des baumes épais comme les onguents, des baumes ſolides comme les emplâtres: il ne s'en trouve plus qui aient bien véritablement la conſiſtance des baumes naturels. M. BAUMÉ, *Eléments de pharmacie.*

Voici ce qu'on lit dans le *Dictionnaire de chymie.* On nomme *baume* des matieres huileuſes, odorantes & aromatiques, d'une conſiſtance liquide, un peu épaiſſe, qui découlent d'elles-mêmes de certains arbres, ou par des inciſions qu'on y fait

exprès, pour en obtenir une plus grande quantité.

Ces baumes, qu'on peut désigner plus particuliérement par le nom de *baumes naturels*, pour les distinguer de quelques compositions qui portent aussi le nom de *baume*, ne doivent leur liquidité & leur odeur qu'à une portion plus ou moins considérable d'huile essentielle qu'ils contiennent, & qu'on en peut retirer par la distillation au degré de chaleur de l'eau bouillante.

On peut même considérer les baumes comme de véritables huiles essentielles, qui ont perdu une portion du principe de leur odeur, & de leur partie la plus ténue & la plus volatile. Leurs résidus, lorsqu'on a achevé d'enlever par la distillation ce qui leur reste d'huile volatil, ressemblent parfaitement à ce qui reste après la rectification des huiles essentielles : ce sont de vraies résines, de l'analyse desquelles on retire absolument les mêmes principes que des résines naturelles; & ces dernieres ne sont elles-mêmes autre chose que des baumes épuisés par la vétusté, ou par l'action de l'air ou du soleil, de leur partie odorante ou volatile.

Il y a plusieurs especes de baumes naturels; ils ne different point essentiellement les uns des autres, mais seulement par leur odeur & leur degré de consistance, quoique ces deux qualités varient même aussi beaucoup par leurs degrés dans la même espece de baume.

Baumes naturels.

Baume blanc. *Voyez* Baume de la Mecque, *ou* de Judée.

Baume de Copahu, *ou* du Brésil. *Balsamum, Copaïba*,

Baume de Copahu. Balsamum brasiliense.





Copaïba, ou *braſilienſe*. Il découle d'un arbre que PISON & MARCGRAVE nomment *Copaïba*; & qui eſt appellé par RAY : *Arbor balſamifera braſilienſis*, *fructu monoſpermo*. On en voit la figure dans un ouvrage qui a pour titre; JO. WILH. WEINMANNI *Phytanthozoïconographia*, tab. 224; mais on doute qu'elle ſoit faite d'après nature.

Cet arbre eſt aſſez élevé. Ses racines ſont groſſes, nombreuſes, répandues de tous côtés ſur la terre : ſon tronc eſt droit, fort gros, couvert d'une écorce épaiſſe; ſon bois eſt d'un rouge foncé, parſemé de taches comme de vermillon, auſſi dur que le hêtre, portant beaucoup de branches fort étendues, & qui ſe partagent en pluſieurs petits rameaux. Les feuilles naiſſent en grand nombre ſur les rameaux; elles ſont plus vertes en deſſus; arrondies & preſqu'ovalaires, longues de quatre ou cinq doigts, larges de deux ou de deux & demi; marquées de côtes & de nervures en deſſous, & portées ſur une queue aſſez groſſe de la longueur d'un doigt. Les fleurs ſont en grand nombre à l'extrémité des rameaux; elles ſont compoſées de cinq pétales de grandeur médiocre. Quand les fleurs ſont tombées, il leur ſuccede des gouſſes de la longueur du doigt, arrondies & brunes; leſquelles, étant mûres, s'ouvrent auſſi-tôt qu'on les preſſe entre les doigts; & laiſſent ſortir le noyau qu'elles contiennent, qui eſt ovalaire, de la groſſeur & de la figure d'une aveline, dont l'écorce extérieure eſt une peau mince, noirâtre, recouverte juſqu'à la moitié d'une pulpe jaune, viſqueuſe, molle, qui a l'odeur des pois, lorſqu'on les écraſe. L'amande, qu'il renferme, & qui eſt bonne à manger, & molle comme de la corne bouillie, ſe briſe aiſément entre les dents; de peu de goût, d'une couleur d'eau : les ſinges en ſont friands.

Cet arbre croît dans les forêts du Brésil, ainsi que dans les isles Antilles. Dans les grandes chaleurs de l'été, on fait, dans le tronc, une incision profonde; il en découle une liqueur huileuse & résineuse, d'abord limpide, plus épaisse ensuite & d'un blanc jaunâtre. La liqueur, qui coule la premiere, se garde séparément, comme plus excellente que celle qui suit. Lorsque cette incision est faite dans la saison & le temps favorable, qu'elle est profonde & au-delà de l'écorce, dans l'espace de trois heures, on retire douze livres de ce baume; autrement on n'en retire que peu ou point du tout. En recouvrant cette incision avec de la cire ou de l'argille, elle répand encore, quinze jours après environ, sa liqueur résineuse en assez grande quantité.

Avec le temps, ce suc devient tenace & gluant; il est d'un goût âcre, amer, aromatique; d'une odeur pénétrante.

On trouve, dans les boutiques, deux sortes de baume de Copahu.

L'un plus limpide, de couleur pâle ou jaunâtre, d'une odeur agréable; d'un goût un peu amer, d'une consistance plus fluide ou plus épaisse, selon qu'il est plus ou moins vieux, approchant de celle de la térébenthine : c'est la meilleure.

L'autre est plus grossier, blanchâtre, moins limpide, tenace, de la consistance du miel, d'une odeur moins agréable, qui tient de celle de la térébenthine; d'un goût amer, désagréable : celui-ci est moins estimé, parcequ'on le croit falsifié, ou au moins extrait par la décoction des branches & de l'écorce de l'arbre.

Le baume de Copahu, dit M. Cartheuser, par sa consistance & par son caractere, approche plus de la térébenthine que le baume du Pérou. Il est si

rempli d'huiſe éthérée eſſentielle, qu'on en peut quelque fois tirer, par la diſtillation humide, cinq ou ſix onces, d'une livre. Cette huile, qui eſt d'une odeur forte, déſagréable, aromatique, d'un goût pénétrant, âcre & légerement amer, eſt limpide dans ſon principe, & devient, par la ſuite du temps, d'une couleur pâle jaunâtre. La portion réſineuſe, qui reſte dans l'alambic, eſt fort tenace; elle eſt néanmoins encore ſi forte, qu'elle mérite d'avoir place parmi les réſines actives; & on peut la joindre avec beaucoup de ſuccès aux emplâtres nervins, réſolutifs & traumatiques.

Frédéric Hoffmann attribue à cette huile pluſieurs vertus excellentes. Nous l'avons mêlée, dit-il dans ſes *Obſervations*, avec deux fois autant de graiſſe humaine; & ce liniment a donné une force ſurprenante aux parties paralyſées, relâchées, privées de ſentiment & de mouvement. Elle eſt d'un grand & bon ſecours, lorſqu'on en frotte les parties affoiblies par la goute, & incapables de mouvement. On peut, outre cela, en compoſer d'excellents baumes vulnéraires & pectoraux pour l'uſage interne : ſi, par exemple, on la mêle avec l'huile de mille-pertuis bien préparée, avec le blanc de baleine, l'huile de jaune d'œuf, auxquels on ajoute quelques gouttes d'huile de bois de ſaſſafras, de macis, de vrai fenouil; &, ſi on prend ce baume avec une émulſion, ou le lait d'âneſſe, je ne doute pas qu'il ne produiſe de très bons effets dans les abſcès des poûmons, l'ulcération des reins, de la veſſie & des proſtates, ſi on en uſe avec prudence. L'eſprit de vin diſſout très promptement ce baume; mais il en faut quatre parties ſur une d'huile, pour que la diſſolution s'en faſſe plus commodément. Si, au lieu d'eſprit de vin, on ſe ſert de teinture de tartre ou d'anti-

moine âcre, & qu'on y mêle de l'eſprit de nitre dulcifié, il en réſulte un médicament qui pouſſe puiſſamment par les urines, qui eſt d'une grande efficacité dans les affections rhumatiques & cachectiques. L'éléoſaccharum, qu'on en prépare, eſt entiérement balſamique, d'une ſaveur agréable; il eſt d'un grand ſecours dans l'atonie, la toux ſtomacale, le relâchement trop grand, & la flatulence des inteſtins, les affections paralytiques, en le prenant dans du vin d'Eſpagne ou de Hongrie, &c.

Le baume de Copahu a en grande partie beaucoup de rapport avec le baume du Pérou, par ſes vertus & par l'uſage qu'on en fait, tant intérieurement, qu'extérieurement: il eſt néanmoins d'une nature un peu plus chaude, à cauſe de la grande quantité d'huile qu'il renferme; ce qui fait qu'on n'en doit uſer qu'avec précaution dans certains cas. Il eſt un peu plus diurétique que le baume du Pérou; c'eſt la raiſon pour laquelle on en fait plus volontiers uſage pour le calcul, dans la colique néphrétique & la ſuppreſſion d'urine, lorſqu'il convient d'employer des remedes qui paſſent par les voies urinaires. Il a auſſi plus d'efficacité dans la gonorrhée virulente & dans les autres ulceres vénériens.

Le baume de Copahu, dit M. Vogel, eſt vulnéraire extérieurement; & intérieurement il convient comme remede balſamique, apéritif, diurétique, dans les ulcéres des reins, de la veſſie, de la matrice; dans les flueurs blanches, dans la gonorrhée: on le preſcrit dans un œuf frais, ou autre liquide approprié, à la doſe de vingt ou trente gouttes. On lit, dans *commerc. nor.* 1734, *p.* 159, qu'il eſt bon dans la ſuppreſſion des regles, & qu'il appaiſe les douleurs néphrétiques. Le P. Lab-

Baume de Judée. Balsamum Judaïcum.



BAT, *voyag.* ij, *p.* 321, dit qu'il guérit auſſi les fievres intermittentes, ſi, quelque temps avant l'accès, on en donne ſix gouttes dans un bouillon. Il eſt utile dans la diarrhée & la dyſenterie, quand il n'y a point de fievre. M. PRINGLE dit qu'il guérit la phthiſie. Il contient beaucoup d'huile éthérée; & donne à l'urine une ſaveur amere.

BAUME DE GILÉAD; *Balſamum gileadenſe.* Il differe peu du baume de Judée. L'arbre, qui le porte, eſt nommé, par M. LINNÆUS, *Amyris gileadenſis*, Diſſert.

Cet arbre eſt du même genre que celui qui donne le baume de Judée; mais chacun des deux conſtitue une eſpece différente. On peut conſulter ce qu'en diſent PROSPER ALPIN & M. LINNÆUS dans ſa Diſſertation.

BAUME DE JUDÉE; Baume d'Egypte; Baume du Grand-Caire; Baume de Conſtantinople, Baume de la Mecque; Baume blanc. *Opobalſamum; Balſamelæon; Balſamum judaïcum; Balſamum ſyriacum; Balſamum è Meccâ; Balſamum conſtantinopolitanum album*, off. Ὀποβάλσαμον, *Græcorum.*

Il ſe tire d'une plante déſignée par les botaniſtes, ſous les noms de *Balſamum ſyriacum, rutæ folio*, C. B. Pin. 400. *Balſamum verum*, J. B. *Balſamum lentiſci folio, ægyptiacum*, BELON, Obſerv.

Cet arbriſſeau, qu'on nomme en françois *baumier*, s'éleve, dit Proſper Alpin, à la hauteur du troêne & du cytiſe; il eſt toujours verd; garni de peu de feuilles ſemblables à celles de la rue, ou plutôt à celles du lentiſque : elles ſont attachées à la même queue au nombre de trois, de cinq ou de ſept, y ayant une feuille impaire qui la termine. Ses branches ſont odorantes, réſineuſes & pliantes; leur ſubſtance ligneuſe eſt blanche, ſans odeur, couverte de deux écorces minces ou membra-

neuſes ; l'extérieure eſt rougeâtre en dehors ; l'intérieure verdâtre, odorante & d'une ſaveur aromatique. Ses fleurs ſont purpurines, ſemblables à celles de l'acacia, & fort odorantes. Ses ſemences ſont jaunes, odorantes, âcres, ameres, & donnent une liqueur jaune ſemblable au miel : elles ſont renfermées dans des follicules noires, rougeâtres

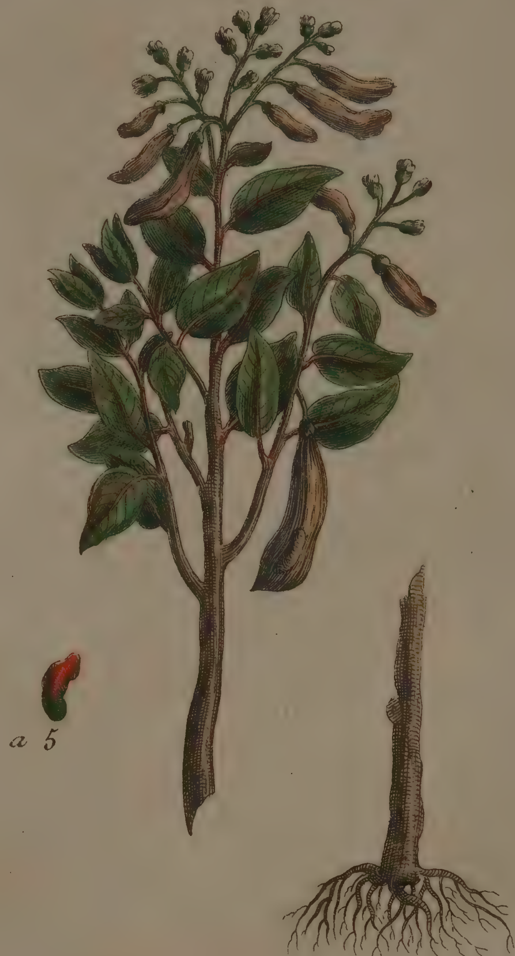
On trouve la figure de cet arbriſſeau, qui donne auſſi le carpobalſamum, dans l'ouvrage déja cité, WEINMANNI *phytanthozoïconographia*, tab. 223.

L'opobalſamum, ou baume de la Mecque, ne ſe trouve que très rarement, ou pour mieux dire, jamais dans les boutiques; on ne le recueille, dit Newmann, que pour le Grand-Seigneur qui, à cauſe de ſa rareté, en fait préſent aux ambaſſadeurs, & aux princes par leſquels ils ſont envoyés. Ainſi on regarde avec raiſon, comme factice, celui qui ſe vend chez les apothicaires; il eſt compoſé avec le baume de Copahu, & quelque huile gracieuſe éthérée. On tiroit autrefois le baume de la Mecque par les inciſions que l'on faiſoit à un petit arbre qui croît en Syrie, dans l'Arabie heureuſe, & dans différents endroits de l'Egypte. Aujourd'hui on le tire preſqu'uniquement de quelques baumiers que l'on cultive exprès dans un jardin, près du Grand-Caire, d'où il coule en y faiſant quelques inciſions; & la petite quantité, qu'on en tire, s'envoie, comme nous l'avons déja dit, au Grand-Seigneur qui en fait des libéralités.

Ce ſuc, pour être bon, doit être limpide, blanchâtre, âcre, aromatique, & très pénétrant.

Ceux qui ont vu du véritable baume de la Mecque, dit M. Vogel, diſent que, quand il eſt récent, il eſt d'une couleur blanchâtre, laquelle, avec le temps, a une couleur d'or très éclatante ; d'une ſaveur âcre & aromatique ; d'une odeur très forte, & agréable.

Baume du Perou. Balsamum Peruvianum,



L'opobalſamum eſt, ſans contredit, un excellent vulnéraire, un bon confortatif, & un coſmétique; les médecins de Breſlaw ont un exemple frappant de goute promptement guérie par ſon uſage. On le donne ſous la forme de bol enveloppé dans du ſucre, ou délayé avec un jaune d'œuf, dans une émulſion, dans du vin, dans du bouillon, ou quelqu'autre liqueur convenable, depuis ſix gouttes juſqu'à demi-gros.

Les Egyptiens s'en ſervent pour ſe préſerver de la contagion de la peſte; ils en prennent pour cela un demi-gros tous les jours : ils en preſcrivent dans les fievres putrides, pour exciter la ſueur.

Il convient, & opere de bons effets, dans la gonorrhée, les flueurs blanches & la dyſenterie. Comme il inciſe la viſcoſité des humeurs, on peut le donner dans l'aſthme : & comme vulnéraire, dans les ulceres internes, ſpécialement des poûmons, des reins, de la veſſie, pourvu qu'il n'y ait pas de fievre.

Les femmes égyptiennes ſe guériſſent de la ſtérilité, ſoit en l'avalant, ſoit en en faiſant des ſuppoſitoires, ſoit en fumigations. Elles l'emploient comme coſmétique, pour ſe rendre la peau du viſage unie & douce; car on prétend qu'il empêche les rides. Il ſert à préparer une autre liqueur coſmétique, connue ſous le nom de *lait virginal.*

BAUME DU PÉROU. Il eſt de deux ſortes; l'un blanc, & l'autre brun. Ils ſe tirent tous deux du même arbre qu'on nomme *Hoitzjiloxitl*, ſeu *Arbòr balſami indici*, *balſamifera prima*, HERNAND, 51. *Balſamum ex Peru*, J. B. 1. 295. *Cabureïba*, ou *Capureïba*, ſeu *Balſamum peruvianum*, PISON, 119. *Cabui Iba*, MARCGR. 137.

Cet arbre croît dans le Pérou, dans la Nouvelle

Eſpagne, & dans d'autres endroits de l'Amérique méridionale. Il eſt de la hauteur d'un citronnier; ſes feuilles reſſemblent à celles de l'amandier, mais plus grandes, plus arrondies & plus pointues. Ses fleurs naiſſent à l'extrémité des rameaux, attachées à des pédicules jaunes d'abord, de la figure de petites gouſſes longues : à leur extrémité, eſt une cavité dans laquelle ſont renfermées des graines pâles ou blanchâtres, oblongues, un peu torſes, ſemblables à celles du citronnier.

En quelque temps de l'année que l'on faſſe des inciſions à l'écorce ou au tronc, ſur-tout après les les pluies, il diſtille la liqueur, connue ſous le nom de *baume du Pérou.*

Le *baume blanc* du Pérou, (*Balſamum peruvianum album*, off.) eſt d'une couleur pâle, d'une odeur de benjoin, d'une ſaveur âcre, amere, de la conſiſtance du miel liquide; c'eſt celui qui ſort par l'inciſion faite à l'arbre : mais on le trouve rarement dans les boutiques.

Le *baume brun* ou *noir* du Pérou, (*Balſamum peruvianum fuſcum, vel nigrum*, off.) eſt une liqueur épaiſſe, peſante, d'une couleur rouſsâtre, tirant ſur le noir, d'une odeur très agréable de ſtyrax & de benjoin, d'une ſaveur un peu âcre qui pique la langue; étant approché du feu, il s'enflamme aiſément, & répand une vapeur d'une odeur fort agréable & fort douce. Celui-ci ne découle pas de l'arbre; on l'extrait de ſes différentes parties, & peut-être encore avec l'addition de pluſieurs autres ſubſtances : il eſt même aſſez probable, dit Neumann *chem. mai.* qu'il eſt abſolument factice. Voici cependant comment on rapporte que les Indiens le retirent : ils coupent par petits morceaux le bois du tronc, l'écorce & les rameaux; ils les jettent dans une grande chaudiere

pleine d'eau qu'ils font bouillir ſuffiſamment : lorſque l'eau eſt refroidie, il nage deſſus une huile rouſsâtre, ou d'un rouge qui tire ſur le brun : ils la recueillent avec des coquilles, & la conſervent. Sa couleur rouge, noirâtre, lui vient de ce que l'extrait ordinaire des feuilles, de l'écorce & du bois, s'y mêle pendant la coction. C'eſt auſſi à cela, & à la perte conſidérable qui ſe fait des eſprits, qu'on doit attribuer ſa conſiſtance plus épaiſſe. Du reſte, il a une odeur aſſez forte & gracieuſe balſamique, comme il a été dit.

Le baume du Pérou a les mêmes vertus que le baume de Copahu; mais, outre cela, il convient, (ſelon De Heers, *obſ.* 17,) dans l'empyême, la vomique, les ſpaſmes : il guérit la colique de Poitou, ſuivant Sydenham, *pag.* 754; il rétablit le ton affoibli de l'eſtomac & des inteſtins, ſelon Hoffmann; il eſt bon pour la paralyſie, & le tintement d'oreilles. On le donne intérieurement, depuis trois gouttes juſqu'à dix, dans un jaune d'œuf. Il porte avec lui une huile très odorante; &, ſi on le mêle, dit Hoffmann, *obſ. chem.* avec de l'eſprit de vin bien rectifié, il forme une teinture échauffante & tonique.

Le caractere très tempéré du baume du Pérou le doit faire préferer, non-ſeulement à la térébenthine, mais encore à la plûpart des autres liqueurs naturelles balſamiques. C'eſt un des meilleurs nervins, ſtomachiques, pectoraux, antiputrides, traumatiques ou vulnéraires, & diurétiques doux.

Il eſt bon d'avertir néanmoins que ſon odeur, qui eſt violente, porte à la tête, cauſe des peſanteurs, & quelquefois la lipothymie.

Baume Rakasiri. On le retire, dit M. Vogel, d'un arbre d'Amérique encore inconnu; il l'em-

porte beaucoup, tant en odeur & en ſaveur, qu'en vertus ſur le baume de Copahu. On lit, (*in* A. N. C. *vol.* j, *append.* pag. 123, qu'une doſe ou deux de ce baume ſuffiſent pour guérir heureuſement les gonorrhées, tandis que pluſieurs onces du baume de Copahu n'ont opéré aucune guériſon.

BAUME DE TOLU; Baume d'Amérique; Baume de Carthagene; Baume dur; Baume ſec. *Balſamum tolutanum*, off. *Balſamum ſolidum*, quorumdam.

L'arbre, d'où on le tire par inciſion, eſt déſigné, par les botaniſtes, ſous les phraſes ſuivantes: *Balſamum tolutanum foliis ceratiæ ſimilibus, quod candidum eſt*, C. B. Pin. 401. *Balſamum de Tolu*, J. B. 1. 196. *Balſamum provinciæ Tolu, balſamifera quarta*, HERNAND. 53. *Toluifera*, LINN.

Cet arbre, dit M. Geoffroi, eſt ſemblable aux bas pins; il repand de tous côtés pluſieurs rameaux, & il a des feuilles ſemblables au caroubier, toujours vertes. Je n'en ai point trouvé, ajoute-t-il, de deſcription plus exacte. On en trouve une figure dans la *Phytanthozoïconographia* de Weinmann. Il croît dans une province de l'Amérique méridionale, ſituée entre les villes de Carthagene & de Nombre de Dios. Les Indiens appellent ce pays *Tolu*; & les Eſpagnols, *Honduras*.

Pour tirer ce baume, on fait une inciſion à l'écorce tendre & nouvelle, pendant la grande chaleur du ſoleil; on reçoit la liqueur dans des cuillers faites de cire noir; on la verſe enſuite dans des calebaſſes ou d'autres vaiſſeaux deſtinés à cet effet. En ſe ſéchant avec le temps, elle acquiert aſſez de dureté pour être caſſante.

Le baume de Tolu eſt un ſuc réſineux, tenace, d'une conſiſtance qui tient le milieu entre le baume liquide & le ſec; de couleur d'un rouge brun, tirant

rant sur la couleur d'or; d'une odeur très pénétrante, qui approche de celle du benjoin ou du citron; d'une saveur douce & agréable, & qui, comme les autres baumes, ne cause point de nausées. M. Vogel dit qu'il a presque tous les caracteres de l'opobalsamum; & que son odeur est plus agréable que celle du baume du Pérou noir. Les gouttes, qu'on verse sur de l'eau chaude, s'étendent beaucoup à la superficie, sans tomber au fond: elles se dilatent de la même maniere dans le lait tiede, & le coagulent. Si on en jette sur un fer rouge, il brûle aussi-tôt, & donne une flamme claire, de même que la térébenthine. Mais le véritable baume de Tolu nous est très rarement apporté. Il possede toutes les vertus des autres baumes naturels; quelques-uns même le préferent à celui du Pérou. Comme il n'a point d'acrimonie, les malades en font plus volontiers usage: on le donne dans quelque véhicule approprié.

Remarque

Sur l'usage intérieur des baumes.

Quelque grandes que soient les vertus qu'on a reconnues dans les baumes dont on vient de parler, il faut cependant s'abstenir de les ordonner, lorsqu'il y a beaucoup de fievre; ils allumeroient le sang, & disposeroient à l'inflammation. Si donc on les emploie mal-à-propos, si on en continue l'usage trop long-temps, si on les prend à trop forte dose, la fievre survient; il s'ensuit des hémorrhagies, des maux de tête, des palpitations & inflammations dans quelque viscere. Leur usage cause même souvent le dégoût, & rend la digestion difficile, parceque le suc stomacal est émoussé par leur par-

ties résineuses ; ainsi l'on doit avoir attention de les prendre loin des repas, & à petite dose.

On met encore au nombre des baumes naturels, le LIQUIDAMBAR, le STYRAX, la TÉRÉBENTHINE. *Voyez* leur article.

BAUMES FACTICES. On a donné le nom de *baume* à des médicaments qui avoient à-peu-près la même consistance visqueuse, & auxquels on attribuoit les mêmes vertus : ils étoient faits à dessein de suppléer à la rareté des baumes naturels. Mais, dans ces derniers temps, on n'a point eu d'égard à la consistance des médicaments qu'on a appellés *baumes ;* c'est ce qui fait que l'on a aujourd'hui, dans la pharmacie, des baumes liquides spiritueux, des baumes liquides de la consistance des huiles, des baumes épais comme les onguents, des baumes solides comme les emplâtres ; il ne s'en trouve plus qui aient bien véritablement la consistance des baumes naturels.

Les baumes spiritueux ont pour base l'esprit de vin & plusieurs huiles essentielles : quelquefois on charge l'esprit de vin de la teinture de plusieurs substances, avant que de les mêler avec les huiles essentielles.

Les baumes, qui ont la consistance des huiles grasses, sont faits avec ces mêmes huiles auxquelles on ajoute des matieres odorantes qui changent peu leur consistance.

Les baumes, qui ont la consistance d'onguent, sont le plus souvent des onguents proprements dits ; quelques-uns cependant ne sont composés que de cire blanche, ou d'huile épaisse de muscade, qu'on a mêlée avec des huiles essentielles : quelquefois ce sont des graisses animales qu'on emploie pour excipients des huiles essentielles ; mais cela ne se

pratique plus actuellement, à cause qu'elles rancissent avec trop de facilité.

Les baumes emplastiques doivent leur consistance à des résines séches odorantes, à de la cire, &c. Ils sont faits pour être odorants, & ne s'emploient que comme parfums. On les enferme dans des boîtes d'ivoire ou d'argent, & on les porte dans la poche : on donne à ces baumes une consistance solide, pour qu'ils soient plus commodes à porter sur soi, & afin que leur odeur se dissipe moins.

Plusieurs baumes se prennent intérieurement, & les autres s'appliquent à l'extérieur, *Elém. de pharm.*

On n'auroit jamais fait, si l'on vouloit marquer tous les baumes artificielles qui ont été imaginés, ou découverts par les auteurs qui ont donné des dispensaires. Lémery seul en compte soixante & treize especes différentes dans sa *Pharmacopée universelle*. Les autres ouvrages de cette nature en contiennent aussi un très grand nombre.

Nous allons renvoyer, pour certains dont il est parlé dans ce Dictionnaire, aux substances qui en sont la base, dont ils portent le nom, & où il est fait mention de la maniere de les préparer, & de leurs vertus.

Baume de soufre anisé. *Voyez* Soufre.

Baume de soufre de genievre. *Voyez* Soufre.

Baume de soufre de noix. *Voyez* Soufre.

Baume de soufre succiné. *Voyez* Soufre.

Baume de soufre térébenthiné. *Voyez* Soufre.

Baume de succin. *Voyez* Succin.

Baume d'eau a feuilles rondes, Plante. *Voyez* Menthe aquatique.

Baume d'eau a feuilles ridées, Plante. *Voyez* Menthe sauvage.

Baume frisé, Plante. *Voyez* Menthe frisée.

Baume (le grand), Plante. *Voyez* Tanaisie.

Baume des jardins. Plante. *Voyez* Menthe commune.

BDELLIUM. Il y a peu de ſubſtances ſur leſquelles on ſoit moins d'accord, que ſur le bdellium.

Dans ſa *Pharmacop'e*, Samuel Dale donne la deſcription de deux eſpeces; la *premiere*, ſuivant cet auteur, eſt une ſubſtance gommeuſe & réſineuſe, graſſe comme de la cire, tenace, gluante, de couleur de fer, tirant ſur le noir, qui approche de la myrrhe, dont elle imite l'odeur & le goût. On l'apporte de l'Arabie, de la Médie & des Indes.

La *ſeconde* eſt une ſubſtance réſineuſe, un peu dure, noirâtre, friable, en gouttes durcies, qui a l'odeur & le goût de la précédente.

Dioſcoride, Galien, Pline, Sérapion, Avicenne, Matthiole, Cluſius, Bauhin, Pommet, Lobel, Péna, &c. font tous mention du bdellium, & cependant l'on n'eſt pas plus inſtruit de l'arbre qui produit cette gomme réſine. Ce dont on eſt certain, c'eſt qu'elle vient de l'Inde & de l'Arabie. Sa couleur eſt brune, un peu rouſsâtre; ſa ſaveur eſt un peu amere : l'odeur du bdellium eſt agréable, ſur-tout ſi on y met le feu.

Une partie du bdellium, dit M. Geoffroi, ſe diſſout dans l'eau; & l'autre dans l'eſprit de vin, ou dans l'huile : il s'enflamme, & donne une lumiere vive & durable; cependant en brûlant, il petille un peu, à cauſe de la partie ſaline-aqueuſe, mêlée avec la réſine. Toute ſa ſubſtance ſe diſſout

dans de l'esprit de vin tartarisé, dans les liqueurs alkalines, dans le vin ou le vinaigre.

Le bdellium, suivant M. Cartheuser, est composée d'une égale quantité de parties gommeuses & résineuses. La premiere infusion aqueuse, qui est trouble, de couleur de boue, ou d'un blanc brunâtre, est d'une saveur amere, dégoûtante, d'une odeur foible, balsamique, disgracieuse; elle laisse, après une entiere évaporation, un extrait de couleur pâle, qui tire sur le boueux & le ferrugineux, d'une saveur un peu amere & aromatique, d'une odeur foible balsamique. D'une once de bdellium, on tire environ trois gros & quelques grains d'extrait. L'esprit de vin, dans lequel on le fait dissoudre, est d'une couleur orangée, d'une saveur résineuse balsamique, un peu amere, d'une odeur plus forte & plus gracieuse, que l'aqueuse. L'extrait épaissi est d'un jaune roussâtre, d'un goût fort résineux, balsamique foible, un peu âcre, légerement amer.

On l'emploie rarement à l'intérieur. Hoffmann, (*med. system.* IV, p. 2, *pag.* 94), en recommande l'usage dans les ulceres du poûmon, & dans le flux immodéré des regles & des hémorrhoïdes. Il est d'ailleurs fortifiant & atténuant; & on le regarde comme un spécifique dans les maladies pituiteuses de poitrine, de la matrice, des reins & de la vessie; & par conséquent dans la toux, l'asthme, les flueurs blanches, la suppression des regles, la stérilité, l'épilepsie hystérique, le calcul, la néphrétique pituiteuse, l'ulcere des reins & de la vessie. On le fait prendre en pilules, depuis quelques grains jusqu'à un scrupule.

Il est d'un usage plus ordinaire intérieurement; & ses vertus sont d'être résolutif & discussif: ce

qui le fait entrer dans la composition des emplâtres propres à fondre les tumeurs, à mûrir les abscès, à résoudre les glandes engorgées, écrouelleuses, & à remédier à la foulure des tendons. Il entre encore dans les fumigatoires utérins, pour faire sortir le fœtus mort, & soulager les autres incommodités de la matrice.

I°. BEC DE GRUE, *ou* Pied de pigeon. *Geranium columbinum*, off. *Geranium folio malvæ rotundo*, C. B. Pin. 318. *Geranium folio rotundo multùm serrato, sive columbinum*, J. B. *Pes columbinus*, DODON. Pempt. 61.

Sa racine est simple, branchue & blanche. Il s'en éleve plusieurs tiges à la hauteur de neuf, de dix ou douze pouces, inclinées vers la terre. Ses feuilles, qui ressemblent beaucoup à celles de la mauve, sont découpées en plusieurs segments; elles sont cependant plus petites, plus blanches, moins lisses, dentelées en leur contour, & portées sur de longues queues. De l'extrémité des tiges & des branches, naissent, sur le même pédicule, deux fleurs petites, purpurines, en rose; à cinq pétales. De leur calyce, sort un pistil qui devient un fruit semblable à un bec de grue; quand il est mûr, il donne cinq graines oblongues & brunes.

Cette espece se trouve dans les prés, & dans les jardins.

II°. BEC DE GRUE, *ou* Herbe à Robert. *Geranium robertianum; Herba Roberti*, off. *Geranium robertianum primum viride*, C. B. Pin. 319. *Gratia Dei, Geranium* quibusdam, TRAG. *Sideritis tertia Gesneri*, COLUMN. *Geranium pedunculis bifloris, quinque trive partitis, lobis pinnatifidis*, LINN.

Sa racine, qui est de la couleur du buis, est menue. Il s'en éleve, à la hauteur de neuf pouces, des tiges noueuses, velues, rougeâtres, rameu-



Geranium Columbinum.
Bec de Grue, ou Pied de Pigeon.



Bec de Grue, ou Herbe à Robert.
Geranium Robertianum.


Geranium Sanguineum.
a. 1.
Bec de Grue Sanguin,
ou à grandes fleurs.
a. 1.
a. 4.
a. 1.
a. 2.
a. 2.

ſes. Ses feuilles, qui ſont portées ſur une queue rouge, velue, ſont auſſi velues, découpées en trois ſegments principaux, rougeâtres, & quelquefois rouges à leur bord : écraſées, elles ont l'odeur du panais. Ses fleurs, qui ſont rayées de pourpre, ſont à cinq pétales, diſpoſés en roſe, & renfermés dans un calyce velu, d'un rouge foncé, diviſé en cinq quartiers, ayant en ſon milieu des étamines jaunes. Chaque fleur devient un fruit ſemblable à un bec de grue : comme dans la précédente eſpece, ſes ſemences ſont oblongues & brunes. L'odeur de cette plante, quoique forte, eſt aſſez agréable.

Elle naît ſur les vieux murs, ſur le tronc des arbres coupés, dans les haies & les décombres.

III°. Bec de Grue sanguin, *ou* Bec de grue à grandes fleurs. *Geranium ſanguineum ; Sanguinaria*, off. *Geranium ſanguineum maximo flore*, C. B. Pin. 318. *Geranium ſanguineum ;* ſive *Hæmatodes, craſsâ radice*, J. B.

Sa racine, qui eſt vivace, & augmente beaucoup chaque année, eſt fibreuſe, rouge, épaiſſe. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi, ſont en grand nombre, noueuſes, rougeâtres, velues, rameuſes. De chaque nœud, ſortent des feuilles arrondies, diviſées en cinq portions, & ſouvent en trois, profondément découpées, vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous, velues, aſtringentes & ſtyptiques. Sa fleur, qui eſt plus grande que celle des deux eſpeces précédentes, eſt portée ſur un pédicule oblong qui naît de l'extrémité des branches. Elle reſſemble aſſez à celle du cyſte mâle ; elle eſt rouge & formée de cinq pétales & de dix étamines ſoutenus par un calyce compoſé de cinq folioles verdâtres, velues, nerveuſes. Ces fleurs ſe changent auſſi en fruits en forme de bec de grue,

à la baſe deſquels ſe trouvent des capſules renflées, où ſont renfermées des ſemences qui, dans leur maturité, ſortent avec éclat.

On trouve cette eſpece dans les haies & les buiſſons.

Ces trois eſpeces de plante s'emploient indifféremment ; la ſeconde, (*l'herbe à Robert*) eſt cependant d'un plus fréquent uſage. Ses feuilles ont une odeur de bitume ou de pétrole, & rougiſſent le papier bleu. Donc les principes, qui entrent dans ſa compoſition, ſont un ſel eſſentiel alumineux, uni avec un peu d'huile fétide & un ſel ammoniacal.

Cette plante eſt vulnéraire : en décoction, elle eſt bonne pour arrêter les flux de ſang ; en cataplaſmes, pour l'œdême ; en gargariſme, pour l'ardeur de la bouche, l'eſquinancie, & les fiſſures de la langue. On met en uſage, dans les mêmes cas, ſon eau ſeule diſtillée, dans laquelle on a fait diſſoudre du mucilage de ſemence de coings. M. Haller l'a vu ordonner intérieurement, pour les fievres intermittentes, mais ſans ſuccès, *Helv. p. 369*. Les nourrices, après avoir ſevré leurs enfants, ont coutume d'en appliquer les feuilles nouvellement écraſées, ou l'eau diſtillée, ſur les mammelles, pour faire paſſer le lait, & en empêcher la coagulation. Son ſuc récent, mêlé avec du miel, eſt bon pour nétoyer les ulceres ſordides ; ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il pouvoit guérir les cancers.

IV°. Bec de grue musqué. *Geranium cicutæ folio moſchatum*, C. B. Pin. 319. *Geranium pedunculis multifloris, calycibus pentaphyllis, floribus pentandris*, Linn. *Geranium moſchatum folio ad myrrhidem accedente majus*, J. B. 3. 479. *Geranium cicutæ folio, minus & ſupinum*, C. B. Pin. 319.

Les feuilles de cette eſpece ſont couchées circulairement


1. — 2.
a. 1.
a. 1.
Beccabunga.

lairement sur terre ; elles sont plus larges, plus longues, que celles du *pied de pigeon*, & découpées en des lânieres arrondies & profondes, fort velues, d'une odeur approchante de celle du musc, d'où lui vient le nom de *musqué*. Ses tiges sont aussi beaucoup plus hautes, couvertes de feuilles semblables, excepté qu'elles sont plus petites. Ses fleurs sont petites, purpurines, portées sur des pédicules fort longs, & disposées en forme de parasol. Il leur succede des fruits formés en aiguille, comme dans l'herbe à Robert, mais beaucoup plus longs, lesquels contiennent cinq semences, faites en forme de spirale.

Elle croît, sans culture, dans plusieurs endroits de l'Angleterre ; elle se cultive aussi dans les jardins, où elle fleurit une grande partie de l'été :

Ainsi que l'herbe à Robert, dit Miller, cette espece est regardée comme vulnéraire ; & on l'emploie quelquefois dans les potions pour les plaies.

Elle est aujourd'hui peu d'usage, dit M. Vogel ; mais elle est fortifiante, carminative, vulnéraire, & possede les mêmes vertus qu'on a reconnues depuis long-temps dans les autres especes.

BECCABUNGA (GRAND). *Beccabunga major*, off. *Veronica aquatica major, folio subrotundo*, MOR. *Anagallis aquatica major, folio subrotundo*, C. B. Pin. 252. *Veronica racemis lateralibus, foliis ovatis planis, caule repente*, LINN. *Veronica aquatica fol. ovatis, ex alis ramosa*, HALL. Helv. 528. elle croît aussi aux environs de Paris.

Elle a des racines blanches, fibreuses, rampantes. Ses tiges, qui restent couchées sur terre, sont rougeâtres, rameuses, cylindriques, fongueuses. Ses feuilles naissent deux à deux, opposées sur les nœuds ; elles sont arrondies, d'un pouce de longueur & plus, lisses, luisantes,

épaiſſes, crenelées, & d'un verd foncé. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent des pédicules longs d'une palme ou d'une palme & demie, qui portent des fleurs diſpoſées en épi : elles ſont en roſette d'une ſeule piece, bleues, diviſées en quatre portions dont le centre eſt percé; elles ont deux étamines dont les ſommets ſont bleuâtres. Le piſtil devient un fruit membraneux, appplati, en forme de cœur, diviſé en deux loges où ſont contenues pluſieurs petites ſemences applaties.

BECCABUNGA (PETIT). *Beccabunga minor*, off. *Veronica aquatica minor, folio ſubrotundo*, C. B. Pin. 252. *Anagallis aquatica, flore cæruleo, folio rotundiore*, J. B.

Cette eſpece ne differe de la précédente qu'en ce que ſes tiges, ſes feuilles & ſes fleurs, ſont plus petites.

On les trouve communément ſur le bord des ruiſſeaux & des eaux pures.

Le beccabunga paroît plutôt adouciſſant & rafraîchiſſant, qu'antiſcorbutique; &, ſi on l'emploie avec les autres antiſcorbutiques, c'eſt plutôt pour corriger leur acrimonie, qu'à cauſe de ſa vertu particuliere. A l'extérieur, il eſt bon pour les hémorrhoïdes : en qualité d'adouciſſant, on peut l'appliquer ſur les tumeurs inflammatoires, dans la goute & les rhumatiſmes. Il n'eſt point à blâmer pour la tuméfaction des grandes levres des parties naturelles des femmes; ſon eau diſtillée, ſon ſyrop, ſon extrait, ne menent à rien du tout.

Le beccabunga eſt ſavonneux, dit M. Vogel, plein de ſuc, & doué d'une vertu aſtringente & rafraîchiſſante. Il eſt excellent pour enlever les obſtructions des viſceres & pour la goute; on fait uſage principalement de ſon ſuc, qu'on boit tous les jours, & pendant long-temps, à la doſe

de quatre onces ; on peut l'allier très favorablement avec le petit lait. Boerhaave a ressenti lui-même les bons effets de cette plante unie avec le *trifolium fibrinum.* Outre cela, tout le monde lui reconnoît la vertu antiscorbutique. Extérieurement elle est très bonne dans les inflammations & dans l'œdeme.

BÉCHIQUES ; *Bechica medicamenta.* Φαρμακα βηχικα, du mot βήξ, toux.

Ils appaisent la toux, dit un habile maître de l'art, & facilitent la sécrétion de l'humeur trachéale & bronchiale, qui fournit la matiere des crachats : on les appelle aussi *pectoraux* & *expectorants.*

Les parois intérieures de la trachée-artere & des bronches sont parsemées de glandes qui filtrent sans cesse une humeur lymphatique qui sert à lubrifier, pour que l'air entre facilement dans le poûmon ; qu'il en parcoure sans cesse les plus petits détours ; & qu'il dilate les cellules pulmonaires. Il faut que cette humeur ne soit, ni trop épaisse, ni trop visqueuse, ni trop fluide & trop acrimonieuse.

Si cette humeur est trop visqueuse & trop épaisse ; l'expectoration s'en fait difficilement. L'air ne peut s'introduire dans l'exspiration ; le mouvement devient infructueux par sa ténacité & son adhérence ; elle reste collée aux parois de la trachée-artere, des bronches & des vésicules pulmonaires ; elle obstrue les vaisseaux secrétoires & excrétoires ; les glandes, qui la filtrent, s'engorgent ; l'entrée de l'air dans les bronches & dans les vésicules devient difficile, la circulation du sang dans le poûmon est gênée, & la respiration extrêmement embarrassée ; ce qui doit exciter, sur le viscere, un sentiment de pesanteur, produire la toux, l'asthme, &c.

Lorsqu'il se sépare, dans les poûmons, une lym-

phe trop fluide & acrimonieuse, elle irrite continuellement les parois intérieures de la trachée, des bronches & des vésicules : leurs fibres nerveuses, & par sympathie le muscle diaphragmatique & les muscles de la respiration, se mettent en contraction; ils excitent des toux violentes & opiniâtres; &, comme cette humeur est fort aqueuse, elle n'a pas assez de force & de consistance pour donner prise à l'air, ainsi l'expectoration en est presqu'impossible: elle se ramasse, elle inonde les vésicules pulmonaires, l'entrée & la sortie de l'air sont gênées; le malade sent une grande difficulté de respirer, avec une oppression de poitrine dont il est presque suffoqué. Pour corriger la qualité de cette humeur qui gêne l'action des poûmons, il faut lui donner plus de fluidité ou plus de consistance.

Les béchiques, qui divisent & atténuent la lymphe, qui la rendent plus fluide & qui facilitent l'expectoration en donnant plus d'action aux solides & plus de mouvement aux fluides, sont appellés *béchiques chauds* ou *fondants*.

Les béchiques, au contraire, qui donnent plus de consistance aux crachats & qui adoucissent la pituite acrimonieuse, doivent calmer les secousses, les oscillations des solides, & diminuer le mouvement des fluides. On les appelle *béchiques froids* ou *incrassants*. Nous parlerons d'abord des béchiques chauds & ensuite des froids.

Des béchiques chauds.

Les béchiques chauds sont la plûpart de la classe des apéritifs; mais on a choisi ceux dont l'action est la plus douce, & qui n'excite pas beaucoup de rarescence dans le sang : leurs parties ne sont donc pas si roides, ni si massives que celles des apéritifs ordinaires; en effet, on ne sçauroit prendre assez de

précaution, lorsqu'il s'agit de débarasser le poûmon : le sang, qui revient de toutes les parties du corps, doit passer, comme on sçait, à travers ce viscere, qui est destiné d'ailleurs à recevoir & à chasser l'air; son tissu est fort foible, & il est dans un mouvement continuel.

Les béchiques agissent en général sur le sang & sur la lymphe, & en particulier sur le poûmon; ils divisent un peu la masse du sang, & atténuent la lymphe; la circulation devient plus libre; & à mesure que le sang & la lymphe, qui abordent aux glandes qui séparent l'humeur trachiale & bronchiale, reprennent leur fluidité, la sécrétion de cette humeur se fait plus facilement; car les sécrétions sont proportionnées à la liberté de la circulation & des tuyaux secrétoires.

Les béchiques chauds portent encore leur action immédiatement sur les glandes engorgées du poûmon, & sur la lymphe qui l'arrose continuellement, soit qu'on les avale, qu'on les mâche, ou qu'on les tienne dans la bouche, préparés sous la forme de looch ou de tablettes. Quelques-unes de leurs parties, dissoutes & mêlées avec l'humidité de la bouche, peuvent être entraînées par l'air qui passe & repasse continuellement; pénétrer avec lui l'intérieur du poûmon; être appliquées aux parois de la trachée-artere, des bronches & des vésicules; porter leur impression sur le tissû glanduleux, reveiller la contraction des fibres; faire exprimer la lymphe qui y séjourne; donner de la fluidité à celle qui est déja préparée; en faciliter l'expectoration, & délivrer ainsi le poûmon.

En général, les béchiques conviennent pour inciser, atténuer, & dégager l'humeur lente, grossiere & visqueuse qui s'arrête dans le poûmon; ce qui est assez fréquent. Ainsi ils soulagent dans la

toux, les catarrhes & l'asthme. Ils ne sont pas tous de la même force. Il y en a qui fondent & atténuent puissamment, d'autres sont moins vifs, & leur action tient le milieu entre les plus foibles qui n'agitent presque pas la masse du sang.

On emploie les béchiques fondants majeurs, dans l'asthme humide & dans les fluxions catarrheuses; les médiocres sont mis en usage pour prévenir les suppurations sourdes du poûmon, lorsque, pas exemple, dans l'asthme, on craint que la lymphe, épaissie dans les glandes bronchiques, ne cause, par son séjour, une inflammation qui dégénéreroit en suppuration. On y a recours aussi pour vuider & déterger les ulceres du poûmon, lorsque la matiere est trop épaisse, pour qu'on puisse la cracher.

Les béchiques fondants ne sont, à proprement parler, que des délayants; car ils causent fort peu d'agitation dans la masse du sang: ainsi on peut les donner dans les inflammations du poûmon, dans les péripneumonies, pour donner plus de fluidité aux crachats, & en aider l'expectoration.

Des béchiques froids & incrassants.

Les béchiques froids & incrassants sont ceux qui sont en état de donner à la lymphe, qui se sépare dans la cavité des bronches & des vésicules pulmonaires, le degré de consistance que requiert le méchanisme de l'expectoration, & d'émousser l'acrimonie que cette lymphe auroit contractée. Ils sont du nombre des incrassants, des diurétiques froids, & des assoupissants légers & anodyns. Ils agissent, en embarrassant par leurs parties rameuses, souples & mucilagineuses, les particules trop dégagées & irritantes des fluides; ils rendent leurs molécules plus grosses; ils émoussent leurs parties âcres. Ces par-

ries, enveloppées dans ce mucilage que fourniſſent les béchiques froids, préſentent des ſurfaces plus larges aux parois des fibres & des vaiſſeaux; leurs pointes ſe trouvent ainſi recouvertes, elles ne ſont plus en état de cauſer d'ébranlement ou irritation. Ces ſubſtances ſont par conſéquent adouciſſantes; elles donnent plus de conſiſtance aux fluides, elles calment les oſcillations des ſolides, & deviennent rafraîchiſſantes; par leurs parties anodynes & aſſoupiſſantes, elles relâchent le tiſſu des fibres; elles diminuent leur tenſion; & par-là, elles appaiſent les mouvements ſpaſmodiques des fibres nerveuſes & muſculaires; lequel mouvement cauſe la toux ou irritation. Les béchiques froids & incraſſants agiſſent dans le torrent général de la circulation, ou immédiatement ſur le poûmon. Par leur mêlange avec le ſang & la lymphe, ils donnent plus de conſiſtance aux fluides, & émouſſent leurs parties âcres & irritantes, ainſi la lymphe, qui ſe ſépare enſuite dans les bronches & dans les véſicules du poûmon, change de caractere : ils portent encore leur action immédiatement ſur le poûmon; car, lorſqu'ils ſont diſſouts dans la bouche & mêlés avec la ſalive, (ſur-tout ſi l'on emploie les béchiques froids ſous la forme de loochs ou de tablettes), les parties les plus fines ſont entraînées avec l'air; elles pénetrent les cavités du poûmon; elles peuvent par conſéquent faire changer la qualité de la lymphe qui y ſéjourne.

L'uſage des béchiques froids & incraſſants eſt très utile dans la phthiſie commençante & confirmée, dans les crachements de ſang, dans l'aſthme catarrheux & convulſif, dans les toux violentes & opiniâtres; enfin toutes les fois qu'une pituite ſéreuſe & acrimonieuſe irrite les bronches & les véſicules du poûmon.

Les béchiques *chauds* ou *fonaants* sont :

Les racines d'ache.
d'acorus.
d'angélique.
d'aristoloche.
d'arum.
d'aunée.
de costus d'Arabie.
d'impératoire.
d'iris de Florence.
de salsepareille.
de scille.
de squine.
de zédoaire.

Les feuilles d'autône.
d'ambroisie ou botrys.
de camphrée.
de cresson de fontaine.
de cresson de jardin.
d'hyssope.
de marrube.
d'origan.
de pouliot.
de sarriette.
de sauve-vie.
de thym.
de vélar.
de véronique.

Les fleurs de romarin.
de stœchas.
de sureau.

Les semences de fenouil.
d'herbe au chantre.

Les baies de genevrier.
Le gaiac.
Le sassafras.
La gomme ammoniac.
Le bdellium.
Le benjoin.
La myrrhe.
Le soufre.
Le styrax calamite, ou storax en larmes.
Le blanc de baleine.
Les cloportes.
Le sang de bouquetin.
Les eaux de Bagnols.
de Bareges.
de Bonnes.
de Coterets.
de Dax.
du Mont d'or.
L'antimoine.
L'eau de genievre.
d'hyssope.
Le syrop d'érysimum, ou vélar.
de mercuriale.
L'oxymel scillitique.
Le vin scillitique.
La conserve de racine d'aunée.
La confection alkermès.
La thériaque.
L'extrait de genievre.
Les tablettes de soufre.
Les pilules de Morton.
Le baume de soufre anisé.
Le sel volatil de succin.
Les fleurs de benjoin.
de soufre.
Le magistere de soufre.
L'antihectique de la Poterie.
L'antimoine diaphorétique.
Le kermès minéral.
Le chocolat.

Les béchiques *froids* ou *incraſſants* ſont :

Les racines de guimauve.
de navet.
de nénuphar.
de polypode.
de rave.
de regliſſe.
de tuſſilage.
Les feuilles de l'adiante & des autres capillaires.
de bourrache.
de bugloſſe.
de chou.
de cynogloſſe.
de pied de chat.
de pulmonaire.
Les fleurs de bouillon blanc.
de chou.
de coquelicot.
de guimauve.
de mauve.
de nénuphar.
de tuſſilage.
de violette.
Les ſemences froides majeures, ſçavoir :
de citrouille.
de concombre.
de melon.
de courge.
Celles de *paliurus*.
de pavot blanc.
de *pſyllium*.
L'avoine.
Le gruau.
L'orge.
Le riz.
Les amandes douces.
Les pignons.
Les piſtaches.
Les têtes de pavot blanc.
Les raiſins ſecs.
Les ſébeſtes.
Les pruneaux.
Les figues.
Les dattes.
Les jujubes.
Le carrouge.
La pomme de reinette.
La gomme ammoniac.
Le ſucre.
Le miel.
Les œufs.
Les poûmons ou moûs de veau.
Le blanc de baleine.
Le lait d'âneſſe.
de femme.
de jument, &c.
Les écreviſſes de riviere.
Les grenouilles.
Les limaçons.
La tortue.
Les eaux de bugloſſe.
de bourrache.
de coquelicot.
de lis.
de nénuphar.
de roſes pâles.
de tuſſilage.
Le ſyrop de capillaire.
de coquelicot.
de guimauve.
de karabé.
de pavot blanc.
de pied de chat.
de tuſſilage.
de violettes.
Les huiles d'amandes douces.
de lin.
Les mucilages de graines de lin.
de *pſyllium*.
de ſemences de coings.

Le jus de reglisse, blanc & noir.	Les tablettes béchiques.
Le sucre candi.	Les tablettes de guimauve.
Le sucre d'orge.	La conserve de fleurs de violettes.
Le sucre de lait.	Les pilules de cynoglosse.

BEHEN BLANC. *Behen album*, off. *Behen* aut *Behmen abiad*, AVICEN. & SERAP. Ερμοδάκτυλος λευκὸς, ACTUAR. MIREPS. & Græcor. recent.

C'est sous ce nom qu'on trouve, dans les boutiques, des racines longues, grosses comme le doigt, ridées, charnues, cendrées au dehors, pâles en dedans, odorantes, & d'un goût qui pique vivement la langue & le gosier.

On l'apporte de l'Asie mineure, dit M. Vogel. Suivant M. Geoffroi, on nous apporte les racines séches du béhen blanc & rouge du mont Liban & d'autres endroits de la Syrie.

Il paroît que le béhen blanc n'a point été connu des anciens Grecs; & que ce sont les Arabes qui, les premiers, en ont enrichi la Matiere médicale. La description, qu'ils en avoient faite, étoit si peu claire, qu'on a été long-temps sans pouvoir découvrir ce que c'étoit réellement. Les uns l'on pris pour la racine d'une plante, les autres pour celle d'une autre. Personne n'étoit d'accord, & l'on n'avoit rien de certain. Les voyages de Léonard Rauwolf ont servi à nous instruire à cet égard; il a trouvé le béhen blanc au pied du mont Liban; il en a donné la description. Après lui, le très célebre Tournefort a apporté, du Levant, de la graine qu'il a semée au Jardin royal des plantes à Paris, & a désigné la plante sous le nom de *jacée orientale*. Ensuite M. Vaillant, démonstrateur des plantes au même Jardin royal, a vu que la description de Rauwolf convenoit parfaitement à cette plante, laquelle étoit le *behmen abiad* des Arabes.



Behen blanc Behen album.

Voici les noms de la plante & ſa deſcription.

Behen album, C. B. Pin. 234. *Behmen abiad*, Arabum. *Behmen album*, RAUWOLF. *Jacea orientalis, patula, carthami facie, flore luteo magno*, TOURNEF. Coroll. inſt. rei herb. 32. *Rhaponticoïdes lutea, foliis inferioribus diſſectis, cæteris connatis*, Act. Pariſ. 1718. p. 229. *Centaurea calycibus ſquamatis, foliis radicalibus lyratis, pinnulis oppoſitis, caulinis amplexicaulibus*, LINN.

La racine de cette plante eſt noueuſe, longue, & ſans chevelu. Par ſa groſſeur & par ſa figure, elle eſt ſemblable à celle de la régliſſe, mais elle eſt moins blanche. Il s'en éleve à la hauteur d'un pied & demi une tige unique, à la partie inférieure de laquelle naiſſent des feuilles longues, grandes, épaiſſes, ſemblables à celles de la patience, portées ſur de longs pédicules. Vers leurs baſes, ces feuilles ſont découpées en quatre; celles de la partie ſupérieure embraſſent la tige ſans queue, comme dans la perce-feuille : le haut de la tige eſt diviſé en pluſieurs rameaux, garnis de petites feuilles; chacun de ces rameaux porte une fleur compoſée de pluſieurs fleurons, profondément découpés, jaunes, poſés ſur un embryon, & renfermés dans un calyce écailleux, ſans épines jaunes. Cet embryon devient enſuite une ſemence aigrettée.

Le béhen blanc, (c'eſt-à-dire, ſa racine) eſt odorant & âcre. Les Arabes l'ont vanté comme fortifiant, reſtaurant, ſpermatopée; ils ont dit qu'il étoit utile contre le tremblement. Suivant Lémery, il fortifie; il réſiſte au poiſon; il tue les vers; il augmente la ſemence; il appaiſe les convulſions : ſa doſe eſt depuis un demi-gros juſqu'à un gros en ſubſtance; il en entre le double dans une infuſion.

Malgré tant de vertus, on fait rarement uſage

du béhen; quelques-uns même en doutent un peu.

Behen rouge. *Behen rubrum; Behen*, vel *Behmen ackmar.* Avicen. & Serap. Ερμοδάκτυλος ἔρυθρος, Actuar. & Mireps.

Cette racine nous vient en morceaux coupés par tranches comme le jalap, dit M. Geoffroi, séche, compacte, d'un rouge noir, semblable au béhen blanc pour l'odeur & le goût, mais moins fort & moins actif. On ne connoît pas la plante de cette racine.

Elle nous est apportée de l'Arabie, dit M. Vogel, qui ajoute: on croit qu'elle est propre pour ranimer les forces, & arrêter les hémorrhagies. M. Geoffroi lui attribue les mêmes vertus qu'à la précédente.

BELEMNITE, *ou* Pierre de Lynx. *Belemnites; Dactylus idæus; Lapis lyncis*, off. *Lapis lyncurius*; quorumdam. *Petrificata animalia vermium holothuriorum*, Wall. Miner. p. 462. *Helmintolithus testacei*, Linn.

La bélemnite est ainsi nommée du mot grec βελέμνον, *sagitta*, fléche, à cause de sa ressemblance avec une fléche; & *dactylus idæus*, parcequ'elle ressemble à un doigt. Les anciens croyoient que c'étoit l'urine de lynx pétrifiée; on la trouve sur le mont Ida, dans l'isle de Crete, dans les Alpes, en Franche-Comté, du côté de Rheims.

Cette pierre est pointue, obtuse; elle a un petit trou à sa pointe; elle est fendue dans sa longueur; elle a un trou à sa base, qui va toujours en diminuant; elle est de diverses couleurs; dans sa substance, sont des rayons qui se rendent à un centre: quelques-uns croient que c'est un ver pétrifié; d'autres que c'est la dent de quelque poisson, cela paroît plus vraisemblable.

On lui a attribué la vertu absorbante & dessicca-

tive : les anciens s'en servoient contre les sortileges, les fievres malignes, la rougeole, la petite-vérole ; elle n'est plus d'usage aujourd'hui, il n'y a que les seuls Allemands qui l'emploient dans la pleurésie ; mais, comme elle est indissoluble dans l'eau, ce n'est point un remede.

M. Geoffroi ajoute à ceci, que les Allemands la croient bonne contre le cochemar & le calcul des reins ; qu'ils la pulvérisent, & en donnent depuis demi-gros jusqu'à un gros dans une liqueur appropriée.

Les anciens s'en servoient, dit M. Vogel, intérieurement, comme de la pierre judaïque, & dans les mêmes intentions. Réduite en chaux, elle nétoie fort bien les dents ; elle enleve les excroissances des yeux, si on en applique dessus ; elle consolide les plaies & les ulceres.

BELETTE. Γαλῆ, Græcorum. *Mustela vulgaris*, RAY, & KLEIN. *Mustela suprà rutila, infrà alba....* *Mustela vulgaris*, BRISSON, Regn. anim.

La belette, dit M. DAUBENTON, est beaucoup plus petite que la fouine, la marte, le putois & le furet ; mais elle ressemble à ces animaux par la figure du corps, & elle n'en differe que par la longueur & la couleur du poil : cette différence de longueur est fort apparente sur la queue qui n'est garnie que de poils très courts.

Celle qui a servi à ce naturaliste pour la description des parties intérieures, avoit six pouces cinq lignes de longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue. La longueur de la tête étoit d'un pouce quatre lignes, & la circonférence de deux pouces deux lignes à l'endroit le plus gros. Le corps avoit deux pouces cinq lignes de tour, derriere les jambes de devant ; trois pouces une ligne dans le milieu, à l'endroit le plus gros ; &

deux pouces onze lignes, devant les jambes de derriere. Le tronçon de la queue avoit un pouce deux lignes de longueur.

En général, la tête de la belette ressemble plus à celle du putois & du furet, qu'à la tête de la fouine ou de la marte ; aussi la belette n'a, comme le putois & le furet, que trente-quatre dents, tandis que la fouine & la marte en ont trente-huit.

La belette, dit M. de Buffon, a le bout de la queue jaune; elle ne s'écarte guere des habitations. Les unes sont plus grandes, les autres plus petites ; mais cette différence ne va guere qu'à un pouce sur la longueur entiere du corps. Elle ne s'apprivoise point ; elle est même si sauvage qu'elle ne veut pas manger, lorsqu'on la regarde ; elle est dans une agitation continuelle, & cherche toujours à se cacher ; elle ne mange guere que la nuit, & laisse pendant deux ou trois jours la viande fraîche se corrompre, avant que d'y toucher : elle passe les trois quarts du jour à dormir. Celles qui sont en liberté, attendent aussi la nuit pour chercher leur proie. Quand elle peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules ; elle choisit les poulettes, les petits poussins, les tue par une seule blessure qu'elle leur fait à la tête ; & ensuite les emporte tous les uns après les autres. Elle fait ses petits dans les granges, dans les greniers, dans les creux d'un vieux saule : elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes : elle met bas au printemps ; elle a trois, quatre ou cinq petits, lesquels naissent les yeux fermés. La belette ne marche pas d'un pas égal ; elle ne va qu'en bondissant par petits sauts inégaux & précipités ; & lorsqu'elle veut monter sur un arbre, elle fait un bond par lequel elle s'éleve tout-d'un-coup à plusieurs pieds de hauteur

hauteur : elle bondit de même, quand elle veut attraper un oiseau. Elle attaque les couleuvres, les rats d'eau, les taupes, les mulots, parcourt les prairies, dévore les cailles & leurs œufs; grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux, &c.

Ces animaux ont, aussi bien que le putois & le furet, l'odeur si forte, qu'on ne peut les garder dans une chambre habitée; ils sentent plus mauvais en été qu'en hyver; &, lorsqu'on les poursuit ou qu'on les irrite, ils infectent de loin.

On a dit que son cerveau étoit nervin, confortatif, antispasmodique, alexitere; que son foie étoit apéritif; que son fiel éclaircissoit la vue, guérissoit la cataracte; que sa fiente étoit résolutive; que ses testicules étoient un bon spermatopée : ce sont autant de rêveries; seulement sa fiente, infusée dans du vin blanc, peut lui communiquer une légere vertu apéritive.

Son sang a la même vertu que celui de bouquetin; il est meilleur, mais peu employé : on s'en sert seulement pour détruire les verrues.

Belette à queue noire; Hermine, ou Roselet. *Mustela alba*, Gesner. *Mustela candida, sive animal Ermineum*, Recentior. *Mustela armellina; Mustela alba, extrema cauda nigra*, Klein. *Mustela hyeme alba, æstate suprà rutila, infrà alba; cauda apice nigro*, Brisson.

Pendant l'été, dit M. Daubenton, l'hermine ne differe de la belette ordinaire, qu'en ce qu'elle est plus grande; qu'elle a la queue plus longue, & noire à l'extrémité, & par le bord des oreilles; & que les doigts des quatre pieds sont blancs : au reste, ces deux animaux se ressemblent par la figure & par les couleurs. Aussi, en été, l'on donne à l'hermine le nom de *belette à queue noire*; mais en hyver,

lorſque l'hermine perd la couleur brune-claire & jaunâtre de la belette, & qu'elle devient entiérement blanche, à l'exception du bout de la queue qui reſte noir, elle eſt généralement connue dans cet état ſous le nom d'*hermine*.

L'hermine eſt un peu plus grande que la belette *, & beaucoup plus petite que le furet, le putois, la marte & la fouine. Ils ont tous la même figure, quoiqu'ils different par les couleurs & par la longueur du poil; celui de l'hermine a environ un demi-pouce de longueur ſur le corps, & trois pouces au bout de la queue. Après avoir comparé ces animaux les uns aux autres, il m'a paru que l'hermine a plus de rapport à la belette, qu'aux quatre autres; le furet a plus de reſſemblance avec le putois, & la marte avec la fouine, qu'avec aucun des autres.

Quoique moins commune que la belette ordinaire, dit M. de Buffon, on ne laiſſe pas d'en trouver dans les anciennes forêts; & quelquefois pendant l'hyver dans les champs voiſins des bois. Elle eſt extrêmement ſauvage; à cela près, c'eſt un joli petit animal; ſes yeux ſont vifs, ſa phyſionomie fine, & ſes mouvements ſi prompts, qu'il n'eſt pas poſſible de les ſuivre de l'œil. L'hermine eſt très commune dans tout le nord, ſur-tout en Ruſſie, en Norvege, en Laponie : elle y eſt comme ailleurs rouſſe en été, & blanche en hyver; elle ſe nourrit de petits-gris & d'une eſpece de rat, abondant en

---

* La longueur du corps entier, meſuré en ligne droite, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus, eſt de neuf pouces ſix lignes. La circonférence du corps, priſe derriere les jambes de devant, eſt de trois pouces quatre lignes : priſe à l'endroit le plus gros, de trois pouces ſept lignes : priſe devant les jambes de derriere, de trois pouces quatre lignes.


Belladone, Belladona.
a.
1.
a. 2.

Norvege & en Laponie. On en trouve peu dans les pays tempérés, & point dans les pays chauds.

La peau de cet animal est précieuse ; tout le monde connoît les fourrures d'hermine.

Ce qu'on a dit des vertus médicinales de la belette, convient à l'hermine.

BELIER. *Voyez* BREBIS.

BELLADONA ; Belladone, & non pas Bel'edame. *Solanum furiosum ; Solanum maniacum ; Solanum lethale*, off. *Belladona*, CLUS. *Solanum melanocerasos*, C. B. Pin. 166. *Solanum somniferum*, LOBEL. adv. 102. *Solanum maniacum multis*, seu *Belladona*, J. B. *Atropa caule herbaceo, foliis ovatis integris*, LINN.

De la racine, qui est branchue, longue, épaisse, blanchâtre, succulente, s'élevent, à trois pieds & même davantage, des tiges rondes, grosses comme le pouce, semblables à celle de la morelle des jardins ; mais plus molles, plus hautes, & un peu velues. De l'aisselle des feuilles, sortent des fleurs en cloche, d'une seule piece, découpées en cinq quartiers, d'un pourpre noirâtre ; elles portent cinq étamines dont les sommets sont blancs Le calyce est partagé en cinq parties & velu. Le pistil devient un fruit (ou baie) noir, mol, rond, rempli d'un suc vineux ; il est divisé en deux loges où sont contenues de petites semences ovoïdes, soutenues sur un placenta.

Cette plante, qui fleurit en été, se trouve dans les bois taillis, dans les lieux incultes & déserts, le long des murailles & des haies, à l'ombre.

Toute la plante est virulente, dit M. VOGEL ; mais ses racines & ses baies le sont plus que ses feuilles. L'infusion de celles-ci, dans de l'eau, ne sçauroit être bue sans danger, puisqu'elle provoque le sommeil, & qu'elle affecte vivement les yeux,

en mettant la prunelle dans un état de relâchement paralytique, suivant le témoignage de RAY & de M. LAMBERGHEN : ces feuilles, appliquées même à l'extérieur sur l'œil, causent, dit WEPFER, la cécité à laquelle on peut cependant remédier. Ces mauvais effets n'ont pourtant pas empêché quelques modernes, mais avec de sages précautions, de faire usage intérieurement & extérieurement de cette plante infusée contre le cancer des mammelles; & leur pratique a eu de bons succès. Voilà la maniere dont JUNCKER s'en servit pour deux femmes : il fit faire dans beaucoup d'eau une décoction des feuilles de belladona : le premier jour, il prescrivit une cueillerée de cette infusion; le second, deux; le troisieme, trois : il continua ainsi à augmenter les doses, jusqu'à ce que les deux malades se sentissent du penchant au sommeil; ce ne fut que le quatorzieme jour : alors il diminua par degré les doses, & termina le traitement par un purgatif. Il avertit cependant que cette méthode n'avoit pas également réussi dans tous les cas. Le célebre HEISTER, *Inst. chir.* p. 337, dit qu'il a vu une femme devenir folle, sans pouvoir être guérie, pour avoir fait usage de la décoction de cette plante, par le conseil d'un chirurgien. Mais depuis peu M. LAMBERGHEN *, en faisant prendre tous les jours une tasse

---

* On peut consulter, au sujet de l'Observation de M. Lamberghen, un ouvrage intitulé *Observations sur les vertus des différentes especes de solanum qui croissent en Angleterre, avec des remarques sur l'usage de la salsépareille, du mercure & de ses préparations;* par M. BROMFEILD; traduit de l'Anglois par M. Bromfeild, fils. *A Paris chez Didot, in-12,* 1761.

» Cet Ouvrage contient les expériences faites par des mé-» decins anglois, sur l'usage de la *Belladona ;* & ces expé-» riences ne sont pas à l'avantage de cette plante. Nous

de l'infusion de trois grains environ des feuilles de belladona, est parvenu à guérir un cancer de la mammelle ; la malade en ayant continué l'usage pendant dix-sept mois, & employé six gros de feuilles. Les anciens avoient recommandé aussi l'usage extérieur de la belladona contre le cancer, (GALEN. *meth. med. l.* ij. *c.* 2 ; & PAUL. ÆGIN. *l.* IV, *c.* 26) : mais il n'a eu aucun succès, suivant une observation rapportée par M. HALLER, *Gœtt. gel.* an. 1755, p. 1420. Il y en a qui, dans l'inflammation des yeux, y mettent une compresse trempée dans la décoction ou le suc de cette plante, dit WELSCHIUS, *mictom.* p. 9 : mais cette pratique nous paroît au moins téméraire.

Ce n'est pas seulement en mangeant beaucoup de baies de belladona qu'elles sont dangereuses ; on a plusieurs exemples funestes des accidents qui sont arrivés pour en avoir mangé une seule, ou deux ou trois, & tout au plus quatre. Cependant l'expérience a fait voir qu'infusées dans du vin, elles guérissoient la dysenterie, (E. N. C. *dec.* 2, *ann* 3, *Obs.* 64) : & que plusieurs asthmatiques avoient été soulagés par l'infusion qu'on en avoit faite dans de l'esprit de froment ; FRANK. SAMML. I. p. 124.

BELLE-DAME, Plante bien différente de la *BELLADONA* dont on vient de parler ; *voyez* ARROCHE BLANCHE.

» avons cru cependant devoir la mettre dans ce Dictionnaire,
» nous étant proposés de ne rien omettre, s'il étoit possible.
» Un autre médecin avoit publié, avant M. BROMFEILD, des
» Observations sur l'usage interne de ce solanum ; c'est M.
» GATAKER. Elles sont contredites par celles de M. BROM-
» FEILD ; ainsi il paroît constant que la *Belladona* est plutôt
» un poison qu'un remede. «

BELLE-DE-NUIT. *Tlaquilin*, *Mirabilis peruana*, HERN. 279. *Jaſminum mexicanum*, ſive *Flos mexicanus multis*, J. B. 814. *Viola peruviana*, TABERN. icon. 315. *Solanum mexicanum flore magno purpureo*, ſeu *kermeſino*, C. B. 168. *Jalapa flore purpureo*, TOURNEF. Inſt. *Mirabilis floribus ſeſſilibus, axillaribus erectis, ſolitariis*, Amœn. acad. 4, p. 267. *Admirabilis jaſmini roſa*, CLUS.

Sa racine eſt oblongue & en forme de poire, noire en deſſus, griſe en dedans, d'un goût âcre. Il s'en éleve des tiges à la hauteur de deux pieds; elles ſont articulées de diſtance en diſtance. Ses feuilles ſont d'un verd obſcur, & oppoſées. Ses fleurs ſont en entonnoir, de pluſieurs couleurs: il y en a de blanches, de rouges, de jaunes, de purpurines, de panachées. Ses ſemences ſont noirâtres, quand elles ſont mûres, & ovales.

On la nomme *belle-de nuit*, parcequ'elle ne s'ouvre que la nuit.

Cette plante, qui vient d'Amérique, fleurit en Septembre; elle ſe reproduit par ſes graines, que l'on met au printemps dans une terre graſſe, & qu'on a ſoin d'arroſer.

On a long-temps cru que le *jalap* étoit la racine de la belle-de-nuit : M. Tournefort & le P. Plumier ſe ſont trompés à cet égard. M. BERNARD DE JUSSIEU, célebre par ſes connoiſſances profondes en botanique & en hiſtoire naturelle, a diſſipé l'erreur. Ayant vu la plante même qui avoit été apportée d'Amérique, il reconnut que le jalap n'étoit pas un *ſolanum*, mais la plante que RAY nomme *convolvulus americanus*, *jalapium dictus*, eſpece de liſeron.

La racine de la belle de-nuit purge les ſéroſités: on emploie auſſi ſa réſine; mais il faut prendre garde de donner ce médicament aux perſonnes

Belle de nuit. Jasminum Mexicanum.



a 5.


Ben, ou Noix de Ben.
Balanus myrepsica.
a. 1.
a. 1.
a. 2.

d'un tempérament ſec & bilieux, & dans les fievres aiguës.

BEN, *ou* Noix de Ben. C'eſt le fruit d'un arbre appellé *Glans unguentaria*, C. B. Pin. *Balanus myrepſica*, H. Farneſ. 72. On n'a pas encore de deſcription entiere de cet arbre qui croît en Ægypte, en Arabie, dans le Malabar. BÉLON, qui l'a vu auprès d'une montagne d'Arabie, nommée *Pharagou*, dans le chemin du Caire au Mont Sinaï, dit qu'il reſſemble au bouleau par ſa grandeur, par ſes rameaux & par ſon tronc qui eſt blanc. JEAN BAUHIN a décrit les fruits & non les fleurs. ALDINUS a donné la deſcription de l'arbre encore tout jeune, tel qu'il étoit dans le jardin de Farneſe; mais il n'a point fait celle des fleurs ni des fruits. Le fruit, ſuivant BAUHIN, eſt une gouſſe longue d'une palme, compoſée de deux coſſes, cylindrique, grêle, partagée intérieurement en deux loges, renflée depuis ſon pédicule juſqu'à ſon milieu, contenant une noiſette dans chaque loge. Cette gouſſe eſt pointue ou en forme de ſtylet, courbée en maniere de bec à ſon extrémité, rouſsâtre en dedans, brune ou cendrée en dehors, cannelée ou ridée dans toute ſa longueur, coriace, flexible, de la nature des écorces, inſipide, un peu aſtringente & ſans ſuc. Chaque loge contient une noiſette, qu'on appelle *ben*, ou *noix de ben*; & qui ſe trouve déſignée dans les auteurs, ſous les noms ſuivants: Βαλανος μυρεψικὴ, DIOSC. Μυροβάλανος & Βάλανος αἰγυπτία, Græcor. *Myrobalanum* & *Glans ægyptia*, PLIN. *Ben*, Arabum. *Nux Ben*; *Balanus myrepſica*; & *Glans unguentaria*, off.

La noix de ben eſt de la groſſeur d'une aveline, de figure, tantôt oblongue, tantôt arrondie, triangulaire, couverte d'une coque blanchâtre, médiocrement épaiſſe, fragile, contenant une amande

assez grosse, couverte d'une pellicule fongueuse blanche, de la consistance d'une aveline ou d'une amande grasse & amere. On estime celle qui est récente, pleine, blanche, & qui se sépare aisément de sa coque.

L'huile, qu'elle contient, dit M. Vogel, est d'une saveur un peu amere & âcre; elle est sans odeur, & ne se rancit point. On a dit que, prise intérieurement, elle purgeoit par haut & par bas : mais elle nuit à l'estomac; & Avicenne lui a reconnu un peu de causticité, aussi ne l'emploie-t-on plus aujourd'hui. Extérieurement en fomentation ou en liniment, elle est apéritive & résolutive.

Elle n'est plus d'usage que pour tirer les odeurs des fleurs odorantes, pour falsifier les essences, & pour l'embaumement des corps.

Il y a une autre espece de Noix de ben, qu'on appelle *Mouringou.* L'arbre, qui la produit, se nomme *Moringha zeylanica, foliorum pinnis pinnatis, flore majore, fructu anguloso*, Burm. Thes. zeyl. p. 162, tab. 75. *Balanus myrepsica siliquâ triangulari, seminibus alatis*, Moringeros *Lusitanis, &* Katumarungha *Zeylanensibus*, Hort. Ludg. Bat. app. p. 692. *Mouringou*, Hort. malab. tom. vj. p. 19. tab. xj.

Voici la description qu'on en trouve dans ce dernier ouvrage.

Le mouringou est un arbre haut d'environ 25 pieds, & gros d'environ cinq. Son écorce est blanchâtre en dedans, noirâtre en dehors, d'une odeur & d'une saveur fort semblables à celles du cresson ou du raifort sauvage. Ses rameaux sont d'un bois blanchâtre, couverts d'une écorce verte : l'écorce de la racine est jaunâtre; elle a la même saveur que celle du tronc. Les feuilles sont aîlées, terminées par une feuille impaire; de maniere que leur côte commune,

Benjoin, Belzoinum.



commune, qui eſt longue d'environ une coudée, porte, de chaque côté, trois côtes plus petites, garnies de petites feuilles, comme l'eſt l'extrémité de la côte commune. Les fleurs ſont en grappes éparſes au haut des tiges : le calyce eſt compoſé de cinq feuilles; la fleur eſt auſſi compoſée de cinq pétales preſqu'égaux, de couleur de chair; au milieu deſquels ſont dix étamines dont les cinq inferieures ſont plus longues & réfléchies vers le bas. Le piſtil eſt poſé ſur un long embryon. A ces fleurs ſuccedent des fruits ou gouſſes cylindriques, longues de deux pieds, triangulaires, cannelées, dont l'écorce eſt d'une couleur herbacée, & la ſubſtance intérieure blanchâtre & fongueuſe; elles contiennent un grand nombre de graines, triangulaires, cannelées, qui renferment une amande blanche, huileuſe, âcre, amere.

Il croît dans les ſables du Malabar, de Ceylan, & dans l'Inde. Il fleurit au mois de Juin, de Juillet & d'Août.

Les Indiens font différentes préparations avec les parties de l'arbre, dont ils ſe ſervent contre les convulſions, le vertige, les fievres, l'œdême, le mal de dents, l'enflure des joues. Ils boivent le ſuc pur de l'écorce de mouringou avec de l'eau & de l'ail contre les douleurs des membres cauſées par le froid. Les feuilles chaudes, appliquées ſur les tumeurs, même véroliques, des teſticules, font l'office de réſolutifs; & leur ſuc tue les vers des ulceres phagédéniques, & guérit la gale & les autres maladies de la peau.

BENJOIN. *Benzoinum; Belzoinum; Belzoë; Belzoim, Benivivum; Benivi; Aſſa dulcis*, off. Réſine ſéche, dure, fragile, inflammable, formée de différents morceaux brillants, tantôt jaunes, tantôt blanchâtres, réunis enſemble, & qui ſont

une maſſe d'un goût réſineux & gras, d'une odeur ſuave & pénétrante, ſur tout lorſqu'on la brûle au feu. On en diſtingue de deux ſortes : la premiere, qu'on nomme *amygdaloïdes*, eſt pâle ou d'un rouge brun, & contient des grains blancs comme des amandes; on la préfere à la ſeconde ſorte qui eſt noirâtre, qui n'a point ou très peu de molécules blanches.

L'arbre, qui donne le benjoin, s'appelle *Belzoinum*, C. B. Pin. *Arbor benjoini*, GRIM. Ephem. germ. dec. xj. ann. j. *Arbor virginiana*, *citriæ* vel *limoniæ folio*, COMMEL. hort. j. t. 97. *Laurus foliis enervibus*, *obversè ovatis*, *utrinque acutis*, *integris*, *annuis*, LINN. Il eſt grand, fort ample, & fort beau. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du citronnier ou du limonier, plus petites cependant, moins luiſantes, & blanchâtres en deſſous. Ses fleurs ſont ſemblables à celles du laurier. Elles ſont au nombre de cinq, renfermées dans une enveloppe commune : chacune de ces fleurs a un pédicule auſſi long que l'enveloppe; & un calyce propre, découpé en ſix quartiers jaunes & très étroits; huit ou neuf étamines de la longueur du calyce, placées autour d'un embryon ovoïde, ſurmonté d'un ſtyle ſimple. Cet embryon occupe le fond du calyce, & les étamines naiſſent de ſes bords. Il leur ſuccede des eſpeces de noix rondes, applaties; l'écorce en eſt charnue, cendrée; elle entoure une coque cendrée qui renferme une amande couverte d'une peau rougeâtre; cette amande eſt blanche.

Le benjoin découle des inciſions profondes, que l'on fait à la racine des branches de cet arbre. Le ſuc, qui en ſuinte ſe ſéche à l'air : ſi on le tire ſitôt qu'il eſt ſec, il eſt pur & odorant; mais, ſi on le laiſſe plus long-temps, il perd ſon odeur : il faut choiſir le benjoin odorant, brillant, peſant, &

qu'il donne facilement la teinture par l'esprit de vin.

Le benjoin est apéritif, fondant, nervin, résolutif, antiputride; on l'ordonne en poudre, depuis dix à trente grains dans des potions nervines, cordiales, pour exciter la diaphorese dans les fievres malignes putrides, rougeoles, petites-véroles, pour s'opposer à la putridité; on en a vu de très bon effet : je m'en sers très communément; je le mêle aux potions nervines avec le camphre & le safran, même avec quelques élixirs, sans craindre l'éréthisme. On le met aussi dans des potions béchiques, pour débarrasser le poûmon. A l'extérieur, on le fait entrer dans des onguents & emplâtres, mais il y fait peu de chose. On se sert de sa teinture, pour déterger les vieux ulcéres. En fumigation, il convient pour purifier l'air d'un appartement, & dans la vérole, étant mêlé avec le mercure.

Pour préparer les *fleurs de benjoin*, on prend le benjoin concassé, on le met dans un vaisseau sur un feu doux, on ajoute par dessus un cornet de papier; les fleurs se subliment & s'attachent au papier : quand elles commencent à jaunir, on cesse l'opération : on choisit les fleurs de benjoin blanches, belles & brillantes; la dose est de six, sept, huit, dix, même quinze grains; c'est un bon expectorant; ami de la poitrine, il fond les humeurs qui la surchargent; mais il ne faut pas en continuer l'usage trop long temps, de crainte qu'il ne devienne irritant. Si on distille avec du sable la matiere qui reste après la sublimation des fleurs de benjoin, on a l'*huile de benjoin*; elle est nervine, calmante & adoucissante : on en donne huit à dix gouttes dans une liqueur convenable. A l'extérieur avec la gomme élemi, c'est un remede parfait pour les blessures des nerfs, des tendons & aponevroses.

Pour tirer la *teinture* du benjoin, on met du benjoin concassé dans un matras; on verse dessus de l'esprit de vin, & on met en digestion; l'esprit de vin prend la teinture, on le décante, c'est la teinture de benjoin : si on verse, sur cette teinture, beaucoup d'eau, l'esprit de vin s'unit à l'eau, & quitte la résine de benjoin qu'il ténoit en dissolution : elle se précipite; c'est ce qu'on appelle *magister de benjoin.* Le magister & la teinture sont très peu employés.

BENOITE, herbe de Saint Benoît, Galiot, Gariot, Récise. *Caryophyllata*, off. *Caryophyllata, vulgaris*, C. B. Pin. 221. *Caryophyllata vulgaris, flore parvo luteo*, J. B. 2. 398. *Herba benedicta*, BRUNFELS. *Gariofilata* vulgò, CÆSALP. *Sanamunda*, Quorumd. *Geum floribus erectis, fructu globoso, seminum caudâ uncinatâ*, LINN. *Caryophyllata pinnis paucioribus rhomboïdeis, tubarum fine uncinato*, HALLER. Helv. 335.

La racine de cette plante est fibrée, roussâtre, âcre, aromatique, de l'odeur du clou de girofle. Ses tiges, qui s'élevent à un pied & demi, sont velues, branchues, situées alternativement. Les feuilles inférieures sont comme conjuguées & terminées par une feuille impaire plus large que les autres, divisée en trois parties : les feuilles supérieures sont découpées en trois lobes, & accompagnées de deux petites aîles à la base de la queue; elles sont d'un verd foncé & couvert d'un duvet fin. Les fleurs, qui sortent du sommet des rameaux, sont de couleur d'or, en rose, à cinq pétales, dont le centre est occupé par un pistil, qui devient une tête arrondie, composée de plusieurs semences velues, applaties, disposées en rond, pointues, & terminées par une queue, dont l'extrémité se recourbe.


Benoite, Caryophyllata.
a. 1.
a. 2.

Cette plante se plaît dans les lieux ombragés & dans les forêts ; on la trouve aux environs de Paris.

Les feuilles de benoite sont ameres & styptiques ; leur suc rougit le papier bleu.

Sa racine, au printemps, exhale quelquefois une odeur douce de girofle ; mais elle ne l'exhale pas constamment, ni par-tout, dit M. Vogel. Elle a un goût amer & un peu astringent. On la recommande infusée dans du vin pour la petite vérole & autres fievres malignes. On lit, dans A. N. C. *vol.* v, *Obs.* 83, qu'elle a une vertu aphrodisiaque. Si on en met dans de la biere récemment faite, on croit qu'elle l'empêche de s'aigrir.

Elle passe aussi pour apéritive & pour résolutive ; aussi est-elle propre dans la suppression des regles, dans la cachexie, les pâles couleurs ; elle est bonne sur tout contre les contusions & dans les chûtes. On la donne en substance, depuis un demi-gros jusqu'à un gros ; en décoction & en infusion, la dose est depuis deux gros jusqu'à une demi-once pour chopine d'eau.

Ses feuilles ne sont pas souvent employées : les *A. Berol. dec.* j. *vol.* vij. *p.* 45, disent qu'appliquées sur les ulceres, elles les mondifient : on a dit aussi qu'appliquées sur le poignet avant l'accès, elles guérissoient quelquefois les fievres intermittentes.

Benoite sauvage. *Anthelmia ;* C'est sous le nom d'*Anthelmiæ radix* que J. Lining désigne la racine de la benoite sauvage d'Amérique, (*caryophyllatæ sylvestris americanæ*), dans l'ouvrage qui a pour titre : *Essays and. Observat. read before a Society in Edinburgh*, T. j, N°. 14. Elle croît dans la Caroline ; c'est peut être celle qui est nommée, par Gronovius, *Geum floribus erectis, fructu globoso, aristis uncinatis, nudis, foliis ternatis,* Virgin.

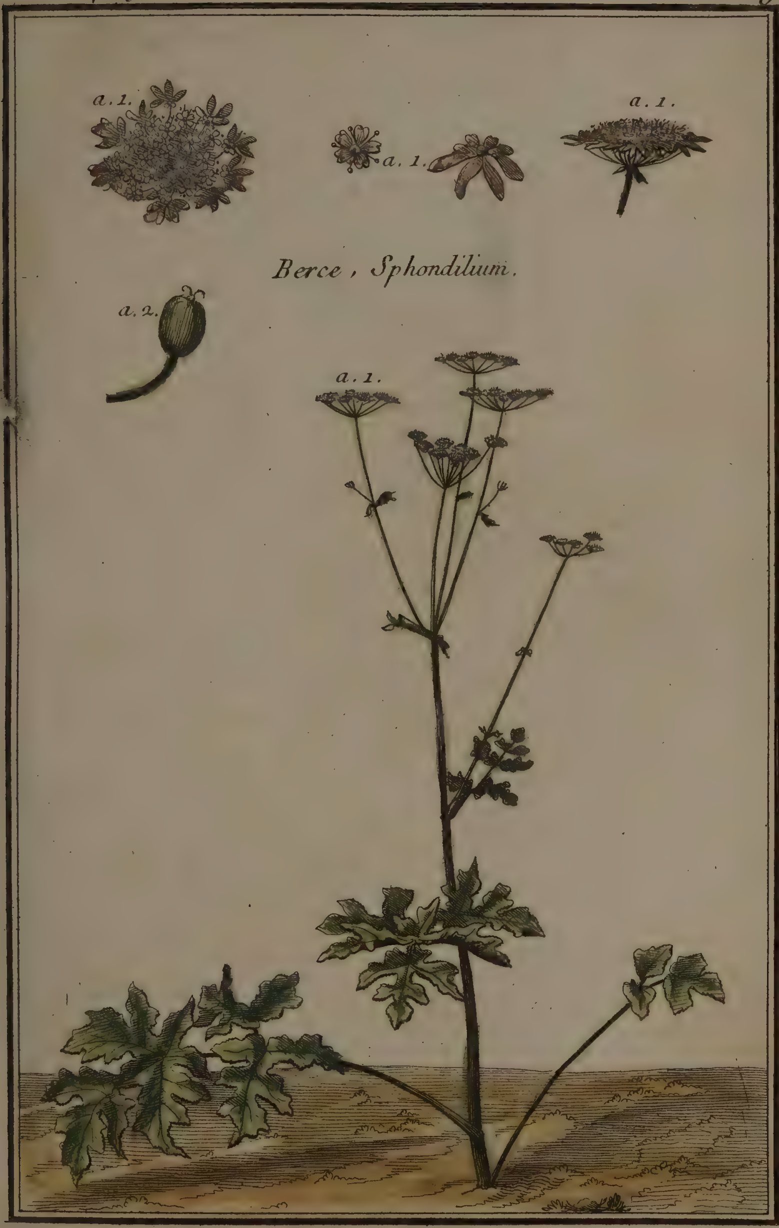
56. Elle eſt appellée, par Hermann, *Caryophyllata virginiana, albo flore minore, radice inodorâ*, Parad. iij. t. iij, & ordinairement *Geum virginianum*.

Elle eſt très vantée par les Indiens comme anthelmintique; & Lining en a vu de bons effets. A un enfant de trois ans, on en donne douze grains en poudre, auxquels on ajoute quelques gouttes d'huile de rhue ou d'abſinthe; on en preſcrit un ſcrupule pour l'infuſion; on en prend matin & ſoir, durant quelques jours. A trop forte doſe, elle cauſe le vertige, & une douleur ſinguliere de l'œil, qui ſe fait ſentir, tant au dehors, qu'au dedans; c'eſt ce qui a obligé d'y mêler de l'huile éthérée ou un peu de ſafran, dans la vue de détourner ces ſymptomes, ou de les calmer, s'ils exiſtent déja.

BERBERIS. *Voyez* Epine vinette.

BERCE; Fauſſe Branc-urſine; Branc-urſine bâtarde. *Sphondylium*, off. *Sphondylium vulgare hirſutum*, C. B. Pin. 157. *Heracleum foliis pinnatifidis*, Linn. *Sphondylium pinnarum pinnis hirſutis, ſemiquinquefidis*, Hall. Helv. *Acanthus vulgaris, ſive germanica*, Fusch.

Sa racine eſt ſimple, longue, groſſe, radiée, charnue, blanchâtre, vivace, empreinte d'un ſuc jaunâtre, d'un goût doux, mêlé d'âcreté & d'un peu d'amertume. Il s'en éleve une tige à la hauteur de trois ou quatre pieds, droite, ronde, noueuſe, velue, creuſe, rameuſe. Ses feuilles ſont larges, découpées, lanugineuſes, & portées ſur des queues longues & velues. Des ſommités des branches & de la tige ſortent des fleurs en paraſol, compoſées chacune de cinq pétales diſpoſés comme ceux du lis, leſquels ſont ordinairement blancs & rarement purpurins. Quand la fleur eſt paſſée, le


a. 1.
a. 1.
a. 1.
Berce, Sphondilium.
a. 2.
a. 1.


a. 1.
a. 1.
a. 1.
Berula.
Berle, ou Ache d'Eau.

calyce se change en un fruit composé de deux grandes graines applaties, ovales, d'une odeur désagréable, d'une saveur un peu âcre.

Cette plante, qui fleurit en Mai, Juin & Juillet, croît dans les lieux humides, sur le bord des ruisseaux, dans les prés.

Elle a les mêmes vertus que les émollients; sa racine est sudorifique au même degré que celle d'impératoire; sa graine convient avec celle de séséli, d'ammi, de carvi & d'aneth; sa racine cuite, dit-on, réduite en pulpe, détruit les callosités.

C'est mal-à propos, dit M. Vogel, qu'on se sert de cette plante, au lieu de la branc-ursine, & qu'on la met au nombre des émollients; ses vertus sont bien différentes. [On a dit en effet qu'elle étoit incisive, apéritive & propre aux maladies du foie, à l'épilepsie, aux suffocations de la matrice & aux maladies du cerveau.] C'est faussement encore qu'on a dit que la berce étoit employée par les Polonois contre le plica; & qu'ils se lavoient souvent avec la décoction de cette plante, pour avancer la guérison de ce mal : il n'est pas plus vrai d'avoir avancé que ce peuple en composoit la boisson qu'ils appellent *bartsch.* Toutes ces assertions ont été refutées par Erndtelius, *Varsovia physicè illustr.* p. 139 & 210; le bartsch, selon lui, se fait seulement avec le son de bled, ou avec de la farine, sur lesquels on a versé de l'eau, & qu'on laisse pendant quelques jours dans un lieu tiede, jusqu'à ce qu'il s'y fasse une fermentation, & que la liqueur ait acquis une saveur un peu acide. Schulze, *von Krankh. in Lith.* dit que presque tous les jours, ils mêlent cette plante dans les jus de viande; & J. Geo. Gmelin, *Flora sib.* j. 213, dit que les Russes ont trouvé le secret d'en tirer un esprit ardent.

BERLE, ou Ache d'eau. *Berula & Sium*, off.

Sium ſive *Apium paluſtre foliis oblongis*, C. B. Pin. 154. *Sium* ſive *Laver Dioſcoridis*, *oluſatri folio*, ſive *Paſtinaca aquatica*, Lobelii, icon. 208.

Ses racines ſont blanches, fibreuſes, rampantes, noueuſes. Ses tiges ſont longues d'une coudée & plus : elles ſont cylindriques, creuſes, droites, branchues. Ses feuilles ſont longues, découpées en pluſieurs lobes, leſquels ſont dentelés à leur circonférence en maniere de ſcie. De l'extrémité des tiges naiſſent des fleurs en roſe, diſpoſées en ombelle; elles ſont à cinq pétales blancs, arrangés en rond & portés ſur un calyce, lequel devient un fruit arrondi, où ſont renfermées deux petites graines odorantes, âcres, convexes, cannelées d'un côté, applaties de l'autre.

Elle ſe trouve aux environs de Paris, ſur le bord des étangs, des ruiſſeaux, des foſſés; dans l'eau même. Elle fleurit en été.

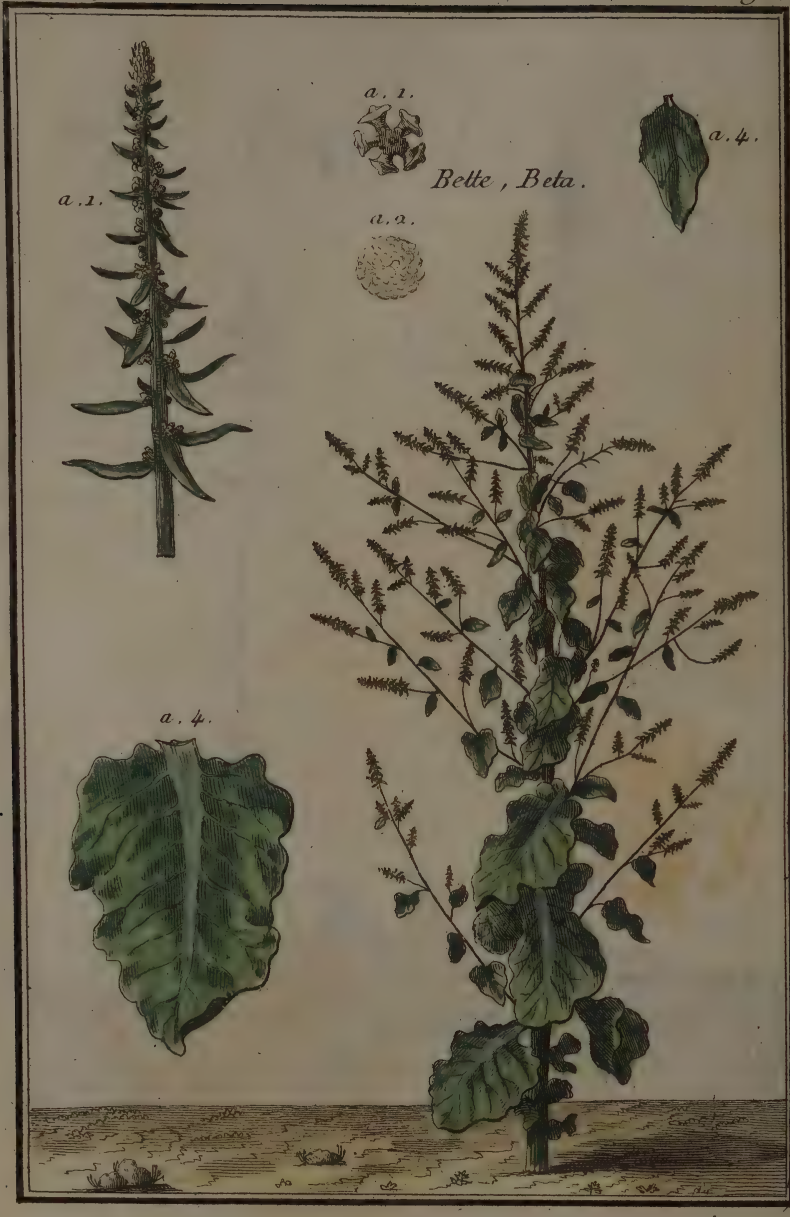
La berle eſt antiſcorbutique, apéritive, emménagogue, diurétique, fébrifuge : à l'extérieur elle eſt réſolutive; elle eſt cependant rarement employée : lorſqu'elle l'eſt, on en preſcrit, depuis une poignée juſqu'à deux, pour chaque livre de décoction; on peut en faire prendre le ſuc par expreſſion, à la doſe de deux onces juſqu'à quatre onces, dans du lait, ou toute autre liqueur convenable.

BETOINE. *Betonica* off. *Betonica purpurea*, C. B. Pin. 232. *Betonica corollarum lacinia intermedia labii inferioris emarginata*, Linn. *Betonica foliis inter verticillos in vertice congeſtos breviſſimis & integris*, Haller, Helv. 646.

Sa racine eſt groſſe comme le pouce, coudée, fibreuſe, chevelue, d'une ſaveur amere. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi, ſont quadrangulaires, nerveuſes. Ses feuilles ſont oblongues, velues,


a. 1.
Betoine,
Betonica.
Dessiné par Mr de Garsault,
Gravé par Martinet




a. 1.
a. 4.
Bette, Beta.
a. 1.
a. 2.
a. 4.

lues, ridées, d'un verd foncé, dentelées tout autour, d'une saveur aromatique. Ses fleurs sont en grand nombre, disposées en épi, monopétales, en gueule, purpurines. Le calyce devient un fruit où sont contenues quatre semences arrondies, & brunes.

Elle croît dans les prés & dans les forêts, où elle est très commune. Elle fleurit en été. Les fleurs de la bétoine rougissent légerement le papier bleu; ce que n'opere pas ses feuilles.

Elle est céphalique, utérine, diurétique, vulnéraire, résolutive : on en met une poignée infuser comme du thé, ou l'on en fait une décoction.

La saveur de la bétoine, dit M. Vogel, est un peu salée, légerement aromatique; son odeur est douce. Elle résout doucement les embarras qui se sont formés dans les visceres, guérit la jaunisse, provoque les regles, soulage les gouteux. Bartholin rapporte une histoire qui prouve que cette plante récente cause le vertige. Ses feuilles, insérées dans les narines, & y demeurant l'espace d'un quart d'heure, sont d'un usage excellent dans la chassie séreuse. La poudre des feuilles entre dans les emplâtres pour les plaies de la tête.

Les feuilles, séchées & en poudre, sont un excellent sternutatoire.

BETTE. Trois plantes, qui se cultivent dans les jardins, portent ce nom.

I°. Bette blanche, *ou* Poirée blanche. *Beta alba; Beta candida; Sicla, & Cicla*, off. *Beta alba, vel pallescens quæ Cicla*, off. C. B. Pin. 118.

Sa racine est grosse comme le petit doigt, longue, blanche, cylindrique. Ses feuilles sont larges, épaisses, succulentes, quelquefois d'un verd

pâle, quelquefois d'un verd plus foncé, d'une ſaveur nitreuſe; elles ont une côte épaiſſe & large. Ses tiges, qui s'élevent de trois pieds, ſont branchues, grêles, cannelées. De l'aiſſelle des feuilles ſortent des fleurs portées ſur de longs épis; elles ſont petites, compoſées de pluſieurs étamines, dont les ſommets ſont jaunâtres; leur calyce, qui eſt à cinq feuilles, devient un fruit preſque ſphérique, qui renferme deux ou trois petites ſemences oblongues, anguleuſes & rougeâtres.

II°. Bette rouge, *ou* Poirée rouge. *Beta rubra vulgaris; Beta nigra*, off. *Beta rubra vulgaris*, C. B. Pin. 118. Ce qui diſtingue cette eſpece de la précédente, ce ſont ſes feuilles, qui ſont plus petites & fort rouges, quelquefois même d'un rouge tirant ſur le noir.

III°. Bette-rave. *Beta rubra radice rapæ; Beta romana*, off. *Beta erythrorizos; Beta rapa*, off. *Rapum rubrum ſativum*, Fusch. *Beta radice rubrâ craſſâ*, J. B. *Beta rubra romana*, Dodon. Pempt. 620.

Sa tige s'éleve plus haut que celle de la bette ou poirée rouge. Sa racine eſt groſſe de deux ou trois pouces, renflée, rouge comme du ſang en dehors & en dedans.

Ces trois eſpeces ſont du nombre des plantes potageres. Elles ſont plus d'uſage comme aliments, que comme remedes.

On met la bette blanche parmi les plantes émollientes : ſon ſuc paſſe pour déterſif; mais, comme il a un peu d'âcreté, les perſonnes, qui ont l'eſtomac délicat, doivent s'abſtenir de cette plante, ou au moins en manger peu & rarement. On ſert, ſur les tables, ſes côtes qu'on appelle *cardes*.

Quant à la *bette rouge* ou *poirée rouge*, dit M. Vogel, ſa racine contient en grande quantité un


a. 1.
a. 1.
Bette, Beta.
a. 4.
a. 2.
a. 4.



gravé par Martinet

ſuc doux, rafraîchiſſant; & qui, pris par la nez, procure une abondante excrétion de mucoſité, ſans exciter d'éternuement. F. PLATER, (*Obſerv.* pag. 111), en fait grand cas; & BAGLIVI a guéri avec ce ſuc un mal de tête des plus violents, & des plus dangereux, après avoir inutilement tenté toutes ſortes de remedes. Je l'ai moi-même ſouvent employé avec ſuccès dans la douleur de dents. La poudre de ſa racine, ſéchée, eſt ſternutatoire. MARCGRAVE a préparé un ſucre de ſon ſuc.

Quoique la *bette-rave* ait une vertu un peu laxative; elle n'eſt point ici d'uſage en médecine, mais ſeulement ſur les tables.

BEURRE. *Voyez* LAIT.

BEURRE D'ANTIMOINE. *Voyez* ANTIMOINE.

BEURRE DE CACAO; *Butyrum de cacao. Voyez* CACAO.

BÉZOARD. *Lapis bezoardicus.*

On diſtingue ordinairement les bézoards, en oriental & en occidental.

Le *bézoard oriental* eſt une pierre un peu dure, compoſée de différentes couches concentriques, placées les unes autour des autres. Il s'en trouve de différentes eſpeces, quant à la couleur, à la grandeur & à la figure; elles n'ont d'elles-mêmes aucune odeur, ni ſaveur particuliere. Les unes, (ce ſont les plus rares), ſont groſſes comme un œuf de pigeon, & quelquefois comme un œuf de poule; ce ſont auſſi les plus précieuſes. D'autres au contraire, (c'eſt le plus grand nombre) ne peſent quelquefois pas plus d'un ſcrupule, d'un demi gros, d'un gros: elles ſont, tantôt rondes, tantôt ovales, quelquefois cylindriques, ou d'une figure tout-à-fait irréguliere; elles ſont teintes de différentes couleurs, de jaune, de verd, de bleu, de rouge, de noir, quelquefois mêlées de jaune

& de verd, ou de bleu & de noir. Les meilleures, suivant KŒMPFER, sont rondes & de couleur bleue, verdâtres ou mêlangées de noir. On fait moins de cas de celles qui sont jaunes, rousses, ou de toute autre couleur, & qui renferment une espece de duvet dans des tubercules qu'on remarque en différents endroits de leur surface.

Les vraies pierres de bézoard oriental se forment dans le pylore, ou dans le fond le plus avancé du quatrieme estomac de la gazelle des Indes. (*Gazella indica, cornibus rectis longissimis, nigris, propè caput tantum annulatis*, RAY. *Capra cornibus teretibus rectissimis, longissimis, basi annulatis*, LINN.) De petites pierres, de la laine, de la paille, quelque portion d'écorce que ces animaux avalent avec leurs aliments, sont le germe & la base de ces sortes de pierres. Cette espece de chevre se trouve dans le Charess'm, ou Carazem (la *Chorasmie* de Ptolémée) & dans le Laar, deux provinces de Perse; elle n'habite que sur les montagnes, & sur-tout sur le mont *Baarsi*. On ne trouve pas de bézoard dans toutes les gazelles, mais seulement dans les plus vieilles.

Le *bézoard occidental* se distingue, tant par l'épaisseur de ses lames, que par sa plus grande mollesse & sa friabilité.

Il se trouve dans le ventricule des chevres sauvages du Pérou, (*Rupicapra*, DODON. *Capra cornibus erectis uncinatis*, LINN.). Il est ordinairement d'une couleur noire, cendrée, ou verdâtre. On l'estime beaucoup moins que l'oriental On le croit aussi bien inférieur en vertus.

L'avidité & l'appas du gain ont très souvent fait substituer, aux vrais bézoards orientaux, d'autres pierres qui ont à-peu-près la même forme; on en vend même qui sont absolument factices.

On regarde ordinairement comme vraies pierres de bézoard, celles qui laissent, dans la paume de la main, une ligne jaune ou d'un jaune verdâtre, lorsqu'on les y frotte, après y avoir passé de la cendre, ou l'avoir blanchie d'un peu de craie, ou couverte d'une feuille de papier, ou enduite de céruse; celles qui outre cela sont polies, & qui, brisées, paroissent de plusieurs couches; qui ne troublent point l'eau tiede dans laquelle on les met tremper pendant une nuit entiere; qui gardent constamment leur dureté naturelle, & conservent leur poids; dans lesquelles on peut faire passer une aiguille rouge; & qui, réduites en poudre, se dissolvent dans l'acide du nitre, où l'esprit de sel lui communique une couleur rouge, & en même temps sa vertu.

Lorsque ces pierres sont parfaitement endurcies, elles sont aussi dures que la pierre, & ne cédent à aucun menstrue aqueux & spiritueux inflammable; elles ne peuvent, comme Kœmpfer l'a observé, être dissoutes que par les liqueurs acides concentrées; lorsqu'on les plonge dans de l'esprit de sel, elles lui donnent une couleur rouge.

Ce fut du temps de Sérapion, d'Avicenne & de Rhazis, qu'on regarda le bézoard oriental comme un alexipharmaque des plus excellents; & qu'on en fit usage dans différentes maladies. Il perdit ensuite beaucoup de son prix: mais il revint en vogue; & la plûpart des médecins en firent tant de cas à cause de sa prétendue vertu alexitere, qu'ils ne balancerent pas à le vanter comme le premier des alexipharmaques, & donnerent le nom de *bézoardiques*, (*bezoardica medicamenta*) aux autres remedes de cette espece. Ils penserent que cette pierre pouvoit empêcher l'effet des poisons de quelque genre qu'ils pussent être, & remédier

efficacement aux maux qu'ils avoient déja causés. Les Persans pensentencore de même à cet égard ; ils vont jusqu'à croire qu'elle peut détourner les maladies, & prolonger les jours, si l'on en use en santé, *sous les auspice d'un astre favorable* ; aussi plusieurs prennent une prise de bézoard réduit en poudre le premier jour de l'année, temps auquel ils imaginent que l'aspect du ciel est plus favorable aux mortels, dans la confiance que ce remede peut entretenir pendant l'année l'humide radical. Ceux qui vantent si fort le bézoard, disent que sa vertu se manifeste par la sueur, lorsqu'on en prend à petite dose : opinion démentie par l'expérience. Toute la vertu des bézoards se réduit à être un peu absorbante.

Bézoard fossile, c'est-à-dire, Bézoard que l'on tire de la terre. *Lapis bezoardicus fossilis*, Joan. de Laet. *Lapis bezoar mineralis fossilis*, Boccone. *Geodes*, Aldrov. C'est une pierre écailleuse sans cavité, de couleur blanche ou cendrée, de différente grosseur, d'une figure irréguliere, un peu ronde. Au centre de cette pierre, qui est formée de plusieurs couches placées les unes sur les autres, est quelquefois un petit grain de sable, un petit coquillage, ou du charbon de terre.

On a donné à cette pierre le nom de *bézoard*, non-seulement parcequ'elle ressemble au bézoard animal, mais encore parcequ'on lui a attribué les mêmes vertus.

Elle se trouve en France auprès de Montpellier ; en Sicile autour du mont Madon ; en Italie dans le territoire de Tivoli : on en apporte de fort gros de la nouvelle Espagne, qui se tirent du fleuve Detzuatlen.

Cette pierre est fort vantée en Sicile, en Italie,

comme alexipharmaque ; & employée contre les poisons, les fievres putrides : on prétend qu'elle excite la sueur ; mais ce sont des vertus imaginaires auxquelles on ne croit plus.

Bézoards humains. *Voyez* Homme.

Bézoard de chamois, ou Ægagropile. *Voyez* Chamois.

Bézoard de chevre. *Voyez* Chevre.

Bézoard factice. *Voyez* Chevre.

Bézoard minéral. *Voyez* Antimoine.

BICHE. *Voyez* Cerf.

BIERE ; *Cerevisia*. Tout le monde sçait que c'est une décoction faite avec de la farine d'orge ou de froment, dans laquelle on met ensuite bouillir des fleurs de houblon & des sommités d'absinthe ou de toute autre plante amere. Tandis que cette décoction est encore chaude, on la brasse, c'est-à-dire, qu'on la remue avec force, & pendant un long temps. On la laisse fermenter ; &, lorsqu'elle est devenue claire, on la verse dans des tonneaux qu'on bouche exactement.

La bierre passe pour humectante & rafraîchissante ; mais les différentes manieres dont elle se prépare, sont cause qu'on ne sçauroit trop compter sur ces deux vertus. On n'ignore pas qu'elle enivre quelquefois.

BIGARADE. *Voyez* Orange, ou Oranger.

BIGAROTTIER, espece de cerisier. *Voyez* Cerisier.

BILE ; *Bilis*. Liqueur qui se prépare dans le foie des animaux, & qui va se rendre dans un réservoir particulier qu'on nomme *vésicule*. Cette liqueur est connue aussi sous le nom de *fiel*.

La bile n'est autre chose que la matiere saline du sang, mêlée avec une partie huileuse & avec le

phlegme. Ainſi on peut la conſidérer comme un ſavon liquide animal, puiſqu'elle eſt abſtergente & réſolutive. En effet, en s'en ſert pour enlever la graiſſe qui s'attache à la laine; les teinturiers en font uſage pour empêcher l'adhéſion de la couleur, c'eſt-à-dire, empêcher que les couleurs ne prennent; les peintres l'emploient auſſi pour mélanger & délayer leurs couleurs.

On en reconnoît l'efficacité & les uſages en médecine, lorſqu'il eſt queſtion d'employer les remedes ſavonneux, ou lorſqu'on a pour but de déterger, de ſtimuler les vaiſſeaux relâchés, de réſoudre une ſubſtance ténace, & d'atténuer les viſcoſités. D'ailleurs, comme la bile porte avec elle un ſel, qui ſans être alkali, y incline cependant, & en approche comme les autres ſels animaux, ce doit être un remede efficace dans toutes les maladies où il ſera queſtion de s'oppoſer à un acide, ou de le corriger. Ainſi elle ſera ſalutaire dans toutes les conſtitutions diſpoſées à la génération des acides, c'eſt-à-dire, à toutes les perſonnes qui abondent en humeurs pituiteuſes & mucilagineuſes, à celles qui menent une vie ſédentaire, ou qui ont perdu l'appétit. On la joint auſſi aux remedes purgatifs dans le deſſein de lubréfier, de ſtimuler & de réſoudre. La maniere de s'en ſervir eſt de la faire un peu ſécher, & d'en compoſer de petites pilules. La doſe, pour les adultes, eſt de trois ou quatre grains; mais un grain ſuffit pour les enfants. C'eſt à ſa qualité réſolutive & ſavonneuſe, qu'il faut attribuer l'effet ſalutaire que produiſent dans la cure de l'épilepſie quelques gouttes de bile extraites d'un chien vivant, & mêlée avec l'eau épileptique de Langius. Boerhaave a recommandé le fiel des quadrupedes & des poiſſons, ſur-tout du brochet & de l'anguille. On peut encore employer la

bile pour déterger les ulceres ſordides. On en prépare auſſi un coſmétique.

BISMUTH. *Biſmuthum*, off. *Plumbum cinereum*, AGRICOL. *Marchaſita argentea*, quorumdam.

Le biſmuth eſt un demi-métal, peſant, brillant, d'un blanc ſale, fort ſulphureux; il ſe fond facilement, & ſe ſublime à un degré de chaleur aſſez modéré. On l'appelle *étain de glace*, parcequ'il reſſemble à l'étain; *marcaſita argentea*, tant par rapport à ſa couleur, que parcequ'ils ſe trouve dans les mines d'argent : on le déſigne auſſi par *argentum tectum*, parceque, quand les mineurs trouvent du biſmuth, ils eſperent bientôt trouver l'argent; c'eſt le *plumbum cinereum Agricolæ*, *antimonium album*; mais ces deux derniers noms ne ſont point d'uſage aujourd'hui.

Le biſmuth ſe trouve ſeulement dans les mines de Bohême & de Miſnie : il ſe trouve en abondance dans ſa mine; il n'y eſt jamais refractaire, toujours il a ſa forme naturelle; &, pour l'avoir pur, il ſuffit de le ſéparer d'avec quelques terres avec leſquelles il peut être combiné. Pour cela, on torréfie légerement la mine, afin de la priver d'une partie ſulphureuſe qu'elle contient; puis on la caſſe & on la met dans un creuſet, & on donne un feu médiocre, de peur de ſublimer la matiere : le biſmuth ſe fond; on frappe de temps en temps aux côtés du creuſet, il ſe précipite en forme de régule, & toutes les terres étrangeres lui ſurnagent : l'opération étant finie, on ſépare le culot d'avec les ſcories, & l'on a le biſmuth. Dans cette opération, on n'ajoute point de phlogiſtique, comme on fait, pour tirer tous les métaux de leurs mines, parceque le biſmuth contient autant de phlogiſtique qu'il en peut contenir.

Le biſmuth eſt peſant, très volatil, contient

beaucoup de ſoufre ; &, à l'intérieur, il eſt formé en écailles comme le régule d'antimoine ; il n'y a que la grandeur des écailles qui les diſtingue. Ce demi-metal eſt aigre, ſec, caſſant, & point du tout malléable : ſi on le mêle au cuivre, il lui ôte ſa couleur rouge, & on en fait du laiton ; il précipite tous les autres métaux tenus en diſſolution par les acides, parcequ'il a plus d'affinité avec les acides, qu'aucun autre métal.

Il faut choiſir le biſmuth pur & peſant : au reſte, il eſt rare qu'il ſoit mauvais ; on ne s'en ſert point en ſubſtance en médecine, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur.

Si on le ſublime, on a ce qu'on appelle les *fleurs de biſmuth*, qui ont été regardées comme un grand diaphorétique & fébrifuge ; mais je rejette ce remede, il peut contenir quelques parties arſénicales ; & il y auroit du danger à s'en ſervir.

Le *magiſtere de biſmuth* eſt du biſmuth diſſout par l'eſprit de nitre, & puis précipité avec une diſſolution de ſel marin ou d'eſprit de vitriol ; ſi on s'eſt ſervi du ſel marin pour faire ce précipité, on on a le *blanc d'Eſpagne*, qu'on a dit émétique & purgatif ; mais c'eſt un très petit remede à l'intérieur ; à l'extérieur, il eſt deſſiccatif, déterſif, cicatriſant. Il convient dans les ulceres ſordides où il abſorbe les humidités ſuperflues. Si on s'eſt ſervi de l'acide du vitriol pour faire ce précipité, on dit que c'eſt un grand fébrifuge : mais je n'en crois rien ; c'eſt ſeulement un coſmétique à l'extérieur, qui peut entrer dans les fards, mais il ne faut pas en faire trop d'uſage.

BISTORTE ; on trouve dans les boutiques deux ſortes de racines de ce nom, qui viennent de deux eſpeces de biſtorte.

La premiere eſt la BISTORTE A RACINES MOINS TORTUES.

TORTUES. *Bistorta vulgaris, radice minùs intortâ*, off. *Bistorta major, rugosioribus foliis*, J. B. *Colubrina* & *Dracunculus major*, Brunfels. *Bulapathum* seu *Bistorta*, quorumdam.

Sa racine est oblongue, noueuse, coudée, épaisse, garnie de beaucoup de chevelus, brune en dehors ou d'un brun noirâtre, d'un rouge pâle en dedans, d'une saveur un peu austere & astringente. Ses feuilles, portées sur des queues allongées, sont oblongues, larges, pointues, semblables à celles de la patience, mais plus petites, d'un verd foncé en dessus, d'un verd pâle de mer en dessous. De cette racine s'élevent, à la hauteur d'un pied, des tiges grêles, lisses, cylindriques, noueuses. A leur extrémité naissent des épis, où sont attachées des fleurs sans pétales, composées de plusieurs étamines garnies de sommets couleur de chair; leur calyce est de même couleur, & partagé en cinq parties. Le pistil, qui occupe le centre, devient un fruit capsulaire, qui renferme une graine triangulaire, presque noirâtre, luisante.

On cultive cette plante dans les jardins. Elle croît communément dans les pays chauds, sur le sommet des montagnes, dans des lieux humides.

La seconde est la Bistorte a racines plus tortues. *Bistorta radice magis intortâ*, off. C. B. Pin. 192. *Bistorta folio minùs rugoso*, J. B. *Serpentaria mas*, seu *Bistorta*, Fusch.

Cette espece ne differe de la précédente que par ses feuilles, qui sont plus petites & lisses, & par sa racine qui est plus tortue. On l'apporte des pays étrangers.

On doit ranger la racine de bistorte parmi les plus forts astringents; la plupart des auteurs en recommandent l'usage dans le vomissement, les diarrhées, les flueurs blanches, la dysenterie, l'hé-

moptysie & autres écoulements, tant séreux que sanguins; dans les fievres intermittentes, particuliérement la fievre quarte, les petites-véroles, les rougeoles, la peste & autres fievres malignes; dans les hernies, les ulceres, les plaies, &c. Mais il ne faut pas s'en servir inconsidérément dans les maladies que nous venons d'indiquer; il est au contraire très important de ne la donner qu'avec beaucoup de précaution; & même il y a des maladies, la dysenterie par exemple, dans lesquelles on ne la peut administrer avec sureté : elle ne peut convenir que dans certains cas, où un médecin éclairé, après avoir bien examiné les vraies causes de la maladie, & après avoir disposé le malade comme il convient, juge que de forts astringents sont, non-seulement utiles, mais encore nécessaires. Sa décoction, dans du vin, raffermit les dents branlantes, & appaise les douleurs de dents. Quelques-uns croient que son extrait est bon contre les fievres intermittentes.

BITUME. Toute substance, soit solide ou liquide, tirée du regne minéral, immiscible à l'eau, qui brûle avec facilité, & répand, en brûlant, une odeur forte & suffocante; toutes ces substances, dis-je, portent le nom de bitume. Il y en a beaucoup de sortes: on en tire de la terre, de la mer; & les eaux de certaines fontaines en charrient. Les différents bitumes ou suc bitumineux, sont la naphthe le pétrole; le pissasphalte; le bitume de Judée; l'ambre gris; le succin; le jayet; le charbon de terre. *Voyez* ces différents mots.

BITUME DE JUDÉE. Le bitume de Judée est une substance tirant sur le noir, séche, friable, légere, qui s'enflamme facilement; la flamme est belle & bien blanche; il répand alors une forte odeur de bitume; il laisse peu de sédiment, après qu'il

est brûlé. Cette substance a reçu plusieurs noms, on l'a appellée *bitumen judaïcum*, *karabe Arabum* seu *Serapionis*, *gummi funerum*, de ce que les Egyptiens & les Juifs s'en servoient pour embaumer les corps : on l'appelloit encore *mumia*, parceque les anciens en faisoient aussi de la momie.

On distingue deux sortes de bitumes de Judée; l'un fossile, l'autre qui se trouve sur les eaux de la mer morte. Le fossile est très rare; ainsi le bitume de Judée le plus commun est tiré des eaux de cette mer. Il se trouve en plusieurs endroits, spécialement dans le golfe de la mer morte, qui est aux environs des lieux où étoient Sodome & Gomorrhe: cette mer a été aussi appellée ἀσφαλτῖτις, comme qui diroit mer d'assurance. Ce golfe porte le nom de *mer morte*, parceque, dit-on, aucun animal ne peut vivre dans ses eaux, à cause de leur extrême salure, & que les vapeurs, qui s'en exhalent continuellement, sont si pénétrantes, qu'elles font périr les oiseaux mêmes qui volent au dessus : on l'a aussi appellé *mer d'assurance*, parceque ses eaux sont si pesantes que les vaisseaux les plus forts peuvent à peine y enfoncer : son fond, suivant toute apparence, est bitumineux; & le bitume, qui suinte des entrailles de la terre, à cause de sa légereté, s'éleve facilement à la surface des eaux : en effet, le bitume paroît d'abord tout mollasse, & il ne prend de la consistance quà mesure qu'il est desséché par les rayons du soleil Je ne crois point me tromper en avançant que le fond de ce golfe est bitumineux, puisqu'aujourd hui même encore aux environs des lieux où étoient Sodome & Gomorrhe, les montagnes ne sont que bitume, & sont aussi disposées à s'enflammer, qu'elles l'ont fait autrefois.

Les habitants du pays se mettent dans leurs vaisseaux, & avec des filets & des rateaux, ils enle-

vent de temps en temps ce bitume de dessus la superficie de ce golfe, à cause du profit qu'ils y trouvent : d'ailleurs ils sont engagés à faire cette pêche, par la raison que ce golfe venant à être un peu trop chargé de bitume, l'air en reçoit une infection qui deviendroit nuisible à leur santé. Ils font sécher ce bitume, & en font un certain commerce. Il y a apparence que ce n'est pas celui dont Dioscoride a prétendu parler, lorsqu'il a dit qu'il faut choisir le bitume de Judée d'un très beau rouge. Au reste, peut-être cette rougeur, que Dioscoride attribue à son bitume, n'est-elle autre chose que la transparence du nôtre, ou des fleurs rouges qui se trouvent dessus.

Nous avons très peu de bitume de Judée ; & dans les boutiques on donne souvent à sa place la poix cuite & mise en morceaux ; mais il est très aisé de distinguer ces deux substances. Car le bitume est une substance légere, friable, sans goût & sans odeur, qui brûle facilement, donne une flamme fort belle & fort blanche, & laisse très peu de sédiment ; son odeur, en brûlant, est assez bitumineuse : au lieu que la poix a toujours un certain goût & une certaine odeur ; de plus, sa flamme n'est pas si belle que celle du bitume de Judée, & elle laisse beaucoup plus de sédiment. On peut aussi le confondre avec une pierre noire dont les charpentiers se servent pour marquer leurs ouvrages ; mais, si l'on fait attention que cette pierre n'est point transparente, & qu'elle n'est point inflammable, il ne sera point difficile de distinguer le bitume de Judée d'avec elle.

Les anciens ont beaucoup employé le bitume de Judée, & ils lui ont attribué beaucoup de vertus. Ils l'ont regardé comme émollient, adoucissant, calmant, fondant, relâchant, & comme un remede propre à résister à la pourriture : ils s'en servoient sur-tout

Meles, Blereau, ou Blaireau.



Animal Zibethi, Civette.



Dessiné p. Mr. de Garsault — Gravé par Martinet.

pour les embaumements, & je crois que c'est son meilleur usage; car il ne fait ni bien ni mal dans certains emplâtres où il entre, ainsi que dans la thériaque, & quelques compositions hystériques du *codex* de Paris. En fumigation, il est assez bon pour les maladies hystériques & hypochondriaques : & comme cette vapeur est pénétrante, on peut y exposer des parties attaquées de goute & de rhumatisme; mais dans ce dernier cas, je préfere la vapeur de karabé. Au reste, le bitume de Judée a plus d'utilité dans les arts, que dans la médecine : les habitants du pays dont on le tire, en goudronnent leurs vaisseaux; ici on en fait un vernis qui imite celui de la Chine.

BIZET. *Voyez* PIGEON BIZET.

BLANC DE BALEINE; *voyez* BALEINE (PETITE) *ou* Cachalot; *pag.* 450.

BLANC D'ESPAGNE. *Voyez* BISMUTH.

BLAIREAU *ou* BLÉREAU; Taisson *ou* Tesson; Grisard; Bédouault, *ou* Bédouau *ou* Bedou. *Taxus*, RAY. *Coati caudâ brevi*, KLEIN. *Meles unguibus anticis longissimis*, LINN. Syst. nat. *Meles pilis ex sordidè albo & nigro variegatis vestita, capite tæniis alternatim albis & nigris variegato*, BRISSON, Quadrup. 253.

C'est un animal sauvage à quatre pattes, carnacier; il a trois pieds & plus du bout du nez au bout de la queue.

On voit, dans l'estampe, la configuration d'un blaireau à nez retroussé & couleur de chair pâle, qu'on nomme *porchain*, parcequ'il rappelle l'idée d'un porc, y en ayant une variété à nez droit, nommé *chenin*, c'est-à-dire, à nez de chien *. Ces

* Tous les naturalistes ne conviennent pas de cette division le blaireau *canin*, & *porcin* ou *porchain*.

deux especes se ressemblent parfaitement d'ailleurs, à quelque petite différence près dans les couleurs du poil, plus brunes ou plus claires.

Il a les oreilles courtes, rondes, les yeux assez petits, la mâchoire inférieure reculée, les pieds de devant armés de cinq ongles, longs & forts, les ongles de ceux de derriere courts & minces, les jambes courtes.

Une bande blanche, égale, descend en droite ligne par le milieu de la tête, du front au nez. On voit, dans la figure, la disposition des autres taches noires & blanches, de la tête au col : le ventre est noir, le reste du corps est gris, mêlé de roux; il a au-dessous de la queue, au-dessus de l'anus, une espece d'enfoncement terminé par deux grosses rides transversales, lequel est abreuvé d'une matiere blanche qui a presque la couleur & la consistance de la cervelle de veau écrasée entre les doits, sans aucune odeur remarquable.

Le blaireau se trouve presque par-tout, principalement dans les montagnes de la Suisse. Il se plaît sur les côteaux un peu pierreux, & remplis d'arbres exposés au midi. Il habite dans des terriers profonds qu'il creuse lui-même; il s'y retire pendant le jour : il y cache sa proie. Sa nourriture ordinaire est de scarabées, de hannetons, de bourdons, de frélons, d'abeilles, de miel, de racines d'arbres, de crapauds, de lapin, d'oies, de poules, de poulets, de fruits. Il s'écarte peu de son terrier; il y rentre au plus petit bruit : il a l'ouie très fine. Il a la vie dure, & se défend encore contre les chiens, malgré les blessures qu'il en a reçues, par lesquelles les intestins même sont sortis.

La graisse & le sang du blaireau s'emploient en médecine.

Ainsi que toutes les autres graisses, celle de cet

animal eſt émolliente; chaude, pénétrante. Elle entre dans les clyſteres pour appaiſer les douleurs néphétiques; dans les mêmes cas, on s'en ſert pour faire des frictions ſur la région des reins; elle eſt encore d'uſage en liniment ſur les parties dont les nerfs ſe ſont retirés, afin de leur rendre leur ſoupleſſe & leur jeu; pour les membres affoiblis, après des plaies, ou des contuſions, ou la paralyſie; & pour les crevaſſes des mammelles.

Quant au ſang de blaireau, on le fait ſécher, on le réduit en poudre, & on le preſcrit, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, dans une liqueur ſudorifique, pour exciter la tranſpiration, dans la gale, la lépre, & les autres maladies cutanées.

BLAVEOLE. *Voyez* Bleuet.

BLED BARBU. *Voyez* Millet noir (grand).

Bled franc ou Mutet. *Voyez* Froment.

Bled noir, ou Bled sarrasin. *Voyez* Sarrasin.

Bled de Turquie. *Voyez* Maïs.

BLEREAU. *Voyez* Blaireau.

BLETTE. *Blitum album*, off. *Blitum album majus*, Tournef. Inſt. 507. *Blitum pulchrum album, magnum*, J. B.

La blette commune, dit Miller, croît de la hauteur de deux pieds. Ses tiges ſont creuſes, fortes, environnées de pluſieurs grandes feuilles, aſſez ſemblables à celles de la bette, mais plus petites; elles croiſſent ſur de longs pédicules, & ſont d'un tiſſu aſſez foible. Ses fleurs forment de longs épis, composés de petites fleurs verdâtres. Son fruit eſt une eſpece de véſicule membraneuſe qui renferme de petites graines rondes & noires. Sa racine eſt aſſez épaiſſe, mais elle meurt dans l'année.

Toute la plante, qui a un goût fade & inſipide, croît dans les jardins, & fleurit en Juillet.

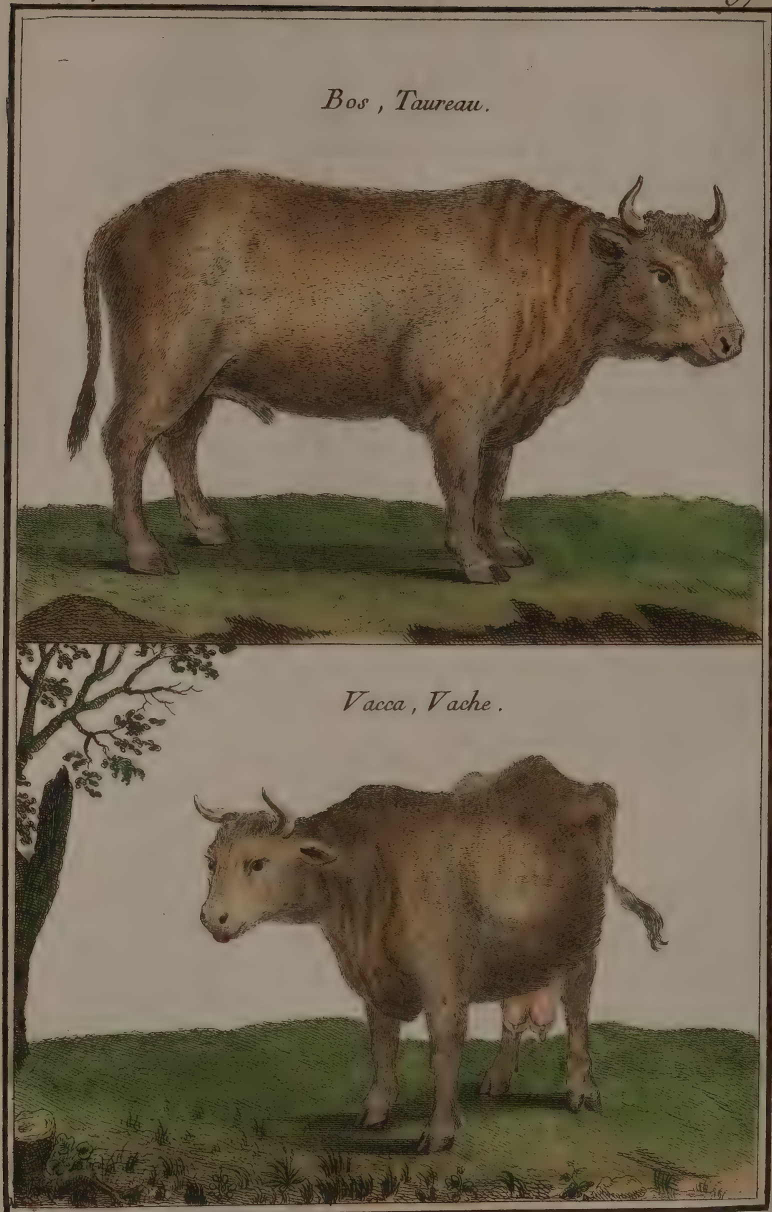
Ses feüilles, qui ſont la ſeule partie dont on faſſe uſage, & même aſſez rarement, ſont de la nature de celles de l'arroche; elles rafraîchiſſent & amolliſſent; on les fait entrer quelquefois dans les clyſteres.

Quelques auteurs prétendent que cette plante eſt bonne dans la dyſenterie & dans l'écoulement immodéré des regles. Son ſuc exprimé détruit les cors des pieds. En fumigation, elle provoque les regles, lorſqu'elles ſont ſupprimées; & hâte l'expulſion du fœtus & de l'arriere-faix. On a dit qu'elle arrêtoit les hémorrhagies des beſtiaux; & que ſon ſuc, pris dans du vin, guériſſoit la piquure du ſcorpion & de l'araignée.

BLEUET ou Bluet; Blavéole; Aubifoin, Péroole; Barbeau; Caſſe lunette. *Cyanus*, off. *Cyanus ſegetum, flore cæruleo*, C. B. Pin. 273. *Lychnis agria*, & *Flos frumenti*, Brunfels. *Centaurea calycibus ſerratis, foliis linearibus, infimis dentatis, ſuperioribus integerrimis*, Linn. *Cyanus floſculis radicalibus latiſſimis, ſeptifidis*, Haller. Helv. 691.

De ſa racine, qui eſt ligneuſe & garnie de pluſieurs fibres capillaires, s'élevent à la hauteur d'un pied & demi ou deux pieds, des tiges anguleuſes, creuſes, cotonneuſes, branchues. Les feuilles inférieures, ainſi que celles de la ſcabieuſe & du piſſenlit, ſont découpées profondément & fort menu; les autres ſont longues & garnies de nervures dans toute leur longueur. Il naît, au ſommet des tiges, des têtes en forme de poire, compoſées de pluſieurs petites écailles placées les unes ſur les autres: il en ſort des fleurs à fleurons de différentes ſortes; ceux qui occupent le centre de la fleur, ſont plus petits & partagés en cinq lânieres égales; ceux de la circonférence ſont plus grands & plus appa-


a.
2.
a. 1.
Bleuet.
Cyanus.
a. 1.
a. 1.


Bos, Taureau.
Vacca, Vache.

rents : ces deux eſpeces de fleurons ſont de couleur bleue, d'où vient le nom de la plante. Cette couleur, quoique la plus commune, n'eſt pas affectée à tous les individus : il y en a de blancs, de pourpres, &c. Ces fleurons ſont portés ſur un embryon qui devient une petite graine oblongue, garnie d'aigrettes à ſa partie ſupérieure, ſemblable à la ſemence de grande centaurée, mais plus petites & plus blanches.

Le bleuet ou barbeau naît au milieu des bleds. On en trouve dans les jardins pour l'ornement, & à cauſe de leurs variétés; car la culture leur fait produire des fleurs doubles & de toutes couleurs. Elles ont peu d'odeur.

L'infuſion des fleurs de cette plante excite l'urine; auſſi eſt-elle recommandée dans l'hydropiſie; *E. N. C. dec.* iij, an. 5. 6. Son eau diſtillée eſt vantée contre la chaſſie, & la foibleſſe de la vue; ce qui lui a fait donner le nom d'*eau de caſſe-lunette*. Une poignée des feuilles bouillies dans de la biere, la rend apéritive & bonne contre la jauniſſe & la rétention d'urine.

BLUETS ou MORETS. *Voyez* AIRELLE.

BŒUF, en latin *Bos*. C'eſt ſous ce nom qu'eſt déſigné un ſeul & même genre d'animaux domeſtiques; ſçavoir, le *taureau* ou bœuf entier : le *bœuf* proprement dit, ou celui qu'on a coupé : la *vache*; le *veau*; la *géniſſe*.

Le BŒUF, qu'on met au rang des animaux à pieds fourchus, a environ ſept pieds & demi de longueur, meſuré en ligne droite, depuis le bout du mufle, ou de la partie inférieure de la tête juſqu'à l'anus, diſent les célebres auteurs de l'hiſtoire du cabinet du Roi. Sa hauteur eſt d'environ quatre pieds. Ainſi que tous les autres animaux ruminants, il n'a point de dents à la mâchoire ſupérieure, mais à leur place

une eſpece de bourrelet formé de la peau intérieure de la bouche qui eſt fort épaiſſe en cet endroit. Le devant de la mâchoire inférieure eſt garni de huit dents inciſives qui ſont de différentes longueurs, & diſpoſées de maniere que celles du milieu ſont les plus longues & les plus larges, & que les autres vont toujours en diminuant. Il n'a point de dents canines, ni en haut, ni en bas; entre les inciſives & les molaires, il y a un grand eſpace vuide qui n'eſt point garni de dents. Chaque mâchoire a douze dents molaires, ſix de chaque côté. Ses cornes, ainſi que celles du taureau & de la vache, tombent à trois ans, elles ſont remplacées par d'autres qui ne tombent plus; celles du bœuf & de la vache deviennent ſeulement plus groſſes & plus longues que celles du taureau. On peut compter les années du bœuf par les nœuds annulaires, en prenant pour trois ans la pointe de la corne juſqu'au premier nœud, & pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds.

On diſtingue quatre eſtomacs dans le bœuf: le premier, c'eſt-à-dire, celui auquel l'œſophage aboutit, eſt le plus grand de tous; on l'appelle la *panſe*, l'*herbier*, ou la *double :* on a donné au ſecond qui n'eſt, à dire vrai, qu'une continuation du premier, le nom de *réſeau*, *bonnet* ou *chaperon :* le troiſieme, bien diſtingué des deux premiers, & qui n'y communique que par un orifice aſſez étroit, eſt nommé le *feuillet* ou *myrefeuillet*, *millet*, *pſautier*, *mellier* ou *meulier;* il eſt plus grand que le *bonnet*, & plus petit que la *caillette*, qui eſt le quatrieme eſtomac auquel on a auſſi donné le nom de *franche-mulle*.

Le bœuf mange vîte, & prend en peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut; après quoi, il ceſſe de

de manger, & se couche pour ruminer. Ses deux premiers estomacs ne forment qu'un même sac d'une très grande capacité; il peut, sans inconvénient, prendre à la fois beaucoup d'herbe, & le remplir en peu de temps pour ruminer ensuite, & digérer à loisir.

La *rumination* n'est qu'un vomissement sans effort, occasionné par la réaction du premier estomac sur les aliments qu'il contient. Le bœuf remplit ses deux premiers estomacs, tout autant qu'ils peuvent l'être : la membrane tendue réagit donc alors avec force sur l'herbe qu'elle contient, qui n'est que très peu mâchée, à peine hachée, & dont le volume augmente beaucoup, par la fermentation. Si l'aliment étoit liquide, cette force de contraction le feroit passer dans le troisieme estomac, qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit, dont même l'orifice est situé à la partie supérieure du premier, & presqu'aussi haut que celui de l'œsophage : ainsi ce conduit ne peut pas admettre cet aliment sec, ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante. Il est donc nécessaire que les parties les plus séches remontent dans l'œsophage, dont l'orifice est plus large que celui du conduit; elles y remontent en effet, l'animal les remâche, les macere, les imbibe de nouveau de sa salive, & rend ainsi peu-à-peu l'aliment plus coulant : il le réduit en pâte assez liquide, pour qu'elle puisse couler dans ce conduit, qui communique au troisieme estomac où elle se macere encore, avant que de passer dans le quatrieme; & c'est dans ce dernier estomac que s'acheve la décomposition du foin qui y est réduit en parfait mucilage. Ce qui confirme la vérité de cette explication, c'est que, tant que ces animaux tettent & sont nourris de lait & d'autres aliments liquides

& coulants, ils ne ruminent pas ; & qu'ils ruminent beaucoup plus en hyver, & lorſqu'on les nourrit d'aliments ſecs, qu'en été pendant lequel ils paiſſent l'herbe tendre.

Nous ne nous arrêterons pas à parler de l'utilité qu'on retire du bœuf pour le labourage, tout le monde le ſçait ; ſa chair eſt aujourd'hui celle dont on fait le plus d'uſage comme aliment. On tire avantage de ſa peau, des ſes cornes, de ſon poil, &c.

Pluſieurs de ſes parties s'emploient comme remedes.

1°. La *graiſſe* ou *ſuif de bœuf* eſt émolliente, réſolutive ; à la doſe d'une once dans un lavement, elle eſt bonne contre les âcretés des inteſtins, contre le téneſme & la dyſenterie : elle guérit promptement les gerſures & les fentes des levres.

2°. La *moëlle* eſt fortifiante & réſolutive ; elle produit de bons effets dans les foibleſſes des nerfs, les tremblements des membres, dans le rhachitis, dans le ſcorbut ; on la mêle avec du vin, & on en frotte les parties.

3°. Les *tendons* paſſent pour un ſpécifique dans les fievres intermittentes ; on les fait ſécher, & on les pulvériſe ; on donne un demi-gros de cette poudre dans quatre onces d'eau de chardon bénit, après le friſſon, ou à l'entrée de l'accès : il ſurvient une ſueur abondante qui ſouvent empêche le retour de la fievre.

4°. Le *fiel*. C'eſt une liqueur ſavonneuſe, amere, dit M. Vogel, qui ſtimule, déterge & réſout ; & qui par conſéquent peut remédier, non-ſeulement à l'atonie des parties ſolides, mais encore aux maladies cauſées par la pituite, & à celles qui naiſſent de l'inertie de la bile, comme fievres intermittentes, affection hyſtérique, ictere, hydro-

pisse. Mais il faut faire épaissir la bile ; & la prescrire, après l'avoir délayée dans de l'eau, ou de l'esprit de vin, ou bien en former de petites pilules. La bile du bœuf lâche le ventre & tue les vers. A l'extérieur en liniment, mêlée avec du savon de Venise, elle résout les tumeurs froides, dit HUFELAND, (*Dissert. de bilis interno & externo usu medico*, p. 38); elle est aussi utile dans la paralysie des membres, (p. 39) : elle enleve les taies des yeux, & les taches de la cornée : elle est bonne contre la surdité. *Voyez* aussi le mot BILE.

5°. La *corne* & les *ongles* de bœuf sont regardés comme antiépileptiques : on les pulvérise, & on en prescrit un gros incorporé avec le syrop de pivoine, ou mêlée dans une liqueur appropriée. Dans les accès vaporeux, on les fait brûler, & on en fait sentir la vapeur aux malades.

6°. Les *os*, & sur-tout celui de la jambe, passent pour résolutifs, nervins & fortifiants ; calcinés & pulvérisés, ils se prennent intérieurement à la dose d'un gros ; ils rendent le ton aux intestins, arrêtent les flux excessifs, & tuent les vers : ils agissent comme absorbants. On leur attribue encore une vertu cicatrisante & dessiccative ; & en cette qualité, on les mêle dans les onguents & les emplâtres.

7°. La *fiente*, comme anodyne & discussive, s'emploie récente avec succès dans les inflammations, & principalement dans la goute ; dans la colique, l'hydropisie, dans l'œdême. M. HEISTER doute de ces vertus ; & ne conseille point de mettre en usage un remede aussi dégoutant.

8°. On vantoit autrefois des préparations du *foie* & de la *rate* du bœuf. On les a abandonnées, comme ne devant leurs vertus qu'aux ingrédients qu'on y ajoutoit.

9°. La vésicule du fiel contient quelquefois une pierre tendre, formée de plusieurs couches, comme les pierres de bézoard; aussi l'a-t-on nommée *bezoar bovis, alcheron lapis, haraczi.* On lui a attribué les mêmes vertus qu'au BÉZOARD: *voyez* ce mot. On a dit qu'elle étoit astringente, apéritive, sudorifique, antiépileptique, sternutatoire.

On trouve dans l'estomac ou les intestins du bœuf une espece de balle, ou concrétion assez solide qu'on nomme *bulithe*, c'est-à-dire, *pierre du bœuf; tophus bovinus;* elle est de la grosseur d'une pomme médiocre, de figure orbiculaire, un peu applatie, ayant, pour l'ordinaire vers le milieu, un trou rond où l'on peut passer le petit doigt; elle est de couleur grise, rougeâtre ou fauve, comme le poil de l'animal: elle est composée de poils que le bœuf détache de son corps en se léchant, qu'il avale, & qui se ramassent peu-à-peu, & forment une boule dans son estomac. Elle est astringente; pulvérisée & prise par la bouche, depuis douze grains jusqu'à un demi-gros, elle arrête les hémorrhagies & les cours de ventre. Extérieurement, & à l'égard des plaies, elle est dessiccative & détersive.

Le TAUREAU, c'est-à-dire, le bœuf qui n'a point été coupé, & qui sert pour la réproduction de l'espece, a bien plus de feu, de vivacité, de hardiesse, de vigueur, que le bœuf coupé; celui-ci est plus pesant, plus lâche & plus timide. Un bon taureau est celui qui est gros, bien fait & en bonne chair: il doit avoir l'œil noir, le regard fier, le front ouvert, la tête courte; les cornes grosses, courtes & noires; les oreilles longues & velues; le mufle grand, le nez court & droit; le col charnu & gras; les épaules & la poitrine larges; les reins fermes, le dos droit; les jambes grosses & charnues; la queue longue & bien couverte de

poils; l'allure ferme & sûre, & le poil rouge. Il est dans sa plus grande force, depuis trois ans jusqu'à neuf. Il entre en fureur à la vue de la couleur rouge; il combat généreusement pour le troupeau, & marche volontiers le premier à la tête.

Sa chair n'est ni si salutaire, ni si agréable, que celle du bœuf; parceque ses fibres sont plus dures, plus compactes & plus desséchées.

Les parties du taureau, dont on fait usage en médecine, sont :

1°. Le *sang* qui est astringent; on en fait prendre, mêlé avec du vinaigre, à la dose d'un gros dans les potions vulnéraires astringentes : il convient dans la dysenterie, la surabondance des regles, le crachement de sang & dans toutes les hémorrhagies internes. A l'extérieur, il est apéritif & discussif: il amollit & résout les tumeurs, ôte les taches de la peau, efface les verrues. Il a la vertu de fortifier les parties affoiblies, paralysées, ou attaquées d'entorses & d'ankyloses; sur-tout les mains, les bras & les jambes : on les plonge dans la gorge de l'animal qu'on vient de tuer : cette espece de bain est très utile, & rend le ton & la force à ces parties. Celui de *bœuf* a la même vertu.

2°. La *graisse*, la *moëlle*, le *fiel* & les *ongles* du taureau, ont les mêmes vertus que celles du bœuf. *Voyez* pag. 547, 548.

3°. Vanhelmont faisoit un secret du *priape* séché, pour la dysenterie & la pleurésie : il en prescrivoit la poudre; & la décoction de sa rapure. En poudre, la dose est de demi-gros; sa rapure, en décoction, est d'un gros.

La femelle de ce genre s'appelle VACHE, *vacca*, *bos femina*, seu *lactaria*, *forda* seu *horda*. Lorsqu'elle n'a point encore porté, elle se nomme *génisse*. Son utilité pour les besoins de l'homme est

connue de tout le monde : elle fait vivre les gens de la campagne, qui peuvent même la mettre à la charrue, quoiqu'elle ne soit pas aussi forte que le bœuf. Elle entre en chaleur & devient pleine, depuis le mois d'Avril jusqu'en Juillet; quelquefois cependant elle y entre plus tard. Elle met bas au commencement du dixieme mois. Elle demande plus de soin, lorsqu'elle est pleine : si on ne la menage pas, & qu'on la fasse travailler au labourage, elle est sujette à avorter. On dit que les vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait, & que les blanches en donnent le plus; mais de quelque couleur que soit le poil, il faut qu'elle soit en bonne chair; qu'elle ait l'œil vif, la démarche légere; qu'elle soit jeune; & que son lait soit abondant & de bonne qualité. *Voyez* LAIT.

On nomme VEAU le petit qu'elle a mis bas. On trouve, dans le troisieme & dans le quatrieme estomac du veau qui tette, des grumeaux de lait caillé; c'est ce qu'on appelle *présure* : on les fait sécher à l'air. On s'en sert pour faire cailler le lait : plus on garde cette présure, meilleure elle est. Il n'en faut qu'une petite quantité pour faire cailler une grande quantité de lait, & donner la matiere de beaucoup de fromage.

La chair de vache n'est pas aussi bonne que celle du bœuf; mais elle fournit plusieurs choses très utiles en médecine.

1°. Son *lait* qui pourtant est moins employé comme remede, que comme aliment : *voyez* LAIT.

2°. Sa *fiente* ou *bouse* : elle est résolutive, rafraîchissante & anodyne. Elle est bonne pour les tumeurs enflammées, pour les douleurs de gorge, l'érysipele & la brûlure : dans ces cas, elle s'emploie en cataplasme, ainsi que contre la colique & contre les vents. En la distillant, on en tire une

eau cosmétique, à laquelle on donne le nom d'*eau de mille fleurs*; elle adoucit la peau, efface les taches du visage, résout les tumeurs aqueuses des hydropiques. Intérieurement à la dose de deux onces, elle provoque les urines, nétoie les reins, entraîne les graviers.

3°. Il y a long-temps qu'on fait usage en médecine de l'*urine* de vache. On l'a appellée *eau de mille fleurs*. Celle du mois de Mai est préférable; on préfere aussi celle de vache qui se nourrit dans les paturages. Elle passe pour un bon remede dans les maladies cachectiques; elle doit être récente: on en boit un demi-verre tous les matins pendant un mois. HOFFMANN rapporte que plus d'une fois ce remede a eu de bons effets en pareil cas. On la dit purgative & diurétique. Elle a été à la mode; elle est passée.

La *chair du veau* est très usitée en aliment; elle doit être blanche, tendre, de bon goût. Elle est humectante, & rafraîchissante; aussi en fait-on des bouillons pour adoucir, tempérer & rafraîchir; & pour disposer à la purgation, lorsque l'on craint que les parties purgatives n'irritent trop fortement les intestins, & ne procurent une trop grande évacuation.

Les *poûmons de veau*, qu'on nomme *moux*, sont pectoraux; ils humectent, adoucissent les âcretés de la poitrine, calment la toux. Avec les *pieds* & le *jaret*, qui sont d'une substance glutineuse, on prépare des gélées & des bouillons, pour reprimer les pertes de sang, le flux excessif des hémorrhoïdes & des regles, & contre le crachement de sang.

BOIS D'AIGLE; *Lignum aquilæ*. Voyez AGALLOCHUM.

BOIS D'ALOES. *Voyez* AGALLOCHUM.

BOIS DU BRÉSIL, *ou* Bois de Fernambouc. *Lignum brasilianum rubrum.* Il est tiré d'un grand arbre du Brésil, que les habitants nomment *ibirapitanga.* Il est fort gros & grand, dit POMET, garni de longues branches, chargées d'une quantité prodigieuse de petites feuilles à demi-rondes, & d'un très beau verd luisant; ses fleurs sont petites jointes plusieurs ensemble, semblables à celles du lis des vallées, d'un très beau rouge & d'une odeur très suave : il leur succede des fruits plats, rougeâtres, qui contiennent chacun deux amandes plates, semblables à la semence de citrouille, mais plus luisantes.

On compte cinq especes de bois de Brésil dans les boutiques, lesquels ne different entr'eux, que par les lieux où ils croissent.

Le plus estimé & le plus en usage est celui de Fernambouc, nom d'une ville du Brésil, d'où nous vient la plus grande partie.

On doit le choisir en buches lourdes, compactes, sans moëlle, bien sain, sans aubier, sans pourriture, qui, après avoir été éclaté, de pâle qu'il est, devient rougeâtre; & qui, étant mâché, a un goût sucré. Il est sur-tout employé pour la teinture.

Il contient beaucoup d'huile, & un peu de sel essentiel. Il est astringent : son infusion est regardée comme fébrifuge, stomachique, & bonne contre l'ophthalmie.

BOIS DU BUIS. *Voyez* BUIS

BOIS DE CAMPECHE, *ou* de la Jamaïque. *Lignum campescanum*, off.

L'arbre d'où on le tire, se nomme *Tsiam-pangam*, RHEED. Hort. malab. SLOAN. Jam. ij. p. 180, t. 10. *Cæsalpina aculeis recurvis, foliolis emarginatis, filamentis lanatis*, LINN.

Il croît dans les Indes orientales & occidentales;


Bois de Campêche.
Lignum Campescanum.

on le trouve dans l'isle de Ceylan, dans la Jamaïque, dans le Malabar.

C'est un bois fort épineux dont on fait des haies à Saint-Domingue depuis peu de temps : il vient mieux que le citronnier, & garnit davantage.

Quand on le laisse croître, dit M. CHEVALIER, médecin de Paris, il devient un grand arbre dont on envoie le cœur en France pour les teinturiers.

Lémery l'a confondu avec le bois d'Inde : son erreur vient apparemment de ce qu'autrefois, avant qu'on connût le bois de la Jamaïque ou de Campêche en France, on l'appelloit purement & simplement bois d'Inde. Cette partie de l'arbre est rouge : il ne porte point de baies, mais une petite follicule membraneuse, mince & plate, à-peu-près comme celle du frêne; ces baies, non plus que les feuilles, n'ont, ni l'odeur, ni le goût de la feuille & des baies du bois d'Inde : cette petite gousse renferme des semences.

Il est plus d'usage dans les arts, comme la teinture, que dans la médecine. En Angleterre, cependant on l'a mis au nombre des médicaments; & on l'a employé dans les hôpitaux pour la dysenterie. On le croit stomachique : ses feuilles sont céphaliques, stomachiques & antiseptiques.

BOIS CARABACCI. *Lignum carabaccium*, BAGLIVI, de fibra motr. edit Londin. p. 202.

Ce bois a le goût de clou de girofle, mais il est plus doux, & tout-à-fait agréable : sa couleur ressemble beaucoup à celle du caffé ou de la cannelle. Il vient de l'Inde; mais nos droguistes ne le connoissent point encore.

Dans son traité *de fibrâ motrice*, BAGLIVI dit avoir ordonné avec succès une potion chaude de sa décoction, pour corriger l'acrimonie & la dissolution scorbutique de la lymphe.

BOIS DE COUDRIER. *Voyez* NOISETTIER.

BOIS DE COULEUVRE; *Lignum colubrinum.*

L'arbre d'où il ſe tire, eſt nommé *Madira-caniram*, RHEED. Hort. malab. *Clematitis indica ſpinoſa foliis luteis*, C. B. Pin. 301. *Solanum arboreſçens indicum, foliis napecæ majoribus magis mucronatis, fructu rotundo, duro, ſpadiceo-nigreſcente, ſemine orbiculari compreſſo, maximis;* BREYN. Prodr. 1. ou bien *Solanum arboreſcens indicum foliis napecæ minoribus, fructu rotundo, duro, & ſemine orbiculari, compreſſo, minoribus;* BREYN. Prodr. 2. *Strychnos foliis ovatis, acutis, cirris ſimplicibus;* LINN. *Nux vomica minor moluccana*, off.

Il reſſemble beaucoup à celui qui porte la noix vomique, dont on peut voir la deſcription à l'article NOIX VOMIQUE. Quelques-uns croient que le bois de couleuvre, ou bois couleuvré, eſt celui qui donne cette noix.

Ce qu'on appelle *bois de couleuvre* eſt le tronc de cet arbre, ou ſa racine; c'eſt peut-être de l'une & de l'autre qu'on le tire. Quoi qu'il en ſoit, il vient des Indes orientales, dans le Malabar, dans les iſles de Timor, de Ceylan, &c. Sous une écorce de couleur de fer, & marquée de taches griſes, eſt une ſubſtance ligneuſe, ſolide, peſante, d'une ſaveur âcre très amere.

Il paroît qu'on l'a nommé ainſi, parcequ'il guérit les morſures des ſerpents, & ſur-tout de celui qu'on appelle *cobra de capelo.*

Lorſqu'il eſt récent, c'eſt-à-dire, la premiere année, dit CARTHEUSER, il a une qualité vénéneuſe; & ſon âcreté dominante fait qu'il excite facilement le vomiſſement, les douleurs de ventre, les convulſions, le tremblement, la manie, au point que pluſieurs penſent qu'il doit être banni du nombre des médicaments : cependant, ajoute-t-


Bois de Couleuvre, Lignum Colubrinum,
a 5.
a 6.

il, lorſqu'il eſt vieux & deſléché, il peut être utile, pourvu qu'il ſoit adminiſtré avec prudence, à la doſe d'un demi-gros, par exemple, en infuſion dans de l'eau & du vin.

Suivant BOERHAAVE, *chym.* ij, p. 238, il eſt bon contre la morſure des ſerpents, contre les fievres intermittentes & contre les vers; on le donne en décoction, à la doſe d'une demi-once : ſi on fait uſage de ſon eſſence, on n'en preſcrit qu'un demi-gros. Son eſſence, mêlée au ſang, augmente beaucoup ſa rougeur, ſans le coaguler fortement; effet contraire à celui que produit toute eſſence préparée avec l'eſprit de vin.

BOIS DE CYPRE. *Voyez* BOIS DE RHODE.

BOIS DE CYPRÈS. *Voyez* CYPRÈS.

BOIS D'ÉBENE. *Ebeni lignum.* L'arbre eſt nommé par BAUHIN, *Palma americana ſpinoſa*, C. B. Pin. 507.

Il croît dans l'Inde. Les anciens ont dit que l'infuſion de ce bois dans du vin étoit bonne pour les yeux, & qu'on en préparoit un collyre pour l'obſcurciſſement de la vue. ZACUTUS LUSITANUS le vante dans les convulſions cauſées par les vents.

D'autres attribuent à la décoction une vertu ſudorifique, & la recommandent dans les affections cutanées.

BOIS DE FER; *Lignum ferri.* On l'a nommé ainſi, à cauſe de ſa couleur & de ſa dureté.

L'arbre d'où il vient eſt gros & élevé. Lémery dit que ſes feuilles ſont auſſi grandes que celles du noyer.

Son fruit eſt gros & rond comme le petit doigt: ſon bois eſt fort amer; il caſſe les meilleures haches, lorſqu'on veut le couper.

Ce bois eſt très bon pour les ouvrages de menuiſerie; on l'apporte des iſles de l'Amérique.

L'écorce de ce bois, qui eſt dure, peſante, cendrée en dehors, rougeâtre en dedans, ſans odeur, & d'une ſaveur aſtringente, contient beaucoup de ſel eſſentiel, & d'huile.

Les inſulaires ſe ſervent avec ſuccès de cette écorce rapée, pour la vérole, la goute ſciatique, les rhumatiſmes, les écrouelles, les vieux ulceres; ils l'emploient encore pour purifier le ſang, & contre les flux de ventre. Elle opere par la tranſpiration.

Bois de Fernambouc. *Voyez* Bois du Brésil.

Bois de frêne. *Voyez* Frêne.

Bois de gaïac. *Voyez* Gaïac.

Bois de genievre. *Voyez* Genievre.

Bois gentil. *Voyez* Lauréole : ſeconde eſpece.

Bois d'Inde; *Lignum indicum.* Celui de Saint-Domingue & de pluſieurs autres iſles eſt un grand arbre, & peut-être le même qui, ſelon Lémery, croît en Cambaïa dans les Indes orientales. Lémery l'a confondu mal-à-propos avec le bois de Campêche.

Les feuilles du bois d'Inde, dit M. Chevalier, ſont grandes comme celles du laurier, liſſes & de couleur verte. Elles ont une odeur mêlée de poivre, de girofle & de laurier. Ainſi elles ſont les mêmes que le *folium indicum*, que l'on fait entrer dans la thériaque, avec cette différence que celles des Indes orientales, vendues en France, n'ont preſque plus aucunes des qualités que les auteurs demandent; les baies poſſedent ces trois qualités plus éminemment que les feuilles. Dans les baies du bois d'Inde de la Jamaïque, le poivre domine; c'eſt par cette raiſon qu'on les appelle *poivre* de la Jamaïque. Lémery ſe trompe encore, quand il dit que l'écorce de ce bois eſt la cannelle blanche : la cannelle blanche eſt l'écorce d'un au-

tre

Bois néphrétique. Lignum nephriticum.



tre petit-arbre; (du moins je n'en ai vû que de tels à la Martinique, je n'en ai point vu à Saint-Domingue). Il y a six ou sept ans que j'envoyai à M. Laborie, apothicaire, fort connu par sa capacité & sa probité, une boîte de feuilles de bois d'Inde, pour être employées dans la thériaque.

Le P. Labat a décrit assez bien le bois d'Inde, qu'il appelle aussi *laurier*. Il dit qu'il porte deux fois l'année de petites fleurs blanches, qui rougissent un peu vers leurs extrêmités; elles sont par bouquets.

Le bois d'Inde est astringent, stomachique.

Ses feuilles sont stomachiques, céphaliques, anti-putrides.

Son fruit est aussi céphalique, stomachique, diaphorétique, carminatif.

Bois de la Jamaïque. *Voyez* Bois de Campêche.

Bois de Lentisque. *Voyez* Lentisque.

Bois des Moluques. *Voyez* Grains de Ricin, ou Noix purgative, ou Ricin.

Bois néphrétique. *Lignum nephriticum peregrinum, aquam cæruleam reddens*, C. B. Pin.

L'arbre d'où on le tire est nommé *arbor americana, Mexicanis* Coatli *(ou* Calti *ou* Coarthi*)*; *Aqueus serpens*, Hernand.

Voici comment M. Tournefort le décrit dans sa Matiere médicale. Il est semblable au poirier par sa substance & par sa grandeur. Ses feuilles naissent alternativement sur les rameaux; elles ont la forme de celles des pois chiches, mais plus épaisses, sans découpures, de la longueur d'un demi-pouce, larges de quatre lignes, d'un verd brun, & parsemées d'un duvet fort doux, reluisantes en dessous par un duvet argenté : elles ont une nervure au milieu, assez grosse. Les fleurs sont attachées au

haut des rameaux. Suivant HERNANDEZ, elles sont d'un jaune pâle, petites, longues & disposées en épi; les calyces sont d'une seule piece, partagés en cinq quartiers, semblables à une corbeille, couverts d'un duvet roux.

Il croît dans la nouvelle Espagne.

Le bois néphrétique, considéré en grands morceaux, paroît composé de deux substances; l'extérieure est d'une couleur pâle-jaunâtre; l'intérieure & médullaire est brunâtre, tirant un peu tantôt sur le rougeâtre obscur, tantôt sur le noirâtre ou le gris.

Ces deux substances, lorsqu'on les ratisse, sont d'une odeur foible balsamique, d'une saveur un peu amere, légerement âcre & aromatique. L'infusion, dans l'eau simple, est d'une couleur bleuâtre qui domine plus à la surface; c'est ce qui l'a fait nommer, par plusieurs, *bois de santal bleu*, quoique fort mal-à-propos : mais cette couleur bleue, communiquée à l'eau, est si foible & si pâle, qu'elle ne peut presque s'appercevoir, à moins que les rayons du soleil ne dardent dessus à travers les vitres.

Ce bois agit dans le corps par ses principes amers, un peu âcres & légerement austeres, partie en détergeant & en irritant doucement; partie en resserrant légerement. On peut en conséquence le mettre au nombre des apéritifs, des laxatifs, des diurétiques strictement pris, & des spécifiques lithontriptiques. Le nom qu'il porte, lui vient de ce qu'il est utile dans la néphrétique. On peut aussi s'en servir avec beaucoup de succès contre l'hydropisie ascite, la suppression d'urine, le calcul; & même pour résoudre les obstructions des autres visceres, guérir le scorbut, & chasser les vers des intestins. On le prescrit ordinairement en infusion



Bois de Rhode ou de Rose,
Lignum Rhodium,

dans de l'eau ou du vin. L'infuſion, dans l'eau, pouſſe ſimplement par les urines; & l'autre, qui eſt chargée de la ſubſtance réſineuſe la plus tendre, non-ſeulement pouſſe par les urines, mais encore par les ſueurs. La doſe varie ſuivant le but qu'on ſe propoſe & la diverſité des ſujets; elle eſt ordinairement depuis un gros juſqu'à demi-once pour les adultes. On le dit bon auſſi contre la gale. A trop forte doſe, il excite des nauſées.

Bois d'oreille. *Voyez* Garou, ou Thymélée, ou Saint-Bois.

Bois de Rhode, ou de Rose, ou Bois de Cypre. *Lignum rhodium.* On l'a nommé ainſi, ou parceque l'arbre d'où on le tire croît dans l'iſle de Rhode, ou parcequ'il a une odeur de roſe : il croît auſſi dans l'iſle de Cypre, dont il porte le nom.

On a dit que l'arbre, qui donne ce bois, étoit le *Cytiſus incanus ſiliquis falcatis*, C. B. ou l'*Oleaſter rhodius*. Celui qu'on trouve à la Jamaïque eſt tiré de l'arbre que M. Sloane déſigne ainſi : *Lauro affinis, terebenthi folio, alta, ligno odorato, candido, flore albo.*

Le tronc de cet arbre, ſuivant ce ſçavant naturaliſte, eſt de la groſſeur de la cuiſſe, couvert d'une écorce brune, tantôt plus claire, tantôt plus obſcure; garni quelquefois de pluſieurs épines courtes, lequel s'éleve à la hauteur de vingt pieds, & chargé de rameaux penchés vers la terre. Son bois eſt blanc en dedans, ſolide, d'une odeur très agréable & pénétrante; & il a beaucoup de moëlle. Les feuilles, qui naiſſent ſur les rameaux, ſont aîlées, compoſées de trois, ou de quatre, ou de cinq paires de petites feuilles, écartées les unes des autres d'un demi-pouce, & rangées ſur une côte terminée par

une paire des mêmes petites feuilles : chaque petite feuille est lisse, d'un verd obscur, arrondie, longue d'environ un pouce & trois quarts de pouce dans la partie la plus large. Les fleurs naissent à l'extrémité des rameaux ; elles sont blanches, par bouquets, semblables à celles de sureau, composées de trois pétales épais, & de quelques étamines placées dans le centre ; & chacune donne un fruit de la grosseur d'un grain de poivre dont la peau est mince, séche & brune ; lequel s'ouvre en deux parties, & renferme une graine ronde, noire, dont l'odeur approche de celle des baies de laurier.

Les habitans de la Jamaïque le prennent pour le vrai bois de Rhode ; en l'examinant avec soin, il paroît cependant en différer. Lorsqu'on le brûle, il répand une odeur très suave.

Le bois de Rhode est solide, compacte, d'une couleu brunâtre, jaune ou orangée, d'une saveur huileuse, un peu amere balsamique, d'une odeur pénétrante rosacée, très gracieuse.

Ses vertus médicinales dépendent principalement de l'huile essentielle éthérée qu'il contient. On peut l'employer dans différentes maladies dans lesquelles on se sert du bois d'aloës : on peut de même en faire usage intérieurement, infusé dans du vin ou dans de l'eau. Il faut que la dose en soit modérée, parceque la plûpart des malades, sur-tout les femmes hystériques, ne peuvent supporter son odeur pénétrante de rose. Extérieurement, on l'emploie parmi les autres remedes, pour des fumigations, des sachets fortifiants, des cucuphes, des poudres odorantes, &c.

Par la distillation, les Hollandois retirent, du bois de Rhode, une huile très pénétrante qui entre très souvent dans les baumes apoplectiques,

céphaliques & cordiaux, à la place de l'huile essentielle de roses. On voit par-là qu'on regarde ce bois comme cordial & céphalique.

Bois SAINT. *Voyez* GAÏAC.

Bois DE SANTAL. *Voyez* SANTAL.

Bois DE SASSAFRAS. *Voyez* SASSAFRAS.

Bois DE TILLEUL. *Voyez* TILLEUL.

BOL; *Bolus.*

1°. *Bolus alba. Argilla ore liquescens alba*, LINN. Cette espece de bol se trouve en Turquie & dans différents endroits de l'Allemagne.

2°. *Bolus armena & rubra. Argilla ore liquescens rubra*, LINN. Celle-ci se trouve en Perse, en Arménie, &c.

Les anciens ont appellé *bol* les terres qui tachoient les mains, & leur donnoient une teinte. Elles ont une vertu adoucissante, dit M. VOGEL; & celles qui sont rouges sont aussi astringentes. Le célebre WAN SWIETEN, t. j. §. 88, dit qu'elles sont utiles dans les flux de ventre. Les anciens leur ont aussi attribué une vertu alexipharmaque, & les ont données non-seulement contre les morsures des animeaux venimeux, mais encore dans les fievres malignes, & même dans cette peste dont il mourut peu de ceux qui firent usage du bol, dit GALIEN. Mais aujourd'hui on ne croit plus à ces magnifiques promesses. RIVIERE & HOFFMANN, *med. syst. t.* IV, *part.* ij, *sect.* j, *c. 6*, §. 4, estiment le bol d'Arménie dans le pissement de sang. Extérieurement le bol est bon pour les écorchures, & toutes les fois qu'il s'agit de sécher & de cicatriser.

Mais, pour faire connoître plus exactement le bol, nous dirons que c'est une terre pesante, styptique, qui tient à la langue, pompe l'humidité: cette terre est un peu grasse, & miscible à l'eau. Le mot de bol vient du grec βῶλος, *frustum*, parcequ'on

la trouve en morceaux dans les entrailles de la terre ; ou plutôt parcequ'on nous l'apporte ſous cette forme.

On diſtingue de deux ſortes de bols ; ſçavoir, le *bol d'Arménie*, & le *bol de notre pays*, *bolus noſtras*.

Le *bol d'Arménie* eſt celui dont les anciens nous ont donné la deſcription : ils en reconnoiſſoient de jaunes, de rouges, de tachetés de blanc ; & ces différences, ſelon M. Geoffroi, viennent des différentes veines de terre d'où on le tire. Nous n'avons pas le véritable bol d'Arménie, ainſi nous ne parlerons que du nôtre. Nous n'y perdons pas grand'choſe ; il a autant de propriété : le bol blanc n'eſt qu'une marne déſſéchée.

Le *bolus noſtras* ſe tire de Blois, de Saumur, de Bourgogne, & proche de Paris ; c'eſt le plus mauvais : le meilleur eſt celui de Blois. Il faut choiſir le bol jaune, un peu rouge, qu'il s'attache fortement à la langue ; qu'il ait un goût ſtyptique ; qu'il tache les mains ; qu'il ſe fonde dans la bouche, & qu'on y ſente très peu de ſable. On le prépare de cette maniere : on le diſſout dans l'eau ; on laiſſe dépoſer les ſables ; on les ſépare, puis on laiſſe repoſer la liqueur juſqu'à ce qu'elle ſoit claire ; on la décante ; on laiſſe un peu ſécher le bol qui reſte au fond ; on en fait une pâte, & on en forme des morceaux. Le bol eſt peu abſorbant, puiſqu'il n'abſorbe pas les acides : il eſt fort aſtringent & deſſiccatif, auſſi ſa couleur marque qu'il contient une terre martiale ; & l'on ſçait que le propre d'une pareille terre eſt d'être aſtringente : la doſe eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros ; comme il eſt peu abſorbant, on le donne dans un liquide.

Les anciens l'ordonnoient dans la peſte : Galien dit que, dans une peſte conſidérable, tous ceux

qui userent du bol, en réchapperent; & que ceux qui n'en prirent point, moururent : mais j'attribuerai plutôt cet événement au tempérament de ces malades, ou au régime, qu'aux bols, puisqu'ils ne passent point dans le sang. Il convient dans les excrétions augmentées; le dévoiement, les flueurs blanches; sur la fin des dysenteries & des gonorthées, alors il redonne du ton aux solides, & fait du bien : d'ailleurs les acides, qui pourroient se trouver dans les premieres voies, se combineront avec cette terre, & formeront un vitriol de Mars : or l'on sçait que c'est ce vitriol qui donne de l'efficacité aux eaux minérales, qui conviennent dans ces maladies. Dans les commencements d'une dysenterie, le bol seroit contraire; il augmenteroit la phlogose : au reste, dans ces maladies, on s'en sert au défaut d'eaux minérales.

Autrefois on l'ordonnoit dans les hémorrhagies, les pertes & les crachements de sang : pour les petites hémorrhagies de longue durée, il peut faire du bien; mais, dans les grandes pertes, il seroit inutile : il ne pourroit pas agir assez promptement; j'aurois plutôt recours alors aux eaux de traînasse, de plantain, de grande consoude, &c. Dans les crachements de sang, les eaux minérales sont contraires, & par conséquent le bol.

Extérieurement, il est très bon pour arrêter les hémorrhagies; on le mêle avec du blanc d'œuf; on y ajoute, si l'on veut, de l'alun, de la terre sigillée, & du sang de dragon, il fortifie les parties à-peu-près comme l'eau de boule de Mars : quant à la vertu résolutive, qu'on lui attribue, elle est très légere.

Le bol entre dans la confection d'hyacinthe, l'orviétan, le diascordium, dans différentes poudres astringentes : il entre aussi, dans des onguents, la toile

de Gautier ; mais alors, étant combiné avec des huiles, il a très peu d'efficacité. En chymie, on s'en sert pour distiller l'acide marin, parceque l'acide vitriolique, qu'il contient, a plus d'affinité avec les terres absorbantes, qu'aucun autre acide ; ainsi il s'empare de la base du sel marin, en chasse cet acide & l'oblige de monter dans le récipient.

BOLETUS CERVINUS. *Voyez* TRUFFES DE CERF.

BOLS. On donne ce nom à un remede de consistance molle, mais pourtant plus solide que les opiats.

Il y a des bols purgatifs, altérants & roborants.

Les *bols purgatifs* se font de moëlle de casse, ou de quelqu'autre électuaire qu'on tient dans les boutiques, (de catholicon par exemple, de diaphœnic, de diaprun) & de poudres purgatives. La dose de la moëlle de casse ou des électuaires ne doit pas excéder le poids d'une once ; & celle des poudres purgatives, le poids d'un gros. Les poudres, qui entrent dans la composition des bols purgatifs, sont ordinairement celles de rhubarbe, de senné quelquefois, de la racine de jalap, de la résine de scammonée, de diagrede, d'*aquila alba* ou mercure doux, & d'æthiops minéral.

Les *bols altérants* sont faits de conserves, de confections & de poudres altérantes. Les conserves se prescrivent à la dose d'un gros & demi ; les confections, à la dose d'un gros ; les poudres, à la dose d'un demi-gros.

Les bols altérants se donnent pour fortifier l'estomac dans les mauvaises digestions, dans la foiblesse de ce viscere ; dans la perte d'appétit, & dans les flux de ventre.

Les *bols roborants* ne sont plus d'usage : mais,


Bon Henri,
Bonus Henricus.
a. 1.

si on les ordonne, on doit les préparer avec des conserves, des confections & des poudres odorantes; ensorte que le poids de tous les ingrédients n'excede pas deux ou trois gros; parceque les remedes, qui entrent dans la composition de ces bols, sont très chauds, & qu'à une dose trop forte, ils agitent violemment le sang. Les bols roborants peuvent être employés pour rétablir les forces, après de longues & grandes maladies : ils sont principalement utiles aux vieillards, & à ceux que des hémorrhagies considérables ont épuisés.

BON HENRI. *Bonus Henricus*, & *Tota Bona*, off. *Chenopodium folio triangulo*, TOURN. Inst. rei herb. *Lapathum unctuosum*, *folio triangulo*, C. B. Pin. 115. *Rumex unctuosus*, TRAG. 319. *Spinacia sylvestris*, MATTH. *Mercurialis*, Anglor. *Chenopodium foliis triangulari-sagittatis*, *integerrimis*, LINN.

Sa racine est jaunâtre, épaisse, fibreuse, âcre, amere. Il s'en éleve un grand nombre de tiges, cannelées, creuses, légerement velues; quelques-unes sont rampantes. Ses feuilles, ainsi que celles de l'arroche & du pied de veau, sont triangulaires, lisses en dessus, & couvertes en dessous d'une fine farine, portées sur de longues queues, & alternes; elles ont une saveur un peu nitreuse. Du sommet des tiges sortent des fleurs ramassées en épi; petites, sans pétales, composées de plusieurs étamines jaunes, qui s'élevent d'un calyce découpé en plusieurs parties. Le pistil devient une petite semence arrondie, applatie, approchante de la figure d'un rein, noire, lorsqu'elle est mûre, contenue dans une capsule qui a la figure d'une étoile, & qui étoit le calyce de la fleur.

Cette plante croît le long des chemins & des

haies, ſur les vieux murs : elle ſe cultive avec les herbes potageres.

Comme aliment, le bon henri nourrit peu, lâche le ventre, & eſt émollient.

Il eſt vulnéraire & hydragogue, ſi, encore récent, on l'applique ſur les parties œdématiées : *Dillenius* (A. N. C. *vol.* j, *obſ.* 57) dit avoir appris avec étonnement d'un bouvier ces propriétés. La poudre du bon henri, mêlée à une eſpece de pommade, a guéri la gale ſous ſes yeux. Ses feuilles contuſes, & réduites en liniment avec du beurre frais, appaiſent les douleurs des hémorrhoïdes.

Cette plante eſt encore émolliente, & ſon ſuc déterſif.

BON HOMME. *Voyez* Bouillon-blanc.

BONNE DAME. *Voyez* Arroche blanche.

BONNET DE PRÊTRE. *Voyez* Fusain.

BONNETS ou CUCUPHES. *Voyez* Cucuphes.

BORAX. C'eſt une ſubſtance cryſtalline, ſaline, d'une ſaveur lixivieuſe : elle nous vient de Perſe, de Moſcovie, de l'Inde. On en diſtingue de deux eſpeces, l'une brute, & l'autre rafinée ; telle que les Hollandois nous l'apportent.

L'origine & la nature du borax nous ſont inconnues ; ce que nous appellons borax aujourd'hui differe abſolument du borax des anciens. Les anciens Grecs l'appelloient *auri-colla*, *chryſocolla*, *gluten auri*, *capiſtrum auri*, en François, *colle d'or* ; parceque cette ſubſtance ſert aux orfévres, pour faciliter la fuſion des métaux & les ſouder.

On croit que la chryſocolle des anciens Grecs eſt la ſubſtance dont parle Pline, & qu'il déſigne ſous le nom de *ſanterna*. D'autres veulent que ce ſoit le *natrum* des anciens, *ex quo conficitur borax*. Au reſte,

reste, je l'ai déja dit, nous avons peu de connoissances sur la nature du borax; tout ce que nous sçavons, c'est le pays d'où on le tire : voyons d'abord ce que les anciens comprenoient sous ce nom.

Le borax des Arabes, dit Sérapion, est une substance saline, blanche, de la saveur du nitre d'Egypte, qui est une substance alkaline fixe; mais on ne peut pas prononcer que ce soit la même chose.

La *chrysocolle* des anciens est de deux especes; sçavoir, la naturelle & la factice : la naturelle se tire des mines de cuivre. On la divise en pure & impure. La premiere se trouve dans ces mines de cuivre sous la forme de grains de sable d'un beau verd : elle étoit fort estimée pour la peinture, & non pour la médecine : cette chrysocolle n'étoit qu'une pure efflorescence du cuivre. L'impure se tiroit par les lotions de la mine; &, comme c'étoit une substance métallique, elle se précipitoit dans la lotion.

La chrysocolle artificielle se divisoit en simple & en composée. La simple, dit Pline, se faisoit avec de l'urine d'un jeune garçon, du verd de gris & du nitre : d'autres auteurs défendoient le nitre, d'autres le verdet; mais ils se servoient, pour broyer ces matieres, d'un pilon de cuivre; ce qui revient au même. Cette chrysocolle est âcre, & ne pouvoit s'employer qu'à l'extérieur.

La chrysocolle, composée ou herbacée, se faisoit, en prenant la chrysocolle naturelle : ils la calcinoient, la mêloient avec un peu d'alun, & une certaine herbe qui lui donnoit une teinture jaune.

Voilà tout ce que nous avons dans les auteurs anciens au sujet des substances qui peuvent avoir

quelque rapport à notre borax; mais elles en sont absolument différentes : toutes ces substances, pour la plûpart, étant métalliques, ne se fondent point dans l'eau; notre borax y est très dissoluble : elles participent de la nature du cuivre, & ainsi elles sont émétiques à un très haut degré; elles peuvent même faire périr dans le vomissement. Notre borax ne l'est point-du-tout, si ce n'est le borax brut, encore en faudroit-il une grande dose, & cette vertu ne lui viendroit qu'en conséquence de quelques parties arsénicales, dont on le prive, en le purifiant.

Il se fond sur le feu, se boursoufle comme l'alun; mais il ne se calcine jamais : il n'en est pas de même de ces substances; donc notre borax en est entiérement différent.

Les sentiments sont assez partagés sur sa nature & son origine. On dit que les Persans ramassent l'eau qu'ils trouvent dans les mines de cuivre, & le limon qui y est aussi; qu'ils creusent des fosses; & que de ce limon dont ils forment une pâte avec différentes graisses d'animaux, ils enduisent toutes leurs fosses; qu'ils font évaporer l'eau de la mine jusqu'à un certain point, puis la transportent dans ces fosses ainsi enduites, les recouvrent avec le même limon en pâte, & les laissent trois à quatre mois en cet état; qu'après ce temps, ils en font l'ouverture, & qu'ils y trouvent le borax brut tout fait. Je crois ce sentiment erroné; car, si cela étoit vrai, notre borax ne seroit autre chose qu'un vitriol cuivreux : or nous sçavons que notre borax ne participe nullemment du cuivre; donc ce sentiment est erroné.

Hermann dit que, dans l'Inde, il y a une terre nitreuse que les habitants prennent, lessivent, filtrent, évaporent, mettent crystalliser, & en tirent

le borax : selon lui, c'est avec raison qu'on a dit le borax être le *natrum* des anciens, *ex quo conficitur borax;* mais ce sentiment est faux : si cela étoit, le borax seroit tout-à-fait dans les terres nitreuses; ce qui n'est pas, comme l'expérience le prouve.

Tournefort dit qu'il se tire de certaines pierres talqueuses; mais il n'en apporte point de preuves: ainsi jusqu'à présent nous n'avons rien de solide sur la nature du borax; ce qui seroit très avantageux, vu le grand commerce qu'on en fait.

Si on distille du borax, sur une livre on obtiendra sept onces d'une eau aigrelette; & ce qui restera dans la cornue, participera encore de la nature du borax, se vitrifiera de même, au lieu de se calciner, & résistera à la plus grande violence du feu; ce qui nous donne pour toute connoissance que le borax prend la moitié de son poids d'eau dans sa crystallisation.

Si on le distille avec du bol, il répandra une vapeur urineuse : cette vapeur ne peut venir du bol; donc il y quelque matiere urineuse dans le borax : voilà une bien légere connoissance de sa nature.

Si on mêle une dissolution de borax avec une dissolution de vitriol, l'acide vitriolique quitte sa base, s'empare du borax; & sa terre ferrugineuse se précipite sous la forme d'ochre; d'où l'on doit conclure que l'acide vitriolique a plus d'affinité avec la base du borax, qu'avec les substances métalliques; ce qui porte à croire que la base du borax est une terre absorbante, ou crétacée, ou un alkali fixe.

Une dissolution de borax donne la couleur verte aux teintures bleues des végétaux; donc il y a, dans le borax, un alkali qui n'est pas absolument saoulé d'acides. Cette dissolution donne la couleur

jaune à la diſſolution de ſublimé corroſif; ce qui eſt le propre des alkalis : cependant cette diſſolution du borax ne fermente pas avec les acides; ce qui prouve qu'il faut qu'il y ait une matiere huileuſe qui empêche les acides d'y mordre; d'où l'on peut conclure que le borax eſt un ſel neutre formé d'un alkali avec un peu d'acide & d'une matiere huileuſe. M. Geoffroi eſt de ce ſentiment ſur la ſeule preuve qu'il répand des vapeurs volatiles urineuſes.

L'acide, ſuivant toutes les apparences, eſt l'acide vitriolique; la baſe alkaline eſt de nature vitreſcible, puiſque le borax ſe vitrifie, au lieu de ſe calciner.

Le borax brut ſert ſeulement dans les arts : pour la médecine, on choiſit du borax raffiné qui nous vient de Hollande. Il faut le choiſir blanc, beau, de l'apparence de l'alun, d'une ſaveur âcre alkaline, un peu urineuſe. On le diſtingue de l'alun, en ce qu'il ne ſe calcine point ſur le feu comme cette ſubſtance : on le diſtingue du ſel gemme, en ce qu'il ne décrépite point ſur le feu.

On a dit le borax fondant, diurétique, emménagogue; pour moi je crois qu'il n'a point de vertus, que les autres ſels neutres n'aient à un plus haut degré; & qu'ainſi c'eſt un petit remede. Quand je l'ai employé comme ſpermatopée, vertu que lui accorde Cartheuſer, je l'ai mêlé aux cantharides; auxquelles ſeules je dois tout l'effet que j'en ai eu. A l'extérieur, il eſt bon dans les pommades; & eſt coſmétique, puiſqu'il leve les taches d'encre; auſſi Charas le faiſoit-il entrer dans ſon *aqua columbarum coſmetica :* il convient auſſi dans les maladies de la peau pour deſſécher les dartres & les gales, & raffermir les chairs des vieux ulceres.

On tire du borax le *ſel ſédatif* de M. Homberg.

Voici ſon procédé : il faiſoit fondre dans l'eau le ſel du colcothar ; il mêloit cette diſſolution avec une diſſolution de borax ; l'acide vitriolique lâchoit ſa baſe métallique, elle ſe précipitoit dans le fond de la diſſolution en forme d'ochre, il décantoit la liqueur, & il la diſtilloit : d'abord il montoit un phlegme, puis il ſe ſublimoit des fleurs fort blanches par floccons : c'eſt le ſel ſédatif.

On peut, au lieu du ſel de colcothar, employer le colcothar même ; & mettre égale quantité de diſſolution de colcothar, après avoir filtré, & de borax : &, après que l'ochre ſera précipité, décanter, évaporer dans un alambic au feu de ſable, juſqu'à ce que la liqueur commence un peu à s'épaiſſir ; alors on adapte un chapiteau, on donne un feu doux : il monte d'abord, dans le récipient, une ſéroſité aigrelette, puis le ſel ſédatif ſe ſublime, & entre au haut du chapiteau en très bons floccons. La ſéroſité aigrelette, qui eſt dans le récipient, contient auſſi du ſel ſédatif ; & on peut l'avoir, en la reverſant dans l'alambic, & procédant comme ci-deſſus. On réitere ces cohobations huit à dix fois, juſqu'à ce qu'on ait tout le ſel ſédatif.

Au lieu de la diſſolution de colcothar, on peut verſer l'huile de vitriol ſur une diſſolution de borax, & diſtiller comme il a été dit.

Ces procédés avoient porté à croire que le ſel ſédatif réſultoit de l'union de l'acide vitriolique avec le borax ; mais M. Geoffroi a démontré qu'on peut faire ce ſel avec l'acide nitreux & l'acide marin. M. Baron a prouvé qu'on pouvoit le faire de plus avec tous les acides végétaux.

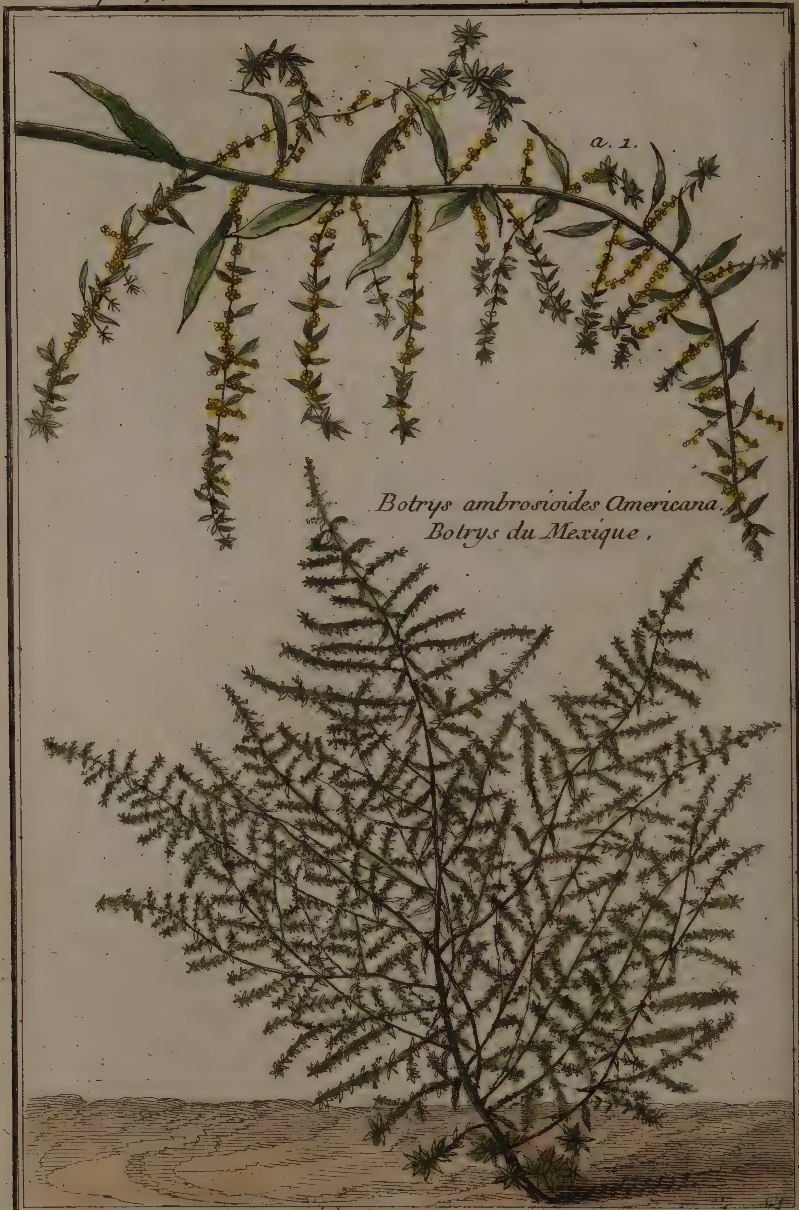
On peut auſſi avoir le ſel ſédatif par la cryſtalliſation : on met de l'huile de vitriol ſur une diſſolution de borax ; on évapore un peu l'humidité, & on met cryſtalliſer : on obtient le ſel ſédatif ; mais

il est moins blanc que le premier, plus pesant & plus contraire à la poitrine.

Le sel sédatif est très léger, en beaux floccons formés en petites lames comme du talc. Il a très peu de saveur; il est peu dissoluble dans l'eau, encore faut-il qu'elle soit chaude : il est fixe comme le borax & se vitrifie comme lui sur le feu. Il ne s'est sublimé dans la distillation, que parcequ'il a été enlevé par les matieres aqueuses. Sa nature ne nous est pas plus connue que celle du borax. Ce sel est tout fait dans le borax; c'est lui qui le caracterise. M. Homberg a dit que ce sel est anodyn, calmant, nervin; qu'il convient dans toutes les fievres ardentes; qu'il tempere le mouvement impétueux des humeurs; dans les fievres aiguës; dans les vapeurs hypochondriaques & hysté ques; qu'un grain sur la langue éloigne l'accès h pochondriaque. Il l'a vanté dans toutes les affect ons des nerfs, convulsions, épilepsies, délire. Il a dit qu'il convenoit par-tout où il s'agissoit de calmer, & qu'il n'avoit point le défaut des anodyns; c'est-à-dire, de suspendre les excrétions; qu'il procuroit un sommeil tranquille, sans que le malade sentît aucune chose à son réveil; qu'après son sel, il ne faut point donner de purgatifs capables de fermenter. Il l'a défendu dans les poitrines délicates, & les inflammâtions des premieres voies. On le prescrit à la dose de dix, vingt, trente, quarante grains; on ne craint rien de le donner à certaine dose, mais toujours dans une liqueur chaude. Au reste, je m'en suis servi, & je n'en ai jamais vu de bons effets: je crois que c'est un petit remede. M. Baron est de mon sentiment.

BOTRYS VULGAIRE, *ou* Piment. *Botrys ambrosioïdes vulgaris*, C. B. Pin. *Chenopodium ambrosioïdes folio sinuato*, Tourn. Inst. rei herb. *Atri-*


Botrys ambrosioides vulg.
Botrys vulgaire.
a. 1.
a. 4.


a. 1.
Botrys ambrosioides Americana.
Botrys du Mexique.

plex odora, seu suave-olens, Mor. *Chenopodium foliis oblongis dentato-sinuatis, racemis nudis multifidis*, Linn.

Sa racine est perpendiculaire, un peu fibreuse, petite, blanche. À la hauteur d'environ un pied, s'en éleve une tige droite, cylindrique, velue, divisée depuis le bas en plusieurs petits rameaux chargés de feuilles alternes. Ainsi que celles du chêne, ses feuilles sont profondément découpées des deux côtés, portées sur de longues queues d'abord rouges, & ensuite pâles. Ses fleurs, qui sont petites, gluantes, nombreuses, naissent au haut des tiges & des rameaux, disposées en long bouquet comme un épi : elles sont sans pétales, mais elles ont plusieurs étamines qui sortent d'un calyce verd, découpé en plusieurs quartiers. Chaque fleur donne une graine semblable à celle de la moutarde, mais plus petite.

Toute la plante est aromatique, son odeur est forte & assez agréable, sa saveur un peu âcre, aromatique : elle est enduite d'un mucilage résineux, qui tache les mains, quand on la cueille.

Elle croît en Toscane, dans la Calabre, dans la Provence, le long des ruisseaux & des fontaines, aussi bien que dans les lieux arides & sablonneux.

Suivant Emm. Konig, elle abonde en sel volatil aromatique huileux.

Botrys du Mexique. *Botrys ambrosioïdes americana*, off. *Botrys ambrosioïdes mexicana*, C. B. Pin. *Epazotl, seu Atriplex odorata mexicana*, Hernand. 159. *Chenopodium ambrosioïdes mexicanum*, Tournef. Instit. 506. *Chenopodium suave-olens, foliis longioribus, mexicanum*, Rupp. Fl. Jen. 339. On l'appelle aussi en françois Ambrosie.

Sa racine est oblongue, brune, garnie de fibres capillaires, blanche en dedans. Sa tige, qui croît

à la hauteur d'un pied environ, eſt cylindrique; cannelée, parſémée de quelques poils légers. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles de l'arroche ſauvage, ſont d'un verd pâle, oblongues, ſinuées, placées ſans ordre ſur la tige. Ses fleurs ſont jaunâtres, comme dans l eſpece précédente; comme elle auſſi, ſon odeur eſt forte ſans être déſagréable; & ſa ſaveur aromatique. Mais elle fournit par l'analyſe plus d'huile & de ſel volatil urineux, que le botrys vulgaire.

Ces deux plantes ont les mêmes vertus, & peuvent s'employer indifféremment. Quelques-uns pourtant penſent que le botrys vulgaire eſt préférable à celui du Mexique. On les met au nombre des plantes pectorales, carminatives, emménagogues, antiſpaſmodiques. On les dit excellentes contre l'aſthme, la toux convulſive, la cardialgie, le gonflement des hypochondres, & l'affection hyſtérique, tant intérieurement, qu'extérieurement. On fait prendre, dans ces cas, l'eau diſtillée par cuillerée.

Le *botrys du Mexique* a été vanté comme un puiſſant lithontriptique par GOERIZIUS, *Breſlav. tent.* vj, p. 2026; & par KRAMER, *Commerc. norimb.* 1735, p. 44; & comme antiſpaſmodique, ſudorifique, diurétique en infuſion, *Primit. med. Polon. vol.* ij, pag. 245. Quelques-uns ont dit qu'elle étoit d'un bon ſecours dans la vérole; mais CL. WAGNER, (*Commerc. norimb.* 1735, p. 363) n'a point reconnu qu'elle eût aucune vertu remarquable, pour ce mal.

BOUC. *Voyez* CHEVRE.

BOUCAGE. *Voyez* l'article des SAXIFRAGES.

BOUES DES EAUX DE SAINT-AMAND. *Voyez* CHARBON DE TERRE.

BOUGIE. *Candela*, ſeu *Virga cerata*. Petite

verge cirée, faite en façon de cierge; & destinée à être introduite dans l'urethre, pour le dilater, ou pour porter dans ce canal les remedes convenables aux maladies qui y ont leur siege.

Les bougies sont de deux sortes; les unes *simples*, les autres *composées*.

Les *bougies simples* sont faites d'une mêche garnie de cire, ou de toile cirée & roulée en forme de petit cierge. Ce sont les plus commodes. On en en fait aussi de corde à boyau ou de plomb. Elles sont plus ou moins longues, suivant l'âge du malade. Leur grosseur est proportionnée au diametre de l'urethre : leur effet n'est que de maintenir le canal de l'urethre dilaté.

Les *bougies composées* sont celles dans lesquelles on mêle quelques médicaments capables de consumer les excroissances ou carnosités de l'urethre.

Il y en a de *grandes* & de *petites*.

Les *grandes* sont de la longueur des simples; le mêlange de la poudre ne doit se trouver que dans l'endroit qui s'applique sur le mal.

Les *petites* ne sont que de petits morceaux de bougie composée, qu'on introduit dans le canal par le moyen d'une cannule ou sonde creuse. On enfonce la bougie jusqu'à l'excroissance avec un stylet qui remplit exactement la cavité de la cannule, & qui n'excede sa longueur que d'une ligne ou deux; à cette bougie est attaché un fil qu'on laisse sortir en dehors, pour la retirer quand il est nécessaire, & empêcher qu'elle ne tombe dans la vessie : on lie légerement ce fil autour de la verge.

Quand on se propose de dilater l'urethre, il faut commencer par introduire une bougie mince, & ne passer à une grosse, que par gradation. Col de Vilars.

BOUILLON BLANC mâle; *ou* Molène; *ou* Bon-Homme. *Thapsus barbatus*, off. *Verbascum mas latifolium luteum*, C. B. Pin. 239. TOURN. Inst. rei herb. 146. *Verbascum mas, & Candela regia*, LOBEL. observ. 303. *Verbascum foliis utrinque tomentosis decurrentibus*, LINN. *Verbascum foliis ovato acutis tomentosis, floribus in spicâ densissimâ sessilibus*, HALL. helv. 509.

Sa racine est simple, oblongue, assez grosse, ligneuse, blanche, fibreuse, bisannuelle. Sa tige, qui s'éleve de quatre à cinq pieds, est grosse, ronde, ligneuse, revêtue d'une espece de laine. Ses feuilles sont grandes, longues, larges, molles, cotonneuses, blanches des deux côtés. Ses fleurs sont des rosettes à cinq quartiers, jointes les unes aux autres en touffe, jaunes. Ses fruits sont des coques ovales, terminées en pointes, partagés en deux loges, où sont contenues plusieurs graines menues, noirâtres, anguleuses.

On trouve cette plante par-tout; dans les chemins, sur le bord des chemins, dans les décombres, dans les champs.

Elle fleurit en Juin, Juillet & Août.

BOUILLON BLANC femelle. *Thapsus barbatus alter, seu femina*, off. *Verbascum femina flore luteo magno*, C. B. Pin. 239. TOURNEF. Instit. 147. *Verbascum maximum luteum meridionalium, odoratum luteum*, J. B. append. 871. *Verbascum maximum album femina, flore subpallido*, LOBEL. Icon.

Sa racine est simple, grosse, longue, ligneuse, blanche, bisannuelle. Sa tige s'éleve de quatre à cinq pieds, & même davantage : elle est ronde, grosse, dure, lanugineuse, un peu branchue. Ses feuilles sont rondes, longues, blanches, molles, lanugineuses. Ses fleurs ressemblent à celles du bouillon


a. 1.
a. 2.
Verbascum foemina.
Bouillon blanc femele.
Verbascum Mas.
Bouillon blanc mâle.

bouillon blanc mâle : elles ſont communément jaunes, quelquefois blanches ou pâles; elles ont cinq étamines, dont les ſommets ſont de couleur de pourpre; d'une odeur aſſez agréable. Aux fleurs, ſuccedent des capſules preſque rondes, à deux loges, où ſont renfermées quelques graines brunâtres, anguleuſes.

On trouve auſſi cette eſpece par-tout : ſa fleur ne paroît que la ſeconde année ſur la fin de l'été, ou en automne.

Les feuilles de bouillon blanc rougiſſent aſſez le papier bleu; ſes fleurs le rougiſſent davantage.

Les deux eſpeces s'emploient indifféremment : elles ſont du nombre des émollientes.

Les feuilles, pilées ou écraſées dont on a fait une eſpece d'onguent, guériſſent les ulceres récents. On fait une décoction de ces mêmes feuilles avec les fleurs, on la preſcrit avec ſuccès pour calmer les douleurs hémorrhoïdales & néphrétiques, appaiſer les épreintes & la dyſenterie. A l'extérieur, elles ſont bonnes contre les inflammations & les tumeurs, ſur-tout ſi on les met cuire dans du lait; Boccon. *Obſ.* p. 133. Elles conviennent auſſi pour les hémorrhoïdes internes, & pour faire des gargariſmes dans l'eſquinancie.

Le ſuc des fleurs putréfiées a été employé avec ſuccès contre les maux de l'anus, par Boccone, *Obſ.* pag. 135, & par Craton contre les douleurs de la goute. L'infuſion des fleurs eſt ſouvent employée par les Italiens, & l'étoit par Dekker, contre la phthiſie, & l'hæmoptyſie.

Sa racine eſt aſtringente; auſſi étoit-elle preſcrite par les anciens dans du vin contre le flux de ventre.

En décoction, elle ſoulage la toux opiniâtre & invétérée; elle eſt bonne contre les convulſions &

les hernies : si on en frotte les dents, elle en appaise les douleurs ; VOGEL.

BOUILLONS ; *Juscula.* On appelle *bouillon* un médicament liquide préparé avec la viande seule, ou avec la viande à laquelle on ajoute différents simples.

Le bouillon ne différe du julep, que par la coction ; de l'apozême, en ce que l'on met cuire, avec des simples, la chair de mouton, de veau, d'agneau, ou de chevreau, un jeune poulet, ou un vieux coq, des viperes séchées ou nouvellement tuées, des écrevisses de rivieres.

La décoction des simples, dans les bouillons, est moins désagréable pour les malades ; ainsi on doit préférer les bouillons aux juleps & aux apozêmes, lesquels conservent toujours le goût des simples & des autres ingrédients ; ce qui rebute souvent les malades : d'ailleurs comme les bouillons se prennent pendant neuf ou dix jours, leur effet est plus marqué que celui des juleps & des apozêmes.

La dose des ingrédiens est la même pour les bouillons, que pour les juleps & les apozemes ; il ne doit pas y avoir plus de dix onces de liqueur.

Les bouillons se divisent en altérants, & en altérants purgatifs.

On ne prépare plus, comme les anciens, les bouillons restaurants : il prenoient un vieux coq, une perdrix, un chapon gras, des plantes aromatiques, des confections cordiales, des feuilles d'or, &c. ils mettoient distiller le tout au bain-marie, & faisoient prendre aux malades cette liqueur distillée. Cette préparation n'a aucune vertu, & ne peut produire aucun effet. Quoi de plus ridicule ? Ne se mocqueroit-on pas de quiconque prescriroit, pour boisson à un malade, l'eau qui se rassemble au couvercle du vase où l'on a mis cuire les viandes ; & feroit jetter comme inutile le bouillon contenu dans le vase.

Les bouillons apéritifs & atténuants, préparés, ſuivant l'ordonnance des médecins anciens, avec un vieux coq vuidé, & farci de ſubſtances apéritives & aromatiques, ne ſont plus aujourd'hui d'uſage. Ils étoient recommandés pour l'aſthme, pour atténuer, diſoient-ils, la pituite groſſiere & viſqueuſe, qui, par des routes imaginaires, tomboient du cerveau ſur la poitrine. Mais on ſçait par expérience qu'on traite mieux cette maladie par des adouciſſants & de légers apéritifs, que par des remedes chauds.

Tout le monde ſçait la maniere de faire les bouillons : ce doit être dans une marmite de terre exactement fermée d'un couvercle, mais ſans être lutée, comme quelques médecins cependant le conſeillent.

Pour bien préparer un bouillon, il eſt important de faire blanchir la viande ; cette méthode eſt très-bonne non-ſeulement pour les bouillons deſtinés aux malades, mais encore à ceux qui ſont en ſanté. On le fait dans une baſſine de cuivre, ou dans une terrine ; ou dans une marmite ordinaire, dans laquelle la viande doit bouillir pendant quelque temps, & être écumée à meſure que l'écume monte ; on retire enſuite la viande de cette eau qu'on jette ; car elle eſt devenue trouble, ayant diſſout le ſang & la lymphe qui étoient coagulés dans l'interſtice des fibres : il faut alors remettre avec de nouvelle eau dans un autre vaſe cette viande, où on la fera bouillir pour l'écumer une ſeconde fois, & en préparer un bouillon.

On preſcrit des bouillons de différentes ſortes, ſuivant les maladies qu'on a en vue de combattre ; par exemple, pour adoucir l'acrimonie du ſang ; pour lever les obſtructions des viſceres ; pour procurer la ſortie de la ſéroſité épanchée & amaſſée

dans la poitrine ou le bas ventre; pour exciter l'écoulement des regles, & modérer celui qui est excessif; pour arrêter le crachement de sang, & les autres hémorrhagies; pour modérer & guérir les accès d'épilepsie; pour appaiser la toux; pour déterger les ulceres internes; & dans les maladies de la peau, pour aider & faciliter la transpiration ou la sueur.

Bouillons de viperes. *Voyez* Vipere.

Bouillons de poumons de renard. *Voyez* Renard.

BOULEAU. *Betula*, off. C. B. Pin. 477. Tourn. Inst. rei herb. 588. *Populo albæ similis in Alpibus*, Cæsalp. 322. *Betula foliis acuminatis serratis*, Linn.

Tantôt cet arbre s'éleve assez haut, tantôt ce n'est qu'un arbrisseau. Ses rameaux sont menus, flexibles, & la plus grande partie est inclinée vers la terre. L'écorce extérieure du tronc & des gros rameaux est raboteuse, épaisse, blanchâtre : l'intérieure est très mince, lisse, unie, luisante. L'écorce extérieure des petits rameaux est de couleur de châtaigne. Le bois du tronc & des rameaux est blanc. Les feuilles, qui paroissent les premieres, sont pliées & crêpues, d'un beau verd, arrondies, pointues, semblables à celles du peuplier noir, mais plus petites; moins lisses, dentelées à leur contour, un peu épaisses, odorantes, d'une saveur amere.

Voici comment les fleurs & les fruits de cet arbrisseau sont décrits par M. Tournefort, (*Hist. des plant. des environs de Paris.*)

Les chatons ont la figure de vermisseaux; ils poussent dans le mois d'Avril, longs d'un pouce & demi, épais d'environ deux lignes, composés de plusieurs feuilles rougeâtres, coupées en fer de


Betula.
Bouleau,
a. 4.
a. 1.
b. 1.
b. 1.
b. 1.
Bistorta.
Bistorte,
b. 4.

pique, longues de deux lignes, attachées autour d'un pivot qui eſt au milieu du chaton, & poſées par écailles couchées les unes ſur les autres avant qu'il ſoit épanoui : ces feuilles, dans la ſuite, ſont un peu écartées par une touffe de quatre ou cinq ſommets qui naiſſent au-deſſous de chaque feuille autour de la partie par laquelle elle tient au pivot. Ces ſommets ſont grêles, longs d'une ligne, jaunâtres, quelquefois purpurins : ils s'ouvrent par le milieu comme une porte briſée, & répandent une pouſſiere jaunâtre très fine : ils ſont attachés par des liens ſi courts, qu'on ne ſçauroit les appeller des étamines. Il y a encore quelques petites feuilles très délicates, qui naiſſent parmi les ſommets.

Les jeunes fruits pouſſent en même temps que les chatons, & ſur les mêmes branches, mais dans des endroits ſéparés. Chaque fruit reſſemble à un petit vermiſſeau, long de demi-pouce, épais d'une ligne, compoſé de petites écailles vertes, dont la pointe eſt rabattue vers le pédicule, & dont l'autre bout eſt attaché à un pivot qui eſt au milieu du fruit. On trouve, ſous chaque écaille, l'embryon de la graine avec quatre ou cinq petites plumes purpurines très déliées : ces jeunes fruits prennent enſuite la forme d'un cylindre, long d'un pouce, épais de trois ou quatre lignes, obtus par les deux bouts, & dont les écailles, qui ſont brunes quand la graine eſt mûre, ont plus de deux lignes de long, & ſont coupées en trefle. Les ſemences, qui ſont ſous ces écailles, ſont plattes, brunes, longues d'une ligne, preſqu'ovales, bordées de chaque côte, de deux aîles beaucoup plus grandes que la ſemence, plus pâles, arrondies, aſſez ſemblables à celles d'un petit papillon. Cette graine eſt mûre en automne, & même on la trouve en-

core ſur l'arbre pendant l'hyver & dans le printemps ſuivant.

Sur la fin de l'hyver, le bouleau eſt plein de ſuc, & répand des larmes; ſi l'on fait une inciſion à ſon tronc ou à ſes branches, il en ſort une liqueur douce & bonne à boire : un ſeul rameau en donne en un jour plus de huit ou dix livres. Cette liqueur eſt ſouvent pour les bergers une boiſſon qui les déſaltere.

Ce ſuc eſt clair, limpide, dit M. VOGEL; d'une ſaveur agréable & acidule. VAN HELMONT (*Tract. de lithiaſ.* c. 8, §. 24) le recommande comme un préſervatif, & un remede contre le calcul. C'eſt un ſi puiſſant diurétique, qu'il a cauſé le diabetes, dit SPIES, *de herb. antinephrit.* Mais il n'eſt véritablement bon qu'au commencement du printemps : ce ſuc n'a plus de ſaveur, dès que l'arbre a pouſſé des feuilles. Il guérit la gale, ſi l'on en boit tous les matins une demi-livre; ce qui a été éprouvé par BASS (*dec.* 4, *obſ.* 10, p. 322) : il eſt également utile contre le ſcorbut & la jauniſſe. M. LINNÆUS (*Flor. ſuec.* p. 776) dit qu'on peut en préparer un ſucre; & la liqueur du bouleau, qui a fermenté avec ce ſucre, devient un vin qui a le goût du muſcat, BLAIR, *Pharm. bot.* p. 160. Avec des prunes & des groſeilles, on en compoſe une eſpece de cidre; on peut auſſi s'en ſervir pour faire de la biere.

Les feuilles du bouleau ſont apéritives, réſolutives, déterſives. Cuites dans l'eau, & appliquées en forme d'épithêmes, elles ſont bonnes, ſuivant HOFFMANN, contre l'hydropiſie & la gale. L'écorce & les rameaux tendres ont la même vertu.

BOULE DE MARS. *Voyez* FER.

BOURDENE BLANCHE. *Voyez* VIORNE.

BOURGENE, *ou* Aune noir. *Frangula*, Do-


Bourgene ou Aune noir. Frangula.
a 1.
a 1.
a 2.

DON. *Alnus nigra baccifera*, C. B. Pin. 428. *Rhamnus inermis floribus monogynis hermaphroditis*, LINN. *Frangula ora folii integra*, HALL. Helvet. 164.

Arbrisseau, dit LÉMERY, qui pousse plusieurs tiges à la hauteur de neuf ou dix pieds, grosses comme le pouce, droites, se divisant en plusieurs rameaux; son écorce est noire en dehors, jaune, safranée en dedans. Elle couvre un bois blanc & fragile, qui renferme un peu de moëlle roussâtre. Ses feuilles sont semblables à celles de l'aune ou du cerisier, mais un peu plus rondes & plus noirâtres. Ses fleurs sont petites, à plusieurs feuilles blanches, disposées en rond dans les échancrures du calyce, qui est un godet évasé & découpé en pointe. A ces fleurs succédent des baies rondes, molles, de couleur verte au commencement, puis rouge & enfin noire, divisées chacune par une espece de fente qui les fait paroître comme composées de deux baies unies ensemble : elles renferment chacune deux ou trois semences plates.

Il croît dans les haies & dans les forêts.

L'écorce moyenne de la bourgêne est jaune, d'une saveur un peu astringente & nauséabonde, dit M. VOGEL; elle purge par bas; &, lorsqu'elle est recente, elle excite le vomissement; ce qui a engagé à l'employer dans la jaunisse, l'hydropisie, les fievres intermittentes, & même dans la gale quelquefois; on la donne en décoction depuis une demi-once jusqu'à six gros, ou en poudre jusqu'à deux gros. L'écorce de la racine a la même vertu; aussi bien que son bois, suivant DALE. On fait de cette écorce un liniment contre la gale. Comme cette écorce est jaune, les teinturiers en font usage.

BOURG-ÉPINE. *Voyez* NERPRUN.

BOURRACHE. *Borrago*, off. *Buglossum latifolium ; Borrago flore cæruleo*, C. B. Pin. 256. *Borrago foliis omnibus alternis, calycibus patentibus*, Linn.

La racine de cette plante est grosse comme le doigt, blanche, fibrée. Ses feuilles sont larges, arrondies, d'un verd foncé, ridées, garnies de petites pointes très fines & saillantes. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, est cylindrique, branchue, velue. Du sommet des rameaux sortent des fleurs bleues pour l'ordinaire, portées sur des pédicules assez longs; elles sont d'une seule piece, divisées en cinq segments aigus; le centre est occupé par cinq étamines noirâtres, réunies par leur pointes en forme de pyramide, & par cinq filets oblongs, purpurins qui portent ces sommets. Du calyce, qui est divisé en cinq parties aiguës, velues, vertes, sort un pistil, lequel est comme environné de quatre embryons qui deviennent autant de graines nues, larges à leur base, terminées en pointe, ridées, noirâtres dans leur maturité.

Le suc, que contient cette plante, est véritablement nitreux, dit Marcgrave (*Mém. de Berlin* 1747, pag. 72). Il est par conséquent très humectant, dit M. Vogel; il appaise l'effervescence des humeurs, & convient dans les fievres ardentes. Il est préférable à la décoction de la plante; on le donne dans la pleurésie & dans la péripneumonie; il favorise l'expectoration, Lazerme, *curat. morb.* *t.* j, p. 173. 177. On voit aussi qu'il appaise l'atrabile, & qu'il dissipe la tristesse des mélancholiques qui s'imaginent voir des spectres & des phantomes.

On a mis les fleurs de la bourrache au nombre des cordiales, mais c'est à tort, dit encore M. Vogel; elles ont seulement la vertu des feuilles.

BOURSE A BERGER. *Voyez* Tabouret.

BOURSETTE.


a.
1.
a.1.
Bourrache,
Borrago.
a.2.


Branc-ursine, ou Branche-ursine.
Acanthus Sativus vel mollis.
a.1.
a.1.
a.2.

BOURSETTE. *Voyez* TABOURET.

BOUSE DE VACHE. *Voyez* BŒUF.

BOUTON DE FEU. *Voyez* CAUTERE ACTUEL.

BRAI liquide. *Voyez* TÉRÉBENTHINE.

BRAI sec. *Voyez* TÉREBENTHINE.

BRANC-URSINE, ou BRANCHE-URSINE; Branc-urſine des Italiens; Acanthe. *Acanthus: ſive Branca urſina*, off. *Acanthus ſativus ſeu mollis Virgilii*, C. B. *Carduus Acanthus*, ſive *Branca urſina*, J. B. *Acanthus foliis ſinuatis inermibus*, LINN.

Sa racine eſt charnue, épaiſſe, ſe répandant de tous côtés, noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans, garnie de chevelus. Ses feuilles ſont longues d'un pied & demi, aſſez larges, molles, liſſes, luiſantes, d'un verd foncé. Sa tige, qui s'éleve de trois pieds, eſt ferme, droite, & terminée par un épi chargé d'une longue ſuite de fleurs d'une ſeule piece, irréguliere, de couleur de chair, taillée en gueule. Du calyce, qui eſt à pluſieurs feuilles vertes, découpées, s'éleve un piſtil, lequel devient un fruit en forme de gland, enveloppé d'un calyce à deux loges; dans chaque loge, eſt une ſeule graine rouſsâtre, applatie, un peu dure.

Cette plante, qui eſt remplie d'un ſuc gluant & mucilagineux, croît en Sicile & en Italie: elle ſe cultive dans les jardins, où elle ſe multiplie de rejettons.

On a mis l'acanthe au nombre des plantes émollientes; elle eſt peu employée ici, mais beaucoup en Italie.

Ses feuilles entrent dans les lavements, les fomentations, les cataplaſmes émollients & ſédatifs.

Sa racine a la même vertu que celle de grande conſoude, à laquelle elle eſt ſemblable par ſa ſub-

ſtance & ſon ſuc viſqueux ; c'eſt-à-dire, qu'elle eſt aſtringente, & qu'elle convient dans le crachement de ſang, & pour les contuſions & les chutes de haut.

Branc-ursine (fausse) ; Branc-urſine bâtarde ; Branc-urſine des Allemands. *Voyez* Berce.

BREBIS. Sous ce nom, les naturaliſtes ont compris un ſeul genre d'animaux domeſtiques, qui ſont : le *bélier* lequel ſert à la reproduction ; le *mouton* ou *bélier* coupé ; la *brebis* qui eſt la femelle ; l'*agneau* qui eſt le petit. Ils l'ont appellé *ovinum* ou *ovillum pecus*. Il paroît que ce genre a porté le nom de la femelle, parcequ'on en nourrit beaucoup plus que de mâles, & qu'on ne forme point de troupeaux de béliers, mais ſeulement de brebis & de moutons. On ne conſerve de béliers, qu'autant qu'il en faut pour perpétuer l'eſpece.

Les noms latins, par leſquels ils ſont déſignés, ſont : *Ovis*, off. *Ovis domeſtica, cujus mas* aries *dicitur, fœtus* agnus, Ray, Syn. quadr. 73. *Ovis cornibus compreſſis lunatis*, Linn. *Aries, Ovis, Vervex, Agnus*, Klein. quadrup. 13. *Aries laniger, caudâ rotundâ, brevi*, Brisson, quadrup. 74.

Lorſqu'on obſerve le Bélier & le taureau à l'extérieur, dit M. Daubenton, on ne trouve que peu de reſſemblance entre ces deux animaux ; mais, ſi l'on pénetre dans l'intérieur, on eſt étonné de n'y appercevoir que des différences légeres ; & l'on voit clairement que leur conformation eſt, à peu de choſe près, très ſemblable : car en comparant les viſceres du bélier avec ceux du taureau, on reconnoît que l'un ne différe guere plus de l'autre à cet égard, que l'âne ne differe du cheval, excepté pour la grandeur. Cependant le ſquélete du bélier, conſidéré relativement à celui du taureau, eſt non-

Aries, Belier.



Ovis, Brebis.



dessiné et [illegible] Garsault

Gravé par Martinet

ſeulement plus petit, mais il eſt auſſi proportionné différemment.

La couleur la plus ordinaire aux *béliers*, aux *moutons* & aux *brebis*, eſt le blanc ſale ou le jaune pâle; il y en a auſſi de bruns noirâtres, & d'autres qui ſont tâchetés de blanc jaunâtre, & de noir. On ſçait qu'ils ſont revêtus, non de poils comme les autres animaux, mais de laine, laquelle eſt compoſée de filaments, forts, minces & flexibles, & contournés de façon qu'un floccon d'une laine friſée, qui n'a que quinze lignes de longueur, peut s'allonger juſqu'à trois pouces trois lignes & même plus, lorſqu'on l'étend en ligne droite.

La phyſionomie de ces animaux eſt décidée au premier coup d'œil, & on peut l'exprimer en deux mots : les yeux gros & fort éloignés l'un de l'autre, les cornes abaiſſées, les oreilles dirigées horizontalement de chaque côté de la tête, le muſeau long & effilé, le chanfrain arqué, ſont des traits bien d'accord avec la douceur & l'imbécillité de cet animal. Il eſt timide, & n'a que de foibles armes. Un bélier ſuffit pour quinze brebis, & même pour vingt ou vingt-cinq.

Le belier, qui vit douze ou quatorze ans, n'eſt bon que juſqu'à huit pour la propagation. Il faut le biſtourner à cet âge, & l'engraiſſer avec les vieilles brebis.

La *chair* du bélier, quoique biſtourné & engraiſſé, a toujours un mauvais goût. Sa ſaveur eſt forte & approche de celle du bouc : elle eſt d'ailleurs plus indigeſte que celle de la brebis, du mouton & de l'agneau.

Le *fiel*, le *ſuif*, la *moëlle* du bélier ſont d'uſage en médecine.

Le *fiel* eſt, dit-on, purgatif; la laine, qui en

eſt imbibée, appliquée ſur le nombril des petits enfants en forme de cataplaſme, leur lâche le ventre. Si on le mêle avec du lait de femme, il déterge & guérit les ulceres des oreilles.

Le *ſuif* & la *moëlle* ſont émollients, anodyns, réſolutifs; l'un & l'autre entrent dans différents emplâtres & onguents.

Le Mouton ou bélier coupé : c'eſt à cinq ou ſix mois qu'on fait cette opération, ou même un peu plus tard; au printemps ou en automne, dans un temps doux.

La *chair* du mouton eſt la plus ſucculente, & la meilleure de toutes les viandes communes. Quand il n'eſt point trop vieux, elle eſt la meilleure de toutes; c'eſt un très bon aliment; il faut le préférer rôtie : toute perſonne peut en uſer. Dans les terreins ſecs, dans les lieux élevés où le ſerpolet & les autres herbes odoriférantes abondent, la chair du mouton eſt de bien meilleure qualité, que dans les plaines baſſes, & dans les vallées humides, à moins que ces plaines ne ſoient ſablonneuſes & voiſines de la mer; parcequ'alors toutes les herbes ſont ſalées : la chair du mouton n'eſt nulle part auſſi bonne, que dans ces pacages ou prés ſalés.

Les anciens ont dit que tous les animaux ruminants avoient du ſuif; cependant cela n'eſt exactement vrai que de la chevre & du mouton; celui du mouton eſt plus abondant, plus blanc, plus ſec, plus ferme, & de meilleure qualité qu'aucun autre. La graiſſe differe du ſuif en ce qu'elle reſte toujours molle, au lieu que le ſuif durcit en refroidiſſant. C'eſt ſur-tout autour des reins que celui-ci s'amaſſe en grande quantité; & le rein gauche en eſt toujours plus chargé que le droit : il y en a auſſi beaucoup dans l'épiploon & autour des inteſtins; mais ce ſuif n'eſt pas à beaucoup près auſſi ferme,

ni auſſi bon que celui des reins, de la queue & des autres parties du corps. Les moutons n'ont pas d'autre graiſſe que le ſuif; & cette matiere domine ſi fort dans l'habitude de tout leur corps, que toutes les extrémités de la chair en ſont garnies; le ſang même en contient une aſſez grande quantité; & la liqueur ſéminale en eſt ſi fort chargée, qu'elle paroît être d'une conſiſtance différente de celle de la liqueur ſéminale des autres animaux.

On trouve fort ſouvent dans l'eſtomac des moutons, dit M. ANDERSON, dans ſon *Hiſtoire naturelle d'Iſlande*, une boule ronde de la groſſeur d'une bonne pomme, remplie en dedans de laine, de mouſſe, &c. & entourée en dehors d'une croûte de tartre griſâtre & dure. J'en poſſede une, ajoute M. Anderſon, qui m'eſt venue de Norwege, & qui porte, dans mon cabinet, le nom de *tophus ovinus norwagicus.* Ces boules ſe forment ſans doute de la laine & d'autres choſes indigeſtes que les moutons avalent, faute d'autre nourriture; & leur figure ſpécifique vient en partie du mouvement continuel de l'eſtomac qui eſt agité ſans ceſſe par ſes membranes qui ſe croiſent, & le tirent alternativement en des directions oppoſées; ce qui comprime & roule continuellement ces matieres étrangeres. La croûte provient de la viſcoſité de l'eſtomac qui en groſſit le volume, & forme cette enveloppe, à meſure que ces matieres augmentent.

La *peau du mouton* eſt d'un grand uſage dans les arts. On s'en ſert encore en médecine dans les contuſions énormes. On écorche, pour cela, l'animal; on fait ſuer le malade enveloppé dans cette peau: c'eſt une eſpece de bain de vapeur réſolutif, qui ranime les parties, réſout le ſang caillé, & procure de très grands avantages.

On dit que le *fiel* eſt bon pour toutes ſortes d'ul-

ceres, ſpécialement de la cornée : cela peut être ; mais il eſt faux que le fiel d'agneau, à la doſe de trois gouttes, ſoit antiépileptique.

On prépare, avec la *tête* & les *pieds* de mouton qu'on fait bouillir dans de l'eau, une eſpece de bain utile dans l'atrophie & la retraction des membres ; il donne de la ſoupleſſe aux parties. L'eau dans laquelle on a mis cuire une tête de mouton pilée avec ſa laine, ſert à faire des lavements adouciſſants, pour le teneſme & la dyſenterie.

La *laine*, le *ſuif*, la *fiente* du mouton, ont les vertus de ceux du bélier & de la brebis.

La BREBIS eſt en état d'engendrer à un an ; mais il vaut mieux attendre qu'elle ait deux ans. Quelques-unes ont des cornes. Elle porte cinq mois, & met bas au commencement du ſixieme : elle ne donne ordinairement qu'un agneau, & quelquefois deux. Dans les pays chauds, elle peut produire deux fois par an ; mais en France & dans les pays froids, elle ne produit qu'une fois. La brebis a du lait pendant ſept à huit mois, & en grande abondance. *Voyez* LAIT.

La *chair* de brebis eſt mollaſſe & inſipide, & point eſtimée : elle produit des humeurs groſſieres, & de mauvais ſucs.

On ſe ſert en médecine de la *graiſſe*, de l'*œſype*, de la *laine graſſe* avant que d'être lavée, & de ſes *excréments*.

Ainſi que toutes les graiſſes, la *graiſſe* de brebis eſt émolliente & anodyne : elle entre dans pluſieurs pommades.

On appelle *œſype* ou *ſuin* une eſpece de mucilage graiſſeux, en conſiſtance d'onguent qu'on tire de la laine graſſe qui ſe trouve à la gorge & entre les cuiſſes des brebis & des moutons. On lave cette laine, & on la fait bouillir dans l'eau pour la dégraiſſer,

afin qu'elle ſoit en état d'être employée comme d'autre laine : on laiſſe un peu repoſer cette eau ; il nage au-deſſus une eſpece d'écume graſſe, on la ramaſſe ; & l'ayant paſſée par un linge, on la met refroidir, pour la garder. On apporte l'œſype de la Normandie, de la Beauce, du Berri. Le meilleur eſt celui qui eſt nouveau, de bonne conſiſtance, net, de couleur brune, d'une odeur déſagréable, mais, ſans être corrompu ; car il prend quelquefois en vieilliſſant une odeur fétide, d'autres fois il devient dur comme du ſavon. L'œſype eſt émollient, anodyn, réſolutif ; il eſt d'uſage à l'extérieur contre les luxations & les contuſions. Les anciens en faiſoient un grand cas.

La *laine graſſe* ou *lainé ſurge* (*lana ſuccida*) ſe tire en été de la gorge & d'entre les cuiſſes des brebis. Elle eſt chaude, émolliente & réſolutive. On l'applique extérieurement ſur les contuſions & les luxations : elle appaiſe les douleurs de la partie, & y favoriſe la tranſpiration. On s'en ſert pour les maux de gorge, l'eſquinancie, les coups reçus ſur le ſein.

La *fiente* de brebis paſſe pour diſcuſſive & apéritive ; on la dit bonne contre la jauniſſe ; on la donne, depuis une ſcrupule juſqu'à un gros. Extérieurement en cataplaſme, elle amollit les cors des pieds, les verrues, & les tubercules cutanées.

L'AGNEAU a ceci de particulier qu'il reconnoît ſa mere parmi un cent de brebis. Sa *chair* eſt humectante, rafraîchiſſante : il faut en uſer au printemps, & que l'agneau ſoit un peu fort. Cependant, comme elle eſt viſqueuſe, elle engendre de mauvais ſuc, ſur tout ſi l'animal eſt trop jeune.

Les *poumons* paſſent pour adouciſſants : & en cette qualité, on en fait des bouillons dans les maladies de poitrine.

La *présure* est bonne, dit-on, contre les morsures des bêtes venimeuses & les poisons.

La *peau* d'agneau a la même vertu que celle de mouton; on en couvre les parties attaquées de rhumatisme.

Dans le traité *de superfœtatione*, HIPPOCRATE ordonne d'appliquer une peau d'agneau toute chaude sur le ventre des filles, dont les regles sont supprimées.

BROCHET. *Lucius*, off. *Esox rostro plagioplateo*, ARTEDI. *Lupus fluviatilis*; *Tyrannus aquarum*, nonnullorum.

Poisson d'eau douce, écailleux, vorace : il croît jusqu'à cinq pieds de long; il représente un ovale applati très alongé : la tête est longue & plate, diminuant d'épaisseur jusqu'au bout; la mâchoire inférieure avancée au delà de la supérieure; les narines près des yeux : les yeux plats, l'iris jaunâtre, la prunelle ovale, bleuâtre; une rangée de dents à la mâchoire inférieure, alternativement fixes & mobiles; la mâchoire supérieure n'a point de dents aux côtés; mais au bout, elle a une rangée de dents très fines, & trois rangées au palais, toutes mobiles; six nageoires, deux au bas des ouïes, deux au ventre, une vers la queue après l'anus, une au bout du dos, la queue fourchue : toutes les nageoires sont d'un blanc jaunâtre, les écailles assez petites, le dos noirâtre, le ventre blanchâtre. Il est ovipare.

On le trouve par-tout dans les eaux vives & dormantes.

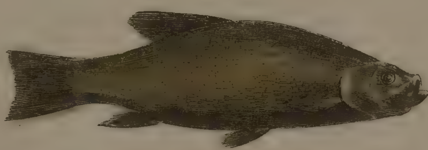
Il vit de tous les animaux qu'il peut attraper, poissons, oiseaux d'eau, rats d'eau, &c. qu'il avale tout vivants.

Sa chair est blanche, ferme, solide, de bon gooû, recherchée : il faut le choisir de médiocre

Carpio, Carpe.



Tinca, Tanche.



Lucius, Brochet.




a.
2.
a.
1.
Brunella.
Brunelle.

groſſeur. Ceux qui ſont d'un tempérament pituiteux, ſe trouvent mal du brochet; de même que ceux qui ont l'eſtomac chaud, ſe trouvent mal de l'anguille, à cauſe de ſa graiſſe.

Différentes parties de brochet ont été & ſont encore d'uſage en médecine.

On croyoit autrefois la *mâchoire* du brochet fondante, lithontriptique : à préſent, c'eſt ſeulement un abſorbant qu'on réduit en poudre. On en peut faire des trochiſques; &, à la doſe d'un demi-gros ou d'un gros, les ſubſtituer au corail & à l'os de ſéche. Elle n'a d'autre vertu, dit M. Vogel, que d'être abſorbante, & d'émouſſer un peu l'acrimonie : on ne la croit plus ſpécifique dans la pleuréſie. Calcinée & réduite en poudre, elle diſſout les tumeurs écrouelleuſes, en en prenant ſouvent, à la doſe de deux ſcrupules.

On a dit que deux *petites pierres* ou *oſſelets*, qui ſe trouvent dans la tête du brochet, hâtoient l'accouchement, purifioient le ſang, étoient emménagogues, diurétiques, lithontriptiques, antiépileptiques : on eſt détrompé; ces deux oſſelets, en poudre, ſont ſeulement abſorbants.

Sa *graiſſe* eſt réſolutive & adouciſſante. Son *fiel* n'a rien de particulier.

BRUIERE. *Voyez* Bruyere.

BRUNELLE. *Brunella; Prunella; Conſolida minor; Symphytum minus*, off. *Brunella major folio non diſſecto*, C. B. Pin. 260. *Prunella, flore minore, vulgaris*, J. B. *Brunella bracteis cordatis*, Linn. *Brunella foliis dentatis, ſpica folio minore*, Haller. Helvet.

Sa racine, qui eſt fibrée, menue, s'étend obliquement. Il s'en éleve, à la hauteur de huit à neuf pouces, des tiges quadrangulaires, branchues, velues. Ses feuilles, qui ont un long pédicule, ſont

d'un verd foncé, ſinuées, arrondies. Ses fleurs, ramaſſées en tête, & diſpoſées par épi, ſont d'une ſeule piece en gueule, & purpurines. Dans le calyce, qui eſt auſſi d'une ſeule piece, ſont renfermées quatre graines arrondies.

Cette plante croît dans les lieux humides : elle ſe trouve aux environs de Paris.

Le ſuc de brunelle rougit le papier bleu : il a une ſaveur légerement amere & un peu aſtringente. La brunelle eſt vulnéraire aſtringente, dit M. Vogel. C'eſt pourquoi on fait uſage de ſes feuilles écraſées, pour arrêter les hémorrhagies des bleſſures. On s'en ſert intérieurement en décoction contre le flux de ſang. Elle eſt utile en gargariſme contre l'angine & les aphthes. Cæſalpin & Gui de la Broſſe aſſurent avoir guéri, avec cette plante, des charbons.

On dit qu'elle hâte la ſuppuration des abſcès, & qu'elle convient pour baſſiner les ulceres & les taches ſcorbutiques.

BRUYERE. *Erica vulgaris glabra*, C. B. Pin. 485. *Erica vulgaris humilis ſemper virens, flore purpureo & albo*, J. B. *Erica folio myricæ vulgaris glabra*, Jonst. Dendrol. 449. *Erica foliis quadrifariam imbricatis, triquetris, glabris, erectis, corollis inæqualibus calyce brevioribus*, Linn. hort. cliff. 147. *Erica antheris bicornibus incluſis corollis inæqualibus, campanulatis, mediocribus, foliis oppoſitis ſagittatis*, Linn. Spec. pl. *Erica foliis intricatis glabris*, Haller. Helv. 419.

Cet arbriſſeau pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied, ou d'un pied & demi : elles ſont dures, de couleur rougeâtre, brune ou obſcure. Ses feuilles ſont petites, dures, rudes, toujours vertes. Ses fleurs ſont monopétales, faites en forme de cloche, nues, rangées le long des rameaux, purpurines,


Bruyere
Erica vulgaris glabra
pin.


a. 2.
a. 1.
Bryonia.
Bryone, ou Couleuvrée.
a. 1.
a. 4.
a. 2.

rines & quelquefois blanches, soutenues par des pédicules fort courts. Son pistil se change en un fruit ovalaire, qui contient des graines fort menues, renfermées en quatre loges. Sa racine, qui s'étend en terre, est ligneuse.

La bruyere croît dans les landes, dans les bois, dans les forêts, & dans les endroits secs & stériles.

La décoction des feuilles de cette plante, dit Matthioli, dont on continue long-temps l'usage, brise la pierre de la vessie, & en expulse les fragments avec les urines. Suivant Tragus, elle guérit la colique. Pancovius dit qu'elle augmente le lait des nourrices, aussi bien que les feuilles séchées & pulvérisées. Le suc exprimé des feuilles, ou l'eau distillée des fleurs, dissipe la douleur des yeux, si on y en fait entrer; Ray p. 1713. Dioscoride prétend que les abeilles, qui vont picorer sur ses fleurs, composent un mauvais miel : M. Linnæus soutient au contraire qu'il est bon, & qu'il est jaune. Clusius assure que Rondelet se servoit, avec beaucoup de succès, de l'huile des fleurs de cette plante pour les dartres du visage. Tabernæmontanus dit que c'est un spécifique pour ces sortes de maux; & que la fomentation des fleurs de bruyere appaise les douleurs de la goute. On prépare, pour la même maladie, un bain de vapeur avec les feuilles & les fleurs de cette plante; Tournefort, *Hist. des plantes.*

I°. BRYONE, *ou* Vigne blanche à baies rouges, *ou* Couleuvrée. *Bryonia alba; Vitis alba; Uva serpentina; Uva anguina*, off. *Bryonia aspera* sive *alba, baccis rubris*, C. B. Pin. 297. *Tamarum vulgò*, vel *Cerasiola*, Cæsalp. 206. *Bryonia foliis palmatis, utrinque calloso-scabris*, Linn. *Bryonia foliis quinquangulis scabris*, Haller. Helv. 506.

Sa racine est très grosse; elle parvient même

jusqu'à égaler la grosseur de la cuisse : elle est charnue & fibreuse, d'un blanc jaunâtre. Ses tiges sont grêles, longues, grimpantes, un peu velues, garnies de mains ou longs filets tortillés. Ses feuilles, qui sont alternes & anguleuses, ressemblent beaucoup à celles de la vigne ; mais elles sont un peu plus rudes, & beaucoup plus petites. De l'aisselle des feuilles, naissent des fleurs en cloche, d'une seule piece, partagées en cinq parties, d'un blanc verdâtre, & parsemées de veines. Le même individu porte des fleurs stériles, & fertiles : les premieres sont les plus grandes, & ne sont point soutenues par un embryon ; mais seulement les secondes qui sont plus petites. Cet embryon devient une baie sphérique, de la grosseur d'un pois, verte d'abord, ensuite rouge, molle, remplie d'un suc qui excite des nausées.

Cette plante croît dans les forêts, dans les haies : elle se trouve abondamment dans les environs de Paris. Elle fleurit en Juin & en Juillet.

II°. BRYONE BLANCHE A BAIES NOIRES. *Bryonia alba baccis nigris*, C. B. Pin. 297. *Bryonia nigra*, DODON. Pempt.

Elle ressemble à la précédente, excepté que ses racines sont intérieurement de couleur de bois, & ses baies noires.

On se sert seulement de la racine de bryone, & on préfere celle à baies rouges. Lorsqu'elle est fraîche, c'est un violent purgatif. On en met une demi once, ou une once, infuser dans un demi-septier de vin blanc : ce fort purgatif ne convient, que lorsqu'il faut secouer vivement, comme dans l'hydropisie, l'anasarque, la leucophlegmatie. On peut l'adoucir, en y mêlant de la crême de tartre, ou quelqu'autre sel neutre, comme le sel d'Epsom, de Glauber, & de Seignette.

On exprime auſſi le ſuc de la racine de bryone ; ou bien on découvre une racine, on la coupe, &, ſous le bout, on met un vaſe pour recevoir ce ſuc, à meſure qu'il diſtille. Il a les mêmes propriétés que la racine de bryone infuſée, ou bouillie. On en preſcrit une ou deux cueillerées à la fois ; mais il ne faut jamais s'en ſervir, ſans auparavant l'avoir adouci avec la crême de tartre, ou quelques ſels neutres. On donne la racine de bryone ſéchée en poudre à un ſcrupule ou demi-dragme ; mais on ne doit pas en attendre beaucoup d'effet.

Autrefois on ramaſſoit les feces qui ſe précipitoient du ſuc exprimé de la racine de bryone : on les faiſoit ſécher, & on s'en ſervoit ; mais cela n'eſt plus d'uſage.

Comme altérant, nous avons nombre d'exemples, d'epilepſies, de manies, de vapeurs hyſtériques & hypochondriaques guéries avec la décoction de la racine de bryone.

A l'extérieur, c'eſt un très bon réſolutif & fondant dans les congeſtions, dans les tumeurs lymphatiques, & dans les écrouelles. Voici un remede que ZACUTUS dit ſpécifique pour les écrouelles : il prend une livre de racines de bryone coupées par tranches ; il les fait frire exactement, puis il y mêle deux onces de térébenthine, & autant de cire : il dit que ce cataplaſme fond les écrouelles ou les ulceres écrouelleux ; qu'il les détruit, & qu'il les cicatriſe.

Le ſuc de la racine de bryone, dit M. VOGEL, eſt âcre, amer, & excite des nauſées. Cette racine a la propriété de rougir le papier bleu. Elle a une vertu purgative aſſez forte, & même réſolutive ; c'eſt pourquoi elle eſt recommandée par MATTHIOLI contre l'hydropiſie & la paſſion hyſtérique, contre la manie par SYDENHAM, contre la goute

& l'asthme : on en avalle jusqu'à un demi-gros ; ou bien on en fait cuire deux gros dans du vin ; ou bien on prend deux cueillerées du suc. Le peuple creuse cette racine encore récente, l'emplit de biere, qui, pendant la nuit, se charge de la vertu purgative ; il la boit le matin, pour se purger. A l'extérieur, la racine nouvelle, écrasée & broyée, ou bien cuite dans du vin quand elle est séche, guérit les écrouelles & les contusions, & mondifie les ulceres. On en fait aussi des clysteres, pour évacuer les eaux des hydropiques.

BUGLE, *ou* petite Consoude. *Bugula, Consolida media, & Symphytum medium*, off. *Consolida media pratensis cærulea*, C. B. Pin. 260. *Teucrium foliis obversè ovatis, crenatis, caule simplicissimo, stolonibus reptatricibus*, LINN. *Bugula foliis ovatis, inter flores stipatis, flagellis repens*, HALLER, Helv. 634.

Sa racine est menue, blanche, fibreuse. Il s'en éleve plusieurs tiges, dont les unes sont un peu cylindriques, grêles, rampantes; les autres quadrangulaires, longues, droites, velues en quelques endroits. Ses feuilles sont ovalaires, molles, légerement découpées, d'un verd foncé. De l'aisselle des feuilles, naissent des fleurs d'une seule piece, bleues, divisées en trois parties : le pistil & les sommets sont bleus. Du calyce qui est d'une seule piece, partagé en cinq quartiers, bleu, velu, s'éleve un pistil, accompagné de quatre embryons qui deviennent autant de graines arrondies.

Cette plante croît dans les prés.

Elle convient en tout avec la renouée : on l'emploie de même ; elle est seulement moins astringente, mais elle est plus vulnéraire : elle arrête le sang des plaies, & on la fait entrer dans les gargarismes pour supprimer la trop grande salivation.



Bugula.

Bugle ou petite Consoude.


Buglossum.
Buglose.
a, 5.
a. 2.
a. -1.

La bugle eſt amere, déterſive, un peu aſtringente & vulnéraire, dit M. VOGEL. Suivant ETTMULLER, elle eſt bonne contre l'eſquinancie, les ulceres du poûmon, & les autres ulceres internes.

A la place de celle-ci, M. LINNÆUS prétend qu'on peut ſe ſervir d'une qu'il nomme *Ajuga tetragono-pyramidalis*, Flor. ſuec. 475; ou *Bugula hirſuta genevenſis*, MORIS. iij, 391; ou *Bugula foliis angulosè dentatis, caule ſimplici*, HALLER, Helvet. 635.

BUGLOSE. *Bugloſſum* & *Bugloſſa*, off. *Bugloſſum anguſtifolium majus, flore cæruleo*, C. B. Pin. 256. *Cirſium italicum*, FUSCH. *Lycopſis*, ANGUILL. *Anchuſa foliis lanceolatis, ſpicis imbricatis ſecundis*, LINN. *Bugloſſum floribus longè ſpicatis*, HALLER, Helvet. 523.

De ſa racine, qui eſt cylindrique, oblongue, vivace, s'élevent, à la hauteur de deux pieds, pluſieurs tiges cylindriques, roides, velues. Ses feuilles ſont oblongues, étroites, d'un verd de mer, garnies de poils des deux côtés. Au ſommet des tiges & des rameaux, naiſſent des fleurs d'une ſeule piece en entonnoir, partagées en cinq parties arrondies, d'un bleu purpurin. Le calyce, qui les ſoutient, eſt composé de cinq lobes oblongs, velus, pointus : du fond de ce calyce, ſort un piſtil oblong, comme accompagné de quatre embryons qui deviennent autant de graines, de couleur rouſſe, & ridées, lorſqu'elles ſont mûres.

On trouve, dans les prés, cette plante qui ſe cultive auſſi dans les jardins.

Le ſuc de ſes racines eſt gluant, & rougit le papier bleu.

La bugloſe eſt une plante potagere, & un peu acide : elle eſt humectante & rafraîchiſſante, dit M. VOGEL. On recommande l'uſage de ſon ſuc in-

térieurement, à la dose de quelques onces, pour la mélancholie & l'affection hypochondriaque. Selon Boerhaave, elle est bonne dans la pleurésie. M. Chomel dit qu'il a employé avec succès la décoction des feuilles de buglose & de bourrache dans la dysenterie : il faisoit bouillir pendant trois ou quatres minutes une petite poignée de ces feuilles dans huit onces d'eau ou demi-septier : il passoit la décoction, & y ajoutoit partie égale de lait de vache bouilli & écrêmé; puis y délayoit une once d huile d'amandes douces, quand la liqueur étoit tiede : trois heures après, il faisoit prendre au malade un bouillon très clair, dans lequel, encore chaud, il mêloit un verre de gros vin.

On a mis les fleurs du buglose au nombre des fleurs cordiales; mais elles n'ont point cette vertu.

BUGRANDE, ou Bugrane; Arrête-bœuf. *Anonis*, sive *Ononis*, & *Resta bovis*, off. *Anonis spinosa, flore purpureo*, C. B. Pin. 389. *Antella*, Lobel. adv. *Remora aratri*, quorumdam. *Ononis floribus subsellibus, solitariis; lateralibus, caule spinoso*, Linn. *Anonis floribus penè sessilibus, vaginis foliorum amplissimis, ramo quolibet in spinam terminato*, Haller, Helv. 589.

Ses racines, qui ont plus d'un pied de longueur, rampent de tous côtés, & sont difficiles à rompre : elles sont brunes en dehors, blanches en dedans, & d'une saveur désagréable. Ses tiges sont couchées sur la terre, pliantes, menues, fort touffues, épineuses, velues, rougeâtres. Ses feuilles, qui naissent alternativement au nombre de trois, sont ovales, légerement crénelées, velues, d'un vert foncé, d'une saveur légumineuse, d'une odeur puante. De l'extrémité des tiges, sortent des fleurs comme un épi, légumineuses, purpurines, ou de couleur de chair peu foncée. Le pistil devient une

silique


Anonis.
Bugrande ou Arrête-Bœuf
a.
1.
a. 1.
a. 2.

silique applatie, d'une seule cavité, contenant une seule graine en forme de rein.

Cette plante croît sur les chemins, & sur le bord des champs cultivés. On la trouve communément aux environs de Paris.

On l'emploie comme la racine d'asperge, & dans les mêmes cas : quelques-uns même la croient supérieure à l'asperge; effectivement quatre gros de l'écorce de cette racine font un puissant diurétique qui convient dans toutes les obstructions, la jaunisse, les pâles couleurs, la cachexie, l'hydropisie : on distille une eau de la plante qui possede ces vertus, mais à un moindre degré que la racine; quelques-uns donnent cette eau pour les hémorrhoïdes internes. La décoction de la plante est un vulnéraire déterssif, qui convient pour gargariser les gencives des scorbutiques, laver leurs ulcéres, ainsi que ceux des vérolés.

La bugrande est apéritive & diurétique, dit M. Vogel. Quelques-uns, au printemps, mangent en salade ses jeunes pousses, en qualité d'apéritif & d'antiscorbutique. Les Hongrois, pour appaiser le délire dans la fievre maligne, lavent avec succès trois fois le jour la tête & les membres du malade, avec la décoction de cette plante dans du vin, à laquelle ils ajoutent un oignon, & quelques clous de girofle; Schulter, *Dissert.*

Sa racine, & sur-tout son écorce infusée ou bouillie dans du vin, excite puissamment la sortie des urines; ensorte que Lentilius, *misc. pract.* 1, p. 277, a vu son usage suivi d'une incontinence; ce qui prouve qu'elle est utile dans la suppression d'urine & la dysurie : suivant Dioscoride, elle a une vertu lithontriptique, & consume le bord des ulceres calleux. Cette racine, cuite dans de la piquette, en gargarisme, appaise les douleurs de

dents. Réduite en poudre & priſe tous les jours, à la doſe d'un gros, elle guérit le ſarcocel, au rapport de MATTHIOLI, de SCULTET, de NEBELIUS, quoique pluſieurs doutent de cet effet. On met cette racine au nombre des apéritives mineures.

BUIS. *Buxus*, & *Buxum*, off. *Buxus arboreſcens*, C. B Pin. 471.

Sa racine eſt grande, en partie noueuſe, & en partie tubéreuſe Son tronc, qui a peu de hauteur, eſt quelquefois très gros : il eſt recouvert d'une écorce blanchâtre, raboteuſe. Son bois eſt jaune, dur, peſant, compacte, ſans moëlle. Ses feuilles ſont toujours vertes, luiſantes, liſſes, fermes, ovalaires; d'une odeur & d'une ſaveur déſagréables, & un peu ameres. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent des fleurs ſtériles en grappes, dans des endroits ſéparés des fruits, comme l'a obſervé le premier M. Tournefort : ces fleurs, qui ſont ſans pétales, ont pluſieurs étamines qui s'élevent du fond d'un calyce feuillé, jaunâtre. Ses fruits ſont verds, partagés en trois loges qui chacune renferment ordinairement deux ſemences oblongues, de couleur de châtaigne, contenues dans une capſule qui s'ouvre avec élaſticité.

Ses feuilles, qui rougiſſent le papier bleu, ſont ameres, & d'une ſaveur nauſéeuſe, dit M. VOGEL. Pulvériſées & données à la doſe d'un gros, elles purgent fortement le ventre; & leur effet eſt ſi conſidérable, qu'elles expriment le ſang; ce qui en a fait abandonner l'uſage. LENTILIUS, *Iatromnemata*, dit que la décoction de ces feuilles, dont on ſe lave la tête, fait revenir les cheveux.

Le bois eſt également amer & nauſéabonde. Sa décoction eſt ſudorifique : pluſieurs autrefois lui croyoient autant de vertu qu'au gaïac. On a auſſi loué


Buxus.
Buis.
a. 1.
a. 1.
a. 2.
a. — 2.

Mespilus Pyracantha.

Buisson ardent, ou Arbre de Moyse.



anciennement son huile distillée *per descensum*, pour l'épilepsie, la p ssion hystérique & la cachexie.

La dose en décoction est d'une once rapée, sur trois chopines d'eau réduites à pinte. C'est un bon atténuant, apéritif, sudorifique, pour les maladies chroniques, les vieux rhumatismes, la goute, l'hydropisie, la vérole.

BUISSON ARDENT, *ou* Arbre de Moyse. *Pyracantha*, off. *Oxyacantha*, DIOSCOR. sive *spina acuta pyri folio*, C. B Pin. 454. *Mespilus aculeata amygdali folio*, TORNEF. Inst. 642.

C'est une espece d'aubépine, ou un arbrisseau épineux, couvert d'une écorce noirâtre, dont les branches sont armées d'épines roides. Ses feuilles ont beaucoup de ressemblance avec celles du poirier sauvage, ou avec celles de l'arbousier, ou avec celles de l'amandier. Elles sont alternes, petites, luisantes, oblongues & dentelées. Ses fleurs sont à plusieurs pétales disposés en rose, d'un jaune rougeâtre. Ses fruits sont semblables à ceux de l'aubépine, arrondis, de couleur dorée, aigrelets, contenant quatre ou cinq semences oblongues ou triangulaires.

On l'appelle *buisson ardent*, parceque ses baies, qui sont en très grande quantité, le font paroître de loin comme s'il étoit en feu. On l'a nommé *arbre de Moyse*, parcequ'on a cru que c'étoit le buisson dans lequel Dieu apparut à ce prophete.

Son fruit est astringent : il arrête les cours de ventre, & peut être substitué à celui de l'aubépine.

BULITHE, *ou* Pierre de bœuf. *Voyez* BŒUF.

BUTUA. *Voyez* PAREIRA-BRAVA.

CAB

CABARET; Oreille d'homme; Oreillette; Rondelle; Girard-Rouffin; Nard fauvage. *Afarum; Afara baccara; Baccarus; Nardus ruftica*, off. *Afarum*, C. B. Pin. 197. *Afarum foliis petiolatis, fubcordatis, floribus trifidis*, LINN.

Cette plante s'éleve peu, & eft toujours verte. Sa racine eft rampante, menue, fibreufe, brune ou cendrée, âcre, un peu amere, aromatique : elle caufe des naufées, & a l'odeur de la valériane des jardins. Ses feuilles, qui ont de longs pédicules, font rondes, à oreilles, luifantes, roides, d'un verd foncé. Ses fleurs font cachées entre les feuilles, près de la racine, portées fur un pédicule court & grêle : elles font à étamines, purpurines. Le calyce devient un fruit à fix loges, où font contenues plufieurs femences arrondies, enveloppées d'une tunique brune, fous laquelle fe trouve une moëlle blanche, & un peu âcre.

Elle croît abondamment dans les forêts : on en trouve beaucoup aux environs de Paris ; mais furtout en Languedoc, en Dauphiné, en Auvergne.

Les racines & les feuilles de cabaret font ameres & âcres : elles donnent la couleur rouge au papier bleu.

On appelle cette plante *cabaret*, parcequ'en faifant vomir, elle diffipe les mauvais effets de la crapule & du vin, & rend les ivrognes capables de recommencer à boire. On préfere celle qui vient d'Auvergne ou de Languedoc.

On emploie les feuilles & les racines : il faut


Cabaret, Oreille d'homme, &c.
Asarum.
a. 1
a. 2.
a. 4.
a. 4.
a. 1.

que la racine soit séche, bien pleine, d'un goût amer, mordant, d'une odeur aromatique.

Cette plante est peu d'usage à présent, depuis qu'on connoît l'ipecacuanha & les préparations d'antimoine : elle est émétique, purgative, fondante, apéritive, stimulante, emménagogue à un très haut degré, c'est aussi une errhine ou sternutatoire.

Sa racine donnée en poudre à la dose de vingt à trente grains fait vomir puissamment : une once infusée dans un demi-septier de vin blanc, fait vomir, ou purge : cette même dose, si le malade est fort & vigoureux, pousse par les sueurs ; si, au lieu de vin blanc, on se sert de vin rouge, & qu'on le fasse bouillir, c'est alors un émétique trop fort, dont on ne peut se servir, que dans les cas où il faut stimuler vivement, comme dans l'hydropisie, l'anasarque, la leucophlegmatie ; enfin quand les fibres sont abreuvées d'humidités, & pour ainsi dire insensibles, dans certaines fievres quartes.

Si on fait bouillir cette racine dans de l'eau, elle est apéritive & diurétique, parceque l'eau ne dissout pas sa résine comme font les vins, mais elle dissout seulement sa partie saline. Le sel, que contient cette racine, est acide ; car, quand elle est fraîche, elle donne la couleur rouge aux teintures bleues des végétaux. Il faut remarquer que, si cette racine est trop séche, elle n'est plus apéritive.

A l'extérieur, cette racine n'est pas d'un grand usage : quelques uns conseillent d'en faire recevoir la fumée, ou d'en mettre la poudre dans l'oreille pour les maladies de cette partie, mais c'est un petit remede.

Les feuilles ont les mêmes vertus que la racine, mais c'est un émétique encore plus violent, qui

ne convient que dans l'hydropisie, l'anasarque, & dans les relâchements des fibres, où il faut secouer vivement. On peut en donner avec succès à petite dose, dans la cachexie, les fievres intermittentes, & pour rappeller les regles supprimées; c'est un très bon errhine, dans les maux d'oreille, maux de tête, paralysie de la langue, fluxions sur les yeux, engorgements de toutes les parties. On fait prendre au soir dix grains de feuilles de cabaret; le malade dort tranquille, & le lendemain, il rend une quantité incroyable de sérosités par le nez. M. Geoffroi approuve bien ce remede, & je m'en suis servi avec succès : c'est le remede d'un certain charlatan, qui vend les paquets vingt-quatre sols: il y mêle seulement quelques aromats.

Toute cette plante, dit M. Vogel, est d'une odeur forte, nauséabonde pour plusieurs, & âcre; & d'une saveur amere. Fernel ne reconnoissoit en elle aucune mauvaise qualité : il prétendoit même qu'on pouvoit en faire prendre en sureté aux femmes grosses. Il prescrivoit, pour exciter le vomissement, cinq ou huit feuilles vertes qu'on broyoit, & dont on en exprimoit le suc dans de l'hydromel, ou du petit-lait, ou une décoction adoucissante. A petite dose, elles font couler l'urine; elles excitent les regles, & atténuent la pituite. Infusées dans l'eau, elles ne purgent point, elles favorisent seulement l'écoulement des urines; Fabregou. La poudre de ces feuilles, prise par le nez, évacue abondamment le mucus, & est utile dans les maux de tête opiniâtres; Sculz, *dissert. de Asaro.*

Sa racine, à petite dose, c'est-à-dire, depuis demi-gros jusqu'à quatre scrupules, fait vomir médiocrement : son usage n'est point dangereux; on peut la donner sans crainte, dit Fernel, aux vieillards, aux enfants, aux femmes grosses. L'é-


a.
1.
a.
1.
Avellana Mexicana.
Cacao.
a.1.
a.2.
a.2.
a.5.

bullition en diſſipe la vertu, de même qu'elle diſſipe auſſi la vertu des autres émétiques végétaux; mais alors elle eſt plus diurétique, emménagogue, & propre à reſoudre les obſtructions des viſceres; à petite doſe, elle devient telle encore. On la recommande comme ſpécifique ſpécialement contre les fievres intermittentes.

CACAO. *Cacao*, off. *Cacao Americæ*, ſeu *Avellana mexicana*, J. B. *Amygdalis ſimilis guatimalenſis*, C. B. Pin. 442. *Cacahuald*, vulgò *Cacao*, PISON.

C'eſt le nom des amandes du fruit de l'arbre appellé *Caraque*; & que les botaniſtes ont déſigné par les phraſes ſuivantes : *Cacao*, CLUSII. *Arbor cacavifera*, HERNAND. *Arbor cacavifera americana*, PLUKN. Almag. *Theobroma foliis integerrimis*, LINN.

Suivant le P. PLUMIER, dans ſa *Botanique d'Amérique*, le cacao eſt un arbre qui n'eſt pas bien grand, mais fort beau à voir, ſur tout lorſqu'il eſt chargé de fruits. Son tronc eſt droit, le plus ſouvent gros comme la jambe, ou même comme la cuiſſe d'un homme, haut de quatre ou cinq pieds tout au plus. Son écorce eſt brune, gerſée tranſverſalement & raboteuſe. Cet arbre ſe partage en des branches de la groſſeur du bras, leſquels ſe diviſent en des rameaux de plus petits en plus petits. Les feuilles ſont alternes, membraneuſes, liſſes, pendantes, terminées en pointe, de neuf ou dix pouces dans leur longueur, & de quatre dans leur plus grande largeur, & enfin très ſemblables aux feuilles du citronnier : elles ſont garnies d'une côte, & de pluſieurs petites nervures obliques, luiſantes, & portées par une queue longue d'un pouce, & renflée de deux côtés : elles ſont d'un verd clair en deſſous, & d'un verd

foncé en dessus. Les fleurs sont en grand nombre sur les rameaux, & même sur le tronc : leur pédicule est grêle, un peu velu, & long d'un demi-pouce ou d'un pouce. Ces fleurs, avant que de s'épanouir, ont la forme d'un bouton pâle, à cinq angles, & long d'environ trois lignes : elles sont composées de cinq pétales disposés en rose, d'un jaune pâle, presque de la figure d'un cœur, & à peine larges d'une ligne. La base de chaque pétale est courbée extérieurement, creusée à sa naissance en forme de petite coquille, & marquée de petites pointes d'un rouge brun. Le calyce est composé de cinq petites feuilles étroites, pointues, pâles en dehors & rougeâtres en dedans, duquel s'éleve un pistil entouré d'une sorte de tuyau, découpé en plusieurs lânieres, accompagné de petites étamines réfléchies, pâles garnies, de sommets de la même couleur. Plusieurs de ces pistils avortent & tombent: ceux qui restent, se changent en un fruit de la forme d'un concombre, long d'un demi-pied, & même un peu plus, épais d'environ trois ou quatre pouces, relevé par neuf ou dix côtes saillantes, comme nos concombres ou nos melons : il est parsemé de verrues, & il se termine en pointe, verd-blanchâtre d'abord, jaunâtre, lorsqu'il commence à mûrir, & de couleur d'écarlate foncée, lorsqu'il est entiérement mûr, parsemé cependant de petits points jaunâtres : il est attaché à un pédicule gros comme une plume d'oie, & long d'un pouce. Etant coupé transversalement, on y remarque deux écorces, dont la premiere ou l'extérieure est épaisse & jaunâtre; & l'intérieure blanchâtre, plus mince & plus tendre. Ce fruit contient environ trente graines charnues, un peu plus grosses qu'une olive, & qui ont à-peu-près la figure d'une moitié de cœur. Elles sont luisantes, unies,

tinies, d'un violet très clair; & elles se partagent en plusieurs lobules, lorsqu'on les presse entre les doigts : chacune de ces graines est couverte d'une substance mince, ou plutôt d'une pulpe blanche, succulente & douçâtre, & d'une petite peau membraneuse & rousse : elles sont astringentes & un peu ameres.

Cet arbre croît dans l'Amérique, dans les isles Antilles, au Mexique. Il fleurit deux ou trois fois l'année.

Le cacao est un bon aliment, dit M. Vogel. Il est utile dans l'hectisie & la phthisie; il fortifie l'estomac, adoucit l'acrimonie des humeurs, augmente peut-être la semence; en un mot, il nourrit beaucoup.

Cependant voici comment en parle M. Lieutaud, dans sa Matiere médicale : » si le cacao ne » se trouvoit pas mêlé, comme il est dans l'usage » ordinaire, avec des substances aromatiques, on » ne pourroit presque pas le mettre au nombre des » médicaments stomachiques. Il mérite mieux une » place avec les remedes béchiques adoucissants. » C'est aussi à cause de cette derniere propriété, » qu'on prépare avec six ou huit amandes de cacao » torréfiées, une émulsion qui s'ordonne à ceux » qui toussent beaucoup. A cet usage près, on » n'emploie guere le cacao, que pour faire le cho» colat. [*Voyez* Chocolat.]

» Lorsqu'après avoir fait bouillir des amandes de » cacao dans l'eau, on laisse refroidir cette décoc» tion : il surnage une huile qui ressemble à de la » graisse; on la ramasse, & c'est ce qui se nomme » Beurre de cacao, *butyrum de cacao*. Cette sub» stance est un médicament anodyn & pectoral. » Communément on mêle du sucre avec le cacao,

» pour en composer des pastilles qu'on promene
» dans la bouche, afin qu'en s'y fondant peu-à-peu,
» elles calment la toux. Ces pastilles s'ordonnent;
» depuis un scrupule jusqu'à un gros. Le beurre
» sert encore d'excipient à des poudres béchiques,
» ou qui ont d'autres vertus; & ce mêlange se prend
» en bol. Le beurre de cacao s'emploie à l'exté-
» rieur. Il est la base de diverses pommades cos-
» métiques & adoucissantes, que l'on applique avec
» succès, dans les cas de gersures des levres, des
» mammelles, des parties génitales; & elles ne
» sont pas inutiles sur les hémorrhoïdes externes,
» gonflées & douloureuses. Il est important de re-
» marquer que cette huile, ou ce beurre végétal,
» se conserve assez long temps, sans se rancir ou
» contracter de mauvaise odeur. «

CACHALOT. *Voyez* BALEINE (PETITE).

CACHOU; CATECHU; CAETCHU; CASTJOE; CATE; KHAATH. C'est improprement qu'on l'a nommé TERRE DU JAPON, *Terra japonica*, puisque c'est le suc exprimé du fruit d'une espece de palmier, désigné par les botanistes sous les phrases suivantes: *Palma cujus fructus sessilis* Fausel *dicitur*, C. B. Pin. 510. *Filfel* & *Fufel*, AVICEN. *Fausel*, sive *Areca palmæ foliis*, J. B. *Areca*, sive *Fausel*, CLUS. exot. 188. *Pinang*, BONT. *Caunga*, Hort. malab. 1. *Areca frondibus pinnatis*, *foliis oppositis*, *lanceolatis*, *plicatis*, LINN.

C'est un grand arbre dont la racine est noirâtre, oblongue, épaisse d'un empan, garnie de plusieurs petites racines blanchâtres & rousses. Son tronc est épais d'un empan près de la racine, & un peu moins vers son sommet: son écorce est d'un verd gai, & si unie qu'on ne peut y monter, à moins qu'on n'attache à ses pieds des crochets & des cordes; ou qu'on ne l'entoure par intervalles


Areca Palmæ foliis.
Cachou.
a.1.
a.1.
a.5
a.2.
a.2.
a.5.
a.4.

de liens faits de nattes ou de quelqu'autre matiere ſemblable.

Les branches feuillées ſortent du tronc en ſautoir, deux à deux; celles qui ſont au-deſſus ſortent de l'entre deux des inférieures, elles enveloppent, par leur baſe, le ſommet du tronc, comme par une gaîne ou une capſule ronde & fermée; elles forment par ce moyen une tête oblongue au ſommet, plus groſſe que le tronc de l'arbre même.

Le pied des branches feuillées extérieurement ſe fend & ſe rompt, & elles tombent ſucceſſivement l'une après l'autre. Ces branches feuillées ſont compoſées d'une côte un peu creuſe en-deſſus, arrondies en-deſſous, & de feuilles placées deux à deux & oppoſées, longues de trois ou quatre pieds, plus ou moins, pliées comme un éventail, vertes & luiſantes. Au haut du tronc, il ſort, de chaque aiſſelle des feuilles, une capſule en forme de gaîne, longue de quatre empans, laquelle renferme les tiges chargées de fleurs & de fruits, concaves du côté du tronc, convexes à l'extérieur, liſſes & égales, ſillonnées profondément au milieu de la partie concave, par où elles ſe rompent & s'ouvrent; d'un verd blanchâtre d'abord extérieurement, jaunâtres enſuite, & blanches en dedans.

Les tiges, qui ſont renfermées dans ces gaînes, ſont les unes plus groſſes, & chargées vers le bas de fruits tendres; les autres ſont plus grêles, & garnies des deux côtés de boutons de fleurs. Ces boutons ſont petits, anguleux, blanchâtres, & s'ouvrent en trois pétales roides, pointus & un peu épais; ils contiennent dans leur milieu neuf étamines blanchâtres, grêles, dont trois ſont plus longues, d'un jaune blanchâtre, qui ſont entourées de ſix autres plus petites & plus jaunes.

Les fruits encore tendres & mols font blancs & luisants, attachés à des pédicules blancs, de figure anguleuse, & non arrondis; renfermés pour la plus grande partie dans les feuilles du calyce, qui sont ovalaires & entrelacées les unes avec les autres; ils contiennent beaucoup de liqueur limpide, d'un goût astringent, placée au milieu de la pulpe qui s'augmente avec le temps; & la liqueur diminue jusqu'à ce qu'il n'en reste plus : ensuite il naît une moëlle blanchâtre, tandis que la pulpe se durcit, & l'écorce acquiert enfin la couleur de jaune doré.

Les fruits devenus assez gros, & n'étant pas encore secs, sont ovalaires, & ressemblent fort à des dattes; ils sont plus serrés aux deux bouts, & composés d'une écorce épaisse, lisse, membraneuse, & d'une pulpe d'un brun rougeâtre, qui en séchant devient fibreuse ou cotonneuse, & jaunatre : la moëlle, ou plutôt le noyau ou la semence qui est au milieu est blanchâtre.

Lorsque le fruit est sec, le noyau se sépare aisément de la pulpe fibreuse : il est de la grosseur d'une aveline ou d'une muscade, le plus souvent en forme de poire, ou applati d'un côté & sans pédicule, convexe de l'autre; ridé, cannelé extérieurement; d'une couleur rousse ou de cannelle; d'une matiere dure, difficile à couper, panaché de veines blanchâtres, rousses & rougeâtres; d'un goût un peu aromatique & légerement astringent.

Cet arbre croît dans le Malabar, dans le Coromandel, dans l'isle de Ceylan, & dans d'autres endroits de l'Inde.

Les Indiens mâchent des morceaux de cette noix enveloppés avec des feuilles de bétel, & saupoudrés de chaux; ils rejettent & crachent ces substances mâchées dans un vase; elles leur servent à

préparer une liqueur fermentée qu'ils nomment *bétel.*

Le cachou eſt un ſuc réſineux, brun, foncé, noirâtre, compacte, brillant, ſans odeur, d'un goût très amer, aromatique, & qui laiſſe ſur la fin dans la bouche quelque choſe d'agréable. Il y en a de deux ſortes, l'un pur, l'autre impur : c'eſt le premier qu'on doit préférer en médecine : dans les Indes il eſt fort uſité, les habitants le mêlent avec quelques autres drogues, & en mâchent continuellement; cet uſage n'eſt point blâmable.

Pour le rendre plus pur, voici comment on le prépare. Après l'avoir pulvériſé, on le met diſſoudre dans de l'eau chaude, puis on le filtre & on laiſſe repoſer la liqueur; on l'ôte enſuite de deſſus ſon dépôt, & on la met évaporer juſqu'à ſiccité au bain-marie.

Le cachou eſt vermifuge, apéritif, ſtomachique, aſtringent; il n'eſt guère employé comme vermifuge, le *ſemen contra* vaut mieux. On le mêle avec les apéritifs, de peur que ceux-ci ne dérangent l'eſtomac. Comme ſtomachique, on le preſcrit à la doſe de dix grains juſqu'à trente, même plus, à ceux qui digerent difficilement, & qui ont l'eſtomac foible. En décoction, la doſe eſt depuis demi-gros juſqu'à un gros. Comme aſtringent, il convient dans les pertes des femmes; dans les excrétions augmentées; dans les flueurs blanches; dans les vieilles gonorrhées, les hémorrhoïdes trop abondantes, le vomiſſement ou le crachement de ſang; mais il faut que la doſe en ſoit un peu forte. Dans le traitement du ſcorbut, ſur-tout alkalin, on le donne avec avantage, il empêche que les antiſcorbutiques ne dérangent l'eſtomac; on peut le mêler aux gargariſmes à petite doſe. Etant mâ-

ché il corrige la puanteur de l'haleine. Il est bon aussi pour arrêter le ptyalisme ou salivation dans le traitement de la vérole.

On l'emploie avec succès dans l'incontinence d'urine & dans le diabetes, ainsi que dans la toux & l'enrouement. DEIDIER, *consult. ij*, en a fait usage pour consolider un ulcere de l'estomac.

CACHUNDE, remede fort vanté aux Indes & à la Chine, dont ZACUTUS LUSITANUS donne la préparation que voici, qu'il eut beaucoup de peine à avoir de médecins célebres orientaux : *de Medic. Princip. Hist. Liber I. Obs.* 37.

Prenez de terre de cimole ou autre terre convenable, deux livres.

d'ambre, une livre.

de musc,
d'ambre gris, } de chacun trois onces.

du meilleur bois d'aloës, appellé *calambac*, dix onces.

de sandal rouge, quatre livres.

de sandal jaune, trois onces.

de mastic,
de jonc odoriférant,
de galanga,
de cannelle,
d'aloës lavé avec le suc de roses,
de la meilleure rhubarbe,
des mirobolans belliriques,
des mirobolans d'Inde,
d'absinthe,
de corail rouge,
de bol d'Arménie, } de chacun deux onces.

Broyez & réduisez le tout en poudre la plus fine ; répandez-y des vins odoriférants, des baumes, & de l'eau distillée des fleurs de l'arbre qui porte la cannelle ; faites sécher le tout à l'ombre, mêlez y une quantité suffisante de sucre blanc le plus fin, & réduisez le tout en une masse visqueuse & assez tenace, d'une couleur passablement rouge, avec un mucilage de gomme adragant & de gomme arabique.

ZACUTUS *ajoute à cette formule trois onces de perles préparées ; quatre onces de rubis, d'émeraudes, de grenats, d'hyacinthe préparée : & trois livres & demie d'ivoire calciné : l'on peut très bien se passer de ces ingrédients.*

L'on voit presque par-tout, mais sur-tout à Lisbonne, différentes figures singulieres faites avec cette pâte.

Les Princes Indiens & les Grands de la Chine tiennent dans leur bouche, pendant le jour, la grosseur d'une lentille de cet antidote qui, en se fondant, rende une liqueur douce & odorante, qui descend insensiblement dans l'estomac, & donne à leur haleine une odeur si agréable, que tous ceux qui sont près d'eux en sont frappés. Ce remede, digne des Rois & des Grands, est excellent pour la conservation de la chaleur naturelle ; il garantit les corps de la corruption, prévient les funestes influences du mauvais air, dissipe les vents, & soulage merveilleusement les personnes attaquées de mélancholie. Il arrête les palpitations de cœur, guérit la cardialgie, l'apoplexie & l'épilepsie ; ranime les esprits animaux & vitaux ; fortifie toutes les facultés ; rétablit l'estomac, & résiste aux poisons de toute espece. Il fait du bien au cerveau, & c'est le meilleur remede que l'on puisse employer contre l'infection de l'haleine. Il excite à l'acte vé-

nérien, raiſon pour laquelle les deux ſexes en font un ſi grand uſage dans l'Inde. Il prolonge la vie, éloigne la mort, & ſe vend très cher. Ceux qui l'emploieront, ne pourront s'empêcher d'en admirer les vertus & les effets ſurprenants.

CADÉ (Huile de). C'eſt le nom qu'on a donné à l'huile de genevrier.

CADMIE des fourneaux. *Voyez* Zinc.

CAFFÉ. *Caffé* & *Coffé*, off. C'eſt la graine, ou le noyau du fruit ou baie que donne un arbre déſigné ſous cette phraſe par M. de Jussieu : *Jaſminum arabicum lauri folio, cujus ſemen, apud nos,* café *dicitur*; Mém. de l'Acad. des Sciences.

Voici la deſcription qu'en fait ce célebre & habile botaniſte : le cafier ſurpaſſe à peine nos ceriſiers ou nos orangers. Il ſort de ſon tronc des branches toujours oppoſées deux à deux, & arangées de maniere qu'une paire croiſe l'autre : elles ſont ſouples, arrondies, noueuſes, couvertes d'une écorce blanchâtre, fort fine. Les feuilles ſortent des nœuds des branches, portées par des queues fort courtes ; elles reſſemblent aux feuilles de laurier ordinaire, plus molles cependant & moins épaiſſes, oppoſées deux à deux, & rangées de maniere qu'une paire fait une croix avec l'autre paire. Elles ſont longues de quatre à cinq pouces, larges de deux environ, pointues aux deux bouts, terminées par une longue pointe fort menue ; ondées & recourbées vers la terre ; toujours vertes, liſſes & luiſantes en-deſſus, pâles en-deſſous, n'ayant qu'une côte ſaillante des deux côtés, qui s'étend dans toute leur longueur, & de laquelle partent pluſieurs petites nervures qui ſe répandent ſur les côtés ; elles ſont ſans odeur & d'une ſaveur d'herbe. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles au nom-



Caffé.
a. 1.
a.
1.
a.
1.
a. 2.
a. 5.
a. 1.
a. 2.

bre de quatre ou cinq, ſoutenues chacune par un pédicule court, blanches, quelquefois d'un rouge pâle, odorantes, d'une ſeule piece en forme d'entonnoir, partagées le plus ſouvent en cinq découpures comme le jaſmin d'Eſpagne, mais plus courtes. Les étamines ſont au nombre de cinq, blanches, à ſommets jaunâtres, en quoi elles different de la fleur du jaſmin qui n'a que deux étamines. Leur calyce eſt verd, découpé inégalement en quatre parties, duquel s'éleve un piſtil verd, fourchu, placé dans le fond, dont la partie inférieure, ou l'embryon qui ſoutient la fleur, ſe change en un fruit ou baie molle, verte d'abord, enſuite rouge, & enfin rouge-obſcure dans ſa parfaite maturité, de la groſſeur d'un bigarreau; ayant à ſon extrémité une foſſette ou une eſpece de nombril, ou un mamellon tendre. La chair de ce fruit eſt mucilagineuſe, pâle, d'un goût fade ou déſagréable; laquelle en ſe ſéchant devient légerement acide, & d'un goût qui approche un peu de celui des prunes ſéches. Cette chair ſert d'enveloppe commune à deux coques minces ovales, étroitement unies, applaties par l'endroit où elles ſe joignent; de couleur d'un blanc jaunâtre, & qui contiennent chacune une ſemence calleuſe, pour ainſi dire, dure, d'un verd pâle, ou griſe, ou jaunâtre, ovale, voutée ſur ſon dos, plate du côté oppoſé, creuſe dans le milieu, & ayant dans toute la longueur de ce même côté un ſillon aſſez profond.

Cet arbre eſt commun dans l'Arabie Heureuſe & dans l'Ethiopie; il y porte des fleurs & des fruits pendant toute l'année.

Les fruits mûrs de cet arbre ſe recueillent deux ou trois fois l'année; on les fait ſécher. Lorſqu'ils ſont ſecs, la chair eſt plus mince, caſſante, & elle ſe change en une membrane, un peu brune, com-

me les baies du laurier; ou comme on la trouve quelquefois dans le caffé qu'on nous apporte. Cette membrane se sépare aisément des grains de caffé, en la frottant. Il ne faut pas croire qu'on macere ces graines dans l'eau chaude, comme le disent quelques auteurs, de peur qu'elles ne germent chez les nations étrangeres; puisqu'à moins qu'elles ne soient bien mûres, & mises en terre aussitôt après qu'elles ont été cueillies, elles ne germent point, comme on l'a plusieurs fois éprouvé.

Personne n'ignore que l'on fait avec ces semences grillées & mises ensuite en poudre, & avec de l'eau, dans la proportion d'une once environ par chaque livre d'eau, une décoction très gracieuse, & qui est devenue de l'usage le plus commun. Cette boisson fortifie, anime, favorise & accélere la digestion; éloigne le sommeil & fait cesser l'ivresse; elle favorise l'apparition des regles, prévient le rhachitis.

La décoction du caffé grillé & réduit en poudre, qui est les délices de toute l'Europe depuis 1650, a des qualités qui peuvent la faire mettre au nombre des médicaments, dit M. Vogel. Prise sans sucre, dit Lanzoni, (*A. N. C. vol.* j. *obs.* 44.) elle a arrêté un flux de ventre excessif; elle a guéri, suivant Nébelius, (*ibid. obs.* 88.) une céphalalgie périodique; Baglivi s'est délivré lui & plusieurs autres personnes d'une céphalalgie sympathique, qui prenoit quelques heures après le dîner, & qui étoit causée par un vice de l'estomac, qui empêchoit ce viscere de remplir ses fonctions: le même auteur la recommande dans les douleurs de la pierre & de la goute. Il est certain que les femmes égyptiennes la mettent fréquemment en usage à l'approche de leurs régles, afin de rappeller le cours


Corvus, Corbeau.
Coturnix, Caille.
Martinet Sculp.

cours irrégulier de cette évacuation, PROSP. ALPIN. D'ailleurs LANZONI (*A. N. C vol.* j. *obs.* 97,) a donné avec soulagement la décoction de caffé, faite avec le lait pur, soit d'ânesse ou de chevre, dans l'asthme, la leucophlegmatie, la goute, le rhumatisme, la passion hystérique, la toux séche. Enfin on lit, dans les *Mémoires de l'Acad. des Sc. ann.* 1702, p. 29, que la décoction dans de l'eau est utile dans les affections soporeuses; & dans l'apoplexie, sous la forme de clystere.

Cette boisson si agréable est cependant nuisible à bien des personnes, qui néanmoins ne veulent pas s'en priver. Elle ne convient pas aux femmes sujettes à faire des fausses couches, ni aux tempéraments bilieux; aux mélancholiques, aux hypochondriaques. M. TISSOT en interdit aussi l'usage ordinaire au gens de lettres.

CAILLÉ D'AGNEAU. *Voyez* BREBIS.

CAILLE. *Coturnix*, off. *Tetrao pedibus nudis, corpore griseo maculato, lineâ superciliorum albâ*, LINN.

Petit oiseau de passage & de plaine, qui ne perche jamais; il a depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue, sept pouces & demi. Ses narines sont rondes, relevées; l'iris couleur de noisette; la poitrine & le ventre d'un blanc jaunâtre, jaspé de brun; la gorge roussâtre; le dessus de la tête brun; une bande blanche qui va du bec, entourant l'œil: derriere le col sont deux raies brunes; l'une qui entoure la gorge, & l'autre à quelque distance au-dessous.

L'aspect général du dos, des aîles & de la queue est roux-brun, bariolé de lignes brunes en long, vers le dos, de petites lignes blanches en travers, sur le corps de l'aîle, brunes sur le fouet.

La caille passe les mers, arrive dans nos contrées au printemps, fait l'amour pendant cette saison;

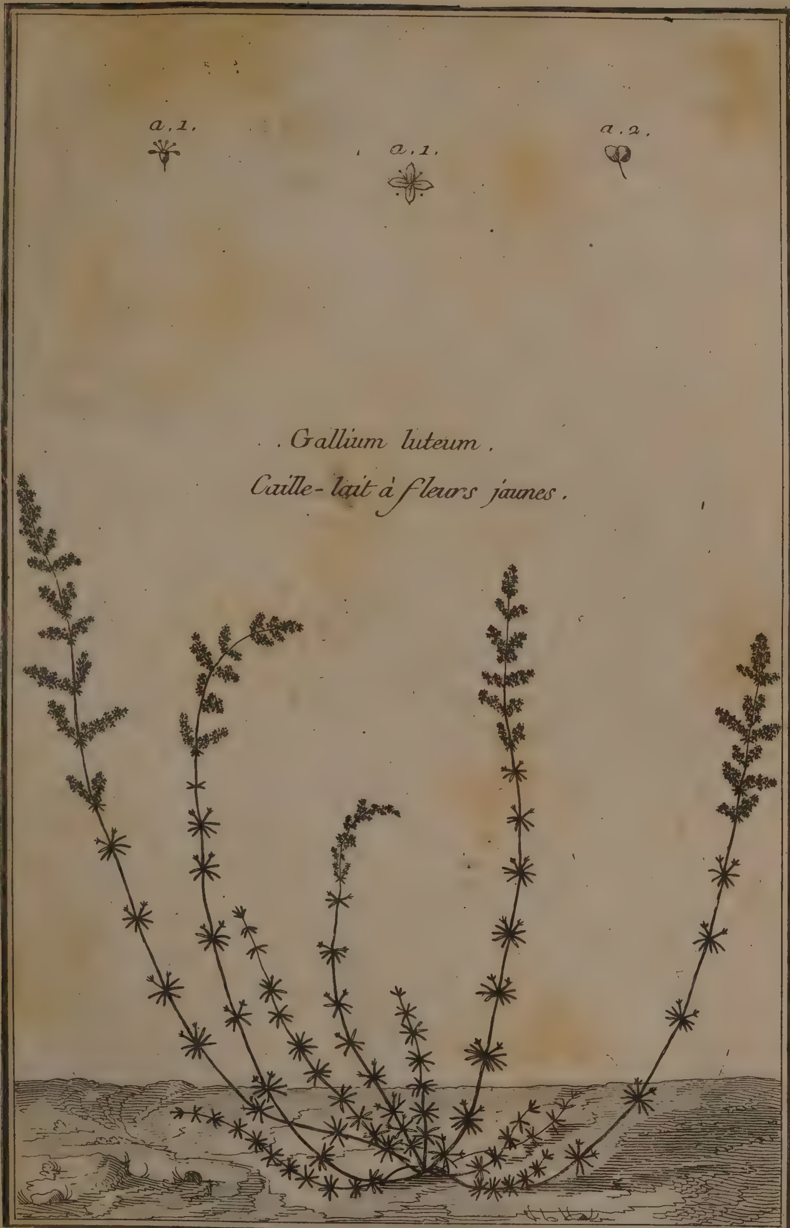
après quoi elle devient très grasse; à la fin de l'automne elle repasse la mer. Elle fait son nid dans le mois de mai, à terre, dans les bleds, dans les avoines ou dans les prairies, sur de petites hauteurs; elle pond dix ou douze œufs & même davantage; ils sont joliment bariolés. Quand ses petits sont éclos, elle les promene & les ramasse quelquefois sous ses aîles comme font les poules & les perdrix. La caille vole rarement & difficilement, mais elle court avec beaucoup de vîtesse.

La *chair* de cet oiseau est délicate, & de bon goût; elle se sert sur les meilleures tables, comme un mêts excellent.

En médecine, elle sert à faire des bouillons émollients. Sa *graisse* est bonne pour enlever les taches des yeux. Sa *fiente* séchée & pulvérisée est estimée pour l'épilepsie; elle se donne avec succès à la dose d'un demi-gros.

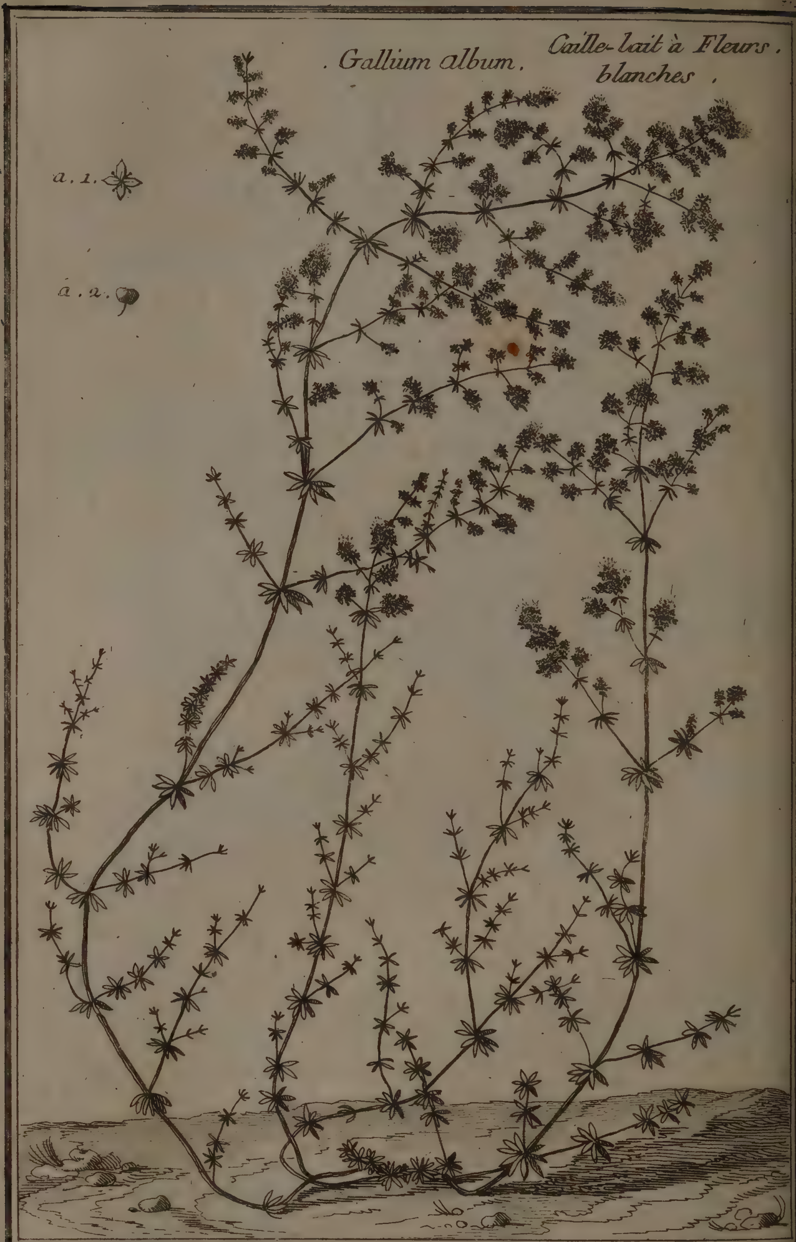
CAILLE-LAIT à fleur jaune; *ou* Petit-muguet. *Gallium luteum*, off. C. B. Pin. 335. *Gallium verum*, J. B. *Gallium foliis octonis linearibus, ramis floriferis, brevibus*, LINN. *Gallium foliis octonis, gracilissimis, confusissimis, spicâ flavâ caulem terminante*, HALLER, Helv. 461.

Sa racine est longue, fort traçante, grêle, ligneuse, brune. Ses tiges, qui sont longues de neuf, de dix, de douze, de quinze pouces & plus, sont un peu velues, noueuses, quarrées, rougeâtres dans les lieux exposés au soleil. Ses feuilles disposées en rayons autour des nœuds, sont étroites, molles, d'un verd foncé, au nombre de cinq, & le plus souvent de neuf. De chaque nœud, partent souvent encore deux rameaux, qui portent, ainsi que les tiges, plusieurs petites fleurs ramassées par grappe, en cloche, évasées, partagées en quatre parties, jaunes, d'une bonne odeur, & dont le ca-



Gallium luteum.

Caille-lait à fleurs jaunes.


Gallium album.
Caille-lait à Fleurs blanches.
a. 1.
a. 2.

lyce devient un fruit composé de deux graines arrondies.

Son suc rougit le papier bleu ; & la propriété qu'il a de coaguler le lait, lui a fait donner le nom de *Caille-lait.*

On donne ses sommités en infusion ou en décoction ; ce qui convient spécialement dans les vapeurs hystériques & hypochondriaques ; dans ces cas le caille-lait est un bon remede : on le dit bon pour l'épilepsie, mais la valériane sauvage lui est de beaucoup supérieure en vertu. On bassine avantageusement avec sa décoction les parties attaquées de galle ou de goute. Son syrop n'est guere employé.

A l'extérieur, cette plante est vulnéraire.

Elle est dessiccative & astringente, dit M. Vogel. Gesner dit qu'elle guérit les dartres & la gratelle ; M. de Jussieu, qu'elle est bonne dans l'affection hystérique ; & M. Chomel qu'elle modere les mouvements épileptiques, contre lesquels on l'emploie ordinairement dans la Catalogne & en France. Sans y rien ajouter, si on en distille les sommités & les feuilles, elle donne bien-tôt une liqueur acide ; *Act. Hafn.* 1, *Obs.* 69.

Caille-lait à fleur blanche. *Gallium album*, off. *Gallium album vulgare*, Tournef. Inst. rei herb. *Mollugo montana angustifolia*, vel *Gallium album latifolium*, C. B. Pin. 334. *Mollugo vulgatior*, herbariorum.

Cette espece ne differe de la précédente que par ses fleurs qui sont blanches. Du reste, on lui attribue les mêmes vertus ; & elle peut s'employer à la place du caille-lait à fleur jaune.

CALAMBAC & Calambour. *Voyez* Agallochum.

CALAMENT. On en trouve de quatre especes dans les boutiques.

I°. Calament ordinaire. *Calamintha vulgaris*, off. *Calamintha vulgaris officinarum Germaniæ*, C. B. Pin. 228. Tournef. Inst. rei herb. 194. *Calamintha flore, magno vulgaris*, J. B. *Melissa floribus ex axillis superioribus, pedunculo communi confertis*, Linn. *Calamintha foliis ex ovato acuminatis, caule erecto, paniculâ spicatâ terminato*, Haller, Helv. 651.

De sa racine qui est fibrée, s'élevent à la hauteur de huit pouces & plus, des tiges quadrangulaires, branchues. Ses feuilles, qui naissent deux à deux & opposées, sont arrondies, terminées par une pointe mousse; légerement dentelées, velues, d'une saveur âcre, d'une odeur agréable. Ses fleurs sont d'une seule piece, en gueule; purpurines, d'une odeur agréable: son calyce est velu & cannelé; il s'en éleve un pistil attaché à la partie postérieure de la fleur: il est accompagné de quatre embryons qui deviennent autant de semences noirâtres, arrondies, contenues dans une capsule qui étoit le calyce de la fleur.

On la trouve sur les montagnes de la Suisse, de l'Italie; en France dans la forêt de Saint-Germain-en-Laie. Elle fleurit en été.

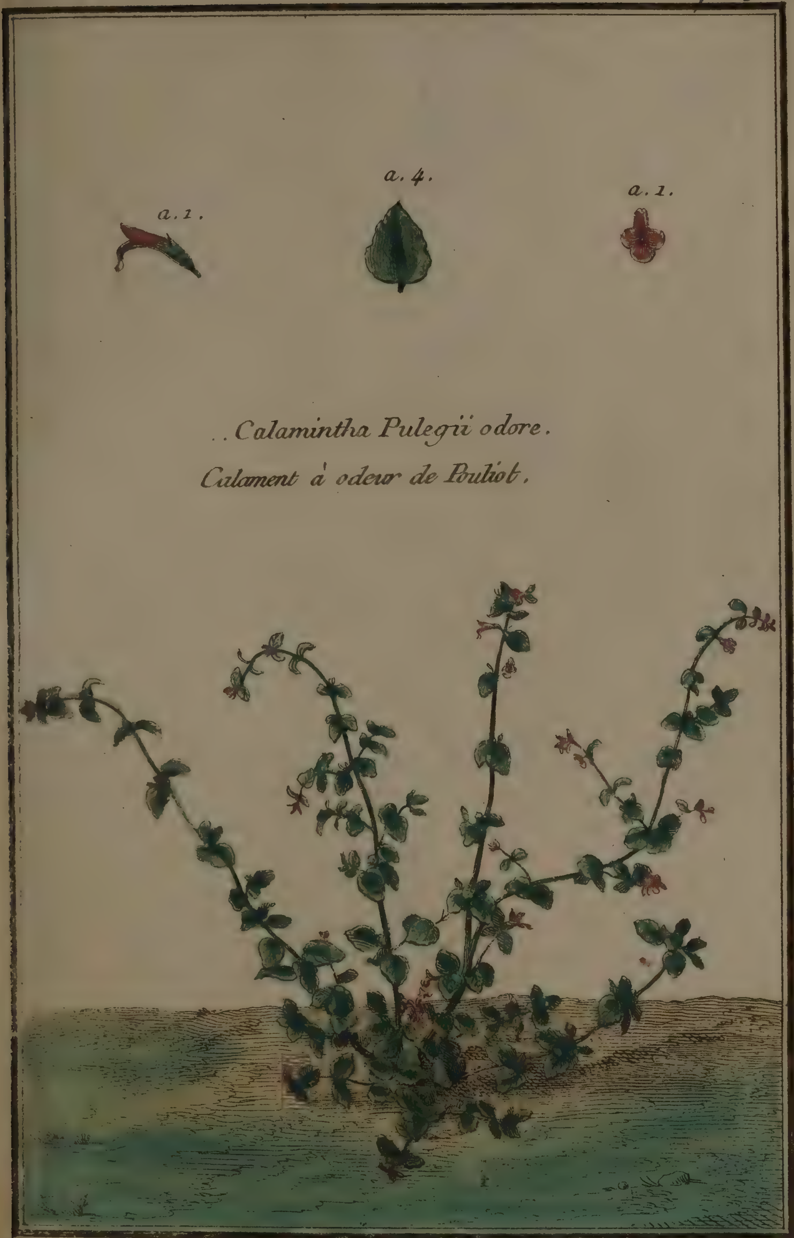
II°. Calament à odeur de pouliot. *Calamintha pulegii odore*, off. *Calamintha flore minore, odore pulegii*, J. B. *Calamintha pulegii odore*, sive *Nepeta*, C. B. Pin. 228. Tournef. Inst. rei herb. *Pulegium sylvestris*, sive *Calamintha altera*, Dod. Pempt.

Cette seconde espece differe de la précédente par ses feuilles & ses fleurs qui sont plus petites; elle a d'ailleurs l'odeur & la saveur du pouliot. Elle croît communément en Languedoc & fleurit en été.

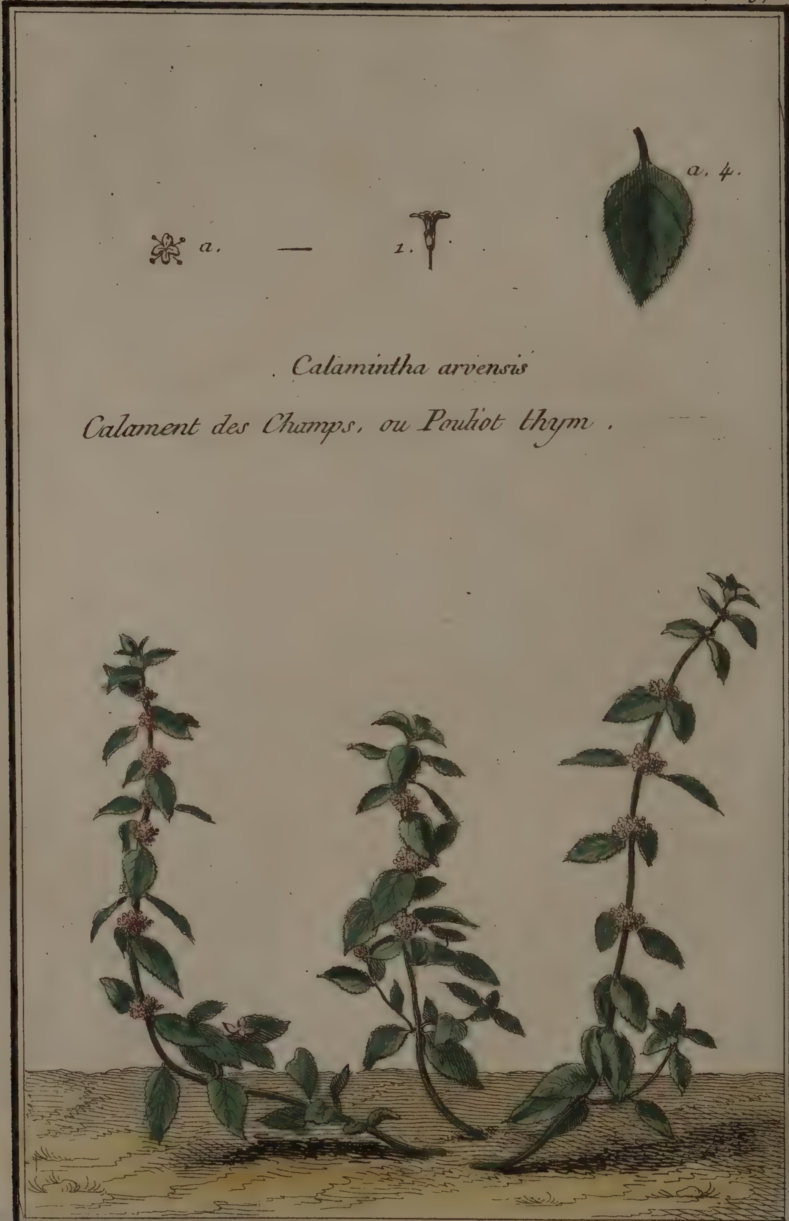
III°. Calament de montagne. *Calamintha magno flore*, off. C. B. Pin. 229. *Calamintha montana*,



Calamintha Vulgaris,
Calament ordinaire.


a. 1.
a. 4.
a. 1.
Calamintha Pulegii odore.
Calament à odeur de Pouliot.


Calamintha montana,
Calament de Montagne,
a. 4.
1.
a.
a. 2.



Calamintha arvensis

Calament des Champs, ou Pouliot thym.

tana, flore magno ex calyce longo, J. B. *Calamintha montana præstantior*, LOBEL. icon. 512.

Par sa tige cette troisieme espece est plus petite que les précédentes; mais ses feuilles & ses fleurs sont plus grandes, & d'une odeur plus agréable.

Elle fleurit en été; & vient sur les Alpes & sur les Pyrénées.

IV°. CALAMENT des champs; Pouliot-thym. *Calamintha arvensis*, off. *Mentha arvensis verticillata, hirsuta*, J. B. TOURN. Inst. rei herb. 189. *Polycnemon*, LOBEL. Lugd. *Nepeta agrestis*, TRAG. *Pulegium agreste Serapionis*, ejusd.

C'est une espece de menthes auxquelles elle ressemble par ses fleurs, lesquelles sont par anneaux, d'une seule piece, en gueule; la levre supérieure est voutée, l'inférieure est partagée en trois; mais la disposition de ces deux levres & de leurs parties est telle que cette fleur paroît découpée en quatre quartiers. Par la figure & l'odeur de ses feuilles, elle est semblable au calament ordinaire.

Cette plante, qui fleurit en été, vient dans les lieux incultes: elle se trouve dans les environs de Paris.

Tous les *calaments* ont une odeur balsamique, qu'ils tiennent de l'huile éthérée: on en tire beaucoup par la distillation. On les prescrit en infusion comme le thé. Ils excitent la sueur, redonnent le ton aux intestins & à l'estomac, levent les obstructions & les engorgements, excitent les regles, rétablissent la suppression des lochies, détergent les ulceres des reins: ils sont bons contre la jaunisse & l'asthme.

A l'extérieur, ces plantes sont résolutives, répercussives, atténuantes. On en fait des bains & des fomentations sur le bas-ventre, soit pour dissiper les vents, provoquer les regles, fortifier les parties paralytiques, &c.

CALAMINAIRE. *Voyez* PIERRE CALAMINAIRE.

CALAMITE BLANCHE. *Voyez* AIMANT CHARNEL.

CALAMUS vrai. *Calamus aromaticus verus*, off. Κάλαμος ἀρωματικὸς, DIOSCOR. & GALEN. Κάλαμος μυρεψικὸς, HIPPOCR. *Calamus alexandrinus*, C. CELSI. *Caſab Aldharira*, Arabum. *Dharira*, AVIC. *Dirimguo Malaiis*, GARZ.

On trouve, ſous ce nom dans les boutiques, la tige d'une plante arundinacée, que les botaniſtes appellent *Caſſab eldereira*, PALUD. Annot. in Linſch. *Caſſabeldarrira*, PROSP. ALPIN. Exot.

Sa racine, qui n'eſt pas d'uſage, a trois ou quatre pouces de longueur, un peu plus renflée vers ſon collet, & dans le reſte partagée en quelques fibres. Il s'en éleve quelquefois pluſieurs tiges; d'autres fois elle n'en a qu'une ſeule, haute de trois pieds, droite, cylindrique, liſſe, de la groſſeur d'une plume d'oie, & même du petit doigt, diviſée par pluſieurs nœuds, creuſe, ſpongieuſe, remplie d'une moëlle blanche : elle donne pluſieurs rameaux qui ſe ſubdiviſent en d'autres plus menus, qui ſont deux à deux, & oppoſés. Ses feuilles ſont peu nombreuſes, & toujours deux oppoſées; elles ſont larges d'un pouce, longues d'un pouce & demi, pointues, nerveuſes. Des nœuds de chaque petit rameau, ſortent deux petites branches de côté & d'autre où ſont portées pluſieurs petites fleurs ſoutenues ſur un pédicule très menu. Il leur ſuccede de petites capſules oblongues, noires, aiguës, où ſont renfermées de petites ſemences noires.

Elle croît dans les Indes, dit GARZIAS, & dans l'Egypte, ſelon P. ALPIN.

La tige, qui ſeule eſt d'uſage, a une ſaveur


a.1.
Calamus aromaticus.
Calamus .Vrai.

âcre, amere : elle a peu d'odeur, mais elle eſt agréable, lorſqu'elle eſt récente.

Elle eſt employée par les Indiens pour aſſaiſonner leurs mets. Elle aide à la digeſtion, & fortifie l'eſtomac. Le *calamus aromaticus* paſſe pour diurétique, emménagogue, nervin : il eſt rarement d'uſage, mais il entre dans la thériaque.

CALCINATION des corps. *Voyez* Introduction, p. 24.

CALCITIS ou CHALCITIS. *Voyez* VITRIOL.

CALLEBASSE. *Voyez* COURGE.

CALMANTS. *Voyez* ANODYNS, Introduction, p. 135. & le mot ASSOUPISSANTS.

CALOMELAS, ou MERCURE DOUX. *Voyez* MERCURE.

CALVILLES. *Voyez* POMME ou POMMIER.

CAMÉLÉE, *ou* CHAMÉLÉE; Garoupe; Olivier nain *ou* bâtard. *Olivella*, off. *Chamelæa tricoccos*; C. B. Pin. 462. *Mezereon* Arabum, LOBEL. adverſ.

Voyez la figure gravée de l'OLIVIER, celle de la CAMÉLÉE s'y trouve.

Sa racine eſt ligneuſe, dure. Il s'en éleve pluſieurs tiges, menues, rameuſes, à la hauteur d'un pied & demi ou deux pieds. Ses feuilles reſſemblent beaucoup à celles de l'olivier; elles ſont pourtant plus petites, plus noirâtres, plus mouſſes. Des aiſſelles des feuilles, ſortent des fleurs, jaunâtres, petites, pour l'ordinaire d'une ſeule piece, diviſées en trois parties. Elles deviennent des fruits à trois noyaux, peu charnus, verds d'abord, rouges enſuite, couverts d'une pellicule d'une ſaveur amere & brûlante; ces noyaux ſont oſſeux ou fort durs, & contiennent chacun une ſemence ordinairement oblongue. Les fruits, cueillis & gardés quelque temps, noirciſſent & deviennent graiſſeux comme les olives.

Cette plante croît dans les pays chauds, comme en Italie, en Provence, en Languedoc, dans les lieux deserts & incultes.

Toutes ses parties ont une saveur âcre & brûlante.

Il n'est pas certain que ce soit la camélée des anciens, qu'ils regardoient comme un des plus violents purgatifs, qui, par sa causticité, pouvoit ulcérer l'estomac & les intestins. Ils ne la prescrivoient pas sans l'avoir corrigée, en la faisant macérer dans le vin ou dans quelqu'autre acide. RONDELET, & J. BAUHIN, à son exemple, l'employoient souvent; ils en donnoient l'extrait, à la dose d'un ou deux gros mêlé avec d'autres purgatifs hydragogues. A l'extérieur, & appliqué en forme de cataplasme sur le pubis, la camélée étoit estimée comme ayant la vertu d'évacuer les eaux des hydropiques.

CAMÉLINE; Sésame d'Allemagne, *ou* bâtard. *Myagrum; Camelina; Sesamum*, TRAGI & off. *Myagrum sativum*, C. B. Pin. 109. *Myagrum dictum* Camelina; J. B. *Alysson segetum foliis auriculatis acutis*, TOURNEF. Inst. rei herb. 217. *Myagrum siliculis obversè ovatis pedunculatis*, LINN.

De sa racine qui est fibreuse & un peu ligneuse, s'éleve à la hauteur d'un pied & demi, & même plus, une tige qui donne des rameaux menus, droits, cylindriques, un peu velus. Ses feuilles sont alternes, molles, pointues, d'un verd pâle. Ses fleurs naissent à l'extrémité des branches; elles sont jaunâtres & en croix. Elles se changent en des fruits ou petites siliques, en forme de poire, un peu renflées, composées de deux panneaux appliqués contre une cloison mitoyenne à laquelle s'attachent plusieurs graines triangulaires, longuettes.

Cette plante, qui est annuelle, croît dans les


a.1.
a.2.
Myagrum, Cameline,


Chamæmelum, Camomille.
4. fœtidum, puante.
4. Vulgare, ordinaire.
romaine.
4. romanum.
a. 1.
a. 1.
a. Romanum, romaine.

champs femés de lin, dans les feigles, les orges, les avoines.

On tire de fes femences une huile qui eft relâchante, émolliente, un peu échauffante ; elle convient dans la conftipation, dans les afpérités de la peau, & dans les aphthes. La plante bouillie dans du vin & appliquée fur les yeux, eft bonne pour les douleurs de cette partie, & pour l'ophthalmie.

I°. CAMOMILLE ordinaire. *Chamæmelum vulgare ; Chamomilla*, off. *Chamæmelum vulgare*, Leucanthemum *Diofcoridis*, C. B. Pin. 135. *Chamæmelum vulgare amarum*, J. B. *Anthemis*, MATTH. *Chamæmelum, parthenii tertia fpecies*, BRUNSF. *Matricaria receptaculis hemifphæricis, radiis patentibus, feminibus coronato-marginatis, fquamis calycinis margine obfoletis*, LINN.

De fes racines, qui font fibreufes & menues, fortent des tiges grêles divifées en plufieurs rameaux. Ses feuilles font découpées fort menu. A l'extrémité des tiges & des rameaux naiffent feule à feule des fleurs portées fur de longs pédicules ; elles font radiées, leur difque eft compofé de plufieurs fleurons jaunes, & leur couronne de demi-fleurons blancs, portés les uns & les autres fur des embryons, & renfermés dans un calyce écailleux. Ces embryons deviennent des femences menues, oblongues, fans aigrettes.

Elle croît dans les champs, & les lieux incultes ; on la trouve aux environs de Paris.

II°. CAMOMILLE romaine. *Chamæmelum odoratum*, vel *romanum*, vel *nobile ; Chamomilla romana odorata*, off. *Chamæmelum nobile*, five *Leucanthemum odoratius*, C. B. Pin. 135. *Chamæmelum odoratiffimum repens, flore fimplici*, J. B. *Matricaria receptaculis conicis, radiis deflexis, femi-*

nibus nudis, squamis calycinis, margine æqualibus. Linn.

De sa racine, qui est fibreuse, sortent des tiges nombreuses & comme rampantes. Ses feuilles sont plus grandes & plus vertes que celles de l'espece précédente, mais elles leur ressemblent aussi bien que ses fleurs. L'odeur des feuilles & des fleurs est un peu forte & aromatique, mais très agréable.

Il y a une variété de cette espece dont les demi-fleurons sont blancs, & en si grand nombre qu'ils cachent le peu de fleurons jaunes qui sont au centre; on la nomme Camomille *romaine à fleurs doubles* (*Chamæmelum nobile, flore multiplici*, C. B. Pin. 135.

III°. Camomille puante; Maroute. *Chamæmelum fœtidum*; *Cotula fœtida*, off. C. B. Pin. 135. J. B. *Buphthalmum minus*, Cord. *Anthemis receptaculis conicis, paleis setaceis, seminibus nudis*, Linn. *Chamæmelum foliis penè glabris, pinnis pinnatis, pinnulis latiusculis*, Haller, Helv.

Ses racines sont fibreuses; ses tiges cylindriques, vertes, succulentes, plus grosses & plus hautes que celles de la camomille ordinaire; ses feuilles sont aussi plus grandes & d'un verd foncé: elle lui ressemble aussi par la couleur & la figure de ses fleurs.

Toute cette plante est fétide, & répand une odeur forte; elle vient le long des chemins & dans les champs; on la trouve aux environs de Paris.

Quelques-uns disent que cette espece dans toutes ses parties est émolliente; d'autres qu'elle est si âcre qu'elle ulcere la peau. Suivant Lobel (*adverſ.* 344) son suc pris intérieurement excite la sortie de l'urine, dégage les poumons, évacue l'atrabile. Vogel, *Mat. med.*

Ces trois especes de Camomille peuvent être employées indifféremment, cependant celle dont


Camomille puante. Chamœmelum. fœtidum.
a. 1.
a. — 1.

on se sert le plus communément est la camomille romaine.

La camomille est très odorante, fort amere. C'est un très grand remede; elle est stomachique, vermifuge, fébrifuge, tonique, antispasmodique, & posséde ces vertus à un très haut degré. Comme fébrifuge elle est excellente dans les fiévres intermittentes, & c'est avec raison que quelques praticiens l'élevent au-dessus du quinquina; on la donne dans ces cas en substance, en infusion ou en décoction, & ce sont ses fleurs que l'on emploie. En substance on donne la poudre de fleurs de camomille depuis une demi-dragme jusqu'à deux gros; on en fait un bol avec quelque sirop approprié; on y ajoute, si l'on veut le quinquina, & sa vertu est beaucoup augmentée. La décoction est trop dégoutante; on est obligé de s'en tenir à l'infusion, encore faut-il l'édulcorer; on en met une poignée sur une suffisante quantité d'eau bouillante & on laisse infuser. Je donne cette infusion pour boisson à mes malades avec un succès heureux; j'ai vu des fiévres, rebelles au quinquina, céder à la camomille; & de plus, les fiévres guéries ainsi ne sont point sujettes à récidive.

La camomille administrée en forte décoction est apéritive, diurétique; elle débarrasse les reins des glaires, des sables & des graviers; c'est ce dont on a des exemples à l'égard des malades tourmentés de néphrétique; on les saigne une ou deux fois, on les met dans le bain, on leur donne la décoction de camomille. En substance ou en infusion elle convient dans les pâles couleurs, la cachexie, les obstructions du bas-ventre, pour faire revenir les régles, procurer l'excrétion des lochies, c'est le remede dont je me sers dans ce cas; je la donne en infusion; j'y mêle un peu de saffran; je la fais en-

trer aussi dans les lavements qu'on donne à la malade; si le ventre devient enflé & douloureux, je fais appliquer dessus des morceaux de flanelle trempés dans la décoction. Cette plante est carminative; dans ce cas pour dissiper les vents, on la donne intérieurement en lavements, & on l'applique extérieurement; l'infusion de camomille convient dans toutes les maladies chroniques, le scorbut, les rhumatismes & la goute.

A l'extérieur elle est très employée; communément on la joint au mélilot, mais c'est à tort: le mélilot n'a nulle efficacité. La camomille est un grand remede résolutif, on peut l'appliquer en fomentation, ou s'en servir dans les cataplasmes émollients & résolutifs. On fait l'huile de camomille par infusion avec les fleurs de la plante: elle est jaune, adoucissante, & résolutive, on en frotte les parties attaquées de goute & de rhumatisme: on s'en sert sur la fin des inflammations. Son huile, distillée, a été fort vantée par les chymistes, mais en général toutes les huiles essentielles sont ennemies de l'estomac, elles échauffent, irritent, disposent à la phlogose, donnent de l'acrimonie aux humeurs. Enfin on peut tuer les vers des enfants en leur frottant le nombril, soit avec l'huile de camomille distillée, ou faite par infusion.

Les vertus des fleurs des deux premieres especes de camomille sont très grandes, dit M. Vogel: celles de la camomille romaine l'emportent sur celles de camomille la vulgaire, parceque celle-là contient beaucoup plus d'huile éthérée qui est de couleur de saphir, & dans laquelle réside presque toute sa force. Elles occupent le premier rang parmi les parégoriques; c'est quasi toujours sous la forme de cataplasmes & de fomentation qu'on l'applique dans les douleurs des parties externes &

les

les affections paralytiques. Elles ne sont pas moins utiles intérieurement comme remede anodyn & antispasmodique ; elles sont très efficaces, suivant RIVIERE (*lib.* IX, *c.* 10) dans les douleurs de colique ; suivant HOFFMANN (*Med. syst.* IV, *part.* ij, *p.* 236) dans la cardialgie ; suivant FORESTUS (*l.* 28, *obs.* 21, 75) dans les douleurs qui suivent l'accouchement & dans la suppression des lochies ; & suivant SCHULZ, *Diss.* dans l'affection hystérique. Ces fleurs sont un spécifique contre les fievres intermittentes ; ce qui les a fait employer comme tels depuis Galien jusqu'à nos jours, de sorte qu'à l'exception de LUDOVIC, il ne s'est trouvé personne qui en ait voulu interdire l'usage interne, non pas pour en avoir vu de mauvais effets, mais à cause de son odeur d'étuve (*ob balneatorium odorem.*) Enfin elles tiennent le premier rang parmi les antiseptiques, suivant les expériences de M. PRINGLE, *Phil. transact.* N°. 495, 496.

IV°. CAMOMILLE jaune (fausse). *Voyez* ŒIL DE BŒUF.

CAMPANES BLANCHES. *Voyez* PERCENEIGE.

CAMPANETTE ; Petit liseron. *Voyez* LISERON.

CAMPANULE à fleurs d'ortie. *Voyez* GANTELÉE.

CAMPANULE à fleurs de serpolet. *Campanula serpillifolia*, C. B. Pin. 93. *Linnæa.*

Elle est diurétique & adoucissante. M. LINNÆUS dit que, cuite, on l'applique avec un très grand succès, en cataplasme & en fomentation, sur les parties attaquées de rhumatisme.

CAMPANULE Raiponce. *Voyez* RAIPONCE.

CAMPHRE. *Camphora* & *Caphura*, off. *Caphur*, Arabum. Καφουρα, Græcorum recentiorum & AETII.

Résine, dont y a deux especes.

La premiere est grossiere; c'est le *camphre brut.* Il est en masses friables, composées de plusieurs petits grains à demi-transparents, rousâtres ou grisâtres; d'une odeur pénétrante, d'un goût âcre, remplies d'ordures.

La seconde est le camphre rafiné; c'est une substance résineuse, un peu grasse, & un peu flexible sous les dents, blanche, transparente, légere, en pains ou en masses orbiculaires applaties, un peu concaves, luisantes, longues de cinq ou six doigts; d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, qui enflamme toute la bouche, qui cause cependant un certain sentiment de froid; de l'odeur pénétrante du romarin, mais plus forte. Celui-ci est préférable au précédent.

Ces deux especes ne different entr'elles, que par la purification qui se fait par la sublimation.

Le camphre est apporté brut de la partie occidentale du Japon & des isles voisines, par les Hollandois dans leurs pays où ils le purifient, pour en fournir à toute l'Europe. On en tire aussi du Japon.

L'arbre, qui donne le camphre ordinaire ou du Japon, s'appelle *Laurus camphorifera*, Kæmpf. Amœnit. 770. *Arbor camphorifera japonica, foliis laurinis; fructu parvo, globoso, calyce brevissimo*, Breyn 2°. Prodr. & Hort. Amst. *Laurus foliis lanceolato-ovatis trinerviis, nervis suprà basim unitis*, Linn. *Arbor fera, Japoniæ incola* : M. Weinmann en a donné la description dans l'ouvrage intitulé : *Phytanthozoïconographia.* tab. 165.

Cet arbre est une vraie espece de laurier; il s'éleve, dans sa vigueur, & s'étend comme le tilleul & le chêne. Son tronc est droit, cylindrique, revêtu d'une écorce unie & verdâtre, lorsque l'arbre est



Arbre qui porte le Camphre du Japon.

Arbor Camphorifera japonica.

jeune : elle eſt inégale, raboteuſe, cendrée, lorſqu'il eſt vieux. Son bois, en ſéchant, eſt rougeâtre, & panaché d'ondes noirâtres comme le bois de noyer, & d'une odeur aromatique très agréable. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier; elles ſont terminées en pointes longues & étroites aux deux bouts, un peu ondées & crêpues à leur circonférence, vertes en deſſus, cendrées en deſſous, nerveuſes; elles ont une odeur forte de camphre, lorſqu'on les a froiſſées. Des aiſſelles des feuilles, ſortent des grappes de petites fleurs blanches d'une ſeule piece en forme de tuyau, diviſées en cinq & rarement en ſix parties arrondies; elles ont neuf étamines courtes, garnies de ſommets. Elles ſe changent en des fruits ou baies de couleur de pourpre foncé, dans leur maturité, de la groſſeur d'un pois, portées chacune ſur un calyce très court, d'une odeur plus pénétrante que celle des feuilles. L'amande, qui y eſt contenue, eſt blanchâtre, de la groſſeur d'un grain de poivre, ſéparée en deux lobes, huileuſe.

Le camphre eſt contenu dans toutes les parties de l'arbre. Cette réſine ne ſe retire pas par inciſion; les payſans de la province de Satſuma & des iſles de Gotho, dit Kœmpfer, coupent les racines & le bois en petits morceaux; ils mettent le tout dans un alambic, & ils verſent deſſus une aſſez grande quantité d'eau ſimple, pour qu'elle paſſe un peu au-deſſus : au lieu d'alambic, ils ſe ſervent encore d'une chaudiere de fer ou de cuivre, qu'ils couvrent d'un grand chapiteau de terre à bec, enduit intérieurement d'étain; ils font cuire à un feu modéré, après avoir bouché toutes les fentes, & adapté un récipient : le camphre s'éleve dans l'alambic, où il s'attache au chapiteau d'étain ſous une forme ſéche, & paſſe auſſi en partie avec l'eau

qui s'écoule dans le récipient. Tel est le camphre crud ou grossier : il est encore si rempli de choses étrangeres, qu'il faut le sublimer pour qu'il prenne la forme, & qu'il acquiere les propriétés du camphre des boutiques. Les Vénitiens le rafinoient autrefois ; ce sont aujourd'hui les Hollandois : on ne sçait pas précisément leur procédé. Quoi qu'il en soit, la sublimation étant bien faite, le camphre, qu'on retire alors, est un concret végétal, sec, blanc, resplendissant, crystallin, volatil, inflammable, d'une odeur très pénétrante, d'un goût âcre brûlant, & un peu amer.

La plûpart des arbres, qui donnent cette résine en plus grande abondance, dit GRIMMIUS, jettent du camphre naturel, pur, blanc, sans qu'on soit obligé de le séparer par aucune sublimation, ni distillation ; quand on a connu par certains signes extérieurs que l'arbre, qui porte le camphre, en est bien chargé, on le dépouille de toutes ses feuilles, de son écorce, & de son bois extérieur jusqu'à la moëlle, on le fend, & on en tire le camphre qui y paroît, sous la forme de sel coagulé, mince, crystallin & en feuille. La récolte cependant n'en est pas si abondante ; car de grands arbres en fournissent à peine une livre & demie, deux livres, ou tout au plus trois livres. Cette espece de camphre n'a pas besoin d'être purifiée. Il paroît que c'est celui qu'on nomme CAMPHRE DE BORNÉO *ou* DE SUMATRA. Il est très estimé par les Orientaux.

L'arbre d'où on le tire est nommé *Arbor* Liono *dicta*, SLADI. *Arbor camphorifera sumatrana, foliis caryophylli aromatici, longius mucronatis, fructu majori oblongo, calyce amplissimo tulipæ figuram quodam modo repræsentante*, BREIN. 2°. Prodom.

Par sa figure extérieure, il ressemble beaucoup à l'arbre décrit pag. 631 ; il est plus petit & plus

grêle. Son tronc est d'environ sept travers de doigt ; il est fongueux & rempli d'une moëlle peu différente de celle du sureau ; il est noueux comme le sureau. Quant à ses fruits, ils ne ressemblent pas à ceux de l'arbre précédent : ils sont de la grosseur d'une petite aveline, oblongs, arrondis, couverts d'une peau mince ; mais, comme les avelines, ils en ont une seconde qui est très belle & panachée de différentes couleurs : c'est l'enveloppe propre du fruit. Confit, il est très agréable, & a le goût & l'odeur subtile du camphre.

Cet arbre croît dans les isles de Bornéo & de Sumatra.

Suivant M. Vogel, le Camphre est une substance très odorante, âcre, aromatique, très volatile & inflammable, capable de sublimation, produite dans le cœur & dans les interstices du bois, & qu'on extrait en le sublimant dans des vaisseaux destinés à cet usage. C'est un mixte particulier, qui ne peut être comparé à aucune substance, ni même aux résines ; il lui paroît cependant qu'on peut l'y rapporter, puisqu'on ne sçauroit le mettre dans aucune autre classe. C'est un remede d'une vertu très efficace, qu'il doit à sa subtilité & à sa pénétrabilité : il fut connu dans le siecle des Arabes. Il dissout supérieurement les engorgements inflammatoires des humeurs, pris à l'intérieur & par intervalles, à la dose de quatre grains, mêlés avec le nitre ou dans une émulsion, (méthode suivie spécialement par M. Werlhoff, comme on peut le voir *Comm. norimb.* 1734. *p.* 258, 268, 431. & 1735, *p.* 153.) & appliqué extérieurement de différentes manieres. Il est d'une très grande utilité dans les fievres malignes & exanthématiques, dans les symptômes effrayants qui les accompagnent, dans les délires & la rentrée des éruptions ; ce qui

eſt prouvé par des obſervations multipliées : Riviere, *Centur.* j. *obſ.* 24, 29 *Centur.* ij. *obſ.* 18, 62, 64, 73. Werlhoff, *loco cit.* Haller, *l. c.* 1736, *p.* 74. Hoffmann, diſſert. *de uſu camph.* Schuster, *obſ. therapeut.* app. Rosen, *in Schwed. Abb.* iv. *p.* 61, 82, &c. Il y a cependant des praticiens qui en déſapprouvent l'uſage, ſçavoir, Carl, *in Comm. nor.* 1736, *p.* 332. & Geelhausen, diſſert. *de febrib. malign. contag.* Prag. 1735. Mais il eſt très bon dans toute eſpece de cachexie, ſuivant Lentilius, *Iatromn. p.* 375; dans les affections ſpaſmodiques, ſuivant Hoffmann, *med. conſult. dec.* 4, *caſ.* 5. & ſpécialement dans le ſpaſme de l'œſophage, *Id. med. ſyſt.* iv. *part.* iij. c. 5; dans les hémorrhagies cauſées par le ſpaſme, pour leſquelles les anciens l'ont employé, en le mêlant dans des potions aſtringentes. On l'a preſque regardé comme le ſpécifique de la manie qu'il a heureuſement diſſipée, pris à grande doſe, c'eſt-à-dire, depuis quinze grains juſqu'à un demi-gros, ſouvent, de jour à autre, & continué aſſez long-temps; mais après avoir fait précéder les émétiques : ces ſuccès ſont rapportés par Kinneir, *Philoſ. tranſ.* N°. 400; par Werlhoff, *Comm. norimb.* 1735. *p.* 28; par Iverdens, *ibid.* 1736, *p.* 5; par Triewald, *Schewed. Abb.* vj. *pag.* 44. Il y a guéri auſſi la mélancholie hyſtérique, ſuivant Werlhoff, *l. c.* 1733, *p.* 221. Cependant Kinneir ſoutient qu'il ne faut le donner qu'aux tempéraments froids, & qu'il eſt nuiſible aux tempéraments chauds & aux pléthoriques, chez leſquels il augmente le mal. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle pluſieurs autres l'ont adminiſtré ſans ſuccès, & que Muzelius, *Wahrnehm*, *pag.* 50, 65, ne l'a point vu réuſſir, tant dans la manie que dans la mélancholie, quoiqu'il l'ait donné tous les jours à la doſe d'une

demi-once. Quant à la vertu que le camphre a d'appaiser les mouvements violents & irréguliers, elle paroît avoir déterminé la plupart des médecins à le placer parmi les anodyns : mais, quoiqu'il ait réellement cette qualité, c'est être extrême que de dire, comme d'autres, & sur-tout M. PONTIER, (*Recueil des Mém. de Chir. qui ont remporté le Prix*, tom. j.) qu'il faut le mettre au nombre des narcotiques, & le placer à côté de l'opium. Une autre propriété singuliere du camphre, c'est d'empêcher les effets du mercure sur les glandes salivaires, sans lui ôter cependant la vertu de détruire radicalement la vérole; il l'augmente même, au contraire. Il y a dans le camphre une vertu anti-vénérienne : un Médecin digne de foi a communiqué sur ce sujet une observation remarquable à Hoffmann, auquel il a assuré avoir reconnu par plusieurs expériences, que le camphre seul dissout dans la graisse de vipere, suffisoit pour guérir la vérole, pourvu qu'auparavant on ait préparé le malade par un purgatif convenable. HOFFMANN lui-même assure, d'après sa propre expérience, qu'il n'a rien trouvé de plus efficace que le camphre pour guérir la gonorrhée, & pour combattre la vérole commençante, *dissert. cit.* §. 14. Ces observations paroissent avoir déterminé quelques médecins & chirurgiens françois à faire entrer le camphre dans leurs onguents mercuriels; ils ont remarqué ensuite que l'usage de cet onguent étoit sûr, & qu'il guérissoit la vérole sans salivation. Ces expériences ont été faites & répétées plusieurs fois par M. RAULIN, *obs. de med.* Paris, 1754, par M. MISSA, *dissert. An lui venereæ hydrargyrus camphoratus*, 1756, & par plusieurs autres dont il est fait mention dans le *Journal des Médecine, Mars & Avril*, 1756. M. RAULIN dit que sur quatre onces d'onguent napolitain, il suffit d'y

mêler un ſcrupule de camphre; & de même, qu'il empêche l'effet du mercure ſur les glandes ſalivaires, ainſi il modere & arrête la ſalivation lorſqu'elle exiſte & qu'elle eſt exceſſive, comme l'a obſervé ZACH. VOGEL *in Wahrnhem*, j. *pag.* 16. Le camphre enfin eſt efficace dans la ſyncope, qu'il ne fait pas ſeulement ceſſer, mais qu'il prévient encore lorſqu'on en mâche un grain ou deux, FISCHER, *tract. de ſenio*, *p.* 142, 145. Reſte à examiner ſi le camphre échauffe ou rafraîchit. Les auteurs ſont partagés, & apportent chacun des expériences pour prouver leurs ſentiments; ceux qui ſoutiennent le premier, diſent qu'il produit des ſerrements, des oppreſſions, des ébullitions, une grande chaleur: le contraire a été obſervé par ceux qui embraſſent le ſecond. Du nombre de ces derniers eſt ſur-tout HOFFMANN, qui l'ayant donné à forte doſe, c'eſt-à-dire, un ſcrupule ou demi-gros, diſſous dans l'eſprit de vin, & pris par un homme ſain, ne remarqua chez lui ni chaleur plus grande, ni plus d'élévation dans le pouls; mais plutôt un réfroidiſſement ſenſible, principalement vers le diaphragme: il ajoute même qu'une once d'eſprit de vin & un ſeul verre de bon vin communique au corps plus de chaleur que deux gros de camphre, *diſſ. cit.* §. 10. Dans un ouvrage compoſé exprès, (*Exercitatio de virtute camphoræ refrigerante, Uratiſl.* 1734, *in*-8°.) M. TRALLES a démontré *à priori*, que le camphre avoit une vertu rafraîchiſſante; mais ce ſçavant médecin (*Hiſtoria choleræ atrociſſimæ quam ipſe ſuſtinuit, & perſanavit* Uratiſl. 1753, *in*-8. *p.* 75, 76.) déclare qu'il a éprouvé chez lui un effet contraire. Suivant moi, ajoute M. VOGEL, la vertu échauffante de cette réſine eſt prouvée; & quiconque voudra tenir dans ſa bouche pendant deux minutes, un demi-gros d'eſprit de vin camphré,


Camphrée.
Camphorata.
a. 1.

& s'en gargariser, sera forcé d'en convenir; car non-seulement il sentira de la chaleur, mais un feu ardent & brûlant dans toute l'habitude du corps. Cependant, je ne dirai pas avec Ludovic & avec d'autres, qu'il faille condamner & rejetter l'usage du camphre; car on a également besoin de remedes échauffants & rafraîchissants; & les premiers peuvent s'administrer avec autant de sécurité que les derniers; mais je n'ai jamais vu personne faire usage, dans la vue de rafraîchir, du camphre seul, au moins on l'unit alors avec le nitre & les autres tempérants. On met ordinairement le camphre au nombre des remedes qui éteignent les feux de l'amour; ce qui n'est pas conforme à l'expérience; il les allume, au contraire, suivant HOFFMANN, *dissert.* §. 10. ou au moins il ne les assoupit pas, comme l'a observé PAULLI, M. N. C. *dec.* j, *an.* vj. vij. par le conseil duquel une mere qui, pendant quelques semaines, fit prendre du camphre à son fils, presque pour toute nourriture & pour toute boisson, sans rien changer à son naturel toujours porté à la galanterie.

CAMPHRÉE. *Camphorata*, off. *Camphorata hirsuta*, C. B. Pin. 486. *Camphorata Monspeliensium*, J. B. *Camphorosma foliis hirsutis linearibus*, LINN. Amœnit. acad. j. p. 392.

De sa racine, qui est de la grosseur du pouce, ligneuse, longue, s'élevent des tiges nombreuses, hautes d'un pied & demi, blanchâtres, un peu velues, garnies de nœuds alternativement. De ces nœuds, sortent un grand nombre de petites feuilles, velues, d'une odeur aromatique, & qui approche un peu du camphre, quand on les frotte entre les mains; d'une saveur un peu âcre. Ses fleurs n'ont point de pétales, mais quatre étamines, dont les sommets sont couleur de rose. Le calyce est

d'une ſeule piece, diviſé, tantôt en trois parties; tantôt en cinq, de couleur herbacée. Le piſtil devient une petite ſemence oblongue, arrondie, cachée dans une capſule qui étoit le calyce de la fleur.

Cette plante croît en France dans le Languedoc & la Provence; dans les terreins ſablonneux de l'Eſpagne, & de la Tartarie.

Elle a une odeur fort agréable : il faut la choiſir fraîche, odorante; on préfere celle du Languedoc & des environs de Montpellier : elle eſt apéritive & inciſive, expectorante; on la dit auſſi vulnéraire, mais en général toutes les plantes apéritives ſont vulnéraires. Les anciens n'ont point connu la camphrée : M. Burlet, méd. de Paris, en a parlé dans les mém. de l'Acad. On l'eſtime beaucoup à Montpellier : on en fait infuſer deux onces ſur deux pintes d'eau, quand il faut inciſer les humeurs de la poitrine, comme dans l'aſthme; on dit qu'en décoction, elle eſt un peu ſudorifique, & diurétique & on la vante dans le ſcorbut & dans les commencements d'obſtructions : on l'eſtime pour l'hydropiſie, mais alors il faut la faire infuſer dans du vin blanc. On ne s'en ſert point à l'extérieur.

La vertu de cette plante, qui a une légere odeur de camphre, eſt déterſive & échauffante, dit M. Vogel : c'eſt une découverte de notre ſiecle *. Son infuſion, dit M. Deidier, *Conſult.* j, eſt recommandée contre l'hydropiſie récente, les flueurs blanches, & principalement contre l'aſthme.

---

* Elle eſt plus ancienne, ſi ce que dit M. Geoffroi eſt exact; voici ſes paroles : » Parmi les botaniſtes, Lobel eſt » preſque le ſeul qui ait fait mention des vertus de cette » plante : il lui attribue la vertu aſtringente & vulné» raire. Or ce botaniſte eſt mort en 1616. «



Anas sylvestris, Canard sauvage.

CANARD SAUVAGE ordinaire *ou* commun. *Anas ſylveſtris*, off. *Boſchas major*, ſive *Anas torquata minor*, Aldrov. ornithol. 3. 284. *Anas caudæ rectricibus intermediis recurvis*, Linn.

Oiſeau ſauvage d'eau douce qui devient de taille moyenne. Sa longueur, depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue, eſt d'environ deux pieds.

Il a le bec applati, large au bout, d'un verd jaunâtre, les narines en long.

Le mâle a la tête & la moitié du col d'un beau verd, terminé par une bande blanche; la poitrine & le ventre d'un blanc cendré, moucheté; le deſſus du col & des aîles cendré, roux; le deſſous de la queue noir; une bande blanche à chaque aîle; vers ſon milieu une tache bleue, large à l'origine des plumes du fouet de l'aîle, terminé par une bande blanche; *(la femelle eſt entierement d'un gris roux, marbré de blanc & plus blanc au ventre;)* les jambes & les pieds ſafranés; les ongles bruns; les nageoires ſales jaunes.

La femelle fait ſon nid près de l'eau, dans des touffes de jonc ou de bruyere : elle pond juſqu'à quinze œufs. Les jeunes canards de l'année ſe nomment *hallebrans*.

Les canards ſauvages ſe trouvent ſur toutes les eaux, ſoit courantes, ſoit dormantes, où ils vivent d'inſectes d'eau, d'herbes, & de tout ce qu'ils y rencontrent.

Le canard ſauvage, ainſi que le canard domeſtique, contiennent beaucoup d'huile, de ſel volatil & de phlegme : le premier fournit moins de phlegme, & plus de ſel volatil.

La *chair* du canard ſauvage, qui fait plus d'exercice, eſt préférable à celle du canard domeſtique, qui en fait moins.

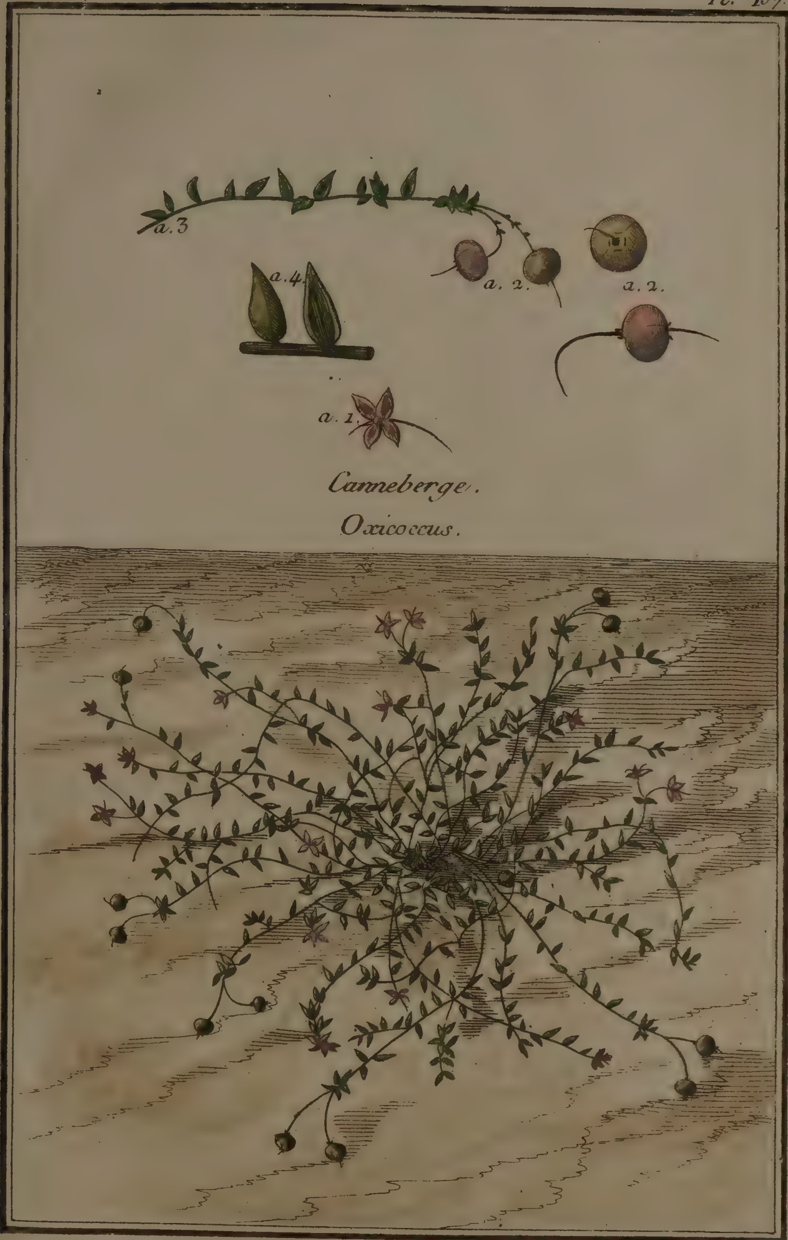
On dit que le *foie* arrête le flux hépatique. Sa *graiſſe* eſt réſolutive, anodyne, émolliente. Son *ſang* paſſe pour alexitere : on en fait avaler, depuis un gros juſqu'à deux, dans un verre de vin chaud, contre la morſure de la vipere & des animaux venimeux : mais nous avons un remede bien plus ſûr & plus efficace, c'eſt l'eau de luce. M. LÉMERY dit que le canard, appliqué ſur le ventre, immédiatement après l'avoir ouvert vivant, eſt bon pour appaiſer la colique venteuſe.

CANNE A SUCRE. *Voyez* SUCRE.

CANNEBERGE ; Couſines ; Couſinettes ; Couſſinets des marais. *Oxycoccus*, off. *Vitis idæa paluſtris*, C. B. Pin. 471. *Oxycoccus*, ſive *Vaccinia paluſtris*, DODON. Pempt. *Acinaria paluſtris*, GESN. *Vaccinium ramis filiformibus*, *repentibus*, *foliis ovatis perennantibus*, LINN.

Sa racine, qui eſt rampante, rougeâtre, grêle, fibreuſe, pouſſe pluſieurs tiges très menues, longues, rampantes. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles du ſerpolet, ſont dures, vertes en deſſus, d'un verd cendré en deſſous, liſſes, réfléchies par leurs bords. De l'extrémité des rameaux, ſortent des fleurs découpées en quatre parties pointues, purpurines : elles ſont portées ſur des pédicules très déliés & de la longueur du doigt : ſes étamines ſont jaunes. Ces fleurs devienent des baies ovalaires, rougeâtres ou d'un jaune verdâtre, d'une ſaveur aigre ou acéteuſe : elles contiennent, dans quatre cellules, des graines fort menues.

Cette plante, qui fleurit aux mois de Mai & de Juin, & dont le fruit eſt mûr en Juillet & Août, ſe plaît dans lieux marécageux & incultes, ſur les montagnes & dans les vallées arroſées par des ruiſſeaux ; dans les bruyeres, & dans tous les endroits humides. On en trouve abondamment auprès de Forges en Normandie.



Canneberge.
Oxicoccus.


Cannelle. Canella.
a.1.
Ecorce de Winter. Cortex Winteranus.

Ses baies ont une ſaveur acide, qui laiſſe, après elle, un peu d'aſtriction ; ainſi elles ſont rafraîchiſſantes, déterſives, aſtringentes. On en preſcrit l'uſage en décoction dans les fievres ardentes & malignes ; pour appaiſer le flux de ventre bilieux, les dyſenteries ; pour ranimer l'eſtomac affoibli.

Les fleurs & les feuilles ont les mêmes vertus.

CANNELLE. *Cinnamomum*, ſive *Canella vulgaris*, OFF. C'eſt une écorce mince, roulée en petits tuyaux ou cannules, de la longueur d'un pied & demi ; d'une ſubſtance ligneuſe & fibreuſe ; caſſante cependant, dont la ſuperficie eſt tantôt ridée, tant unie ; d'un jaune rougeâtre, ou tirant ſur le fer ; d'une ſaveur âcre, piquante, aromatique, mais agréable ; d'une odeur douce & très pénétrante.

Cette écorce eſt la ſeconde & l'intérieure d'un arbre nommé par les botaniſtes, *Cinnamomum*, ſive *Canella zeylanica*, C. B. Pin. *Laurus zeylanica*, *baccis calyculatis* Hermanni, RAII, hiſt. *Caſſia cinnamomea*, H. Ludg. bat. *Canella quæ* Courdo, PISON. M. arom. *Arbor canellifera zeylanica cortice acerrimo ſeu præſtantiſſimo*, *qui cinnamomum*, off. BREYN. 2, Prodr. *Cinnamomum foliis latis*, *ovatis*, *frugiferum*, BURM. Theſ. zeyl. p. 62, tab. 27. *Laurus foliis oblongo-ovatis*, *trinerviis*, *nitidis*, *planis*, LINN. Hort. cliff.

La racine de cet arbre eſt groſſe, branchue, fibreuſe, dure. Son écorce, qui eſt d'un roux griſâtre en dehors & rougâtre en dedans, approche de l'odeur du camphre. Le tronc s'éleve de vingt à vingt-quatre pieds ; il en part beaucoup de branches, leſquelles, ainſi que le tronc, ſont revêtues d'une écorce verte d'abord, & qui rougit avec le temps : elle a peu de ſaveur, lorſqu'elle eſt verte ;

mais, lorſqu'elle eſt ſéche, elle eſt telle que nous l'avons dite, âcre, piquante, aromatique. Son bois eſt blanc intérieurement, dur, ſans odeur. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier ; elles ſont longues de huit pouces, ovalaires, terminées en pointes, luiſantes ; de couleur de foie, lorſqu'elles ſont tendres, mais, en vieilliſſant, elles deviennent d'un verd foncé en deſſus, & d'un verd plus clair en deſſous ; elles ont le goût & l'odeur de la cannelle. Ses fleurs ſont petites, étoilées, à ſix pétales, diſpoſées en bouquets, d'une odeur agréable ; elles ont deux rangs d'étamines, & un piſtil verd qui devient un fruit, ou baie ovalaire : il eſt gros comme un gland de chêne, ou comme des olives, auxquels ils reſſemblent en quelque façon. Ils ſont d'abord verts, puis rougeâtres, & deviennent enfin d'un noir luiſant, d'une odeur aromatique ſemblable à celle du girofle, & empreints d'une certaine huile plus épaiſſe, que l'on tire après l'avoir fait bouillir dans l'eau : elle reſſemble, par ſa nature, à l'huile de noix muſcade, & par ſa blancheur & ſa conſiſtance, au ſuif des animaux.

Cet arbre croît dans l'iſle de Ceylan, où il eſt très commun dans les forêts.

La cannelle des boutiques eſt l'écorce de cet arbre qu'on dépouille au mois de Mai : il meurt de cette opération. Mais, comme il s'éleve pluſieurs branches de ſa racine, quand on a coupé le tronc, leſquelles deviennent des arbres d'où l'on peut tirer la cannelle, l'eſpece ne peut point manquer.

Après avoir dépouillé l'arbre de ſon écorce, & avoir purgé celle-ci de ſa partie extérieure cendrée, on l'expoſe au ſoleil, afin de la faire ſécher : alors elle ſe roule en baguettes, & les véſicules de la membrane intérieure très mince, & très étroitement adhérente à celle du milieu, venant à ſe

rompre, l'huile éthérée, qu'elle renferme, pénétre dans toute l'écorce, & lui communique également une ſaveur gracieuſe & une odeur aromatique, qu'elle n'avoit pas auparavant. On ſent par-là pourquoi les bâtons, dont l'écorce eſt plus mince, ſont toujours préférables à ceux dont elle eſt plus épaiſſe. En effet, une certaine quantité d'écorce, la plus épaiſſe, contient plus de ſubſtance inerte & ſtyptique, & bien moins d'huile aromatique qu'une même quantité d'écorce mince; ainſi, comme la vertu aromatique vient uniquement de cette huile, il ne paroîtra pas étonnant qu'elle ſoit plus foible dans les écorces plus épaiſſes.

Il faut choiſir la cannelle d'un jaune pâle, en beaux morceaux, point trop épais, ni peſants, ni ligneux, roulés ſur eux-mêmes, d'une odeur forte, douce, ſuave, d'un goût piquant, mais ſans ſentiment de feu.

La cannelle eſt un des aromats les plus doux, nervin, cordial, céphalique, ſtimulant, échauffant, ſudorifique, apéritif, emménagogue, ſtomachique.

Elle ſe donne en ſubſtance à cinq, ſix, dix, même quinze grains dans les maux d'eſtomac provenants de cauſe froide, ce qu'il faut bien diſtinguer; car les aromats de notre pays ont une qualité amere, qui les rend en tous temps amis de l'eſtomac : mais il n'en eſt pas de même des aromats des pays étrangers, & conſéquemment de la cannelle. On donne plus ſouvent la cannelle en infuſion dans du vin ou de l'eau, mais ſpécialement dans du vin; on en met deux gros ſur une chopine, & on en fait des roties pour corroborer & rétablir des perſonnes affoiblies & languiſſantes qui relevent de maladies, qui & ont ſouffert de grandes hémorrhagies : ſi on n'y met point de pain, c'eſt

un vin cordial, dont l'uſage eſt recommandable dans toutes les fievres éruptives, rougeoles, petites véroles, fievres miliaires, pourpre blanc, pourpre rouge, fievres peſtilentielles : on le donne avant l'éruption, pendant & après, quand elle a peine à ſe faire, ou qu'elle eſt languiſſante. Ce cordial eſt très bon, & n'eſt point trop échauffant. La cannelle convient dans toutes les maladies de la tête & des nerfs provenantes de relâchement.

A l'extérieur, elle eſt bonne dans les paralyſies, dans les tremblements & foibleſſe des parties, & ſur-tout ſon huile eſſentielle qui eſt un excellent remede dans les caries rebelles, pour l'épine foible des enfants qui commencent à ſe nouer, dans les paralyſies, les douleurs de dents & d'oreilles. On peut la donner à l'intérieur, mais à fort petite doſe.

La cannelle eſt d'un grand uſage pour la cuiſine; elle entre dans les paſtilles, les dragées, les confitures, & la plûpart des liqueurs.

La cannelle, dit M. Vogel, échauffe, fortifie, rétablit tout le corps; corrige les foibleſſes de l'eſtomac & de la matrice; guérit les flux de ventre, en en mâchant tous les jours, & avalant la ſalive qui en eſt impreignée : *voyez* Baglivi, *de diarrh.* Boerhaave, *chem.* ij, *p.* 129, dit qu'il ne connoît point de remede comparable à l'huile de cannelle, lorſqu'il s'agit de rappeller les forces abattues des femmes enceintes, de celles qui ſont en travail, & des nouvelles accouchées, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation, ni de ruptures de vaiſſeaux.

En effet, l'uſage inconſidéré & immodéré de la cannelle & des autres aromats diſpoſe l'eſtomac à l'inflammation : il en criſpe les fibres, reſſerre & ferme les orifices des glandes ſtomachales. Il rend

les liqueurs trop épaisses & trop âcres; alors elles circulent lentement dans leurs vaisseaux, & les sécrétions sont imparfaites : d'où naissent les inflammations, les obstructions du foie & des autres viscères; la cachexie, l'atrophie, &c.

CANNELLE blanche. *Canella alba & cortex Winteranus spurius*, off. *Costus corticosus*, quorumdam.

C'est l'écorce d'un arbre nommée *Canella alba*, quorumdam, J. B. *Canella cubana*, JONST. *Cassia lignea Jamaïcensis, cortice acri, candicante*, PLUCK. Phyt. *Arbor baccifera, laurifolia, aromatica, fructu viridi, calyculato, racemoso*, SLOANE, Transf. phil. N°. 192 & Hist. Jam. vol. ij. 82.

Le tronc de cet arbre est environ de la grosseur de la cuisse, dit M. SLOANE : il s'éleve de vingt ou trente pieds, & pousse plusieurs branches & plusieurs rejettons qui pendent en bas, & forment un aspect fort agréable. Son écorce est composée de deux parties, une extérieure & l'autre intérieure; la premiere est aussi mince qu'une petite piece de monnoie, de couleur de cendre, blanchâtre ou grisâtre, & parsemée çà & là de quelques taches plus claires avec plusieurs petites crevasses à son extérieur qui la rendent inégale, d'un goût âcre, aromatique, piquant & brûlant; l'écorce intérieure est beaucoup plus épaisse que la cannelle, lisse, plus blanche que celle de dehors, d'un goût plus aromatique, plus piquant, approchant de celui du girofle, plus séche que la cannelle, & se brisant entre les dents. Ses feuilles sortent de l'extrémité des rejettons, sans ordre; elles sont portées sur des pedicules d'environ un pouce de long sur un pouce de large, leur extrémité est large & arrondie; elles sont étroites vers leur base, & vont toujours en s'élargissant vers leur

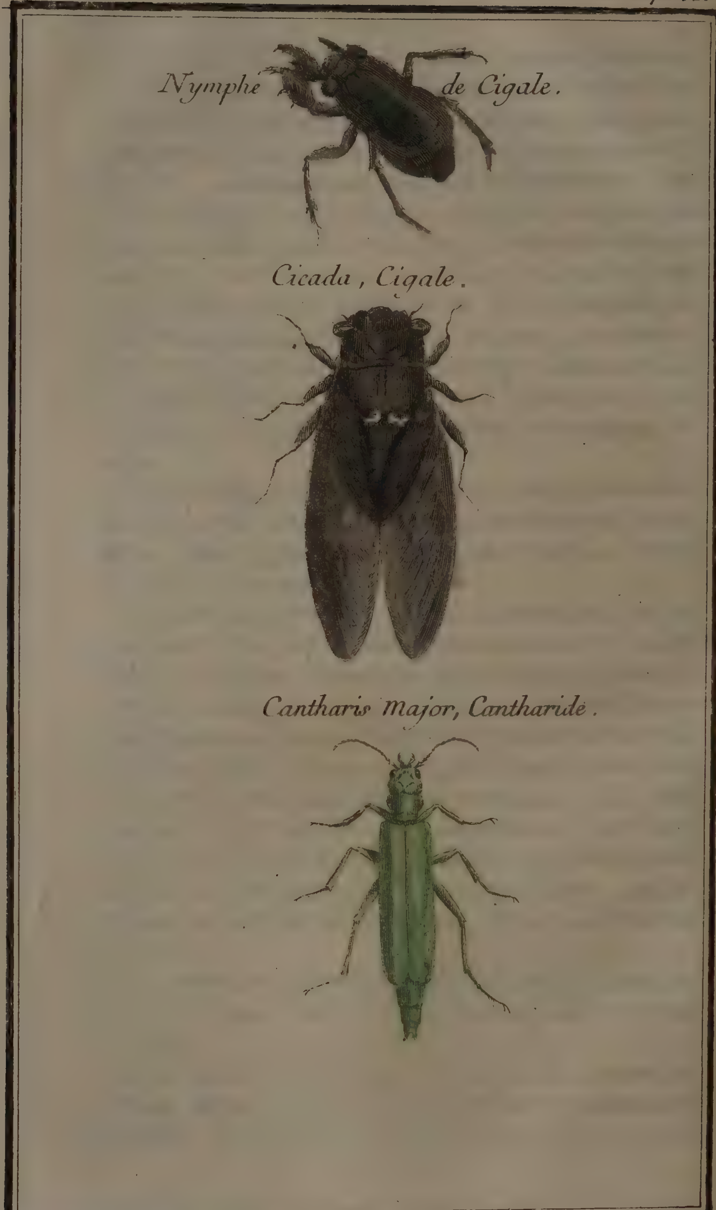
extrémité, d'un verd jaunâtre, unies, luisantes sans dentelures, & approchantes de celles du laurier-cerise. Les sommets des tiges sont chargés de bouquets de fleurs disposées à-peu-près en forme de parasol : elles sont attachées à un pédicule à l'extrémité duquel est un calyce composé de quelques petites feuilles; elles ont cinq pétales couleur de pourpre, ou d'écarlate, au milieu desquels est un gros pistil. Il leur succede un fruit composé de plusieurs grains, gros comme un pois, arrondis, verds, qui tous contiennent sous une chair mucilagineuse & d'un verd pâle, quatre semences noires, luisantes, inégales, approchantes des pepins de raisin.

Toutes les parties de cet arbre, lorsqu'elles sont récentes, ont un goût brûlant, aromatique & piquant, qui approche de celui du girofle, & qui met la bouche en feu.

Il croît dans les vallées, ou dans les bois de la Jamaïque. On le dépouille de son écorce, & on la fait sécher à l'ombre, sans autre préparation. Il faut la choisir roulée en tuyaux oblongs, dépouillée de son écorce extérieure, blanchâtre ou jaunâtre, tant en dedans qu'en dehors, plus grosse que la cannelle, d'un goût âcre, piquant, aromatique, & comme composée de cannelle, de gingembre & de clous de girofle. Elle est employée par les apothicaires de Londres, sous le nom d'*écorce de Winter*, quoiqu'elle en différe absolument. *Voyez* ÉCORCE DE WINTER.

On peut en tirer une huile essentielle semblables à peu-près à celle de girofle, mais elle est peu d'usage.

La cannelle blanche peut servir à assaisonner les ragoûts & les aliments; on peut la mettre dans les ratafiats, & les épiciers en frelatent les fines épices.


Nymphe de Cigale.
Cicada, Cigale.
Cantharis Major, Cantharide.

Pour la médecine, il faut la choisir en gros morceaux épais, point vermoulue, d'un goût fort, aromatique, brûlant, & qui tienne long-temps au gosier. Elle est stimulante, pénétrante, fondante, stomachique, antiscorbutique : mais elle seroit mieux placée dans la classe des aromatiques amers; elle en a toutes les propriétés. On la donne en substance depuis vingt jusqu'à quarante grains en bol, ou dans quelques opiats; rarement on la prescrit en infusion, &, quand on le fait, c'est dans le vin blanc comme le curcuma : si on la donne en décoction dans l'eau, il faut en doubler la dose, ordinairement trois gros sur une pinte d'eau : on la fait prendre en substance dans le scorbut; on la mêle dans les gargarismes pour raffermir les gencives; on en bassine les ulceres ou les taches scorbutiques : en infusion dans le vin blanc, dans les cachexies, soit scorbutiques ou autres, dans les maladies comateuses provenant de relâchement, l'hydropisie, leucophlegmatie, paralysie, atrophie, tremblements de membres; pour lever les obstructions : dans ce cas, quelques-uns la mêlent avec avantage aux martiaux & mercuriaux. Elle est contraire dans les circonstances où le curcuma ne convient point.

CANTHARIDE; Mouche Cantharide; Mouche d'Espagne. *Cantharis vulgaris*, off. *Cantharis cæruleo-viridis*, *thorace teretiusculo*, Linn.

Insecte aîlé du genre des scarabées, long d'un pouce, gros comme un tuyau de plume, composé d'une tête, d'un corselet & du corps : le tout, ainsi que les chapes des aîles & les jambes, sont d'un beau verd resplendissant; les yeux couleur d'or. Il a deux pinces tranchantes du côté de la bouche, un plastron sur le milieu de la tête, le corselet plus large vers la tête que vers le corps : six jambes, les premieres partent du corselet, les qua-

tre autres du corps; les chapes ou couvertures des aîles renferment quatre aîles transparentes.

Les cantharides s'accouplent comme les hannetons, c'est-à-dire, que la femelle est montée sur le mâle.

Tout l'animal a une odeur aromatique très-forte & désagréable.

Elles paroissent sur la fin du printemps sur plusieurs especes d'arbres sur lesquels elles volent en grande bande, principalement sur les frênes; on en trouve aussi sur l'orme, le peuplier. Elles mangent les feuilles, s'accouplent, puis disparoissent toutes en même temps. Cette expédition est d'environ quinze jours; après quoi elles déposent leurs œufs en terre; il en provient de fausses chenilles, qui après avoir subi toutes leurs transformations, deviennent des scarabées comme les premiers, & reparoissent sur les arbres au printemps suivant.

Elles répandent dans l'endroit où elles sont une odeur vireuse; on les ramasse dans le printemps, & on les fait mourir à la vapeur du vinaigre. En Italie, elles sont plus grosses que dans ces pays-ci, aussi ont-elles moins de vertus; dans le nord de l'Allemagne, elles sont de peu d'usage. On doit choisir les cantharides petites, entieres, nouvelles, parcequ'en vieillissant elles tombent en poussiere, & perdent leurs vertus.

Les cantharides agissent par un sel tellement embarrassé dans une résine, qu'il est impossible de l'en séparer; un menstrue aqueux s'en charge, & fait que sa vertu est spéciale sur les reins. Ce sel des cantharides ne nous est pas bien connu; je crois cependant qu'il est plus acide qu'alkali : l'analyse chymique par laquelle on en tire un sel & un esprit volatil ne prouve rien, le feu peut donner naissance à ces substances; l'odeur vireuse ne conclud pas davantage;

rage ; & ce qui fait que je le crois acide, c'eſt que les fourmis ont en petit la même vertu, & donnent un ſel acide : de plus, jamais les alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils, ne ſont jamais confondus avec les réſines ,mais toujours les acides : enfin, le vinaigre augmente leurs vertus : donc leur ſel eſt acide ; car, s'il étoit alkali, le vinaigre l'émouſſeroit. Les cantharides ſont fondantes, apéritives, ſtimulantes, irritantes, échauffantes & diurétiques.

Les anciens regardoient les cantharides comme un bon diurétique ; les ordonnoient dans la chaude-piſſe, les rétentions d'urine, cauſées par des matieres glaireuſes dans les reins, & c'étoit avec raiſon. Les modernes les ont regardées comme un poiſon ; il eſt vrai qu'à trop forte doſe, ou les continuant trop long-temps, elles cauſent des éréthiſmes, des douleurs, des chaleurs dans les voies urinaires & des piſſements de ſang ; mais tout remede par l'abus devient un poiſon.

On ordonne les cantharides à de bons tempéraments, & à doſe médiocre, comme trois, quatre à cinq grains en ſubſtance, ou un ſcrupule infuſé dans une pinte de vin blanc ; on en fait prendre de temps en temps au malade, & on a ſoin de le faire boire beaucoup : elles ſont d'un uſage merveilleux dans le tiſſu relâché des reins, quand ils abondent en matieres glaireuſes, dans la molleſſe des fibres, dans l'hydropiſie : c'eſt un excellent ſpermatopée ; je l'ai employé avec ſuccès dans ce cas à la doſe de huit grains. *

---

* Cette doſe paroît bien forte. Quoi qu'il en ſoit, les cantharides, priſes intérieurement, peuvent être très dangereuſes, ſi elles ne ſont pas adminiſtrées par une main prudente.

L'emplâtre vessicatoire qui est fait avec du levain, de la térébenthine & des cantharides plus ou moins suivant le cas, convient dans bien des maladies. Avant que de l'appliquer, on rase la partie, on la frotte & on la mouille de vinaigre, puis on applique l'emplâtre d'une grandeur convenable, suivant le cas : il se place entre les deux épaules pour faire révulsion de la tête, aux cuisses & aux jambes, pour rappeller quelque sécrétion ou détourner quelque humeur; il convient dans les maladies soporeuses, la léthargie, l'apoplexie humide, le *coma somnolentum* qui survient dans les fievres putrides, la petite vérole, la rougeole maligne; il détourne fort à propos les fluxions des yeux & des oreilles; mais il faut en entretenir longtemps l'écoulement : il est généralement utile dans les fievres malignes, dans la fievre nerveuse des Anglois, dans l'hydropisie, la leucophlegmatie. J'ai guéri, par un emplâtre vessicatoire fort chargé, appliqué aux deux cuisses, une hydropisie de poitrine confirmée. Il convient dans les épanchements de sérosité, dans les phlegmatiques & mélancoliques chez qui les esprits languissent. Les cantharides ainsi administrées, procurent une révulsion, tandis que leurs sels stimulent le genre nerveux, & atténuent la sérosité.

Si les cantharides sont données à trop forte dose, ou continuées trop long-temps, soit intérieurement, soit extérieurement, leurs sels se portent aux reins, y causent éréthisme, ardeur d'urine, pissements de sang, ulceres des reins & des voies urinaires. Pour remédier à ces accidents, il faut faire boire au malade du lait, du bouillon gras, des huiles, préférablement aux émulsions, de crainte de trop relâcher l'estomac; ces substances emportent les sels âcres des cantharides : on peut lui faire des

injections dans la vessie avec ces substances, lui faire prendre les bains ou demi-bains; mais il ne faut pas tout-à-coup s'effrayer d'une légere ardeur d'urine.

Ces insectes se trouvent sur-tout dans les pays chauds de l'Europe; ils se rendent l'été par pelotons dans nos contrées septentrionales, dit M. Vogel; mais ils n'y demeurent guere que trois ou quatre jours; ils disparoissent bientôt sans s'y accoupler, ni y déposer leurs œufs; ils aiment surtout le troëne, la barbe de chevre, le syringa bleu, le froment, le frêne.

Il y a dans tout l'insecte quelque chose d'âcre & de brûlant qui peut le rendre nuisible au corps humain, soit qu'on en fasse usage intérieurement, ou qu'on en applique sur la peau; ce qui l'a fait mettre au nombre des poisons par les anciens & par quelque modernes, entr'autres Valisnieri, *Opp.* iij & J. Plancus, *diss. de vesicant.* En effet, il attaque spécialement & d'une maniere très vive les voies urinaires; souvent même il excite le pissement de sang, accompagné de l'ardeur & de l'inflammation des parties, soit qu'on prenne intérieurement de la poudre de cantharide, soit qu'on en frotte la peau, ou même que l'on tienne longtemps cet insecte dans la main; Brogianus *de venenis*, *pag.* 66. Ces mauvais effets n'ont cependant pas empêché les anciens médecins, ni les modernes de les mettre en usage. Hippocrate, pensant que tout le poison des cantharides étoit renfermé dans la tête, les aîles & les pieds, rejettoit ces parties, & n'employoit que le tronc, *de vict. acut.* §. 66. Il le donnoit intérieurement dans une potion hydragogue (*loc. cit.*) pour procurer l'écoulement des urines; extérieurement sous la forme de pessaire, pour exciter les regles, & pour

expulser l'arriere-faix, & le fœtus mort; (*de morb. mul.*) CELSE en faisoit une composition pour ronger doucement les chairs pourries & baveuses des ulceres. Des médecins modernes se sont servis de la poudre contre l'hydropisie, depuis deux grains jusqu'à six; parmi lesquels est JAC. GRAINGER, *Hist. febr. anom. Edimb.* 1753. D'autres l'ont prescrite dans l'ischurie, à la dose d'un grain, comme VAN HELMONT, *de lithias, c.* 5, §. 14; & WERLHOF en émulsion, *Comm. norimb.* 1733, *p.* 356. MATTHIADES, *l. de superfœt. p.* 660, rapporte qu'un médecin de Lyon a guéri plusieurs personnes d'une gonorrhée maligne par l'usage interne des cantharides infusées dans du vin; WERLHOF, *l. c.* a donné aussi les cantharides pour la même maladie avec des os de séche. G. GREENFIELD (qui a écrit en faveur de l'usage interne des cantharides dans un livre intitulé: *Treat of the safe internal use of canthar.* Lond. 1706) les a beaucoup vantées contre l'ulcere des reins & de la vessie; contre le calcul & la goute: il les unissoit toujours avec le camphre pour tempérer leur causticité. Mais autant leur usage intérieur, modéré & à petite dose, est utile, autant il devient nuisible, & même mortel, s'il est excessif. ERASTUS, *de pharmac. occult. pot. c.* 36, rapporte plusieurs exemples d'accidents survenus à ceux qui s'en étoient servis dans la vue de se rendre plus vigoureux avec les femmes; sçavoir, des inflammations de l'œsophage, de l'estomac, des intestins: SALMUTZ, *l.* j, *obs.* 81. iij. 23, & H. DE HEERS, *obs.* 9, ont été témoins de pissement de sang, accompagné de tension douloureuse de la verge, & de strangurie: LANZONI, *animad.* iij. 28, & BARRERE, *observ. anat.* ont vu une inflammation des reins, de la vessie & de la verge, qui s'est terminée par un sphacele mortel: FORESTUS, *l.* 24, *observ.* 7,

fait mention d'une érection excessive avec pissement de sang : on lit aussi dans les M. N. C. *dec.* j, *ann.* 9 & 10, qu'un homme avoit les desirs les plus violents, avec tumeur du scrotum, & émission de sang, faute de semence ; il mourut l'onzieme jour. Tous ceux qui eurent ces accidents, avoient pris des cantharidas, depuis un gros jusqu'à deux, pour exciter en eux une vigueur d'Hercule.

Appliquées extérieurement avec du levain ou un emplâtre, à la dose de quinze ou vingt grains, les cantharides produisent sur le corps vivant des vessicules ; c'est dans ce dessein qu'on les emploie dans l'apoplexie, la céphalalgie, le vertige, les fievres malignes & les affections rhumatismales & gouteuses, ordinairement sans aucun danger ; cependant, si on les laisse trop long-temps, ou qu'on les applique une seconde fois sur la peau ulcérée, on en ressent quelquefois des douleurs en urinant ; il survient même un pissement de sang, la fievre & d'autres accidents. C'est Arétée, qui, le premier après Archigenes, mit les cantharides en usage comme vessicatoires, contre la douleur de tête & l'épilepsie : il paroît même avoir observé que l'application sur la peau, pouvoit causer des désordres internes, puisque trois jours auparavant, il faisoit boire du lait au malade, afin que la vessie ne fût point offensée. *De curat. morb. diut.* l. j, c. 4.

CAPILLAIRE ; *ou* Cheveu de Vénus. *Capillus Veneris.* Sous ce nom, étoient compris dans les anciennes pharmacopées quatre especes de plantes, qui sont : la *premiere*, le vrai capillaire, ou le capillaire de Montpellier : la *seconde*, le capillaire noir : la *troisieme*, la sauve-vie : la *quatrieme*, le capillaire rouge ou le polytric; on en a depuis ajouté une *cinquieme* qui est le cétérac.

Aujourd'hui on en compte sept especes dans les boutiques.

1°. Le *Capillaire de Montpellier.*

2°. Le *Capillaire de Canada.*

3°. Le *Capillaire commun* ou *noir.*

4°. Le *Capillaire blanc.*

5°. Le *Capillaire blanc à feuille de rue*, ou *Sauve-vie.*

6°. Le *Capillaire rouge* ou *Polytric.*

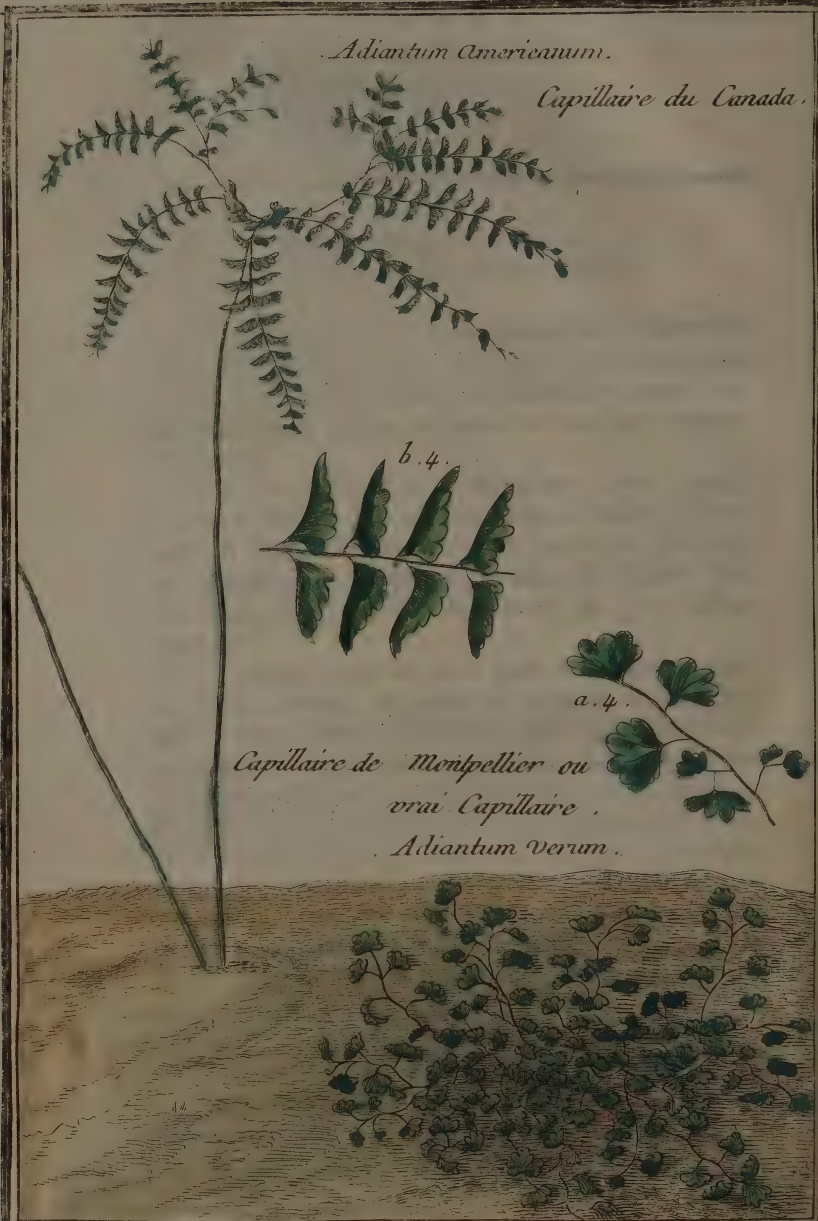
7°. Le *Capillaire doré* ou *Perce-mousse.*

Nous donnerons la description particuliere de chacune de ces plantes, & nous ferons remarquer ce qu'elles peuvent avoir de particulier ; mais auparavant nous allons indiquer ce qui les regarde en général.

Tous les capillaires contiennent une grande quantité d'acide, uni à beaucoup de terre ; ils ont aussi un peu de sel ammoniacal : ces deux sels sont env. loppés dans beaucoup d'huile, & délayés dans beaucoup d'eau. Leur saveur est un peu astringente.

Ces plantes conviennent pour adoucir les âcretés de l'estomac, appaiser le hoquet & la diarrhée, qui en sont les suites. Elles favorisent l'expectoration de la pituite épaisse & visqueuse ; elles conviennent dans la toux opiniâtre, dans l'asthme, la difficulté de respirer, dans la péripneumonie, la pleurésie. Elles passent pour incisives, & capables par conséquent de lever les obstructions des visceres. On les fait entrer dans les bouillons, les décoctions & les apozemes apéritifs. On leur a reproché, contre toute raison, de causer la stérilité : les Arabes n'ont pas été mieux fondés de leur attribuer une vertu purgative.

On prescrit ces plantes en infusion ou en décoction, on les emploie séparément ou mêlées les unes avec les autres. On prend une poignée de chaque espece


Adiantum americanum.
Capillaire du Canada.
b. 4.
a. 4.
Capillaire de Montpellier ou
vrai Capillaire.
Adiantum verum.

de capillaire ; qu'on fait légérement bouillir dans quatre livres ou deux pintes d'eau, avec un peu de réglisse.

18. CAPILLAIRE DE MONTPELLIER, *ou* Vrai Capillaire, *Adiantum verum ; Capillus Veneris verus ; Capillus Veneris Monspeliensis*, off. *Adiantum foliis coriandri*, C. B. Pin. 355. TOURNEF. Inst. rei Herb. 543.

Sa racine est menue, fibreuse, couchée obliquement sur la terre ; ses tiges s'élevent à la hauteur de huit pouces, elles sont noires, grêles, luisantes, lisses, branchues ; ses feuilles sont alternes, vertes, taillées en maniere de crête, striées en forme de rayons, lisses & crénélées profondément comme les premieres feuilles de la coriandre ; molles, un peu odorantes, d'une saveur agréable, légérement astringentes & ameres. Cette plante paroît n'avoir pas de fleurs ; mais dans le mois de Septembre, les crénelures s'allongent, se replient & s'unissent ensemble. Dans ces replis des feuilles, sont contenus les fruits, ou des capsules membraneuses sphériques, très petites, garnies d'un anneau élastique ; ce qui a été remarqué & décrit par M. TOURNEFORT, *éléments de Botan.* Ces capsules s'ouvrent par la contraction de l'anneau, & on découvre, par le moyen du microscope, qu'elles sont pleines de semences très menues, semblables à de la fine poussiere.

Elle croît sur le bord des puits & sur les rochers humides du Languedoc : elle est toujours verte, même en hyver.

Cette plante, qui est d'un très grand usage, non-seulement dans les maladies aiguës, mais encore dans les chroniques, passe pour pectorale : on la place aussi parmi les tempérantes ; & la vertu apéritive qu'on lui a reconnue la rend très utile aux

hypochondriaques. Le ſyrop qu'on en prépare à Montpellier eſt très célebre & ſe tranſporte partout ; on le regarde comme un bon remede pour les maladies de la poitrine, l'enrouement, la difficulté de reſpirer & la toux.

Un Médecin de Montpellier, nommé PIERRE FORMI, donna en 1644 un ouvrage *in*-8° intitulé, *Traité de l'Adianton ou Cheveu de Venus*, imprimé à Montpellier : il y releve ſi fort les vertus de cette plante, qu'il ſemble en faire une vraie panacée, un véritable remede univerſel. Suivant lui, elle étoit apéritive, diaphorétique, hépatique & hyſtérique ; il la preſcrivoit en ptiſane pour toutes ſortes de fievres, ſimples ou malignes, intermittentes ou continues ; pour la plûpart des maladies occaſionnées par l'embarras & l'obſtruction des glandes du foie, du méſentere, &c. & par conſéquent dans la jauniſſe, dans la ſuppreſſion des regles, dans les maladies des reins & de la matrice : mais aujourd'hui, ainſi que les autres capillaires, elle n'eſt guere employée, que pour les maladies de poitrine.

II°. CAPILLAIRE DE CANADA. *Adiantum Americanum; Adiantum Canadenſe*, off. *Adiantum Americanum*, J. CORNUTI 7. TOURNEF. Inſt. rei Herb. *Adiantum fruticoſum braſilianum*, C. B. Pin. 355. Prodr. 150.

Sa racine eſt fibrée, très menue & garnie de chevelus noirs. Ses tiges ſont grêles, hautes de huit pouces, & quelquefois d'un pied & demi ; elles ſont luiſantes, de couleur de pourpre foncé, terminées par des rameaux qui s'étendent en tout ſens. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles du capillaire vrai, ſont petites, obtuſes, oblongues, dentelées à la partie ſupérieure, entieres à la partie inférieure, d'une odeur agréable, ſur-tout lorſqu'elles ſont humectées d'eau chaude ; d'une ſaveur un peu



Capillaire commun, ou Noir,
Adiantum nigrum.



Capillaire blanc.
Adiantum album.

acerbe, mais agréable. Ses fleurs ne ſont point apparentes. Comme dans le capillaire de Montpellier, ſes fruits naiſſent ſur la partie poſtérieure de la feuille.

Elle croît abondamment dans le Bréſil, la Virginie, le Canada.

Pour ſes propriétés & ſes vertus, elle convient en tout avec l'eſpece précédente.

III°. Capillaire commun *ou* noir, *Adiantum nigrum*, off. *Filicula quæ, Adiantum nigrum*, off. *pinnulis obtuſioribus*, Tourn. Inſt. rei herb. *Adiantum foliis longioribus pulverulentis, pediculo nigro*, C. B. Pin. 355. *Dryopteris nigra*, Dodon. Pempt. 466.

Sa racine ſe répand obliquement; elle eſt garnie de chevelus noirs, elle eſt d'une ſaveur acerbe & un peu douçâtre. Ses tiges, qui s'élevent de huit à dix pouces, ſont noires, luiſantes, branchues, fermes. Ses feuilles approchent de celles de la fougere mâle, mais plus petites, diviſées en des segments crénelés, pointus & oblongs. Il n'a point de fleurs; mais ſur le revers des feuilles on apperçoit de petites lignes chargées de pouſſiere, comme dans les fougeres, leſquelles contiennent les fruits, ou des capſules ſphériques, remplies d'une pouſſiere ſéminale dorée.

Cette eſpece croît aux environs de Paris, à l'ombre, ſur les racines des arbres & des arbriſſeaux, ſur des éminences & ſur les vieilles murailles.

Outre ſes vertus communes avec les autres capillaires, quelques-uns la diſent bonne dans la jauniſſe.

IV°. Capillaire blanc. *Adiantum album filicis folio*, off. *Filicula fontana major*, ſive *Adiantum album folio filicis*, C. B. Pin. 358. Tourn. Inſt. rei herb. 542. *Dryopteris candida*, Dodon. Pempt. 465.

Sa racine, qui s'étend obliquement, eſt un peu groſſe, verdâtre, garnie de fibres noirâtres, d'une ſaveur douceâtre & fort aſtringente. Ses tiges s'é-

levent de neuf à dix pouces ; elles ſont grêles, caſſantes, verdâtres ou noirâtres, terminées à leur extrémité par une ſeule feuille ; les rameaux ſont tantôt oppoſés deux à deux, tantôt alternes. Ses feuilles ſont alternes, oblongues, découpées profondément, molles, tendres, ſe fanant aiſément, marquées en deſſous de petits points verdâtres d'abord, enſuite rouſſâtres, qui renferment des capſules ſéminales : ſa ſaveur n'eſt pas évidemment aſtringente ; elle eſt douce, preſque inſipide & viſqueuſe.

Le capillaire blanc naît à l'ombre, ſur les vieilles murailles, & ſur le bord des ruiſſeaux & des fontaines.

V°. Capillaire blanc à feuille de rue, *ou* Sauve-vie. *Adiantum album foliis rutæ ; Ruta muraria ; Salvia vitæ*, off. *Ruta muraria*, C. B. Pin. 356. Tournef. Inſt. rei herb. 541. *Paronychia*, Matth. *Saxifraga*, ſeu *Empetrum*, Fuchs. *Filicula petrea rutæ facie*, Moris. oxon. *Aſplenium frondibus alternatim decompoſitis foliolis cuneiformibus crenulatis*, Linn. *Aſplenium ramis duplicato ramoſis, pinnis ſerratis, æqualibus & laxè diſpoſitis.*

Sa racine eſt menue, chevelue, noirâtre & un peu aſtringente. Ses tiges, qui ont deux ou trois pouces de longueur, ſont grêles, verdâtres ou noirâtres, ou d'un rouge foncé près de la racine, évaſées & découpées à leur ſommet. Ses feuilles reſſemblent à celles de la rue des jardins ; mais beaucoup plus petites, étroites, anguleuſes, crénelées tout autour; d'une ſaveur acerbe, un peu aſtringente & douceâtre; vertes en deſſus, rouſſâtres en deſſous, couvertes d'une pouſſiere fine, qui n'eſt autre choſe qu'un amas de capſules ſphériques, ſemblables à celles du vrai capillaire.

Elle naît ſur les rochers & les montagnes, dans les environs de Paris & ailleurs.

On



Capillaire rouge ou Polytric.
Adiantum Polytrichum.

Capillaire blanc à Feuilles de Rue, ou Sauve-vie.
Adiantum ruta muraria.

On vante ſpécialement cette plante comme un remede tonique & pectoral dans la toux. M. CHOMEL dit qu'il a fait vuider une vomique à un malade qui avoit été mal guéri d'une pleuréſie, en lui faiſant uſer pour boiſſon ordinaire d'une ptiſane faite avec une poignée de cette plante ſur une pinte d'eau bouillie pendant un demi-quart d'heure, y ajoutant deux onces de ſucre, après l'avoir paſſée. Suivant HOFFMANN, elle eſt bonne pour le ſcorbut. On met en uſage par-tout ſon infuſion, à laquelle on peut ajouter avec ſuccès du miel. Quelques médecins recommandent contre les hernies des enfants, la poudre priſe intérieurement pendant quarante jours. Enfin, dit SCHULZ, les femmes & les nourrices ont coutume de prendre un petit bouquet de cette plante nouvellement cueilli, qu'ils trempent dans du miel roſat, pour en toucher les aphthes des enfants, & pour enlever la mucoſité de la bouche & du goſier; elles trouvent que cette pratique a beaucoup plus de ſuccès que de ſe ſervir d'un ſimple pinceau.

Cette plante a le goût de l'huile douce, dit BOERHAAVE, & elle corrige la puanteur de l'haleine: broyée avec de l'eau chaude & du miel, elle ſoulage les aſthmatiques & les malades qui ont la poitrine attaquée; elle provoque les urines, elle chaſſe le gravier, & elle eſt d'un uſage ſalutaire dans l'aſthme & dans la pleuréſie.

On l'a priſe pour l'hyſſope de Salomon.

VI°. CAPILLAIRE ROUGE *ou* POLYTRIC. *Adiantum rubrum; Trichomanes; Polytrichum*, off. *Aſplenium frondibus pinnatis, foliolis ſubrotundis crenatis*, LINN.

Sa racine eſt chevelue, noirâtre, fibreuſe. Ses tiges, qui s'élevent de dix à douze pouces, ſont d'un rouge foncé, luiſantes, cylindriques, un peu

roides & caſſantes. Ses feuilles, qui naiſſent conjuguées, ſont obtuſes, liſſes, vertes; elles ont deſſous de petites éminences écailleuſes, formées de pluſieurs capſules membraneuſes, preſque ſphériques, garnies d'un anneau élaſtique, de même que dans les fruits du vrai capillaire; elles s'ouvrent par la contraction de cet anneau, & jettent des graines brunes en forme de pouſſiere très fine.

Cette eſpece vient à l'ombre dans des endroits élevés, ſur de vieux murs, & dans les fentes humides des rochers : on la trouve aux environs de Paris.

Elle eſt du nombre des plantes tempérantes hépatiques. Non ſeulement elle convient dans les obſtructions du foie ſur leſquelles elle agit d'une maniere douce, mais encore dans celles de la rate & des autres viſceres du bas-ventre. Elle eſt plus inciſive que le vrai capillaire; elle convient mieux dans la coqueluche des enfants, dans l'aſthme humide : elle eſt encore fort apéritive. On dit que la leſſive de ſes feuilles arrête la chûte des cheveux, ſi on en lave la tête, & qu'elle guérit la morſure des ſerpents & autres animaux venimeux.

Le polytric ſoulage dans les fievres pulmoniques, dans la gravelle des reins, & dans la ſtrangurie : quelques fermiers s'en ſervent pour guérir les maladies des porcs.

VII°. Capillaire doré, ou Perce-mousse, *Adiantum aureum; Polytrichum aureum*, off. *Muſcus capillaceus major, pediculo & capitulo craſſioribus*, Tourn. Inſt. rei herb. *Polytrichum aureum majus*, C. B. Pin. 356. *Polytrichum capſulâ parallelipipedâ*, Linn. *Polytrichum vulgare & majus, capſulâ quadrangulari*, Haller, Helvet. 106.

Sa racine eſt longue, menue, fibrée. Elle pouſſe, à la hauteur de quatre ou ſix pouces, des tiges garnies de petites feuilles étroites, longuettes, jaunâ-


a.2.
a.4.
Polytric, ou Perce-mousse.



Caprier.

A. Capparis.

tres depuis le milieu jusqu'au haut; ces tiges sont nues & unies. Il naît, à leurs sommets, une petite tête oblongue, remplie d'une fine poussiere qui tombe dans la suite, lorsque cette tête panche & s'ouvre à la maniere de plusieurs especes de mousse. Cette poussiere est regardée comme la graine de la plante.

La perce-mousse naît dans les bruyeres, dans les forêts & dans les pâturages secs : on la trouve aux environs de Paris.

Elle est légerement astringente & vulnéraire. Sa décoction, dans du vin rouge, est recommandée par SOLENANDER contre le flux excessif des regles (*Consil.* 8, *sect.* 4, *p.* 329); pour la pleurésie, on la fait dans l'eau, selon TOURNEF. On dit aussi qu'elle est très bonne pour prévenir la chûte des cheveux; à cet effet, on la fait bouillir dans de l'eau, & l'on s'en lave la tête. Le peuple la met au nombre des remedes contre les sortileges.

On en tire un esprit qui se donne dans la pleurésie, à la dose de deux ou trois onces, pour exciter la sueur.

Quant au *céterach*, qui a les mêmes vertus générales que les capillaires, & qu'on peut employer dans les mêmes cas, *voyez* CÉTÉRACH.

CAPRES. *Voyez* CAPRIER.

CAPRIER. *Capparis*, off. *Capparis spinosa, fructu minore, folio rotundo*, C. B. Pin. 480. *Capparis retuso folio*, LOBEL. icon. 635. *Capparis aculeata*, LINN.

Ses racines sont grandes, ligneuses, & revêtues d'une écorce épaisse. Il s'en éleve plusieurs branches longues de trois pieds, garnies d'épines rondes & pointues. Ses feuilles sont alternes, rondes pour la plûpart, & fort ameres. De l'aisselle de chaque feuille, sort un pédicule long, qui sert de soutien à une fleur en rose, blanche, composée

de quatre pétales, dont le centre eſt occupé par un grand nombre d'étamines, & par un piſtil fort long, qui s'éleve d'un calyce à quatre feuilles ouvertes. Le ſommet du piſtil devient un fruit approchant de la forme d'une poire, gros comme une olive ou un gland : les ſemences, qu'il contient, ſont petites, & en forme de rein.

Cet arbriſſeau croît dans l'Arabie, en Eſpagne, en Italie, en Provence aux environs de Toulon, où on le cultive.

Ce que tout le monde connoît ſous le nom de *capres*, ſont les boutons des fleurs, que l'on cueille avant qu'ils ſoient épanouis, & que l'on confit : elles ſont plus d'uſage dans la cuiſine, qu'en médecine : elles excitent l'appétit, & fondent les glaires des premieres voies.

La racine du caprier eſt un peu amere & un peu aſtringente : ſon écorce a beaucoup d'efficacité, auſſi eſt-elle ſeule employée. Lorſqu'on a dépouillé la racine de ſon écorce, celle-ci ſe roule, en ſe ſéchant, comme la cannelle : elle eſt griſe, amere, âcre, acerbe, marquée de quelques lignes & de rides tranſverſales. Cette écorce, cuite & mangée, ou appliquée ſur la région de l'eſtomac, ſuivant Dioscoride, fortifie ce viſcere; excite l'appétit; leve les obſtructions des viſceres du bas-ventre; & nétoie les ulceres ſordides, & ceux dont les bords ſont calleux : ſi on la mâche, elle calme la douleur de dents. On la dit auſſi diurétique, emménagogues, antiparalytique. On la donne en poudre à la doſe d'un gros; & en infuſion, ou en décoction, juſqu'à une once dans une chopine d'eau ou de vin.

CAPUCE DE MOINE. *Voyez* Aconit bleu.

CAPUCINE (grande); *ou* Grand Creſſon d'Inde ou du Pérou. *Cardamum*, ſive *Naſturtium indicum*,



Capucine.
Nasturtium Indicum.

off. *Naſturtium indicum majus*, C. B. Pin. 306. *Cardamindum ampliori folio & majori flore*, Tournef. Inſt. rei herb. 430. *Viola indica ſcandens, naſturtii ſapore, maxima, odorata*, Herm. Hort. Lugd. bat. *Flos ſanguineus*, Monard. *Tropæolum foliis ſubquinquelobis, petalis obtuſis*, Linn.

Sa racine eſt petite, fibreuſe, blanche, rampante. Elle pouſſe pluſieurs tiges aſſez minces, qui grimpent & s'entortillent autour des arbres & des plantes voiſines. Ses feuilles ſont alternes, arrondies, d'un verd clair en deſſus, plus pâles en deſſous, un peu velues. Des mêmes nœuds qui donnent naiſſance aux pédicules des feuilles, partent d'autres pédicules qui ſoutiennent les fleurs : elles ſont à cinq pétales, arrondis, d'un beau jaune, plus étroites à leur naiſſance, & barbues en cet endroit, diſpoſées dans les échancrures du calyce, lequel eſt d'un jaune verdâtre & d'une ſeule piece découpée en cinq parties oblongues, étroites, & terminées à leur partie poſtérieure d'un long éperon creux, qui a la figure d'un capuchon. Du centre de la fleur, s'élevent quelques étamines rougeâtres, ſurmontées de ſommets de même couleur. Le piſtil ſe change en un fruit à trois capſules, dans chacune deſquelles eſt contenue une graine preſque ronde.

Il y a une variété de la grande capucine qui eſt à fleur double, qui ſubſiſte pluſieurs années, & qui ſe multiplie de boutures. Elle a les qualités & les vertus de la grande capucine avec l'avantage de ſe trouver en toute ſaiſon; il ſuffit de la garantir de la gelée.

Capucine (petite); *ou* Petit Creſſon d'Inde. *Cardamum*, ſeu *Naſturtium indicum minus*, off. *Cardamindum minus & vulgare*, Tournef. Inſt. rei herb. *Flos ſanguineus verus*, quorumdam.

Cette eſpece reſſemble à la précédente; mais elle eſt plus petite dans toutes ſes parties; & les trois pétales, qui font le bas de la fleur, ſont marqués à leur baſe d'une tache couleur de feu : elle eſt quelquefois double; elle ſe multiplie aiſément de boutures.

La *grande* & la *petite capucine* ont été apportées du Pérou, où elles donnent des fleurs toute l'année. On les cultive dans nos jardins; elles y fleuriſſent pendant l'été, & durent juſqu'aux premieres gelées.

Ces deux plantes ont toutes les propriétés des antiſcorbutiques.

Ses fleurs ſe mettent ſur les ſalades. Simon Paulli raconte, ſur la foi d'autrui, qu'on fait avec ces fleurs une huile excellente contre la gale invétérée & les plaies récentes : la préparation en eſt ſimple; on prend une bouteille dans laquelle on met de l'huile d'olives, juſqu'à moitié; on la remplit avec des fleurs de capucine; on la bouche bien, & on la laiſſe au ſoleil juſqu'à ce que le tout ſoit en conſiſtance de bouillie.

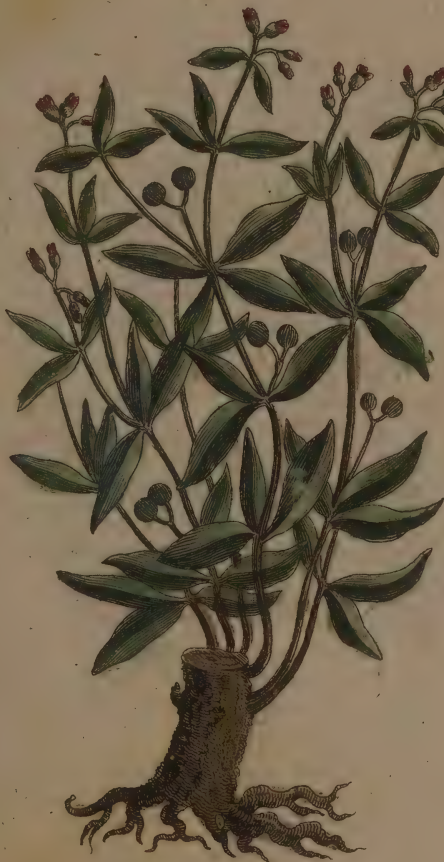
CARAGNE, ou Caregne; *ou* Gomme de Caragne. *Caranna*, off.

C'eſt une maſſe endurcie, gommeuſe-réſineuſe, tenace lorſqu'elle eſt fraîche, ductile comme la poix; dure, lorſqu'elle eſt vieille, friable, d'un gris brun, ou d'un jaune ferrugineux, d'une odeur pénétrante & aſſez gracieuſe, lorſqu'on l'allume; d'une ſaveur viſqueuſe-réſineuſe, légerement balſamique, & un peu amere.

Elle vient de l'Amérique, & ſur-tout de la Nouvelle Eſpagne; on l'apporte en maſſes, enveloppées dans des feuilles de jonc.

L'arbre, par les inciſions duquel cette gomme découle en larmes, eſt nommé *caranna*, Monard. C. B. Pin. 503. *Tlahueliloca Quahuitl*, (c'eſt-à-dire, arbre

Caragne. Caranna off.




b.2.
b.1.
Vanille.
Vanilla.
Cardamome.
Cardamomum elettari.
a.1.
a.2.
a.1.
b.1.
b.1.
b.2.

arbre de la folie.) *Arbor insaniæ, Caranna nuncupata*, HERNAND. Mex.

Cet arbre est grand, dit HERNANDEZ. Ses tiges sont fauves, lisses, brillantes, odorantes. Ses feuilles sont rondes, semblables à celles de l'olivier, disposées en forme de croix. PAUL HERMANN dit que ses fruits ressemblent à de petites pommes.

Cette gomme résine, distillée, donne une huile essentielle éthérée de couleur jaune, d'une odeur gracieuse-aromatique, d'une saveur âcre & amere; c'est cette huile seule qui donne l'odeur, la saveur & les forces aux principes fixes gommeux-résineux.

La caragne a plusieurs choses communes avec le galbanum & la gomme tacamahaca; néanmoins on la fait rarement prendre intérieurement; elle entre simplement dans les emplâtres traumatiques, nervins, antispasmodiques & résolutifs, pour les blessures des nerfs & des tendons, la foiblesse des articles, les tumeurs, le spasme de l'estomac, la lienterie, le vomissement, la douleur de dents, &c. On l'ajoute aussi quelquefois aux fumigatoires utérins & fortifiants. Lorsqu'on trouve à propos d'en faire usage pour les affections rhumatismales, catarrhales, spasmodiques & convulsives; on peut la donner depuis quelques grains jusqu'à un demi-scrupule.

CARDAMOME. Rien de si difficile à éclaircir dans l'histoire des médicaments, que ce qui regarde les différentes sortes de cardamome : les auteurs les plus anciens, ni les modernes, ne s'accordent point à ce sujet.

Les uns n'en ont connu & n'en admettent qu'une espece : AVICENNE en distingue deux, en quoi il est suivi par BONTIUS : MATTHIOLI & les droguistes en connoissent trois; PLINE & POMMET ont parlé de quatre; SCHRODER, G. BAUHIN, TABERNÆ-

Montanus & d'autres, font mention de cinq.

Mais de toutes les eſpeces de cardamome dont il eſt parlé dans les différents auteurs, on ne fait uſage que du Petit Cardamome; *Cardamomum minus*, Matth. *Cardamomum*, veterum Græc. *Cardamomum ſimpliciter in officinis dictum*, C. B. Pin. 414. c'eſt le fruit de l'Elettari, *Hort. Malab.* 11. 9.

La racine de cet arbre eſt groſſe d'un pouce ou d'un pouce & demi, oblongue, genouillée, tortueuſe, garnie de petites racines fibreuſes, rampantes. Il s'en éleve à la hauteur de douze pieds, des tiges cylindriques, vertes, ſimples, ſemblables à celles du roſeau, remplies d'une moëlle blanche, inſipide. Ses feuilles ſont longues de près de trois pieds, larges de quatre pouces, d'un verd clair en deſſous, d'un verd plus foncé en deſſus, d'une odeur forte, d'un goût un peu âcre & aromatique. Les fleurs naiſſent à part ſur des bourgeons verdâtres qui s'élevent de deux pieds & plus; elles ſont à quatre pétales, dont trois ſont verd-blanchâtres; le quatrieme, qui eſt le moins long, eſt blanc : le calyce, en groſſiſſant, devient un fruit qui, dans ſa maturité, eſt encore accompagné des feuilles des fleurs qui ſont repliées. Ce fruit reſſemble aſſez bien par ſa forme, à des grappes de raiſin, puiſqu'il eſt rond, & par ſon goût qui eſt aſſez agréable & un peu acide : il eſt couvert d'une écorce verte & parſemée de cannelures très fines dans toute ſa longueur; il eſt partagé en trois loges où ſont contenues des graines triangulaires, rouſſes, d'une odeur gracieuſe, d'une ſaveur âcre, aromatique & un peu camphrée.

On cueille ces fruits dans leur maturité, & on les met ſécher à l'air.

On dit que cet arbre croît dans le Cananor, le Calecut & l'iſle de Ceylan, régions de l'Inde Orientale.



Carline, ou Chardonnerette.

Carlina.

Les habitants du pays s'en servent pour assaisonner leurs mets. En médecine, le cardamome est mis au rang des céphaliques, stomachiques, carminatifs & cardiaques les plus chauds : il est spécialement utile dans le vomissement pituiteux, les foiblesses de l'estomac, les affections venteuses, le vertige stomachal, le lipothymie, la palpitation du cœur qui provient de l'affection de la matrice & de l'estomac. On lui attribue aussi la vertu de fortifier la mémoire, la vue & l'ouie. Il est encore mis au nombre des masticatoires & des errhines : il se prescrit en substance depuis six grains jusqu'à un scrupule : on en ordonne jusqu'à un demi-gros dans des infusions qui se font avec le vin.

Quelques-uns donnent au cardamome le nom de *Graine de Paradis* : suivant d'autres, c'est plutôt une espece de poivre. *Voyez* GRAINE DE PARADIS.

CARDIAQUES. *Voyez* CORDIAUX.

CARDONS D'ESPAGNE. *Voyez* ARTICHAUX.

CAREGNE. *Voyez* CARAGNE.

CARLINE. On en distingue de deux especes.

I°. CARLINE, *ou* CHARDONNERETTE. *Carlina*, off. Ἰξίνη, THEOPHR. *Helxine vera*, PLINII. *Chamæleon albus*, off. & MATTH. *Carlina acaulos*, J. B. *Carlina acaulos, magno flore albo*, C. B. Pin. 380. *Carlina caule unifloro*, LINN.

Sa racine, qui s'étend beaucoup en s'enfonçant en terre, est longue de huit pouces & au-delà, grosse d'un pouce ou deux, rousse en dehors, blanchâtre en dedans ; son odeur est aromatique, agréable ; sa saveur aromatique & âcre : elle n'a point de tige. Ses feuilles sont très épineuses, d'un verd pâle, longues environ d'un pied. Ses fleurs sont radiées, blanches ; son disque est à fleurons blancs ; le calyce est grand & épineux ; les em-

bryons deviennent des ſemences aigrettées.

Cette plante, qui fleurit en été, croît ſur les Alpes, ſur les Pyrenées & ſur le Mont d'or en Auvergne; on la trouve auſſi abondamment ſur les montagnes & les lieux eſcarpés de la Suiſſe, de la Bohême, de la Moravie, de la Thuringe.

Sa racine, qui eſt d'uſage en Médecine, ſe gâte & ſe carie très facilement, à moins qu'on n'ait le ſoin de la bien creuſer pour la deſſécher, & de la conſerver dans un lieu ſec.

C'eſt un excellent ſudorifique, alexipharmaque & antihyſtérique. Elle produit de bons effets dans la peſte, les fievres malignes, exanthématiques, les affections galeuſes, la paſſion hyſtérique, & l'aſſoupiſſement extraordinaire; elle eſt recommandée par quelques-uns comme un ſpécifique dans les tremblements des membres occaſionnés par les mercuriaux : cette vertu, lorſque l'événement répond à l'attente, paroît uniquement provenir de la ſueur qu'elle cauſe. On la fait prendre en décoction & en infuſion dans de l'eau ou du vin, depuis un gros juſqu'à deux & au-delà : on l'emploie extérieurement dans les décoctions vulnéraires. On fait cependant peu d'uſage en France de cette racine qui étoit ſi eſtimée des anciens.

II°. Carline gommeuse, *ou* Caméléon blanc. *Χαμαιλέων λευκὸς*, Dioscor. *Ἰξία* quorumdam, Dioscor. *Chamæleon albus, qui & Ixia*, Plin. *Chamæleo albus, apulus, purpureo flore gummifer*, Fab. Columm. *Carlina acaulos gummifera*, C. B. Pin.

Cette eſpece reſſemble beaucoup à la précédente; elle en differe cependant en ce que ſes feuilles ſont plus grandes, plus découpées & plus épineuſes, blanchâtres & velues en deſſous; que ſes fleurs ſont couleur de pourpre, & que ſa racine eſt plus



Carline gommeuse, ou Chaméléon blanc.

Carlina ixia.

groſſe, plus longue, laiteuſe, & frappant l'odorat d'une odeur agréable qui porte à la tête. Toute cette plante, c'eſt à-dire, la racine, le ſommet de la tête & les feuilles épineuſes, ſont abreuvées d'un lait gluant qui ſe durcit comme de la cire, & devient noir étant manié.

Cette larme, qui découle du chamæléon, ſe nomme, ἀκανθικὴ μαςίχη THEOPH. Ἰξίας, DIOSC. *Ixia*, PLIN. *Cera di Cardo*, ruſticorum Apuliæ, FAB. COLUMN. Elle n'eſt point déſagréable. DIOSCORIDE dit que les femmes s'en ſervoient autrefois comme du maſtic, c'eſt-à-dire, qu'elles en tenoient toujours dans la bouche pour fortifier les dents & les gencives, & corriger la puanteur de l'haleine.

DIOSCORIDE & GALIEN preſcrivoient l'infuſion de cette racine dans du vin, pour faire mourir les vers plats, & pour évacuer les eaux des hydropiques.

Au reſte, il paroît qu'elle a les mêmes vertus que la précédente; mais elle eſt encore moins employée, puiſqu'on l'apporte très rarement.

CARMINATIFS. *Voyez* Introd. *p.* 79.

Indépendamment de ce qui a été dit de ces remedes en général, il nous a paru à propos de dire ici quelque choſe des *plantes carminatives* en particulier.

Elles paroiſſent avoir aſſez d'analogie avec les aromatiques, mais leur odeur eſt moins forte, frappe l'odorat moins vivement, & leur huile eſſentielle n'eſt pas ſi douce. Tous les auteurs de botanique ont mis leurs graines au nombre des carminatives.

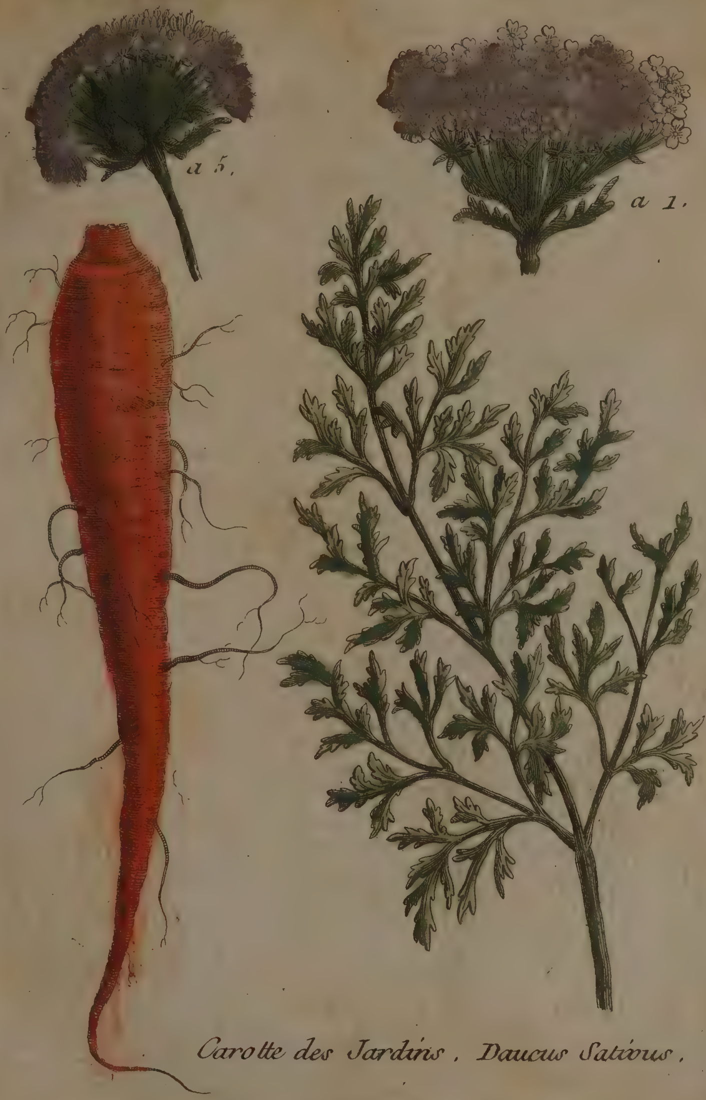
Toutes ces plantes ſe reſſemblent d'ailleurs, en figure, principes & propriétés, comme on peut le voir dans les auteurs de botanique, & dans ceux qui ont traité de leur analyſe; elles ont toutes les

mêmes vertus, elles ſont carminatives, ſtomachiques, ſtimulantes, fondantes, apéritives, diurétiques, emménagogues. A l'extérieur, elles ſont réſolutives & fondantes : on emploie les graines ſpécialement en décoction, plus communément en infuſion dans le vin ou l'eau-de-vie; car il faut remarquer qu'il eſt beſoin de liqueurs ſpiritueuſes pour extraire leur principe huileux, d'où dépend leur efficacité : elles ſe donnent par cuillerées, par petits verres. On peut auſſi donner ces graines en ſubſtance depuis un demi-gros juſqu'à un gros.

On tire de toutes ces ſemences une huile par expreſſion, aſſez odorante, d'une certaine conſiſtance : on en tire une autre plus légere par la diſtillation; ces huiles ſont les huiles eſſentielles de ces plantes; elles ſont plus mordantes que l'huile eſſentielle des plantes aromatiques; plus ſujettes à enflammer l'eſtomac : elles poſſedent les vertus des graines dont on les tire; elles conviennent dans les vapeurs, ſoit hyſtériques, ſoit hypochondriaques; mais il faut que ce ſoit à fort petite doſe, & que l'uſage n'en ſoit point continué long-temps. Par la fermentation, ces plantes fourniſſent un eſprit ardent, & par la diſtillation, une eau chargée d'huile eſſentielle que quelques-uns recommandent dans les maladies des yeux & des oreilles, & regardent comme réſolutives. Il faut obſerver que les racines de toutes ces plantes ſont apéritives, diaphorétiques & diurétiques.

CAROTTE des jardins. *Daucus ſativus, radice luteâ vel albâ*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Paſtinaca tenuifolia, ſativa, radice luteâ vel albâ*, C. B. Pin. 151. *Paſtinaca ſativa*, ſive *Carotta lutea vel alba*, J. B. *Daucus ſeminibus hiſpidis*, LINN.

Sa racine eſt longue, groſſe, charnue, caſſante, jaune ou blanche : elle pouſſe des feuilles, grandes,



Carotte des Jardins, Daucus Sativus.

Carouge ou Caroubier, Siliqua edulis.



des, vertes, finement découpées, d'un odeur assez forte & agréable. Sa tige s'éleve à la hauteur de trois à quatre pieds; elle est droite, un peu velue, rameuse; au sommet naissent des ombelles qui portent de petites fleurs blanches composées chacune de cinq pétales inégaux, disposés en lys à l'extrémité du calyce, lequel devient un fruit composé de deux graines jointes ensemble, velues & rudes au toucher.

La racine de cette plante qu'on cultive dans les jardins potagers, est d'un très grand usage dans la cuisine : elle passe pour légérement relâchante. On dit qu'elle entretient le ventre libre & calme la toux.

Ses semences sont du nombre des quatre petites semences chaudes; elles sont apéritives, lithontriptiques, emménagogues. Dans la suppression des regles, SCHRODER ordonnoit de boire le matin un verre d'infusion de ces semences, faites dans du vin.

Ses feuilles sont vulnéraires & sudorifiques.

CAROTTE sauvage. *Voyez* DAUCUS vulgaire.

CAROUGE *ou* CAROUBIER. *Siliqua edulis*, C. B. Pin. 400. TOURNEF. *Caroba*, off. *Ceraunia siliqua*, THEOPHR. *Ceratonia*, LINN.

Cet arbre, qui est de grandeur médiocre, jette beaucoup de rameaux au loin. Ses feuilles sont arrondies, elles ressemblent à celles du térébinthe; mais elles sont plus grandes, nerveuses, dures, charnues. Ses fleurs ont cinq étamines qui naissent des échancrures du calyce; elles se changent en une silique plate assez longue, d'un rouge obscur, où sont contenues des graines plates.

Il croît dans les Indes orientales, en Egypte, en Italie, en Sicile, dans l'isle de Candie, en Espagne.

Le fruit ou la silique qu'il porte est bonne à manger, elle est adoucissante, elle calme la toux & dissipe souvent cette vive ardeur de l'estomac qu'on nomme *soda* ou *fer chaud*. Elle convient aux asthmatiques; on la fait entrer dans les infusions pectorales; la dose est depuis une demi-once jusqu'à une once, pour chaque livre de décoction. La pulpe qu'on en tire est employée comme celle de la casse. En Italie, on prépare avec le carouge un syrop dont on fait beaucoup d'usage; & qui est ici peu commun.

CARPE. *Carpio*, off. *Cyprinus*, RONDEL. Pisc. 2. 150. *Cyprinus cirrhis quatuor, ossiculo tertio pinnarum dorsi anique uncinatis*, ARTEDI.

Voyez la figure du *brochet*, celle de la *carpe* s'y trouve représentée.

Poisson d'eau douce, écailleux, qui représente un ovale alongé & renflé.

Elle a les yeux assez grands, l'iris doré & argenté, la prunelle bleue; les narines à égale distance des yeux & du bout du bec: la mâchoire supérieure un peu plus longue que l'inférieure, quatre barbillons à la mâchoire supérieure, les écailles dures & grandes; six nâgeoires, deux aux ouies, deux au ventre, une à l'anus vers la queue, une qui va du milieu du dos à la queue, la queue fourchue. La couleur des carpes varie; on en voit de noires, de dorées, d'argentées; les plus communes sont grises.

Elle est ovipare. J'ai voulu voir combien il y avoit d'œufs dans une carpe, dit M. PETIT, *Mém. de l'Acad.* 1733, j'ai pour cela mis dans une balance très fine la quantité d'œufs qu'il falloit pour la pesanteur d'un grain, & j'ai trouvé qu'il en falloit 71 ou 72. Les deux paquets (tirés des ovaires) pesoient 8 onces 2 gros, qui font 3752 grains, qui, multipliés par 72, font 342144 œufs ou environ, que cette carpe contenoit: c'étoit dans une carpe de 18

pouces de longueur, compris la tête & la queue. Dans une carpe moins grosse, les deux paquets d'œufs ne pesoient que 7 onces 2 gros 42 grains, & ne contenoient que 303552 œufs; c'étoit dans une carpe de 16 pouces: & dans une carpe de 14 pouces, je n'ai trouvé que 6 onces 4 gros 42 grains, & que les paquets ne contenoient que 262224 œufs. Les œufs de ces carpes m'ont paru de la même grosseur. Il conste par ces observations, que plus les carpes sont grosses, plus elles contiennent d'œufs.

La carpe vit long-temps & parvient à une grosseur très considérable: on en voit qui vont au-delà de quatre pieds. Sa chair est facile à digérer & fait un assez bon aliment. Les friands estiment sur-tout la laitance, laquelle peut, dit-on, tenir lieu de viande aux infirmes, & dont l'usage a guéri des hectiques. La carpe, pour être bonne, ne doit pas être trop vieille: celles qui ont acquis une grosseur énorme sont dures, coriaces & mal saines.

On trouve dans la tête de la carpe, au haut du palais, un *os pierreux*, triangulaire, large, plat, blanc, & deux petites *pierres* ovales au-dessus des yeux; on les pulvérise, & on les donne depuis un demi-scrupule jusqu'à un gros: on a estimé cette poudre comme diurétique, lithontriptique, absorbante; propre à appaiser les douleurs de colique, de la pleurésie & du calcul, & pour guérir l'épilepsie: mais elle n'a point toutes ces vertus, elle est seulement absorbante.

Ludovic a dit que le *fiel* de carpe en liniment, étoit un spécifique contre l'érysipele; on lui attribue aussi une vertu déterſive pour les maladies des yeux.

CARPOBALSAMUM. C'est ainsi que l'on nomme le fruit du baumier, dont il a été parlé

article, Baume de Judée, arbre qui ſe cultive avec un très grand ſoin, par les ordres du Grand Seigneur, dans quelques jardins dont la garde eſt confiée à des ſoldats. Ainſi on ne trouve point ce fruit dans nos boutiques.

C'eſt une baie oblongue, arrondie, plus petite qu'un pois, terminée par une petite pointe, dans laquelle eſt contenue un peu de moëlle huileuſe, blanchâtre, qui a l'odeur & la ſaveur agréable du baume, dont il a les mêmes vertus, mais à un moindre degré.

CARTHAME. Safran bâtard ou d'Allemagne; Graine de Perroquet. Κνίκος, Græcor. *Kourttoumoun*, vel *Kerttemoun*, vel *Karttam*. Arab. *Knicus* & *Carthamus* Latin. *Carthamus officinarum*, *flore croceo*, Tournef. Inſt. rei herb. *Cnicus ſativus*, ſeu *Carthamus*, off. C. B. Pin. 378. *Carthamus foliis ovatis integris ſerrato aculeatis*, Linn.

Sa tige, qui croît à la hauteur de deux pieds, eſt cylindrique, ferme, rameuſe. Ses feuilles ſont alternes, arrondies à leur baſe, embraſſant la tige, terminées en pointe, & dont les bords ſont garnis de petites épines. D'un calyce écailleux, ſortent pluſieurs fleurons de couleur de ſafran foncé, découpés en cinq parties. Ses graines, dans leur maturité, ſont blanches, luiſantes, liſſes; l'eſpece d'amande qu'elles renferment eſt blanchâtre, d'une ſaveur d'abord douçâtre, enſuite âcre & nauſéabonde.

Cette plante, qui fleurit en été dans le mois d'Août, vient d'Egypte: on la cultive principalement dans la Thuringe, & dans quelques endroits de France, d'Eſpagne & d'Italie.

L'uſage le plus ordinaire des fleurs eſt pour la teinture; on s'en ſert auſſi pour donner de la couleur aux ragoûts: on en recommande l'infuſion pour


a. 1.
a.
1.
Carthamus. Carthame,
Safran bâtard
ou d'Allemagne.
a. 4.
a. 4.


Carvi.
a.1.
a.1.

les maladies de la poitrine ; elle incise la pituite visqueuse, & est diurétique ; on la croit bonne aussi pour la jaunisse. La dose est d'un demi gros en poudre ou en infusion.

La graine de carthame évacue par bas les humeurs séreuses ; on en fait prendre deux gros sous la forme d'émulsion. Les anciens s'en servoient beaucoup dans les embarras du poumon, dans la toux & dans l'asthme. On emploie rarement aujourd'hui le carthame, parcequ'il est contraire à l'estomac, qu'il agit lentement & qu'il trouble les visceres.

CARVI. *Carvi*, off. *Cuminum pratense* ; *Carvi*, off. C. B. Pin. 158. *Caros*, J. B. *Carum*, Linn. & Dodon. Pempt. 299. *Careum*, Fusch.

Sa racine est unique, longue, de la grosseur du pouce, âcre, aromatique, fibreuse. Ses tiges, qui croissent quelquefois à la hauteur de deux pieds, sont cannelées, lisses, branchues. Ses feuilles portées sur un long pédicule, sont creusées en goutiere, lisses, & d'un verd foncé. Ses fleurs sont en parasol, en rose, composées de cinq pétales inégaux & un peu crépus, placés en rond ; son calyce est verd ; ses étamines fines & blanchâtres, & les sommets verdâtres. Le calyce devient un fruit où sont contenues deux petites semences noirâtres, âcres & aromatiques.

Cette plante vient sur les Alpes & sur les Pyrénées ; on la trouve dans les prés aux environs de Paris.

Ses graines sont du nombre des quatre semences chaudes majeures ; elles sont remplies, dit M. Vogel, d'une huile âcre éthérée. Infusée avec du miel, la graine de carvi chasse les vents, augmente le lait, fortifie l'estomac, & favorise l'expulsion de la mucosité des poumons & celle du pus qui s'y est formé.

BLAIR. (*dec.* V. *pag.* 193.) dit qu'ajoutée au fenné, elle corrige ce qu'il a de venteux. Suivant THONER (*obſ. pag.* 126.) ſon huile eſt très utile dans les douleurs de colique, on en oint le bas-ventre.

On recommande encore le carvi pour la ſurdité.

CASCARILLE, *ou* CHACRIL. *Kina Kina aromatica; Caſcarilla; Schacarilla; Cortex peruvianus griſeus; Zagarilla*, off. *Cortex Eleuterii*, JOAN. ANDR. STISSERI. *China china falſa*; & *cortex Eleuterii*, DALE, Pharmac.

C'eſt l'écorce d'un arbre déſigné ſous le nom de *Ricinoïdes elæagni folio*, CATESB. Carol. ij. p. 46. tab. 46. *Cluſia foliis lanceolatis acutis integerrimis petiolatis*, LINN.

Il s'éleve de cinq à ſix pieds de haut; ſon tronc eſt court & gros, & couvert d'une écorce cendrée: ſes branches ſont nombreuſes, ſe ſubdiviſant de plus en plus juſqu'au haut. Ses feuilles ſont grandes comme celles du ſaule, couvertes d'une pouſſiere d'un blanc-verdâtre. Les fleurs ſont à l'extrémité des dernieres branches, en épi; les mâles ſont ſtériles en haut; les femelles ou à fruit, immédiatement deſſous: les mâles ſont à cinq pétales blancs, très petits; les femelles portent un embryon qui devient un petit fruit à trois loges, chargé d'une pouſſiere blanche-verdâtre; chaque loge contient une graine noire, groſſe comme un pois.

Il croît dans le Pérou, la Floride, le Paraguai, la Caroline: toute la plante a une odeur aromatique, agréable. Sa ſaveur eſt âcre & amere.

L'écorce de cet arbre, connue dans les boutiques ſous le nom de *caſcarille*, eſt roulée en petits tuyaux, de la largeur du doigt; de la longueur de trois ou quatre pouces, & de l'épaiſſeur d'une ou deux lignes. A l'extérieur, elle eſt de couleur cen-


Cascarille, ou Chacril.
Cascarilla
b. 1.
b. 2.
b. 1.
Quinquina.
a. 2.
a. 1.


Cassia. Casse.
a.5
a.2.
a.1.
a.4.
a.1.
a.2.

drée tirant sur le blanc, & intérieurement de couleur de rouille de fer; d'un goût amer & aromatique, d'une odeur aromatique très agréable, lorsqu'on la brûle, & approchant un peu de celle de l'ambre.

La cascarille a les mêmes vertus que le quinquina; car elle fortifie beaucoup l'estomac, rappelle l'appétit éteint, corrige les crudités acides, & guérit les fievres intermittentes. Ainsi on l'unit avec succès au quinquina, pour chasser sans retour les fievres rebelles, sur-tout celles dont l'accès est accompagné de frisson, ou qui sont épidémiques. Donnée en substance avec la poudre des fleurs de camomille, ou en décoction avec les mêmes fleurs, c'est un excellent fébrifuge. On la préfere au quinquina pour appaiser les crudités acides qui trop souvent accablent l'estomac, & pour rendre à ce viscere le ton que lui ont fait perdre les matieres pituiteuses & visqueuses qui le surchagent. En substance & réduite en poudre très subtile, on la donne depuis demi-gros jusqu'à un gros; & en décoction depuis un gros jusqu'à deux.

La cascarille, dit M. Vogel, possede à un haut degré une vertu tonique; c'est un remede fort vanté, non-seulement dans les fievres intermittentes, mais aussi dans les pétéchiales (*Comm. norimb.* 1736 p. 400, 406, 414) : on la donne en substance, ou infusée dans du vin. Degner, *dysent. epid.* §. 55, dit qu'elle est bonne dans les flux de ventre; & contre les ascarides, suivant les *Act. med. Berol. dec.* j. *vol.* ij. *p.* 60. Elle contient, disent Hoffmann & Boehmer, une huile éthérée.

CASSE solutive. *Cassia solutiva; Cassia nigra, siliqua ægyptiaca,* off. *Cassia fistula,* quorumdam. *Κασσία μέλαινα,* Actuar. & Græcorum.

C'est le fruit ou gousse d'un arbre qui est nommé

par les botaniſtes, *Caſſia fiſtula alexandrina*, C. B. Pin. 403. *Caſſia purgatrix*, J. B. *Arbor caſſiam ſolutivam ferens*, Bont. *Conna*, Hort. malab. T. j. *Quauhayohuatli ſecunda*, ſive *Caſſia fiſtula*, Hernand. *Caſſia foliolis quinquepinnis, ovatis, acuminatis, glabris, petiolatis*, Linn.

Voici la deſcription qu'en donne le P. Plumier : cet arbre reſſemble aſſez au noyer ; le bois du tronc eſt dur, d'un roux noirâtre intérieurement. Son écorce eſt plus fine que celle du noyer, plus polie, d'un gris cendré en dehors, & de couleur de chair en dedans. Ses feuilles, diſpoſées deux à deux, ont à-peu-près la couleur & la ſolidité de celles du noyer, quoiqu'elles ſoient plus unies ſur la ſuperficie; longues de quatre ou cinq pouces, larges de deux environs, & de la forme d'un fer de lance. Ses fleurs, qui ſont à cinq pétales, ſont portées ſur un pédicule long de deux pouces; ces pétales (qui ſortent d'un calyce concave & fermé de cinq petites feuilles ovalaires & d'un verd jaunâtre) ſont placés en rond, d'un fort beau jaune, creuſés & arrondis en maniere de cuiller. Du fond du calyce, s'élevent dix petites étamines inégales & de différentes grandeurs; elles ſont d'un jaune pâle & garnies de ſommets jaunes. Entre les étamines paroît un piſtil long, cylindrique, verdâtre & courbé en crochet; il devient une gouſſe cylindrique, droite, longue d'environ un pied & demi, & d'un peu moins d'un pouce d'épaiſſeur : cette gouſſe eſt d'une ſubſtance ligneuſe, mais mince; ou à proprement parler, c'eſt un tuyau ligneux, fermé de toutes parts, & couvert d'une pellicule d'un noir châtain ſur laquelle on apperçoit de petites rides qui ſont en travers, excepté du côté du ventre & du dos, ſur leſquels s'étend une petite côte saillante, liſſe & unie : ce tuyau eſt partagé en plu-ſieurs

ſieurs petites cellules formées par des lames minces, ligneuſes, orbiculaires & paralleles, & enduites d'une pulpe moëlleuſe, douce, qui d'abord eſt blanche, enſuite jaunâtre, & enfin noirâtre en mûriſſant : dans chaque cellule eſt renfermée une graine dure, un peu arrondie, plate, qui approche fort de la figure d'un cœur, tirant ſur le châtain, & attaché par un fil très délié aux parois de chaque cellule.

Cet arbre croît dans l'Inde & en Egypte, d'où on l'a tranſporté en Amérique. Il fleurit avant que d'avoir pouſſé des feuilles.

On fait, dit M. Geoffroi, avec les fleurs une conſerve très bonne qui purge doucement, de même qu'avec les gouſſes, lorſqu'elles ſont jeunes, en les confiſant dans le ſucre.

La moëlle, tirée de la gouſſe & paſſée dans un tamis, ſe nomme *fleur de caſſe* ou *caſſe mondée* ou *pulpe de caſſe*. Elle lâche doucement le ventre, appaiſe l'acrimonie de la bile, & l'ardeur de la fievre, étanche la ſoif; les anciens la mettoient au nombre des cholagogues. Ainſi on la donne pour adoucir les mucoſités de l'eſtomac, l'efferveſcence de la bile & l'ardeur de la fievre : on la donne auſſi dans les chaleurs des reins & de la veſſie. Elle lâche le ventre dans les enfants, à la doſe d'un demi-gros, à celle d'une once dans les adultes foibles, & à celle d'une once & demie dans les perſonnes robuſtes. Boerhaave, *Prælect.* vj, *p.* 319, dit qu'elle rend l'urine noire & fétide; mais Gmelin, *Diſſ. de rhab.* §. 34, aſſure qu'il n'a rien vu de ſemblable, quoiqu'il l'ait donnée deux fois à plus d'une once. (Vogel.)

On la prend ſeule, ou jointe avec d'autres purgatifs ſous la forme de bol, ou délayée exactement dans une liqueur appropriée.

On fait quelquefois une décoction de la gousse, après l'avoir seulement concassée, pour s'en servir en clystere; alors on la prescrit depuis une once & demie jusqu'à quatre onces.

La *pulpe de casse*, nouvellement extraite, s'applique avec succès sur les hémorrhoïdes externes où il y a inflammation; on s'en sert aussi en cataplasme dans la goute & l'inflammation du foie.

Casse du Brésil. *Cassia brasiliana.* C'est le nom d'une gousse beaucoup plus grosse que la casse d'Egypte ou casse solutive : elle est un peu applatie & très dure, & vient du Brésil.

L'arbre, qui la produit, est appellé *Cassia fistula brasiliana*, C. B. Pin. 403. *Tapiracoaynana Brasiliensibus*, Pison & Marcgr. *Cassia fistula brasilianæ, flore incarnato*, Breyn, Cent j. *cap.* 21.

Cet arbre est grand & fort beau; son tronc est droit, lisse, d'un blanc cendré. Ses branches, qui s'étendent au loin, portent des feuilles d'un verd clair, attachées à des pédicules fort courts, velues & un peu inclinées. De l'aisselle des feuilles, naissent des fleurs disposées en maniere d'épi; composées de cinq pétales, de couleur de chair. Au centre sont dix étamines recourbées, garnies de longs sommets, entre lesquelles se trouve un style long, velu, qui devient une gousse verte d'abord, ensuite noire, longue d'environ deux pieds, épaisse de cinq doigts, & un peu courbée; bordée, d'un côté dans toute sa longueur, de deux côtes, & de l'autre, d'une simple côte qui représente une corde collée sous l'écorce. L'écorce de cette gousse est rude en dehors, comme l'écorce extérieure de l'arbre, ligneuse, & blanche en dedans; & si ferme, qu'on ne peut la casser qu'avec le marteau : l'intérieur de cette gousse est séparé en plusieurs loges qui chacune sont de l'épaisseur d'une plume d'oie, &

Casse du Brésil. Cassia brasiliana.



a 2


Casse qui sent le Clou de Girofle.
Cassia Caryophillata.
a 5
a 5
a 5
a 5

renferment une graine de la grandeur & de la figure d'une amande, d'un blanc jaunâtre, luiſante, liſſe, dure, & comme diviſée, d'un côté dans toute ſa longueur, par une ligne rouſsâtre dont l'intérieur eſt blanc & de ſubſtance de corne. Outre cela chaque cellule renferme une pulpe gluante, brune ou noirâtre, pareille à la caſſe ordinaire, mais amere & déſagréable.

Ce fruit encore vert donne une pulpe aſtringente; elle eſt laxative, lorſqu'il eſt parvenu à ſa maturité. LOBEL, BAUHIN & TOURNEFORT, qui l'ont empoyée, diſent qu'elle a une vertu purgative. JONSTON, dans ſon Hiſtoire naturelle des arbres, a donc tort de l'appeller *caſſe du Bréſil* non purgative, *Caſſia fiſtula non purgans Braſilienſis.*

CASSE qui ſent le clou de girofle. *Caſſia caryophyllata*, off. PISON. M. Aromat.

Ecorce qu'on tire d'un arbre appellé *Caninga*, HERNAND. *Myrtus americana* Caninga *dicta*, HERMAN. Mat. med. *Caryophyllus aromaticus Indiæ occidentalis, foliis & fructu rotundis, dipyrene*, PLUCK. Phyt. 155. *fol.* 3. *Myrtus arborea foliis laurinis, aromatica pimienta?* Philoſoph. Tranſ. N°. 192. *Myrtus foliis obversè ovatis?* LINN. Cet arbre eſt grand & haut, dit HERNANDÈS. Son tronc eſt gros & brun. Ses feuilles reſſemblent à celles du cannelier; mais cependant plus grandes : elles ſentent auſſi le laurier, & ſont en forme de myrte, ſi ce n'eſt qu'elles ſont beaucoup plus longues & plus larges. Il porte, ſuivant PISON, de petites fleurs comme celles de la violette, d'une couleur bleue, panachées de lignes, de couleur de ſafran & d'or. HERMANN dit qu'il ne produit pas d'abord des girofles, mais, dans le commencement, des baies rondes, en ombilic, d'un brun noirâtre, un peu plus gran-

des que les grains de poivre ordinaire, d'une odeur & d'une ſaveur de girofle que Fr. Rhedi appelle *piper chiapæ; piper tavaſci; pimiente de chapa*; d'autres *caryophyllum* ou *amomum* Plinii; *piper jamaïcenſe*; *oculi indi aromatici.*

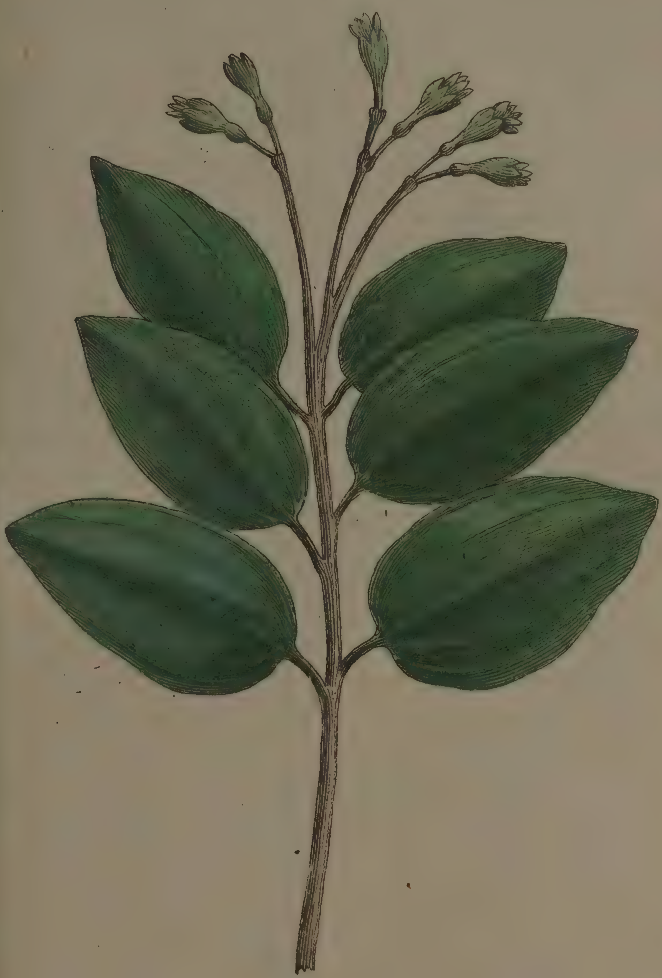
Son écorce eſt mince, rouſsâtre : étant enlevée de l'arbre, coupée en lânieres & ſéchée, elle ſe roule de la même maniere que la cannelle orientale. Son goût eſt celui de la cannelle & celui du clou de girofle : celui de la cannelle ſe perd, étant plus foible; celui du clou de girofle domine & augmente avec le temps; il devient même ſi vif, ſi fort & ſi âcre, qu'il affecte la langue, comme ſi c'étoit un léger cauſtique.

Cet arbre ſe trouve dans le Bréſil, dans la Jamaïque, dans l'iſle de Cuba, dans la Guyane.

C'eſt un des bons remedes fortifiants, échauffants, nervins, céphaliques, ſtomachiques, dans les maladies cauſées par la pituite, l'épaiſſiſſement des humeurs & le relâchement des parties ſolides. On peut la ſubſtituer au girofle aromatique, lorſqu'on a beſoin d'un médicament dont l'opération ſoit modérée. On la donne fort bien en infuſion dans du vin, depuis un demi-gros juſqu'à un gros & plus.

Casse en Bois. *Caſſia lignea*, off. *Xylocaſſia* Græcorum recentiorum : dénomination impropre puiſque cette ſubſtance n'eſt pas ligneuſe, mais une pure écorce qui, de même que la cannelle, eſt tournée ſur elle-même en bâtons, plus rouge, plus épaiſſe & bien inférieure par rapport au goût, à l'odeur & aux vertus. En effet, elle exhale une odeur plus foible, & au lieu d'une ſaveur âcre, mêlée d'une douceur très gracieuſe, elle n'en a qu'une aromatique légere : d'ailleurs, après l'avoir mâchée pendant quelque temps, elle ne laiſſe pas,

Casse en bois, Cassia lignea



comme la cannelle, ſimplement du bois; mais une ſubſtance glutineuſe qui ſe diſſout inſenſiblement avec la ſalive.

Quelques-uns la prennent pour l'écorce extérieure de l'arbre qui donne la cannelle; d'autres diſent que c'eſt l'écorce d'un arbre qui donne auſſi la cannelle dans le Malabar & l'Iſle de Java: en effet, dans l'iſle de Ceylan, parmi les vrais & les beaux arbres qui portent la vraie cannelle, on en trouve qui ne fourniſſent que de la caſſe en bois.

L'arbre qui la fournit eſt nommé *Cinnamomum*, ſeu *Canella malabarica & Javanenſis*, C. B. Pin. *Carua*, Hort. Malab. *Caſſia vulgaris*, Calihacha *dicta*, Pison, M. Arom. *Caſſia malabarica*, Burm. Zeyl. 63, t. 28. *Laurus foliis lanceolatis trinerviis, nervis ſupra baſin unitis*, Linn. *Arbor canellifera, indica, cortice acerrimo, viſcido ſeu mucilaginoſo*, Breyn, lequel en a donné la figure & la deſcription. On peut voir celles qu'on a données, *pag.* 642, *art.* Cannelle.

La caſſe en bois, ou *caſſia lignea*, eſt fortifiante, échauffante, nervine, mais à un degré plus foible que la cannelle. La grande quantité de mucilage épais qu'elle contient la rend très incraſſante & adouciſſante; vertus que l'on n'obſerve point du tout dans la cannelle: c'eſt par-là que cette écorce eſt ſpécifique dans les maladies qui proviennent de la diſſolution & de l'acrimonie des humeurs, de l'éroſion des parties ſolides; par exemple, dans l'âpreté du goſier, la toux, l'ardeur de l'eſtomac, le *cholera-morbus*, la dyſenterie, la ſtrangurie. Quelques auteurs lui attribuent auſſi des vertus admirables contre le relâchement de la luette, les flueurs blanches; mais la cannelle eſt préférable dans ce dernier cas, parceque la *caſſia lignea* a des principes trop groſſiers, & qu'elle eſt bien moins efficace

dans les maladies qui exigent de doux astringents. On la fait très bien prendre en infusion dans du vin, & en teinture spiritueuse : la décoction & l'infusion, dans de l'eau, ne sont guere d'usage, à moins qu'on n'ait égard à l'action du mucilage épais & glutineux, & conséquemment à l'épaississement & à l'adoucissement que ce mucilage peut procurer. On la donne aussi en poudre, depuis quelques grains jusqu'à un scrupule, & même au-delà.

CASSE-MONDÉE. *Voyez* CASSE-SOLUTIVE.

CASSE LUNETTE. *Voyez* BLEUET.

CASSE-PIERRE, *ou* Perce-muraille. *Voyez* PARIÉTAIRE.

CASSE PIERRE. *Voyez* SAXIFRAGE.

CASSIA BRASILIANA. *Voyez* CASSE DU BRÉSIL.

CASSIA CARYOPHYLLATA. *Voyez* CANNELLE.

CASSIA LIGNEA. *Voyez* CASSE EN BOIS.

CASSIA SOLUTIVA. *Voyez* CASSE SOLUTIVE.

CASSINE. *Voyez* ALATERNE : seconde espece.

CASSIS. *Voyez* GROSEILLIER NOIR.

CASSUMMUNIAR & CASMUNAR, Anglorum. *Rysagon*, Mus. Reg. societ. *Bingalle Indorum*, Act. philos. Reg. soc. Lond. N°. 264. *Zedoaria radice luteâ*, BREYN, *Prodr.* 2. 105. an *Zerumbeth seu Zingiber rubrum*, *sylvestre*, *ternatense*, CAMEL. syllab. DALE.

Racine qu'on a apportée des Indes orientales, dont on parla beaucoup il y a cinquante ans. Elle est de la grosseur environ du petit doigt, & coupée transversalement par tranches, de couleur brune, d'un goût aromatique, piquant, mêlé de quelqu'amertume, & entourée par dehors de lignes circulaires, comme le galanga.

On ignore quelle est la plante dont on tire cette racine : M. GEOFFROI dit que le mot *cassummuniar*


Cassumuniar ou Zerumbeth.
a.1.
Zerumbeth de Ceylan.
Zerumbeth Zeilanica.
voyez l'article Zerumbeth.
a.1.
b.1.


Castoreum.
Castor.

eſt un nom imaginé par quelques médecins anglois pour cacher cette plante.

Cette racine a été vantée comme un remede excellent pour les maladies des nerfs, pour la paralyſie, les convulſions, la colique, les tranchées & les affections hyſtériques; MILLER. On la dit auſſi ſtomachique, carminative : elle paſſe pour le correctif du quinquina; on lui attribue auſſi la vertu de fortifier la mémoire. Elle eſt rarement miſe en uſage.

On la donne en poudre, depuis cinq grains juſqu'à quinze : en infuſion, depuis un gros juſqu'à deux. ALBERTUS SEBA aſſure que rien n'eſt meilleur, pour l'apoplexie, qu'une forte teinture de cette racine, tirée par le moyen de l'eſprit de vin, dont on oint la tête; & dont on peut donner au malade une cuillerée.

On en fait auſſi un extrait, dont la doſe eſt, depuis ſix grains juſqu'à quinze.

CASTOR, que quelques-uns appellent auſſi BIEVRE. *Caſtor*, off. Καςὼρ, Græcor. *Caſtor*, ſive *Fiber*, RAII, ſynopſ. *Caſtor caudâ ovatâ, planâ*, LINN. *Canis ponticus ſeu fluviatilis*, quorumdam.

Animal ſauvage, étranger, amphibie, à quatre pieds. Dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1704, eſt inſérée une Lettre de M. SARRAZIN, médecin du Roi en Canada, écrite au célebre TOURNEFORT : elle contient l'hiſtoire de cet animal. Les plus gros caſtors, dit ce médecin, ont trois ou quatre pieds de long, ſur douze ou quinze pouces de large au milieu de la poitrine, & d'une hanche à l'autre : ils peſent ordinairement, depuis quarante juſqu'à ſoixante livres. A l'égard de leur vie, on ne croît pas qu'elle ſoit de plus de quinze ou vingt ans. Ils ſont ordinairement fort noirs dans le Nord le plus reculé; on y en trouve

aussi de blancs. Ceux du Canada sont la plûpart bruns; mais cette couleur s'éclaircit à mesure que les pays sont plus tempérés; car ils sont fauves, & même ils approchent de la couleur de paille, chez les Illinois & chez les Chaovanons.

Le castor est par-tout revêtu de deux sortes de poils, excepté aux pattes qui sont couvertes d'un poil très court : le poil de la premiere espece est long de huit à dix lignes, jusqu'à deux pouces, & diminue en approchant de la tête & de la queue; c'est le plus luisant, & il donne la principale couleur au castor; l'autre espece de poil est un duvet très fin & très serré, long d'environ un pouce qui garantit le castor du froid, & qui sert à faire des chapeaux & des étoffes.

Ses yeux sont fort petits, l'ouverture des paupieres n'ayant qu'environ quatre lignes. La cornée est ronde, & l'iris d'un bleu foncé.

Les deux mâchoires sont très fortes & presqu'égales, garnies chacune de dix dents, deux incisives, & huit molaires : les incisives sont situées au bout du museau; celles d'en haut sont longues d'environ huit lignes, & celles d'en bas ont environ un pouce de long : les racines des supérieures ont deux pouces & demi de longueur; celles des inférieures en ont plus de trois, & suivent la courbure de la mâchoire; ce qui leur donne une force prodigieuse : aussi les castors abattent, à coups de dents, de grands arbres.

La queue de castor n'a aucun rapport avec le reste du corps; elle paroît approcher de la nature des poissons, car elle est couverte d'une peau écailleuse. Les écailles sont exagones, épaisses de demi-ligne sur environ trois ou quatre de long, couchées les unes sur les autres, jointes ensemble par une pellicule fort délicate enchâssée dans la peau, dont elles

elles se séparent aisément, après la mort de l'animal.

Les pieds de devant sont semblables aux pieds des animaux qui, comme lui, aiment à ronger, & qui tiennent ce qu'ils rongent entre les pattes, comme les rats, les écureuils; c'est-à-dire, qu'ils sont composés de cinq doigts : les pieds de derriere n'y ont aucun rapport, & ressemblent à ceux des oiseaux de riviere : les cinq doigts sont unis par une membrane, comme ceux des oies & des canards.

Au bas des os pubis, sous la peau, sont placées quatre grandes poches : les deux supérieures sont situées au milieu; elles représentent toutes deux ensemble une forme de cœur, dont le haut est à un pouce environ au dessous des os pubis; & les côtés, après s'être étendus circulairement, s'approchent pour se réunir en la partie supérieure de l'ouverture commune des excréments & de l'urine. Au bas de ces poches supérieures, il y en a deux autres, l'une à droite, & l'autre à gauche : elles ont chacune la figure d'une poire un peu applatie; elles sont situées de maniere qu'elles forment, conjointement avec l'ouverture commune, la figure d'un V fort ouvert, au-dedans duquel les deux premieres poches s'élevent en forme de cœur. Ces poches inférieures sont assez étroitement jointes avec les supérieures aux environs de l'ouverture commune des excrements & de l'urine : il y a apparence que la matiere connue sous le nom de *castoreum*, ayant commencé à se préparer dans les deux poches supérieures, passe dans les deux autres, pour s'y perfectionner, & pour acquérir plus de consistance, plus d'onctuosité, plus d'odeur, & même une couleur plus jaunâtre.

Ils sont très communs au Canada & pays circon-

voiſins : on en trouve quelques-uns en Europe, en Pruſſe, en Pologne, en Moſcovie, en Sibérie, en Tartarie.

Les caſtors ſe nourriſſent de feuilles, de fruits, d'écorce d'arbres, de poiſſons, d'écreviſſes : ils ſe bâtiſſent dans l'eau même des logements, dans leſquels ils ſe retirent. Voici comme ils s'y prennent : ils choiſiſſent un canton plat, abondant en vivres, c'eſt-à-dire, en arbres, où il paſſe quelque petite riviere; ils la barrent par une digue, pour que l'eau s'éleve à une hauteur permanente, qu'ils conſervent, au moyen de pluſieurs trop-pleins qu'ils y ménagent. Cette digue eſt de bois qu'ils ont coupés avec leurs dents, & qu'ils ont raſſemblés, debout & près-à-près, liés & entretenus dans leurs places par des branches entrelacées. Ils bouchent, avec de la glaiſe, les jours qui s'y trouvent. Cette chauſſée va en diminuant d'épaiſſeur, à meſure qu'elle s'éleve. Tous leurs outils, pour ce travail & le ſuivant, ſont leurs dents, pour couper le bois, & leurs queues pour maçonner & crépir. Tous leurs ouvrages ſont ordinairement finis au mois de Septembre.

S'étant donc fait un petit lac, ils ſongent à y conſtruire leurs habitations, par la même méchanique : ils s'aſſemblent alors par ſociétés, plus ou moins nombreuſes, auxquelles ils proportionnent leurs maiſons. Les fondations ſont dans l'eau ſur un pilotis plein, près du bord du lac; elles ſont rondes ou ovales, couvertes en calote, crépies en dehors & en dedans : il s'en trouve à deux & trois étages; précaution qu'ils prennent en cas que les eaux baiſſent : alors ils deſcendent, pour être toujours plus près de l'eau.

C'eſt dans ces habitations qu'ils ſe retirent, y font leurs proviſions d'écorces d'arbres, ſortent pour ſe baigner, vont ſur terre chercher des écorces

fraîches, y font l'amour : le tout par des ouvertures qu'ils ont placées à leur bienséance pour toutes ces fonctions. C'est ainsi qu'ils passent l'hyver & les mauvais temps.

On mange la *chair* de castor dans les pays où se trouve cet animal. Elle ressemble beaucoup à celle du bœuf, mais elle est grasse, dure, d'une odeur forte & difficile à digérer. Sa queue passe pour un mets délicat; mais de quelque maniere qu'on l'apprête, on ne peut lui ôter sa viscosité, ni la rendre de facile digestion.

On a cru long-temps que le *castoréum* étoit contenu dans les testicules du castor, lesquels sont placés dans les aines sous la peau : l'anatomie moderne a découvert l'erreur des anciens, & a fait voir que cette matiere étoit renfermée dans les poches dont on a vu plus haut la description exacte, & qui se trouvent également dans le mâle & dans la femelle.

Le *castoréum* est une substance qui ressemble à un mêlange de cire & de miel; il est de couleur brune, d'une odeur forte & fétide, d'une saveur amere & dégoûtante. On le fait sécher, ou à l'ombre ou à la fumée, dans les poches où il est contenu, afin que les parties aqueuses venant à se dissiper, il acquierre une odeur plus forte, & qu'il puisse se conserver plus long-temps, sans se corrompre.

On l'apporte de différents endroits; on estime particuliérement celui qui vient de Pologne, de Russie & de Prusse, par la voie de Dantzich : on fait moins de cas de celui du Canada, parcequ'il a peu d'odeur; ce qui fait croire qu'il est falsifié. Il peut se dissoudre dans des menstrues spiritueux, huileux & aqueux.

Le *castoréum*, dit M. Vogel, est un remede très efficace, à cause de sa vertu anodyne & séda-

tive; ce qui en a rendu l'uſage très fréquent, depuis deux grains juſqu'à dix, dans les maladies convulſives, dans la colique, la paſſion hyſtérique. Il eſt recommandé par LENTILIUS, *Iatromn. p.* 307, contre les convulſions de la mâchoire dans les enfants; contre le hocquet, même en amulette par TRALLIEN, *l.* 7. *p.* 387; pour prévenir l'avortement par FISCHER, *Breſlav. tentam.* 5, *p.* 1610; & par GOHLIUS, *Act. Berol.* ij, *vol.* x. 21, contre la paralyſie par AETIUS, *l.* 6, *c.* 28; contre les contractions ſpaſmodiques cauſées par l'intempérie des ſaiſons, ſelon SCHULZ, *Diſſert. de alterat. moment.* §. 36.

Il eſt mis par FORESTUS, *l.* 10, *obſ.* 99, au nombre des remedes propres contre le tremblement des membres. On n'eſt pas certain, dit BAGLIVI, que le *caſtoréum*, corrige la vertu narcotique de l'opium. A cauſe de ſa mauvaiſe odeur, RIVINUS, *Diſſert. cenſur. medic. off. c.* 2, §. 8, veut qu'on l'efface de la liſte des médicaments; JUNCKER & STAHL, ſon maître, le proſcrivent, parcequ'il rend la tête peſante, & qu'il excite des reſſerrements du diaphragme avec des envies de vomir; *Tab. theor. pract.* xxjx, *caut.* 35, & *l.* xxxv. *caut.* 20. Il eſt vrai qu'il nuit à quelques femmes hyſtériques: cependant pluſieurs d'entr'elles en reçoivent un prompt ſoulagement; enſorte que GOHLIUS, *Act. Berol. dec.* ij, *vol.* x. 21, ne veut pas qu'on entreprenne de guérir aucune maladie des femmes, ſans *caſtoréum.*

La *graiſſe* de caſtor, que l'on trouve ſeule dans de petites cellules, & qui, dans les grandes poches, eſt adhérente à une ſubſtance plus dure, ou au *caſtoreum* même proprement dit, d'où on la tire pour la faire fondre, & la conſerver enſuite ſéparement, cadre avec le *caſtoreum*, à cauſe de ſes principes volatils. Elle a, en effet, l'odeur pénétrante, & la ſa-

veur ſpécifique du *caſtoreum* : il ne faut donc en aucune façon douter qu'elle ne ſoit remplie de particules ſpiritueuſes fort ſemblables, & qu'elle n'ait les mêmes vertus. On ne la preſcrit jamais intérieurement, à cauſe des nauſées qu'elle peut exciter; mais on la fait entrer très fréquemment dans les onguents nervins, antiparalytiques, antiſpaſmodiques, antiépileptiques, contre la colique, &c. la colique venteuſe, convulſive, hyſtérique; on en frotte la région ombicale & les hypochondres, ou l'epine le dos dans l'épilepſie.

CATAGMATIQUES. *Catagmatica medicamenta :* Καταγματικὰ φάρμακα. Ce mot eſt formé du grec *κάταγμα*, *fracture*.

Remedes qui conviennent pour les fractures, & que les anciens croyoient propres à accélérer la formation du cal, que nous ſçavons être l'ouvrage ſeul de la nature, & non de l'art.

CATAIRE. *Voyez* HERBE A CHAT.

CATAPASME. *Catapaſma* ; Κατάπασμα. On donne ce nom à des poudres odorantes, ſoit ſimples, ſoit compoſées de pluſieurs, dont on ſe ſert pour parfumer les cheveux & les habits. On appelle auſſi *catapaſme* des poudres roborantes qu'on applique ſur l'eſtomac, après l'avoir oint de quelque huile fortifiante. On donne encore ce nom à des poudres ſarcotiques & épulotiques..

CATAPLASME. *Cataplaſma*; Κατάπλασμα. C'eſt un remede topique, de conſiſtance molle, à-peu-près comme la bouillie qu'on preſcrit dans la vue d'amollir, de détendre, d'exciter la ſuppuration, d'échauffer, de digérer, d'appaiſer les douleurs, de réſoudre, de reſſerrer.

Les cataplaſmes ſe font de racines, de feuilles, de ſemences, de fruits, de fleurs, de mucilage, de farine, d'huiles, d'axonge, &c. Ils ne doivent

pas excéder une livre : on fait cuire les racines, les feuilles & les autres ſubſtances juſqu'à ce qu'elles ſoient en conſiſtance de pulpe ; on les ordonne comme pour l'apozeme, depuis une once juſqu'à deux ; les huiles ne doivent pas excéder deux ou trois onces au plus, & les graiſſes deux onces ; ſi on ajoute des poudres, on ne paſſe pas deux onces.

CATAPUCE. *Voyez* EPURGE.

CATHARTIQUES. *Cathartica medicamenta.* Καθάρτικα φάρμακα. Les cathartiques ſont les mêmes que les PURGATIFS. *Voyez* ce mot.

CATHÉRÉTIQUES. *Catharetica medicamenta.* Καθαιρετικα φάρμακα. Les cathérétiques ſont des remedes qui rongent, qui conſument les endroits du corps humain ſur leſquels on les applique : ce ſont des ſubſtances qui ſont de la claſſe des corroſifs ; mais des corroſifs moins actifs que ceux qu'on nomme *cauſtiques.*

Ils ſont ſpécialement d'uſage en chirurgie, où l'on s'en ſert pour conſumer des tubécules & autres excroiſſances calleuſes, pour déterger des ulceres ſordides, pour détruire les chairs baveuſes des plaies, & des ulceres, & quelquefois pour arrêter des hémorrhagies.

Les cathérétiques ſont de deux ſortes, ou doux, ou forts.

On met au nombre des premiers l'alun brûlé, les cendres de bois verd, le mercure doux, le précipité blanc, le vitriol blanc & l'onguent ægyptiac.

Les plus forts ſont, la poudre de Sabine, la chaux vive, le colchotar, & les trochiſques de minium.

CAUSTIQUES. *Cauſtica* ou *Urentia medicamenta.* Καυστικὰ φάρμακα. On donne ce nom à des ſubſtances âcres, brûlantes, corroſives, qui, ap-

Le Cédre a feuilles de Cyprés
et a fruits jaune.



pliquées sur les parties vivantes du corps humain, les consument, les brûlent, & y forment une escare. On les a aussi nommés *escarotiques*.

Les remédes de ce genre sont ou actuels ou potentiels : les premiers sont tout ce qui agit comme le feu, tels que le fer & les autres métaux rougis, les substances enflammées, comme le moxa, le duvet attaché aux feuilles de la molêne, le coton, le chanvre, qu'on applique sur la partie qu'on veut brûler. *Voyez* FEU.

Les seconds ou caustiques potentiels, sont les corrosifs les plus violents, comme le beurre d'antimoine, la pierre infernale, le mercure sublimé corrosif, les sels fixes & volatils alkalins, la chaux vive, l'huile de vitriol, l'esprit de sel marin & l'eau forte. On les applique ou en onguent, ou en cataplasme, on avec de la charpie.

CAUTERE ACTUEL. *Voyez* FEU & CAUSTIQUES.

CAUTERE. *Fonticulus ; fontanella.* On donne aussi ce nom à de petits ulceres qu'on fait sur différentes parties du corps, comme à la nuque, au bras, à la cuisse, à la jambe, par le moyen du feu ou autres substances brûlantes. On tient l'ulcere ouvert en y insérant un pois recouvert d'une feuille de lierre & d'une compresse soutenue par une petite bande : on le panse tous les jours une fois ou deux : on forme par-là une espece d'égoût par lequel s'écoule une humeur séreuse.

On prescrit les cauteres pour évacuer les humeurs séreuses qui se portoient trop abondamment sur une partie, soit externe, soit interne, comme pour les fluxions des poulmons, des yeux, des levres, des dents, des narines, &c.

CÉDRA. *Voyez* CITRON ou CITRONNIER.

CÉDRE qui donne la Sandaraque. *Voyez* SANDARAQUE.

CENDRE GRAVELÉE. *Cinis clavellatus.* On donne ce nom à la lie de vin brûlée & calcinée dans de grands trous à la campagne. Elle doit être en petits morceaux blanc-verdâtres, ressemblant beaucoup au tartre ordinaire calciné, & rempli comme lui d'un sel fixe akalin très âcre.

On estime celle qu'on tire de Lyon, de Bourgogne.

Elle est brûlante, résolutive, apéritive, détersive : on la fait entrer dans les dépilatoires & les fomentations détersives.

On la donne même intérieurement, dissoute dans beaucoup d'eau, pour désobstruer & pour atténuer les humeurs épaisses & visqueuses : la dose est depuis six grains jusqu'à vingt.

Elle entre avec la chaux dans la composition de la pierre à cautere.

CENTAURÉE (grande) ; *ou* Rhapontic vulgaire. *Centaurium majus*; *Centaurea major*; *Rhaponticum vulgare seu pharmaceuticum*, off. *Centaurium majus, folio in plures lacinias diviso*, C. B. Pin. 177. *Centaurium majus juglandis folio*, J. B. *Rhapontica quæ hodiè centaurea major*, Trag.

Sa racine est grosse, longue de trois pieds, noirâtre en dehors, rougeâtre en dedans, rempli d'un suc aussi rougeâtre, douce & un peu astringente. Ses tiges, qui s'élevent de trois à quatre pieds, sont cylindriques. Ses feuilles, qui ressemblent beaucoup à celles du noyer, sont longues de sept à huit pouces, larges de trois ou quatre, dentelées, garnies de nervures, d'un verd foncé : de l'extrémité des rameaux sort une fleur composée de plusieurs fleurons bleus, découpés en cinq parties, portés sur des embryons. Son calyce est écailleux. Chaque embryon devient un fruit oblong, garni d'aigrettes.



Grande Centaurée, Centaurium majus.


a. 1
a. 1.
petite Centaurée.
Centaurium minus.
a. 2.
a. 4.

On trouve cette plante ſur les Alpes ; elle ſe cultive dans les jardins.

Elle eſt inciſive, déſobſtruante, emménagogue, aſtringente. Macérée dans du vin, bouillie dans l'eau ou priſe en poudre, elle eſt bonne contre l'hydropiſie & la jauniſſe : la doſe eſt d'un gros.

C'eſt mal à propos que quelques-uns l'emploient au lieu du rhapontique.

Centaurée (petite). *Centaurium minus ; Centaurea ; Fel terræ*, off. *Centaurium minus flore purpureo*, J. B. *Gentiana hydropica*, Hoffm. *Gentiana corollis infundibuliformibus quinquefidis, foliis lineari-lanceolatis, caule dichotomo*, Linn. *Gentiana foliis trinerviis, ovatis, floribus umbellatis, tubo ſtrictiſſimo*, Haller, Helvet. 475.

De ſa racine, qui eſt menue, fibrée, blanche, inſipide, s'éleve de huit pouces une tige branchue, anguleuſe. Ses feuilles, dont quelques-unes ſont couchées à terre, ſont oppoſées deux à deux, de la figure de celles de la mille-feuille, mais plus grandes, d'un verd gai. Ses fleurs, qui naiſſent en forme de bouquet au haut des branches, ſont d'une ſeule piece à entonnoir, partagée en cinq quartiers, de couleur rouge ; le calyce de la fleur eſt à cinq feuilles, aiguës : le piſtil devient un fruit cylindrique, membraneux, à deux loges, où ſont renfermées des ſemences fort menues.

Cette plante vient dans les prés ; on la trouve aux environs de Paris.

La petite centaurée eſt très connue ; c'eſt la ſeule de la claſſe des amers qui n'ait point déchue, depuis la découverte du quinquina ; unie avec la camomille, elle guérit plus ſûrement que le quinquina les fievres intermittentes, excepté cependant la fievre quarte.

De l'aveu de tout le monde, dit M. VOGEL, cette plante qui est fort amere, est sudorifique, stomachique, emménagogue, antifébrile. RULAND & ETTMULER faisoient usage de sa décoction dans presque toutes les fievres intermittentes; M. MARCHANT (*Hist. de l'Acad. des Sc. de Paris*, 1701. p. 287.) dit que son extrait va de pair avec l'écorce du Pérou. Sans parler de sa vertu anthelmintique, on en obtient de bons effets dans toutes sortes de cachexie, dans l'hydropisie même, dans l'engorgement skirrheux des visceres; récente, elle est purgative, aussi-bien que son extrait & son essence, dont on donne une cuillerée ou deux : sa décoction cependant n'agit pas de même dans tous les sujets, puisqu'elle excite le vomissement chez quelques personnes.

A l'extérieur, sa décoction est un puissant vulnéraire, & est très propre pour mondifier les sinus & pour amollir les callosités.

CENTAURÉE bleue. Tertianaire, *ou* Herbe aux fievres. *Tertianaria*, off. & TABERN. *Lysimachia cærulea*, *galericulata*, vel *Gratiola cærulea*, C. B. Pin. 246. *Cassida palustris vulgatior*, *flore cæruleo*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Herba judaïca altera*, DODON. Lugd. hist. *Scutellaria foliis cordato-lanceolatis*, *crenatis*, LINN.

De la racine, qui est menue, blanche, noueuse, rampante, vivace, s'élevent à un pied & demi ou deux pieds, des tiges quarrées, un peu rudes, inclinées vers la terre, où elles s'enracinent de nouveau par le moyen des fibres qui partent de leurs jointures. Ses feuilles, attachées à un pédicule rude, court, sont longues, étroites, pointues, dentelées en leurs bords. De l'aisselle des feuilles, sortent des fleurs en gueule, de couleur violette, tirant sur le bleu. Il leur succede quatre graines presque rondes,


Tertianaria.
Centaurée bleu.
a.1.
a.2.
a.1.
a.1.

des ; contenues dans une capſule qui a ſervi de calyce à la fleur.

Cette plante, fleurit en Juin, Juillet & Août ; croît près des eaux & dans des endroits humides.

L'odeur de cette eſpece eſt aſſez agréable. Elle eſt fébrifuge, & ſe preſcrit particuliérement contre les fievres tierces, ce qui l'a fait nommer *Tertianaire*. Elle eſt cependant de peu d'uſage depuis qu'on a le quinquina. Elle eſt encore vulnéraire aſtringente. Elle ſe donne en décoction ; on en met une poignée ſur une pinte d'eau réduite au deux tiers, & qu'on boit tiede par verrées. Suivant Camerarius, cette décoction eſt bonne dans l'eſquinancie & purifie le ſang.

CENTINODE. *Voyez* Renouée.

CÉPHALIQUES. *Cephalica remedia.* Remedes contre les maladies de la tête, laquelle eſt nommée par les Grecs κεφαλὴ.

Les maladies de la tête, dit un célebre profeſſeur, ſont de différents caracteres, & dépendent ſouvent de cauſes oppoſées ; il eſt donc néceſſaire de reſtreindre l'idée des céphaliques à ſa juſte valeur, de développer leurs effets, afin de n'y avoir recours que dans les cas où elles conviennent, & de ne pas ſe laiſſer tromper par la dénomination trop générale de *céphaliques*. En effet, l'idée des céphaliques ſemble déſigner un remede approprié & ſpécifique pour les maladies de la tête, comme ſi les médicaments avoient un diſcernement pour choiſir dans leurs opérations une partie préférablement à une autre, ou qu'il y eût une ſympathie établie entre les médicaments & les différentes parties du corps humain affectées. Leur action eſt générale ſur les ſolides & les fluides, & ſi, de l'altération qu'ils procurent, il en réſulte un bien, toutes les parties du corps s'en reſſentent. Penſer autre-

ment, ce ſeroit retomber dans l'obſcurité des vains raiſonnements des anciens. Ce que nous diſons des céphaliques doit s'entendre auſſi des antiépiléptiques, des cordiaux, des hépatiques & de ſpléniques. A la vérité, toutes les parties ne ſe reſſentent pas des changements que les médicaments operent ſur les ſolides & les fluides ; mais auſſi quand une partie enflammée ou obſtruée ſe dégage, c'eſt à l'altération générale des fluides & à l'oſcillation rétablie des ſolides qu'on doit attribuer cet effet, & non à la vertu particuliere & élective du médicament. Les céphaliques enfin ne remédient pas indifféremment à toutes les maladies de la tête ; & aux affections du cerveau.

Les céphaliques échauffent, diviſent & atténuent le ſang : ils ne conviennent donc que lorſqu'il eſt néceſſaire de donner plus de mouvement aux ſolides & aux fluides, de rendre le ſang plus fluide & de procurer un mélange plus exact de la ſéroſité avec les autres principes. On peut les employer, quand les affections du cerveau ſont entretenues par un ſang épais, appauvri & chargé d'une ſéroſité trop dégagée, qui appeſantit le cerveau à meſure qu'elle abreuve & relâche les fibres.

Les plantes céphaliques ont preſque toutes un goût & une odeur forte & aromatique. Elles abondent en parties ſpiritueuſes & volatiles ; leurs parties ſont donc aiſées à ſe développer & à ſe mettre en mouvement. Elles peuvent ſe conſerver aſſez long-temps pour rompre la texture du ſang, pour rallier & mêler plus exactement les parties ſéreuſes, & pour réveiller le reſſort & les oſcillations des ſolides aſſez promptement.

Les céphaliques approchent beaucoup de la nature des cordiaux, des alexipharmaques ; & des emménagogues. Leur action ſe ſoutient plus long-temps que celle des alexipharmaques, parceque

leurs parties volatiles ne se dégagent que peu à peu ; mais elles ne sont pas aussi actives que les emménagogues. Leurs parties sont plus fines & ne divisent pas le sang aussi puissamment ; il n'est pas même nécessaire, pour dégager le cerveau, d'un effort aussi considérable que pour désobstruer le foie ou la matrice ; car le sang qui arrose le cerveau est très fluide & très animé.

Le sang, qui est porté au cœur, doit être plus subtil & plus fluide que celui qui est charrié aux autres parties, puisque le cœur est obligé de vaincre la pesanteur qui s'oppose presque continuellement à l'élévation du sang, & que ce sang trouve beaucoup de résistance sur son passage, plusieurs inflexions, des détours dans les vaisseaux & des retraites à la base du crâne, qui rompent la vélocité de son mouvement progressif. La nature a prévenu par-là l'effort du sang sur un viscere aussi mou, aussi délicat & aussi important que le cerveau. Il n'y a que les parties les plus fluides du sang, celles qui conservent le plus de mouvement, qui continuent leur chemin par les vaisseaux du cerveau ; tandis que les parties du sang qui sont plus pesantes, moins mobiles & moins dégagées perdent beaucoup de leur mouvement, & n'en conservent pas assez pour arriver au cerveau ; elles sont chassées sur leur route dans des vaisseaux collatéraux par les parties les plus mobiles du sang. Par cette méchanique la nature a prévenu les engorgements du cerveau ; & d'ailleurs le sang qui parvient à ce viscere n'a pas perdu beaucoup de sa fluidité, & n'a souffert aucune sécrétion. Ainsi les céphaliques tenant un milieu entre les substances qui agitent la masse du sang, & abondant en parties volatiles, ils sont très propres à procurer dans la masse du sang le dégorgement des parties fluides & mobiles, &

à pénétrer les vaiſſeaux du cerveau pour y hâter la circulation, ſoutenir le mouvement imprimé au ſang qui arroſe ce viſcere, diſſiper les légers embarras qui s'y forment, faciliter la ſécrétion du fluide des nerfs plus fin, plus actif & plus travaillé, & aider la force qui le chaſſe dans les canaux infiniment deliés des nerfs. On peut entrevoir par ce que nous venons de dire, pourquoi & comment les céphaliques dégagent le cerveau & en rétabliſſent les fonctions, & la raiſon de préférence qu'ils ont ſur les autres médicaments avec leſquels ils ont quelqu'analogie. Cette préférence d'ailleurs eſt confirmée par l'expérience. Ainſi nous leur conſervons le nom de céphaliques, d'autant plus qu'il y a beaucoup d'affections du cerveau qui reconnoiſſent les cauſes que nous avons aſſignées, & que les céphaliques détruiſent.

Puiſque les céphaliques échauffent & raréfient le ſang, il eſt évident que l'on ne doit pas les mettre en uſage, ſans avoir fait précéder les remedes généraux, ni les donner dans les maladies de la tête cauſées par la rareſcence ou la pléthore du ſang. Elle conviennent dans les cas d'apoplexie, d'épilepſie, d'affections catarrheuſes, de paralyſie, de mélancholie, d'affections hyſtériques, qui reconnoiſſent pour cauſes celles que nous avons rapportées; & par leur uſage on peut eſpérer de prévenir ces maladies, leur ſuite & leur retour.

Les céphaliques ſont :

Les racines d'ache.
d'acorus.
de béhen blanc.
de bénoite.
de *calamus aromaticus*.
de fenouil.
de galanga.

Les racines d'impératoire.
de raifort.
de ſerpentaire de Virginie.
de valériane des jardins.
de valériane ſauvage.

Les feuilles de basilic.
de bétoine.
de calament.
de chamæpitys.
de dictame de Crete.
de giroflier.
d'hyssope.
d'ivette.
de laurier.
de marjolaine.
de marrube.
de mélisse.
de menthe.
d'origan.
de pouliot.
de sariette.
de sauge.
de serpolet.
de romarin.
de thé.
de thym.
Les fleurs de bétoine.
de lavande.
de muguet.
de primevere.
de romarin.
de stœchas d'Arabie.
de tilleul.
Les semences d'anis.
de coriandre.
Les baies de genevrier.
de laurier.
L'amome en grappe.
Le caffé.
Le cardamome.
Les clous de girofle.
Les cubebes.
Le macis.
La muscade.
Les écorces ... cannelle.
... cannelle blanche.
Les écorces ... *cassia lignea.*
... chacril.
de Winter.
Le gui de chêne.
Le benjoin.
Le styrax.
Les baumes du Canada.
de Judée.
du Pérou.
de Tolu.
Le benjoin.
Le storax en larmes.
Le crâne humain.
Le kermès.
Le musc.
Les eaux minérales de Balaruc.
de Bourbon l'Archambault.
de Plombieres.
de Vichy.
L'ambre gris.
Le cinnabre.
Le succin.
L'eau de bétoine.
de citron.
d'écorce de citron.
de fleur d'orange.
de lavande.
de mélisse des jardins.
de menthe.
de tilleul.
Le syrop de bétoine.
d'œillet.
de stœchas.
Le baume apoplectique.
du Commandeur.
La poudre de guttete.
de viperes.
La conserve de fleur d'orange.
de fleur de romarin.
L'eau de cannelle simple.
de cannelle orgée.

L'eau impériale.
de mélisse composée.
de la Reine de Hongrie.
thériacale.
L'huile de cannelle.
de girofle.
de lavande.
La teinture de *castoreum.*
de succin.
Les gouttes d'Angleterre.
anodynes de Sydenham.
de Lamothe.
Le lilium de Paracelse.
L'essence antihystérique.
L'élixir de Garus.
L'eau de luce.
L'esprit de corne de cerf.
de sel ammoniac.
volatil de vipere.
Le sel d'Angleterre.
volatil de corne de cerf.
volatil de viperes.

CÉRATS. *Cerata.* On donne ce nom à des médicaments externes qui ont la cire pour base & qui en ont la consistance : on les faisoit autrefois plus solides que les onguents & moins que les emplâtres. Ce nom convient aujourd'hui à des compositions aussi molles & même plus que les onguents : il y en a quelques-uns qui portent le nom de *cérats*, quoiqu'il n'y entre point de cire : leurs vertus dépendent des ingrédients dont ils sont composés.

Celui qui porte le nom de Galien, (*ceratum album Galeni*) est adoucissant ; il convient dans les douleurs, les démangeaisons, la sécheresse & l'enflure à la peau, les hémorrhoïdes douloureuses.

Il se compose sur-le-champ avec de la cire blanche & de l'huile rosat qu'on fait fondre à un feu doux, & qu'on lave ensuite dans beaucoup d'eau.

CERCIFI. *Voyez* Salsifi.

CERF. *Cervus*, Latinor. Ελαφος, Græcor. *Cervus cornibus ramosis teretibus incurvatis*, Linn.

Quadrupede ruminant, à pied fourchu ; son poil est fauve ou rougeâtre, quelquefois brun ; il est de la taille d'un petit cheval, c'est-à-dire, qu'elle est environ de quatre pieds du dos à terre ; armé de cornes branchues & solides, qui ont jusqu'à trois pieds de haut, (on les nomme *bois de cerf*) : ses oreilles sont courtes ; Sous l'angle intérieur de


Cervus & Cerva.
Cerf.
Biche.

chaque œil eſt une cavité aſſez longue; il eſt élancé, ſes jambes ſont grêles; ſa courſe eſt très rapide; il eſt ſauvage, habite les forêts & les montagnes, & vit fort long-temps. La femelle, qu'on nomme *biche*, ne porte point de cornes; le petit s'appelle *faon*; ſa premiere tête & les *dagues* ne paroiſſent qu'à ſa deuxieme année. Les cornes du cerf tombent tous les ans vers le mois d'Avril. Dans le temps de la mue l'animal eſt malade, il ſe retire dans les brouſſailles, enſuite il lui repouſſe de nouvelles cornes, leſquelles ſont ſi tendres alors que, ſi on les coupe, il en ſort du ſang; elles ſont branchues & enveloppées avec leurs branches d'une coëffe couverte de poil; à la fin cette coëffe ſe perce & quand elle tarde trop à ſe percer, le cerf, pour en hâter la rupture, ſe frotte contre les arbres; elles paroiſſent enfin à nud, & ſe durciſſent; les cornes du cerf & les cornichons varient dans les différents individus.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de cerfs & de biches: en Batavia, on dit qu'il y a une eſpece de biche, qui n'eſt pas plus groſſe qu'un petit chien, & dont la vîteſſe eſt incroyable.

Le cerf eſt très ſauvage, la biche l'eſt moins, elle ne porte qu'un petit à la fois, & ſa portée dure huit mois; elle entre en rut au mois d'Août. Cet animal ſe nourrit d'herbes, de vermiſſeaux, de fruits, de ſerpents, & c'eſt de là, ſelon Pline, qu'il a la vertu alexitère.

On tire des remedes de la corne de cerf; de ſon ſang, de l'os de ſon cœur, de ſes ongles, de ſa graiſſe, de ſon priape, de ſes teſticules.

La *corne de cerf* s'emploie ſans préparation ou préparée: on attribue la vertu aſtringente à la rapure de corne de cerf; c'eſt dans ce deſſein qu'on la fait entrer dans les ptiſannes contre la dyſenterie & le dévoie-

ment. Cette vertu astringente eſt la même que celle de la grande conſoude, je veux dire, d'être adouciſſante : c'eſt une erreur que d'ordonner, comme un diaphorétique, la corne de cerf, dans les ptiſanes de ſcorſonnere & de bardane, pour les fievres exanthématiques; cette rapure ne donne qu'un peu de gelée viſqueuſe, & ainſi diminue la vertu diaphorétique de la ſcorſonnere & de la bardane; & ſi le malade ſue, c'eſt l'effet de l'eau; car cette rapure n'eſt qu'un adouciſſant.

La *gelée de corne de cerf* ſe fait en mettant bouillir dans un vaiſſeau exactement fermé de la rapure de corne de cerf avec de l'eau, juſqu'à conſomption de la moitié, ſuivant que l'on veut lui donner plus ou moins de conſiſtance; puis on la paſſe par un linge; on y ajoute un huitieme de ſucre en poudre, & un peu de vin blanc & d'écorce de citron; & on la laiſſe prendre : c'eſt un bon aliment dans les maladies aiguës en qualité de reſtaurant; il convient plutôt aux vieillards & aux enfants qu'aux adultes; il rafraîchit la bouche. Cet aliment eſt médicamenteux, alexipharmaque, apéritif; il poſſede ces propriétés légérement.

L'*eau diſtillée des cornichons* a peu de propriétés conſidérables; en qualité d'aliment, elle eſt tenace; c'eſt ſeulement un adouciſſant, calmant & un tant ſoit peu plus nourriſſant que l'eau diſtillée de la corne de cerf.

La *corne de cerf brûlée*, ou philoſophiquement préparée, puis pulvériſée, n'a pas plus de vertu que ce qui reſte dans la cornue après la diſtillation de la corne de cerf, & dans ces préparations on perd les principes que la corne de cerf contient.

Corne de cerf brûlée. On la brûle en la mettant dans un creuſet ou fourneau de réverbere, puis on la pulvériſe. C'eſt un abſorbant, quand il y a des aigres

dans les premieres voies; son effet est très-foible dans la dysenterie & le dévoiement, nous avons des absorbants qui valent infiniment mieux.

La *corne de cerf philosophiquement préparée*, puis séchée & mise en poudre, est un absorbant comme la corne de cerf brûlée, excepté que la brûlée l'est un peu plus; elle convient dans les aigres & les vices prédominants dans les humeurs, comme le scorbut & la vérole; mais son efficacité est très petite.

On tire de la corne de cerf *de l'esprit volatil*, du *sel volatil*, & de l'*huile:* Pour cela on remplit, le tiers d'une cornue, de corne de cerf coupée par morceaux; on la met au fourneau de réverbere, on y adapte un récipient, on lutte les jointures, on donne un feu doux, & il sort la moitié du poids de phlegme; on augmente le feu, il paroît des vapeurs blanches dans le balon; alors on change le récipient, on en adapte un bien plus grand, ces vapeurs blanches sont l'esprit volatil; le sel volatil vient en même temps, & s'attache au haut du récipient. On augmente à la fin le feu, & l'huile sort. L'opération faite, on délutte aussi-tôt les vaisseaux, de crainte que l'esprit, à cause de sa volatilité, ne rentre dans la cornue; on bouche exactement le récipient pour le laisser réfroidir, puis on l'agite, afin de faire dissoudre à l'esprit le sel volatil qui est attaché au haut; car, garder ce sel volatil sous une forme concrete, est une pure curiosité en Médecine, puisqu'il ne s'emploie jamais sous cette forme. Si l'esprit ne pouvoit tout le dissoudre, quand on auroit retiré la liqueur du récipient, on emploieroit du phlegme qui est venu le premier, pour achever de dissoudre le sel.

Ce phlegme, qui est venu le premier dans le premier récipient, est l'eau de corne de cerf; elle a les

mêmes propriétés que l'eau des cornichons ; elle eſt rafraîchiſſante, tempérante ; on s'en ſert très peu.

Quant à l'eſprit volatil, ce n'eſt qu'une eau ſaturée de ſel alkali volatil ; quelques-uns ont voulu le rectifier ; mais les rectifications ne font que l'affoiblir.

L'eſprit volatil de corne de cerf eſt excellent dans les fievres malignes ; c'eſt un nervin contre les convulſions ou maladies convulſives, comme l'épilepſie, l'apoplexie. Il raréfie les humeurs : intérieurement, la doſe en eſt de cinq à ſix gouttes dans une liqueur appropriée ; on le fait flairer pour rappeller les ſens dans la ſyncope : c'eſt un ſpécifique contre la morſure de la vipere ; à l'extérieur, il déterge, mondifie, cicatriſe les vieux ulceres qui répandent une odeur aigre. Les chymiſtes prétendent que tous les alkalis volatils ont la même propriété. M. Malouin n'eſt pas de ce ſentiment. Pour moi je crois, qu'à cauſe de la combinaiſon qui peut être différente chez lui de celle des autres alkalis volatils, il poſſede toutes ces propriétés, & ſpécialement d'être ſudorifique & diaphorétique.

Pour faire l'*eſprit volatil de corne de cerf ſucciné*, on prend de l'eſprit volatil de corne de cerf, on le ſature d'eſprit volatil de ſuccin qui eſt un acide ; il en réſulte un ſel ammoniacal qui eſt un excellent calmant dans les vapeurs hypochondriaques, hyſtériques, fievres exanthématiques, comme petite-vérole, rougeole, pourpre blanc & rouge, fievres éruptives & fievres peſtilentielles : on le donne dans une eau cordiale, à la doſe de quatre, huit & même dix gouttes ; on s'en ſert dans la paralyſie ; on peut auſſi l'employer à l'extérieur dans l'œdême.

Le *ſel volatil de corne de cerf* a les mêmes pro-

priétés que son esprit volatil ; c'est une pure curiosité en médecine que de le garder sous une forme concrete, puisqu'il ne se donne jamais sous cette forme ; on avoit cru d'abord que le sel d'Angleterre étoit le sel volatil de corne de cerf ; mais j'indiquerai dans son lieu la composition du sel volatil d'Angleterre.

L'*huile fétide noire de corne de cerf*, qu'on a séparée de l'esprit, en la filtrant sur un papier brouillard imbibé d'eau, lequel laisse passer l'esprit, & retient l'huile ; cette huile, dis-je, à l'extérieur, est fondante, résolutive. Les rectifications ne lui font point perdre ses vertus : elle n'est point d'usage intérieurement.

L'*huile* de Dippel étoit une huile qu'il tiroit du sang de cerf, par la même analyse que celle que l'on tire de ses cornes, & qu'il rectifioit vingt ou trente fois, jusqu'à ce qu'elle eût acquis une odeur douce. A présent pour faire cette huile, on prend l'huile fétide de corne de cerf, on en fait des boulettes avec la corne de cerf calcinée & réduite en poudre : on en remplit le tiers d'une cornue, on la place au fourneau de réverbere, & l'on distille l'huile, puis on réitere les rectifications. En la distillant avec de l'eau fraîche jusqu'à trente ou quarante fois, elle devient alors claire, limpide, transparente, volatile ; c'est un très bon remede pour réveiller les esprits dans les maladies comateuses, la paralysie : on la donne à la dose de quinze, vingt & trente gouttes avec l'éther. Plusieurs médecins ont vanté ce remede contre l'épilepsie ; pour moi, j'ai employé l'huile de Dippel, sans succès dans cette maladie ; mais il est vrai que je n'y avois pas combiné l'æther : enfin l'huile de Dippel est un bon calmant antispasmodique.

L'*os de cœur de cerf* est de la largeur du bout du pouce, il est triangulaire & a peu d'épaisseur; c'est une portion de l'aorte ossifiée; aussi ne se rencontre-t-il que dans les vieux cerfs. On donne d'ordinaire l'*os du cœur de bœuf* pour celui de cerf; mais il est assez facile de le connoître : celui de bœuf est plus épais, quarré, ou d'une figure irréguliere; au reste l'un & l'autre ont bien les mêmes vertus. Les anciens ont beaucoup vanté l'*os de cœur de cerf*; ils ont dit que c'étoit un antispasmodique, un diaphorétique, un alexitère, un cordial; mais à peine est-il un très petit absorbant : il en est de même de son *magister* qui se fait en se dissolvant dans l'esprit de nitre, & le précipitant ensuite.

Quoiqu'on ait attribué des vertus admirables à l'*os du talon*, il n'en possede pas davantage qu'un autre os, il est seulement absorbant.

La *moëlle de cerf* récente est adoucissante, relâchante au même degré que les autres graisses ou la moëlle de bœuf, & ainsi elle peut avoir quelqu'utilité dans les rhumatismes, la goute, les engelures & les vieux ulceres; quant à la vertu qu'on lui donne de fortifier les membres luxés, de produire le cal dans les fractures, & de guérir les maladies de la peau, cela me paroît un peu apocryphe

Dippel tiroit, du sang, son huile; mais j'ai fait voir qu'on peut la tirer de la corne. Il en tiroit de plus une eau qu'il disoit antiépileptique, laquelle n'est plus d'usage aujourd'hui. D'autres ont dit que le sang de cerf, desséché & en poudre à la dose de vingt-quatre grains, possédoit toutes les vertus du sang de bouquetin; qu'il étoit diaphorétique; qu'il convenoit dans toutes les fievres éruptives : mais, par la suite, je ferai voir, que toutes les vertus admirables, qu'on atttribue au sang de bouquetin, sont autant d'absurdités; donc la vertu du *sang de*

cerf se réduit à être seulement légerement astringente, étant appliquée en poudre sur des vaisseaux ouverts.

La *graisse de cerf* a les mêmes propriétés que sa moëlle & les autres graisses douces; c'est-à-dire, d'être adoucissante & relâchante.

On la fait entrer, dit M. VOGEL, comme consolidante, adoucissante & digestive dans les onguents & les emplâtres. BARTHOLIN, *Cent.* iij, *obs.* 96, rapporte avoir appris d'un empirique que la *graisse de cerf*, étendue sur un linge, puis fondue au feu & appliquée sur les gencives, faisoit sortir les vers des dents, & appaisoit les douleurs de ces parties.

Autrefois on ne connoissoit pas de meilleur spermatopée que le *priape de cerf* donné en poudre, ou ses testicules grillés: remedes de peu d'utilité, ainsi que sa *semence* à qui on avoit attribué les mêmes propriétés.

On a dit que la *vessie du cerf*, appliquée toute fraîche sur la tête, guérissoit la teigne; toute sa vertu alors se réduit à celle d'un léger onctueux.

Les anciens avoient un soin extrême de ramasser les *larmes du cerf*, & ils leur attribuoient les vertus des bézoards : autant vaudroit la chassie qui se trouve autour des yeux le matin; elle auroit autant de vertus, & que les bézoards, & que les larmes de cerf.

On a dit, sans preuve, que la *queue du cerf* étoit un poison.

Sa *chair* est un assez bon aliment, de difficile digestion cependant, quand elle est trop fraîche : on mange aussi le foie & le poûmon, & on en tire une eau qu'on dit antiépileptique; ce qui est pure fadaise : à cause de la longue vie de cet animal, on a cru que le bouillon fait avec son cœur, ou ce cœur donné en poudre, faisoit vivre long-temps;

ce qui n'eſt appuyé d'aucunes raiſons.

Cerf-oiseau. *Voyez* Autruche.

Cerf-volant ; *ou* Grand Eſcarbot ; *ou* Scarabée cornu. *Scarabæus cornutus*, off. *Cervus volans*, Aldrov. 451. *Taurus volans*, Olear. Muſ. 27, *t.* 16, *f.* 5. *Scarabæus maximus platyceros*, *Taurus volans*, Raii, Inſect. 74. *Scarabæus cornibus duobus mobilibus æqualibus ; apice bifurcis*, *introrsùm ramo denticuliſque inſtructis*, Linn.

Cet inſecte, différent de celui qu'on nomme *unicorne*, *licorne* ou *rhinoceros*, eſt le plus grand de tous les ſcarabées de ce pays : il s'en trouve qui ont juſqu'à trois pouces de long. Sa tête eſt quarrée, aſſez dure, anguleuſe, plus large que la poitrine, armée en devant de deux cornes, d'un beau rouge, luiſantes, mobiles, dentelées, diviſées en deux branches, dont l'inſecte rapproche les deux extrémités, lorſqu'il veut ſaiſir ſa proie, & tout ce qui ſe préſente à lui. Sa bouche, qui eſt aſſez grande & munie d'une trompe, eſt placée entre les deux cornes. A la baſe des cornes au-deſſus des yeux, ſont deux antennes noires, longues, compoſées de ſix articulations. Ses deux yeux, qui ſe trouvent à côté des cornes, ſont petits, ronds, noirs ou brun-rougeâtres, un peu ſaillants, convexes. Le corſelet (ou la poitrine) eſt quarré, dur, cuiraſſé. Les deux premieres paires de jambes y ſont attachées ; les quatre autres ont leur attache au ventre, lequel eſt compoſé de ſix anneaux. Ses aîles, qui ſont larges & tranſparentes, ſont repliées ſous deux fourreaux cruſtacés de couleur de châtaigne, auſſi longs que le corps.

Il ſe nourrit, dit Swammerdam, d'une humidité qui ſuinte des chênes, & qui approche beaucoup de la ſubſtance du miel liquide. On le trouve au mois de Mai, & en été dans les bois, & principalement


Scarabœus cornutus, Cerf volant.
Scarabœus unctuosus, Scarabée.
Scarabœus Stridulus, gros Hanneton.
Scarabœus pillularis, Fouille merde.
Dessiné par Mr. de Garsault
Gravé par Martinet 1763



Chærophyllum.
Cerfeuil.

cipalement dans les chenaies : il reste caché tout le jour, & ne prend son vol que le soir, après le coucher du soleil. Si la tête vient à être séparée du corps, les deux parties vivent long-temps, mais sur-tout la tête qui pince encore fortement au bout de plusieurs jours.

Il est ovipare ; c'est aux pieds des arbres que la femelle dépose des œufs assez gros, pâles, remplis d'une humeur visqueuse. Le ver, qui en sort, s'enfonce dans l'intérieur des arbres, s'y nourrit, y grossit, devient chrysalide, & enfin scarabée ou cerf volant.

Toute la famille des scarabées donne un sel volatil caustique, comme les cantharides, lequel excite sur la peau des vessies, & agit sur les organes urinaires. Celui des scarabées est cependant beaucoup moins caustique que celui des cantharides ; ce qui en rend l'usage moins dangereux. Ainsi on peut regarder le cerf volant comme diurétique, & s'en servir dans les maladies où il faut purger les sérosités, dans l'hydropisie, par exemple, le rhumatisme, la goute. S'il survient quelqu'irritation dans les voies urinaires, on les calmera avec des émulsions.

Le cerf-volant, séché & pulvérisé, se donne depuis quatre grains jusqu'à huit dans trois ou quatre onces d'eau de pariétaire. SCHRODER dit que l'huile extraite de ces insectes par infusion, & insérée dans l'oreille, en calme les douleurs, & remédie à la surdité. On attribue au cerf-volant d'autres vertus qui ne sont prouvées par aucune expérience.

CERFEUIL. *Chærophyllum ; Chærophyllon, Chærefolium ; Cerefolium ; Gingidium*, off. *Chærophyllum sativum*, C. B. Pin. 152. *Scandix seminibus nitidis ovato-subulatis*, LINN. *Chærophyllum seminibus lævibus, umbellis ad nodos sessilibus*, BOEHM. Flor. lipf. 492.

Sa racine est unique, blanche, fibrée, un peu âcre. Sa tige, qui s'éleve de deux pieds, est cylindrique, noueuse, creuse, cannelée, branchue. Ses feuilles ressemblent à celle de la ciguë, mais elles sont plus courtes, plus menues, un peu velues. Au sommet des rameaux, naissent des fleurs disposées en parasol; elles sont en rose, à cinq pétales blancs, inégaux; du milieu desquels, sortent cinq petites étamines blanches. Le calyce devient un fruit où sont contenues deux semences oblongues, noirâtres, semblables à un bec d'oiseau, d'une saveur douce & aromatique.

Cette plante, qui est d'un très grand usage, tant en médecine, que dans la cuisine, se cultive dans les jardins potagers.

Le cerfeuil, dit M. Vogel, a la vertu de résoudre le sang coagulé & le lait caillé dans les mammelles, sur-tout si l'on en fait usage récemment cueilli; & de soulager les douleurs & la suppression de l'urine, principalement lorsqu'on l'applique sur le pubis, frit avec de l'huile de scorpions; Schulz. Il incise & atténue parfaitement le mucus des bronches du poûmon : Grube, *de arcan. med. non arcan. p.* 4, dit qu'il est également utile pour les embarras & les engorgements des autres visceres. On lit dans *Comm. norimb.* 1736, *p.* 283, qu'il est vulnéraire; & suivant Wedelius, *Prax. clin.* il remédie spécialement au vertige. Son suc convient pour l'hydropisie : & dans les fievres intermittentes, à la dose de six onces; il guérit en excitant une sueur abondante.

Cerfeuil musqué *ou* anisé; Cerfeuil d'Espagne; Cicutaire odorante; Persil d'âne de Lobel. *Cerefolium hispanicum*, sive *Myrrhis*, off. *Myrrhis major*, vel *Cicutaria odorata*, C. B. Pin. 160.


a.1.
a.2.
a.4.
a.2.
a.1.
Myrrhis, Cerfeuil musqué
Dessiné par M. de Garsault
et Gravé par Martinet


Cerasus, Cerisier.
a. 1.
a. 1.
2.
a.
a. 2.

Myrrhis magno ſemine, longo, ſulcato, J. B. *Myrrhis italica*, quorumdam.

Sa racine eſt groſſe, longue, blanche, molle; d'une ſaveur douce, agréable, aromatique, un peu âcre. Ses tiges, qui s'élevent de quatre à cinq pieds, ſont rameuſes, velues, creuſes. Comme celles de la ciguë, ſes feuilles ſont grandes, amples, aîlées, découpées, mais blanchâtres, un peu velues, de la couleur & de l'odeur du cerfeuil ordinaire, & de la ſaveur de l'anis. Ses fleurs, qui naiſſent en ombelle à l'extrémité des tiges & des branches, ſont compoſées de cinq pétales inégaux, diſpoſés en lys, blancs, un peu odorants. Ses ſemences, qui reſſemblent à un bec d'oiſeau, jointes deux à deux, grandes, cannelées, noirâtres, ont un goût d'anis.

Cette plante, dont la racine eſt vivace, fleurit au mois de Mai. Elle croît dans les prés, & ſe cultive dans les jardins; comme celles du cerfeuil ordinaire, ſes feuilles entrent dans les ſalades.

Elle eſt bonne dans la phthiſie, dans la cachexie, dans l'aſthme, dans l'épilepſie, pour faciliter l'accouchement; elle eſt alexipharmaque & emménagogue. On la met au nombre des béchiques inciſifs. M. Chomel dit avoir éprouvé que ſes feuilles, ſéchées à l'ombre & fumées comme le tabac, ſoulageoient conſidérablement les aſthmatiques.

CERISES & CERISIER.

Cerises ordinaires. *Ceraſa acida & vulgaria*. L'arbre, qui les donne, eſt nommé Cerisier en françois, & en latin *Ceraſus ſativa, fructu rotundo, rubro & acido*, Tournef. Inſt. rei herb. 625.

Cet arbre ne s'éleve pas fort haut, ni fort droit. Son tronc eſt médiocrement gros; il eſt revêtu d'une écorce d'un rouge-noirâtre. Son bois eſt

blanchâtre dans la circonférence, & noirâtre dans le centre. Ses feuilles sont grandes, oblongues, crenelées à leurs bords. Ses fleurs sont en rose, composées de plusieurs pétales blancs, du milieu desquels, sortent quelques étamines de même couleur. Du calyce, découpé en cinq segments, s'éleve un pistil qui devient un fruit arrondi, charnu, rouge, succulent, porté sur une queue longue & grêle, d'une saveur agréable & un peu vineuse : il renferme un noyau dur, ligneux, qui est rempli par une amande un peu amere.

Il découle, de cet arbre, une gomme jaunâtre, luisante, insipide.

Les cerises rouges & acides, que porte cet arbre, étanchent la soif, dit M. Vogel; appaisent l'ardeur des fievres; raniment les forces languissantes de l'estomac. Séches, on les emploie dans les décoctions tempérantes; on en prépare un syrop, un rob, une gélée, qui sont d'usage comme remedes; on les confit aussi avec le sucre. Lorsqu'elles sont bien mûres & nouvellement cueillies, elles lâchent le ventre.

On fait avec les amandes des noyaux des émulsions qu'on dit être diurétiques, & convenir dans la colique néphrétique & la suppression d'urine, & pour emporter les glaires & les graviers des reins.

On croit que la gomme du cerisier peut adoucir, par ses parties mucilagineuses, les conduits urinaires, & favoriser ainsi la sortie de l'urine, des glaires ou du sable. Cuite dans le vinaigre, & appliquée chaude avec des linges, elle appaise les douleurs de la goute, dit Timée, *epist. l.* 5, *ep.* 1, *p.* 341.

Il y a plusieurs autres especes de cerisiers auxquels on a donné des noms particuliers; tels que :



Dessiné par Mons.r de Garsault et Gravé par Martinet

I°. Le Griottier; *Cerasus sativa fructu majore*, Tournef. Inst. rei herb.

Par le port extérieur, il differe peu du précédent : il est cependant sensiblement moins haut. Ses fruits sont gros, & attachés à une queue fort courte : ils sont nommés Griottes, & en latin *Cerasa sativa majora, Agriotta. Cerasa hispanica.*

II°. Le Bigarottier. *Cerasus major, fructu magno cordato*, Raii, Hist.

Il a les feuilles plus grandes que celles du cerisier ordinaire : elles ressemblent assez à celles du châtaignier. Ses fruits, qu'on appelle en françois *Bigarreaux*, & en latin *Cerasa duracina oblonga; Cerasa crassa, carne durâ. Cerasa pliniana*; sont oblongs, gros. Leur chair est dure, solide, douce.

Dans leur maturité, les bigareaux sont très souvent pleins de vers : ils se digerent difficilement; ainsi ceux qui ont l'estomac délicat, ne doivent pas en manger.

III°. Le Guignier. *Cerasus fructu aquoso*, Inst. rei herb.

Il ne differe du bigarrottier, que par ses fruits, les guignes, *Cerasa carne tenera & aquosa; Cerasa aquea* : elles sont molles, plus succulentes, d'un rouge foncé; elles se digerent moins difficilement que les bigarreaux, & sont moins promptes à se corrompre. Leur usage est moins dangereux.

IV. Le Merisier. *Cerasus major ac sylvestris, fructu subdulci nigro colore inficiente*, C. B. Pin. *Cerasus sylvestris fructu nigro*, J. B.

Le tronc de cet arbre est droit. Son écorce extérieure est de couleur brune ou cendrée & tachetée, lisse : l'intérieure est verdâtre. Son bois est dur & rousâtre. Ses feuilles sont oblongues, plus longues que celles du prunier, profondément crénelées, luisantes, un peu ameres. A ses fleurs, succedent

des fruits presque ronds, petits, peu charnus; doux, lesquels donnent un suc noir qui teint les mains. On les nomme *cerises noires* ou *merises*: *Cerasa nigra*.

Ces fruits ont une vertu tempérante & antispasmodique; ce qui fait qu'on en tire une eau, & qu'on en prépare un syrop qui se garde dans les boutiques.

L'écorce moyenne du merisier est vantée pour les fievres intermittentes par M. Constant, *Præf. ad medic. helv.* & est égalée au quinquina.

CERUMEN ou Cire des oreilles. *V.* Homme.

CERUSE. *Voyez* Plomb.

Ceruse d'étain, *ou* blanc d'Espagne. *Voyez* Etain.

CERVEAU de lievre. *Voyez* Lievre.

Cerveau de sanglier. *Voyez* Sanglier.

CERVELLE de belette. *Voyez* Belette.

Cervelle de chat. *Voyez* Chat.

Cervelle de chien. *Voyez* Chien.

CERVOISE *ou* Biere. *Voyez* Biere.

CETERACH. *Ceterach*, off. C. B. Pin. 354. *Scolopendria*, Lobel. Icon. p. 807. *Asplenium*, Dodon. Pempt. 468. *Asplenium fronde pinnatifida, laciniis alternis adnatis*, Linn.

De ses racines, qui sont capillaires & noirâtres, sortent des feuilles disposées en rond, longues de trois pouces, sinueuses & ondées presque jusqu'à la côte, vertes en dessus, revêtues en dessous de petites écailles entre lesquelles s'élevent des capsules sphériques, qui se rompent par la contraction de l'anneau élastique dont elles sont garnies, & répandent une fine poussiere dorée.

Cette plante croît sur les rochers & dans les masures : on la trouve en Italie, en Suisse, & en France aux environs de Paris.

Le


Ceterach.
a.5.
a.4.



Scordium.
Chamaras, ou vrai Scordium.

Le cétérach est du nombre des plantes capillaires. Il a une vertu astringente & tonique. Il résout puissamment, selon FERNEL, les obstructions des visceres, & les maladies qui en proviennent ; telles que l'hydropisie & l'asthme.

La poussiere dorée, qui se trouve sur le revers des feuilles, prise à la dose d'un gros dans du suc de pourpier avec un demi-gros de succin blanc en poudre, soulage beaucoup dans la gonorrhée, dit MATTHIOLI.

Ses feuilles, appliquées sur les plaies & les ulceres, au rapport de SCHRODER, les mondifient & les nétoient.

HACRIL. *Voyez* CASCARILLE.

CHAIR d'agneau. *Voyez* BREBIS.

CHAIR de bélier. *Voyez* BREBIS.

CHAIR de bœuf. *Voyez* BŒUF.

CHAIR de brebis. *Voyez* BREBIS.

CHAIR de caille. *Voyez* CAILLE.

CHAIR de mouton. *Voyez* BREBIS.

CHAIR de vache. *Voyez* BŒUF.

CHAIR de veau. *Voyez* BŒUF. *

CHALCITIS. *Voyez* VITRIOL.

CHAMÆDRYS. *Voyez* CHÊNE (PETIT.)

CHAMÆPITYS. *Voyez* IVETTE.

CHAMARAS, *ou* Vrai Scordium ; Germandrée d'eau ou aquatique. *Scordium*, off. *Chamædrys palustris canescens*, seu *Scordium*, off. TOURNEF. Inst. rei herb. 205. *Scordium verum*, GESNER. *Chamædrys palustris allium redolens*, MORIS. Hist. oxon.

---

* *Nota.* On consultera aussi l'article des différents animaux, tant poissons, que terrestres, dont il est fait mention dans ce dictionnaire ; on y trouvera un mot sur l'usage de leur chair, soit comme aliment, soit comme médicament.

Teucrium foliis ovato-lanceolatis sessilibus, floribus sæpiùs binatis, LINN. *Chamædrys foliis ellipticis, serratis, mollibus, verticillis inter folia paucifloris*, HALLER, Helv. 631.

Sa racine est fibrée, rampante, vivace. Il s'en éleve plusieurs tiges, longues souvent d'un pied, velues, quarrées, creuses, inclinées vers la terre. Ses feuilles sont opposées, oblongues, ridées, dentelées en leur bord, velues, blanchâtres, d'une légere odeur d'ail, & d'un goût amer. De l'aisselle des feuilles, sortent des fleurs, en gueule, petites, rougeâtres. Son calyce se change en un fruit qui contient quatre semences menues, arrondies.

Cette plante, qui fleurit en Juin & Juillet, croît dans les lieux humides & marécageux : on la trouve aussi aux environs de Paris.

Le chamaras ou scordium est un très bon remede : il leve les obstructions & dissout les humeurs; il est tonique, un peu astringent; & il convient dans les dévoiements, les dysenteries & les mauvaises digestions. On le donne en infusion, en décoction, ou le suc exprimé : il a toutes les propriétés de la patience; mais, à l'extérieur, il n'est pas si résolutif, ni si incisif que l'est la patience. On fait, avec le chamaras, un électuaire nommé *diascordium*.

Son odeur tient un peu de celle de l'ail, dit M. VOGEL. Sa saveur est âcre & amere; sa vertu échauffante, résolutive, diurétique, sudorifique, anthelmintique, bonne contre la pourriture, & vulnéraire. Cuite avec du vin, cette plante récente ou séchée, fut autrefois employée par DIOSCORIDE contre les morsures venimeuses des serpents; & KLEINKNECHT, *tract. de scord. p.* 55, a reconnu qu'elle étoit utile contre la morsure des animaux enragés : le même auteur a vu des personnes qui, par son usage, ont été guéries de

l'écoulement des urines, & incise la pituite. M. Linnæus la croit bonne contre les fievres intermittentes & le calcul. Elle passe aussi pour stomachique, anthelmintique, hydragogue, sudorifique, vulnéraire. Les chairs des bestiaux, qui ont mangé cette plante, contractent une saveur si désagréable, qu'on ne sçauroit en manger, dit M. Linnæus.

CHAMEAU. *Camelus*. Il paroît que le chameau & le dromadaire sont des animaux de même espece, dit M. de Buffon; la principale différence, qui se trouve entr'eux, consiste dans le nombre des bosses qui sont sur le dos : le dromadaire n'en a qu'une, & le chameau en a deux. *Voyez* Dromadaire.

CHAMÉLEON BLANC. *Voyez* Carline gommeuse.

CHAMOIS, Chevre sauvage des Alpes. *Voyez* Chevre.

CHAMPIGNON. *Fungus*. Espece de plante dont la tête, qui est portée sur un pédicule, est plane & rarement striée dans sa partie convexe; mais qui, dans sa partie concave, est munie de feuillets minces.

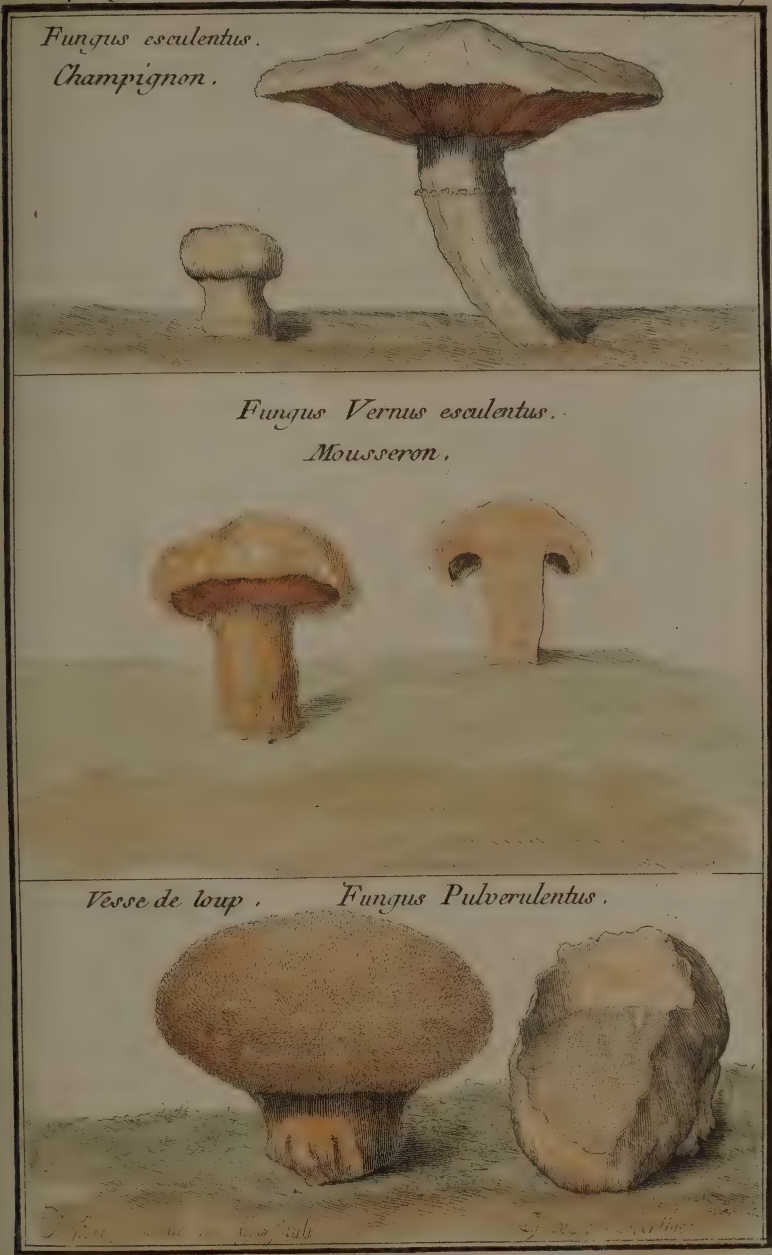
Cette famille est très nombreuse.

I°. Le Champignon ordinaire. *Fungus campestris esculentus vulgatissimus; Fungus sativus equinus, Parisiensium; Fungus pileolo lato & rotundo*, C. B. Pin. 370. Tournef. Inst. rei herb. *Fungus campestris, albus supernè, infernè rubens*, J. B 3. 824.

Il paroît d'abord comme un bouton blanc, lequel se developpe, & s'étend en rond en forme de calotte, dont le dessous est garni d'un grand nombre de feuillets qui vont du centre à la circonférence : ils sont minces, rougeâtres, serrés; en dessus il est lisse, blanc, égal, & porté sur un pédicule gros,



Camelus, Chameau.


Fungus esculentus.
Champignon.
Fungus Vernus esculentus.
Mousseron.
Vesse de loup.
Fungus Pulverulentus.

court. Son odeur & ſon goût ſont agréables; ce qui le fait rechercher & entrer dans beaucoup de ragoûts. Il faut le cueillir avant qu'il ſoit trop épanoui; car il prend alors une mauvaiſe qualité, une odeur forte, & une couleur brune.

Il croît dans les forêts, dans les pâturages, dans les friches. Il ſe forme en très peu de temps; ſur-tout après la pluie. On dreſſe des couches dans les potagers & dans les ſerres chaudes, ſur leſquelles il naît, ſans demander d'autre ſoin que l'arroſement.

II°. Le MOUSSERON. *Fungus vernus & eſculentus; Fungus pileolo rotundiori*, Mouceron *dictus*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Fungi verni* Moucerons *dicti*, *odori & eſculenti*, J. B.

Son pédicule, qui eſt d'abord fort court, jette des fibres dans la terre, & porte une tête de la groſſeur d'un pois : ce pédicule eſt cylindrique, crêpu & ridé à la baſe. Sa tête eſt fermée d'abord, arrondie au ſommet; elle forme une eſpece de pavillon & eſt garnie en deſſous de pluſieurs cannelures qui s'étendent du centre à la circonférence; lorſqu'il eſt dans ſa parfaite maturité, il s'étend comme les champignons ordinaires. Il a beaucoup de reſſemblance avec le précédent; mais ſa tête ou calotte eſt plus convexe; ſes feuillets blancs. Toute ſa ſubſtance, tant extérieure qu'intérieure, eſt blanche; il eſt par conſéquent plus aiſé de le reconnoître. Il eſt d'une odeur & d'un goût très agréable.

Les champignons ſe corrompent & ſe pourriſſent très facilement. Quoiqu'ils entrent dans tous les ragoûts & qu'on en mange fréquemment, ils peuvent devenir nuiſibles : ils ſont de difficile digeſtion, engendrent de mauvais ſucs, cauſent la ſuffocation, des nauſées, le vomiſſement, des tranchées dans

le ventre, la cardialgie, la diarrhée, la dyſenterie, les ſyncopes, des ſueurs froides, le hoquet, le tremblement des parties, des convulſions.

Le remede aux maux cauſés par l'uſage des champignons qui ſe ſervent ſur les tables, ou des champignons vénéneux qui, par une fauſſe erreur, ont été pris pour bons, eſt l'émétique avec beaucoup de lait & d'huile.

On remédie encore, avec une décoction des jeunes pouſſes de méliſſe où l'on a mis du nitre, aux ſuffocations cauſées pour avoir mangé des champignons.

III°. La VESSE DE LOUP. *Fungus pulverulentus; Crepitus lupi; Lycoperdon*, off. *Fungus rotundus orbicularis*, C. B. Pin. 374. *Lycoperdon vulgare*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Fungus ovatus, crepitus lupi*, TRAG. *Lycorperdon ſubrotundum laceratum dehiſcens*, LINN.

Cette eſpece de champignon eſt un peu arrondie; elle forme comme une tête de la groſſeur d'une noix, & quelquefois de la groſſeur du poing. Son pédicule eſt très court & pliſſé près de terre. Il eſt couvert d'abord d'une peau blanchâtre & cendrée, qui paroît compoſée de pluſieurs grains où eſt contenue au commencement une pulpe molle, blanche ou verdâtre, moëlleuſe enſuite, ſpongieuſe, qui, en ſe corrompant, ſe change en une fine pouſſiere ſéche, fétide & aſtringente; en la comprimant, elle pétille & répand avec une eſpece de fumée une pouſſiere de très mauvaiſe odeur.

On la trouve par-tout en France.

On connoît une autre *Veſſe de loup*, déſignée ſous les phraſes ſuivantes; *Lycoperdon alpinum maximum cortice lacero*, TOURNEF. Inſt. rei herb. 563. *Trigeſimi ſexti generis pernicioſorum fungo-*

rum species tertia, Clusii, Hist. 288. *Fungus maximus rotundus pulverulentus, dictus Germanis* Pfofist. J. B. 3. 848.

Cette espece devient grosse comme la tête, & même au-delà : la membrane, qui l'enveloppe, est ferme, blanche ou cendrée d'abord : elle devient livide avec le temps; lorsqu'elle est séche, elle est d'une substance si légere, qu'elle pese à peine une once.

Elle croît dans les Alpes, en Allemagne & ailleurs.

Sa qualité vénéneuse l'a fait rejetter de l'usage intérieur. Mais, à l'extérieur, on l'emploie en poudre comme incrassante, absorbante & astringente : si cette poudre est appliquée sur les yeux, elle cause une violente ophthalmie.

Les anciens chirurgiens allemands, dit M. Vogel, s'en servoient comme du remede le plus souverain pour arrêter les plus grandes hémorrhagies, comme le rapporte J. Bauhin, *Hist. plant. pl.* viij, *c.* 75, *p.* 848, qui l'avoit mise en usage; Nuck, *Exper. chir.* 29, *p.* 99, l'a recommandée dans l'opération de l'anevrisme; & Craton, *Consil. l.* 5, N°. 25, pour les hémorrhagies considérables. Mais elle fut proscrite dans le siecle dernier par les François qui, dans celui-ci, furent les premiers à la remettre en vogue, & à la soumettre à de nouvelles expériences qui lui ont acquis une nouvelle réputation, & plus de célébrité même encore pour les mêmes maladies : le sieur Lafosse, par l'application de cette poudre sur une grosse artere ouverte dans un cheval, vit cesser en peu de minutes l'hémorrhagie; *observ. & découv. sur les chevaux*, Paris 1754. Parsons, *Phil. transf. vol.* 49, *part.* j, *p.* 11, a aussi éprouvé la même chose. Elle a été fortement recommandée par M. Herment, dans une question

agitée aux écoles de la Faculté de Paris : ſçavoir, ſi dans les léſions des arteres, on peut avec ſureté employer, pour arrêter les hémorrhagies, l'eſpece de champignon qui eſt nommée *Fungus maximus pulverulentus rotundus*, J. BAUH Paris 1752. Pour cet effet, voici comme on le prépare : après avoir ôté la peau membraneuſe qui environne de tous côtés cette ſubſtance rare, on en met un petit morceau ſur les levres de l'artere coupée, enſorte que, par ſa ſuperficie la plus légere, il regarde la plaie, & qu'il en excede la grandeur. On met par deſſus un ſecond morceau, & on les ſoutient tous les deux avec un ſimple bandage ; par ce moyen, l'hémorrhagie s'arrête ; & en peu de jours, les levres de l'artere coupée ſe réuniſſent. On en inſere dans l'inteſtin rectum, dans le flux immodéré des hémorrhoïdes, & dans les narines pour le ſaignement du nez.

CHANVRE ou CHENEVI. *Cannabis ſativa*, C. B. Pin. 320. *Cannabis foliis digitatis*, LINN.

On en diſtingue de deux eſpeces.

I°. Le CHANVRE à fruits. *Cannabis fructifera*, off. *Cannabis mas*, J. B. *Cannabina fecunda*, DODON. Pempt. 535.

II°. Le CHANVRE à fleurs. *Cannabis florigera*, off. *Cannabis femina*, J. B. *Cannabis ſterilis*, DODON. Pempt. 535.

Sa racine eſt ſimple, ligneuſe, fibreuſe, blanche. Sa tige, qui croît à la hauteur de cinq à ſix pieds, eſt quadrangulaire, velue, rude, unique, creuſe & revêtue d'une écorce qui ſe partage en filets. Ses feuilles naiſſent ſur des queues oppoſées, deux à deux, d'un verd foncé, d'une odeur très forte.

Les fleurs & les fruits naiſſent ſéparément ſur différents individus. Celui qui porte les fleurs, ſe nomme *chanvre à fleurs*, & improprement *chanvre*

ſtérile


Mas.
Mâle.
Fœmina.
Femele.
a. 1.
a. 1.
Chanvre
Cannabis.
b. 2.
b. 2.

stérile ou *femelle*. Celui qui porte les fruits, se nomme *chanvre à fruits*, & par quelques-uns *chanvre mâle*.

Les fleurs, dans l'individu qui les porte, naissent des aisselles des feuilles sur un pédicule chargé de quatre petites grappes placées en sautoir : elles sont sans pétales, composées de cinq étamines dont les sommets sont jaunâtres. Le calyce est à cinq feuilles, purpurines en dehors, blanchâtres en dedans. Dans l'autre individu, les fruits sont en grand nombre le long des tiges : ils ne sortent point d'une fleur, puisqu'il n'en donne pas ; ils sont composés de pistils qu'environne une capsule membraneuse, d'un jaune verdâtre. Ces pistils deviennent une graine arrondie, lisse, d'un gris brun, laquelle renferme une petite amande blanche, douce, huileuse, d'une odeur forte. Cette graine produit l'une & l'autre espece, lesquelles se sement dans les champs, à cause de l'utilité de leurs tiges dans l'usage économique.

L'eau, où il a roui, est un poison; & il faut bien prendre garde que cette eau ne se dégorge dans quelques rivieres. Les feuilles de chanvre, infusées, sont très bonnes dans les obstructions squirrheuses, & spécialement à l'extérieur, étant réduites en cataplasmes ; mais ce remede est peu usité : l'on a tort, sans doute, puisque le chenevi & la toile de chanvre neuve sont résolutifs.

Cette plante, dit M. Vogel, qu'on cultive aujourd'hui dans toutes les contrées de l'Europe, vient originairement de l'Inde orientale.

On tire, par expression de ses semences, une huile mucilagineuse, qui est bonne à brûler, & dont on peut se servir pour résoudre les tumeurs : en la mêlant avec de la cire, on en forme un onguent qui appaise la douleur des brûlures.

On fait cuire cette graine dans du lait, & on en fait une émulsion en la pilant dans un mortier où l'on verse de temps en temps un peu d'eau. De l'une & de l'autre maniere, elle tempere les humeurs âcres, résout les engorgements, pousse les urines, rétablit l'écoulement dans les gonorrhées trop-tôt supprimées; & favorise l'évacuation des lochies, A. N. C. *vol.* ij, *p.* 452; augmente le lait des nourrices, & guérit la jaunisse, Sylv. & Bonnet, *Sepulch. p.* 989. Les Perses la mangent frite avec un peu de sel, comme aphrodisiaque ou spermatopée; Olearius, *Itin.* Les vapeurs de cette graine brûlée excitent des songes, mais des songes agréables & sans fatigue, dit Flacourt, *voyage de Madagascar*, *p.* 146. Une émulsion faite avec la même semence pilée, où l'on a mêlée de l'eau-rose, efface les taches de la petite vérole.

Chanvre aquatique *ou* Eupatoire femelle bâtarde. *Verbesina*, off. *Cannabina aquatica folio tripartitò diviso*, C. B. Pin. 321. *Verbesina, sive Cannabina aquatica flore minùs pulchro, elatior & magis frequens*, J. B. *Pseudo-hepatorium alterum, seu femina*, Thal. *Eupatorium cannabinum femina septemtrionalium, stellato & odoro flore Lobelio*, Schwenck. *Cerato-cephalus vulgaris tripteris & pentapteris, folio, caule rubente*, Vaillant Act. Acad. 1720, *p.* 425. *Bidens coronâ seminum retrorsùm aculeatâ, foliis trifidis*, Linn.

Sa racine, dont la saveur est aromatique, est blanchâtre & fibrée. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi, & même de deux pieds, sont dures, un peu velues, rougeâtres. Ses feuilles sont opposées deux à deux le long des tiges : elles sont dentelées sur leurs bords, divisées en trois ou cinq portions, embrassant la tige par leur base, un peu âcres. Du sommet des tiges & des rameaux, sor-


Charvre aquatique.
Verbesina.
a. 1.
a. 1.
a. 1.
a. 2.
a. 4.
a. 4.

tent des fleurs à fleurons d'un jaune verdâtre, rayées de noir. Au milieu, sont cinq étamines dont les sommets sont cylindriques. La semence de cette plante est oblongue, anguleuse, applatie, rougeâtre, ayant des pointes en forme de trident, par lesquelles elle s'attache aux habits des passants.

Elle croît sur le bord des ruisseaux & des mares, & dans les endroits marécageux : elle fleurit aux mois de Septembre & d'Août.

L'espece de ressemblance qu'elle a par ses feuilles avec le chanvre, lui a fait donner le nom de *cannabina*.

On s'en sert peu en médecine, quoiqu'elle passe pour vulnéraire & apéritive, pour diurétique & emménagogue ; & qu'elle puisse spécialement convenir dans les apozemes contre les ulceres des poûmons.

CHARAMAÏS. *Voyez* AMBELA.

CHARBON DE TERRE. C'est une substance noire, pesante, brillante, talqueuse, qui s'enflamme facilement, & donne un feu plus vif que le charbon de bois. Sa flamme est blanchâtre, & donne une petite odeur de bitume, quand il brûle ; si on jette de l'eau dessus, il s'embrase davantage, & l'huile au contraire l'éteint. Les maréchaux s'en servent pour travailler le fer & avec raison ; car, à mesure que le feu enleve le phlogistique du fer, le charbon de terre lui en redonne, & rend ainsi ce métal plus malléable, que s'il avoit été travaillé avec du charbon de bois : on l'a appellé en latin *carbo terrenus ;* en grec λιθανθραξ, de λιθος pierre, & d'ἄνθραξ, charbon, comme qui diroit charbon de pierre : on lui a donné aussi le nom de *lapis thracicus*, parcequ'on tiroit du charbon de terre de la Thrace. Quelqu'un a dit que notre charbon différoit du *lapis thracicus*, parceque, dit-il, celui-ci s'en-

flamme davantage, quand on jette de l'eau deſſus; s'éteint, quand on y jette de l'huile, & rend plus malléable le fer qu'on travaille avec lui. Mais, comme ces propriétés ſont celles du charbon de terre de notre pays, cet auteur s'eſt donc trompé. La ſeule différence qu'il peut y avoir entr'eux, eſt que le charbon, qu'on tiroit de la Thrace, pouvoit être meilleur que le nôtre.

Le charbon de terre ſe trouve en beaucoup d'endroits; en France, en Flandre, en Angleterre où eſt le plus eſtimé. Il s'éleve, des mines de charbon, des vapeurs fort malfaiſantes, & l'uſage qu'on en fait en Angleterre eſt cauſe, je crois, que la conſomption & la phthiſie pulmonaire ſont ſi communes à Londres. Le charbon ſe trouve dans la terre pour l'ordinaire en grenailles, & il différe, je penſe, très peu du jais, je veux dire que c'eſt une ſubſtance végétale des arbres réduits en charbon par des feux ſouterreins, & impreignés d'une matiere bitumineuſe.

On a dit que le charbon de terre étoit émollient & réſolutif, fondant, adouciſſant à l'exérieur. On l'appliquoit en poudre en forme de cataplaſme; M. Morand, étant aux eaux de Saint-Amand en Flandres, voyant que les habitants du pays ramaſſoient la boue de ces eaux, il l'examina & remarqua que ce n'étoit que du charbon exactement broyé; il appliqua ces boues ſur cinq à ſix malades, dont les uns avoient des enkyloſes, d'autres des tumeurs au col ou en d'autres parties, & il réuſſit à merveille. Un homme ayant reçu un coup de pied de cheval au genou, il lui reſta ſur cette partie une tumeur avec difficulté de mouvement : en la touchant, j'y ſentis une humeur glaireuſe fort épaiſſe; j'y fis appliquer le charbon de terre exactement broyé, réduit en cataplaſme avec de l'eau ſaffra-



Chardon benit.
Carduus Benedictus.




a. 1.
a. 4.
Chardons.
Cardones.

née, & j'ai réussi à merveille : au bout de quelque temps, le même malade reçut à la même jambe un coup, & il employa avec succès le même remede, pour se délivrer d'une douleur extraordinaire que ce coup lui avoit causée. Je l'ai ordonné à une jeune demoiselle qui avoit le co[illegible] de travers, à cause du desséchement d'un des muscles sternomastoidiens : il adoucit beaucoup ; & auroit peut-être guéri cette demoiselle, si les parents avoient voulu en continuer l'usage. Je conclus, de ces deux faits, que le charbon de terre, en poudre exactement fine, réduit en cataplasme avec quelques eaux aromati[illegible]ues, ou avec de l'huile de lin, est très bon dans les desséchements & racornissements de certaines parties, pour dissiper l'épaississement de la synovie, rendre les mouvements des articles plus faciles ; qu'il est avantageux dans les enkyloses & exostoses, & qu'on en doit d'autant moins négliger l'usage, que nous avons très peu de remedes contre ces maladies.

I°. CHARDON BENIT. *Carduus benedictus* ; & *Carduus sanctus*, off. *Cnicus sylvestris hirsutior*, sive *Carduus benedictus*, C. B. Pin. 378. TOURNEF. Inst. rei herb. *Carduus sanctus*, *Attractilis*, Dioscor. CÆSALP. 534. *Attractilis hirsutior*, FUSCH. *Cnicus caule diffuso*, *foliis dentato-sinuatis*, LINN.

Sa racine est blanche, rameuse, fibrée. Ses feuilles sont découpées, alternes, velues, terminées par des épines courtes & molles, très ameres. Sa tige, qui s'éleve de deux pieds, est branchue, velue, cannelée. Ses fleurs sont grandes, composées de plusieurs fleurons jaunes. Le pistil est échancré & environné de cinq petits filets qui soutiennent des sommets longs & bruns. Le calyce est en forme de poire, écailleux, velu, garni d'épines. Ses semences sont longues, cannelées, jaunâtres & aigrettées.

Cette eſpece, qui ſe cultive dans les jardins, eſt d'une ſaveur fort amere.

On emploie d'abord les feuilles, en décoction, dans des ptiſanes; c'eſt un grand diaphorétique qui n'échauffe point trop, & qui convient dans les pleuréſies, les péripneumonies, la rougeole, la petite-vérole & les fievres malignes. L'eau, qu'on en diſtille, a les mêmes propriétés. Le ſuc exprimé eſt un excellent diurétique, diaphorétique & apéritif, qui ſe donne ſpécialement dans les fievres intermittentes, à grande doſe, ſur la fin de l'accès; il fait ſuer abondamment, & juge la fievre: on le prend auſſi avant le friſſon, ce qui l'éloigne & le rend plus ſupportable. On met, ſi l'on veut, ce remede en uſage en même temps que le quinquina. Pluſieurs médecins, dignes de foi, aſſurent que rien n'eſt meilleur pour le cancer que de le laver trois à quatre fois par jour avec la décoction des feuilles de chardon bénit, puis de le ſaupoudrer avec la poudre de ces mêmes feuilles; ils aſſurent en avoir guéri un grand nombre par cette méthode. Il n'y a nul inconvenient de la tenter.

Le chardon bénit, eſt-il dit, dans les *Mémoires de l'Academie de Berlin* 1747, *pag.* 79, contient du ſel commun, & preſque la moitié de parties réſineuſes actives, *Comm. norimb.* 1733, *p.* 60. Intérieurement, dit M. VOGEL, ou en poudre à la doſe d'un demi-gros, ou en ſubſtance à la doſe d'un gros & même davantage, ou en infuſion à la doſe d'une once & demie, il excite la ſueur, favoriſe la ſortie des exanthemes, purifie le ſang, rappelle les regles ſupprimées, guérit la jauniſſe & les fievres intermittentes. A l'extérieur, il mondifie les ulceres, arrête les progrès de la gangrene, empêche la pourriture, & eſt utile pour le cancer.

Sa ſemence contient une humeur viſqueuſe, dit


Chardon benit des Parisiens,
Carduus attractylis.
a. 1.
a. 4.
a. 4.


Chardon à Bonnetier ou à foulon.
Dipsucus Sativus
a
1
a.2.
a.3.

dit M. Vogel; elle eſt alexipharmaque; on l'emploie en émulſion pour pouſſer à la peau dans la petite-vérole & dans la rougeole.

II°. Chardon benit des Pariſiens. *Attractilis lutea*, off. *Cnicus*, *Attractilis lutea dicta*, Hort. Lugd. bat. Tournef. Inſt. rei herb. *Cartamum ſylveſtre*, Cæsalp. 532.

Sa racine s'enfonce droit en terre; elle eſt blanche, fibreuſe. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, eſt ferme, velue, remplie d'une moëlle blanche. Ses feuilles ſont oblongues, ſinueuſes, épineuſes & piquantes, découpées, d'un verd clair. Du ſommet des branches, ſortent, d'une tête épineuſe, des fleurs à fleurons jaunes. Il leur ſuccéde, quand elles ſont paſſées, des ſemences noirâtres, ou d'un blanc jaunâtre, anguleuſes, ameres, garnies d'une aigrette.

Elle croît par-tout dans les champs, & fleurit en été.

Cette plante, qui peut ſe ſubſtituer à la précédente, eſt, comme elle, apéritive, ſudorifique, alexipharmaque : par la diſtillation, on en tire une eau qui a les mêmes vertus que la premiere.

III°. Chardon a Bonnetier, *ou* à Foulon. *Dipſacus ſativus*; *Carduus fullonum*, off. *Dipſacus ſativus*, C. B. Pin. 385. *Labrum Veneris*, Matth. Lugdun.

Sa racine eſt blanche, unie. Sa tige, qui s'éleve au-delà de deux & trois pieds, eſt de la groſſeur du pouce, droite, roide, armée de quelques épines, creuſe, cannelée. Ses feuilles ſont deux à deux, oppoſées & unies, de maniere qu'elles forment une cavité qui retient l'eau de la pluie, amples, longues, d'un verd gai, épineuſes ſur le bord. Au ſommet des tiges, ſont des têtes fort groſſes, compoſées de pluſieurs petites feuilles attachées à

un pivot, pliées en gouttiere, posées par écailles séparées par des intervalles qui forment comme des cellules. Dans chacune de ces cellules, est contenu un fleuron découpé en plusieurs parties, blanc ou purpurin, engagé par le bas dans la couronne d'un embryon de graine qui devient une semence cannelée comme celle du fenouil, & d'une saveur amere.

En vieillissant, ces têtes deviennent blanches; on s'en sert pour l'apprêt des draps & des ouvrages de bonneterie.

Cette plante, qui fleurit en été, se cultive dans les champs.

L'eau, qui se trouve dans la cavité que nous avons dit être formée par l'union des feuilles en embrassant la tige, est bonne, suivant TRAGUS, pour calmer l'inflammation & la rougeur des yeux, & pour nétoyer la peau. SCHRODER vante la décoction de cette plante dans du vin, contre les rhagades & les gerçures de l'anus. Sa racine bouillie a la même vertu, & efface les verrues; pilée & mêlée dans du miel, elle a procuré la guérison des phthisiques désespérés, au rapport d'ACHILLE GASSERUS, *in Observat.* Elle passe encore pour antiscrophuleuse, antiseptique, diurétique. La poudre de cette plante, à la dose d'un gros, & prise dans la décoction de la même plante, ou dans toute autre liqueur appropriée, est recommandée par MAYERNE dans le crachement de sang.

IV°. CHARDON COMMUN, grand Chardon aux ânes; Artichaut sauvage; Epine blanche sauvage ou des champs; Présure. *Acanthium, Spina alba,* off. *Spina alba, tomentosa, latifolia, vulgaris,* C. B. Pin. 383. *Carduus tomentosus, acanthi folio, vulgaris,* TOURNEF. Inst. rei herb. *Carduus leucanthemus,* SCHRODER. *Onopordon Athenæi,* AN-



Onopordon.

Chardon commun, grand Chardon aux Anes.

euill. & Gesner. *Onopordum foliis decurrentibus margine ſpinoſis*. Linn. *Onopordon foliis tomentoſis, obiter laciniatis, caule alato brachiato*, Haller. Helv. 674.

Sa racine eſt groſſe, branchue, d'un goût aromatique : il s'en éleve, de quatre à cinq pieds, une tige plus groſſe que le pouce, cannelée, creuſe, cotonneuſe. Ses feuilles, qui excedent la largeur de la main, ſont ſinuées, hériſſées de petites épines ſur les bords, revêtues en deſſous & en deſſus d'un duvet blanchâtre. Aux ſommités des tiges & des rameaux, ſont de groſſes têtes plates, larges, compoſées d'écailles qui chacune ſe terminent en une pointe longue, aiguë & roide, d'un jaune foncé ; ces têtes ſoutiennent des bouquets à fleurons purpurins ou blancs, évaſés par le haut, découpés en lanieres. Ses graines ſont cannelées, garnies d'aigrettes, marquées de différentes couleurs, & d'un goût âcre, tirant ſur l'amer.

Cette plante croît le long des chemins, dans les endroits rudes & incultes ; elle fleurit dans les mois de Juin, Juillet & Août.

Sa racine paſſe pour apéritive, diurétique, carminative, ſtomachique, diſcuſſive & réſolutive. Au rapport de P. Borel, *obſ.* 51. *cent.* ij. ſon ſuc ou ſes feuilles pilées guériſſent les cancers du nez, en appliquant ſouvent celui-ci ou celles-là ſur la partie ; leur uſage opére le même effet, ſelon M. Tournefort, ſur le cancer des mammelles. L'épreuve en a été faite depuis ſur trois femmes, par M. J. Theod. Eller, *Mediciniſche und Chirugiſche Anmerkungen*; Berol. 1730, *in*-8°. On la dit bonne auſſi pour appaiſer les douleurs de dents : ſes fleurs, dit Jean Bauhin, font cailler le lait ; c'eſt delà que cette plante a été nommée *Préſure*. On eſtime ſa graine contre les convul-

ſions & les mouvements épileptiques des enfants.

V°. CHARDON ÉTOILÉ ; Chauſſe-trape. *Calcitrapa*, & *Carduus ſtellatus*, off. *Carduus ſtellatus foliis papaveris erratici*, C. B. Pin. 387. *Calcitrapa officinarum, flore purpuraſcente*, VAILLANT. *Calcitrapa foliis laxè pinnatis, mollibus, capitulis ad latera caulis ſeſſilibus*, HALLER, 689. *Centaurea calycibus tubulato-ſpinoſis, ſeſſilibus, foliis linearibus, pinnatifidis*, LINN.

Ses racines ſont longues, groſſes comme le doigt, blanches, ſucculentes; ſes tiges, qui s'élevent de deux pieds, ſont anguleuſes & branchues; ſes feuilles ſont velues & profondément découpées. De l'extrémité des rameaux ſortent des têtes fleuries, compoſées de fleurons purpurins, contenus dans un calyce écailleux, dont les écailles ſont terminées par des épines longues, roides, piquantes. Ses ſemences ſont oblongues, petites, luiſantes, aigrettées.

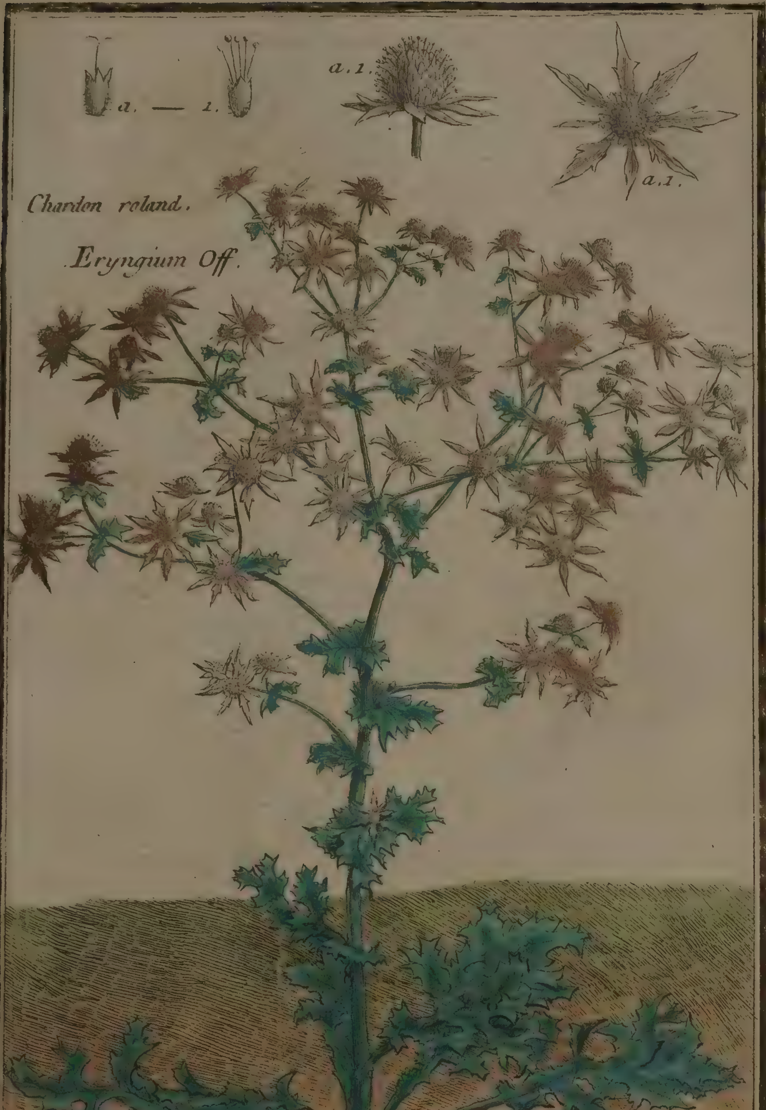
Il fleurit en été & croît dans les champs & le long des chemins; il ſe trouve aux environs de Paris.

Ses feuilles, qui ont beaucoup d'amertume, teignent légérement en rouge le papier bleu. Elles ſont diurétiques, vulnéraires & fébrifuges : le ſuc qu'on en exprime ſe preſcrit à la doſe de quatre ou de ſix onces pour la guériſon des fievres intermittentes; on le fait prendre au commencement de l'accès. Son extrait a la même vertu; la doſe eſt de deux gros. M. TOURNEFORT dit que l'écorce de la racine eſt un fébrifuge aſſuré; on en met un gros dans une infuſion. Sa ſemence eſt très diurétique, & cauſe même le piſſement de ſang, LOBEL. *adverſ.* p. 372 : il faut par conſéquent la donner avec précaution. Après l'avoir pilée, on en



Calcitrapa.
Chardon étoilé, Chausse-trape.


Onopordon capite tomentoso.
a. 2.
a. 4.
a. 2.
Pet d'âne, ou Chardon à grosse tête.
a. 2.
Dessiné par Mr. de Garsault
Gravé par Martinet



Chardon roland.

Eryngium Off.

lus, & *Carduus volutans*, rusticorum. *Eryngium foliis radicalibus pinnato-tripartitis dentatis*, LINN. *Eryngium ramosissimum*, *pinnis filiorum alatis pinnatisque*, HALLER. Helv. 455.

Sa racine est longue d'un pied, grosse comme le doigt, molle & tendre; mais ayant dans son milieu un nerf solide; noirâtre en dehors, blanche en dedans, d'une saveur douce. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, est cannelée, remplie d'une moëlle blanchâtre. Ses feuilles sont alternes, larges, roides, profondément découpées, garnies de pointes roides dans leurs crénelures, d'un verd de mer. Ses fleurs sont en rose, composées de cinq petits pétales blancs, & de cinq étamines aussi blanches, soutenus par un calyce oblong. Ses graines sont convexes & cannelées.

Il fleurit en été, & se trouve le long des chemins & dans les champs. Le suc de la plante a un peu d'âcreté, il rougit le papier bleu; celui des racines le rougit davantage.

On emploie en Médecine sa racine; elle est fondante, apéritive & diurétique. Sur une pinte & demie de ptisane, d'apozême & de bouillon apéritif, on met une once ou deux de racine de chardon roland; ils conviennent sur la fin de la néphrétique, pour débarrasser les reins; dans les obstructions, la jaunisse, les pâles couleurs, l'hydropisie, la cachéxie; mais cette racine est un peu échauffante; & avant que de s'en servir, il faut spécialement calmer l'éréthisme. Une légere infusion de fleurs de chardon roland est un diaphorétique qu'on peut donner dans les fievres aiguës. On faisoit autrefois avec ses fleurs une conserve qui n'est plus d'usage aujourd'hui. Les graines sont peu employées, cependant c'est un diurétique si puissant qu'il fait pisser le sang. Quand on l'ordonne,

il faut que ce soit à la dose d'un gros, ou un gros & demi sur une pinte d'émulsion.

Cette plante ne se trouve point dans nos boutiques, dit M. Vogel; mais j'ai entendu vanter ses feuilles en poudre dans l'hydropisie, comme un excellent spécifique, qui est préférable aux remedes les plus estimés.

Les anciens faisoient autrefois usage de sa racine qui est âcre; Dioscorides la recommande pour exciter les regles & les urines, & pour les maladies du foie; Aetius, c. 16. pour prévenir la formation du calcul, ce qui est confirmé par Baglivi, p. 116. Elle est vantée par Craton (*apud* Monar. l. 5. p. 471.) pour la fievre quarte, & comme un aliment nourrissant & aphrodisiaque. Dioscorides dit que son suc bu dans de l'hydromel, guérit l'opisthotonos & l'épilepsie. Vogel.

CHARDONNERET. Ἀκανθὶς, Græcor. *Carduelis*, off. *Fringilla remigibus antrorsùm luteis, extima immaculata, rectricibus duabus extimis toto reliquisque apice albis*, Linn.

Cet oiseau est plus petit que le moineau; la tête est assez grande à proportion du corps, le col court, le bec blanchâtre, & noirâtre à la pointe dans quelques-uns, court, gros près de la tête, terminé en cône; la base du bec entourée d'un cercle écarlate dont l'origine est bordée par une ligne noire qui s'élargit en dessous; l'iris couleur de noisette; le sommet de la tête noir, avec une large ligne noire qui, se prolongeant presque jusqu'au col des deux côtés, entoure un espace blanc qui commence derriere l'œil & descend vers le col où se termine en pointe la large ligne noire; le dos d'un roux jaune ou cendré; le croupion, la poitrine & les côtés de la même couleur, mais plus claire; le ventre d'un roux clair, quelquefois blanc; les aîles & la

queue

met un gros dans du vin qu'on laiſſe infuſer pendant la nuit, & qu'on boit le matin à jeun.

VI°. CHARDON A GROSSE TÊTE; Pet d'âne des Pariſiens. *Carduus eriocephalus*, off. *Carduus capite rotundo, tomentoſo*, C. B. Pin. 382. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Carduus tomentoſus, Corona fratrum dictus*, PARK & RAII, hiſt. 311.

Sa racine eſt groſſe & d'un goût aromatique. Elle pouſſe à la hauteur de quatre à cinq pieds une tige cotonneuſe, cannelée, rameuſe. Ses feuilles ſont longues d'un pied & plus, mais étroites, lanugineuſes en deſſous, d'un verd noirâtre en deſſus, rudes, garnies de longues pointes roides & aiguës. Au ſommet des branches ſont de groſſes têtes écailleuſes, armées de pointes peu piquantes & entrelacées d'un duvet blanc & délié; il en ſort des fleurs à fleurons couleur de pourpre. Il leur ſuccede des ſemences cendrées, oblongues, luiſantes, cannelées, légérement applaties & enveloppées dans une maſſe de filets cotonneux. Lorſqu'on ſépare des tiges les têtes qui s'ouvrent & ſe tortillent en dehors comme un bourrelet, il en ſort un ſuc laiteux.

Cette eſpece croît dans les champs, dans les prés, dans les lieux incultes, le long des chemins; elle fleurit aux mois de Juillet & d'Août.

Elle a les mêmes vertus que la précédente.

VII°. CHARDON-MARIE; Chardon de Notre-Dame; Artichaut ſauvage. *Carduus Mariæ; Carduus Marianus; Carduus lacteus*, off. *Carduus albis maculis notatus vulgaris*, C. B. Pin. 381. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Carduus marianus, ſive lacteis maculis notatus*, J. B. *Carduus leucographus*, DODON. pempt. *Spina alba hortenſis*, FUSCH. *Carduus ſquamis calycinis, margine apiceque ſpinoſis*, LINN.

Silybum nervis foliorum albis, Haller. Helvet. 684.

Sa racine eſt longue, épaiſſe, ſucculente; il s'en éleve une tige groſſe comme le doigt, haute de deux ou trois pieds, couverte d'un duvet blanc, cannelée. Ses feuilles ſont larges, longues, ſinuées, crénelées à leur bord, garnies de pluſieurs pointes dures & piquantes, d'un verd gai. Du ſommet des rameaux ſortent, en forme de tête, des fleurs à fleurons de couleur de pourpre; ces fleurons ſont enfermés dans un calyce écailleux & pointu. Ses ſemences, qui ont la groſſeur de celles de carthame, ſont ovoïdes, liſſes, garnies d'aigrettes, d'une ſaveur douce.

On trouve cette eſpece le long des chemins, dans les endroits incultes; elle fleurit en été.

Elle a les mêmes vertus que le chardon bénit; elle contient, dit M. Marcgr. *Hiſt. de l'Acad. de Berl. an.* 1747. p. 79. un ſuc preſque inſipide, mais cependant imprégné d'une eſpece de tartre. On a coutume de diſtiller de toute la plante une eau qu'on vante dans la pleuréſie. Ses feuilles ſeches conviennent dans toutes les maladies de la poitrine, & dans les flueurs blanches.

Sa graine eſt diurétique; on en fait une émulſion qu'on donne dans le calcul, la dyſurie & la ſtrangurie. On dit communément auſſi qu'elle eſt bonne dans la pleuréſie; mais M. Triller, *de pleurit. p.* 48, ne lui reconnoît pas cette vertu. D'autres l'eſtiment pour les flueurs blanches. On l'a regardée comme un ſpécifique contre l'hydrophobie, parcequ'elle eſt ſudorifique.

VIII°. Chardon roland; Chardon à cent têtes; Panicaut. *Eryngium*, off. *Eryngium vulgare*, C. B. Pin. 386. Tournef. Inſt. rei herb. *Carduus lepuſcu-*


Carduelis, Chardoneret.



Gravé par Martinet.

queue noires, excepté que les bouts des principales plumes sont blancs, & que les aîles sont traversées par une raie d'un beau jaune ; la premiere grande penne de l'aîle est toute noire, l'extrémité des autres est blanche ; la queue composée de douze plumes, est noire, fourchue ; les jambes sont courtes & de la couleur du bec.

Il fait son nid dans les buissons, lequel est composé de laine & de duvet ; la femelle pond quatre ou cinq œufs tachetés. Il se nourrit de semences de chardon, de chenevi & autres graines : il s'apprivoise très aisément. Son chant est très agréable. La femelle chante ainsi que le mâle ; mais le chant de celui-ci est plus long & plus fort.

Le chardonneret, dit M. Geoffroi, contient beaucoup de sel volatil & d'huile. Sa chair se mange ; elle fournit un bon suc & se digere aisément. On dit qu'elle a la propriété de guérir les coliques qui proviennent des mauvaises digestions, de purifier le sang, & d'être un aliment médicamenteux contre la gale & les autres maladies de la peau. Elle a encore la vertu de chasser la pierre & la gravelle, de même que les douleurs des reins & de la vessie.

CHARDONNERETTE. *Voyez* Carline : premiere espece.

CHAT. *Felis*, seu *Catus*, off. *Catus* seu *Feles*, Gesner. Αἴλυρος, Græcor. *Felis caudâ elongatâ, auribus æqualibus*, Linn.

Animal domestique à quatre pieds. Sa tête est ronde ; le museau court, garni de longs poils de barbe ; l'œil grand, la prunelle oblongue ou fendue verticalement, & ses paupieres, en se contractant dans un sens contraire ou horizontalement, peuvent fermer la prunelle si exactement, qu'elle n'ad-

met, pour ainſi dire, qu'un ſeul rayon de lumiere ; & l'ouvrir ſi entiérement, que les rayons les plus foibles ſuffiſent à la vue de l'animal par la grande quantité qu'elle en admet. Le chat voit la nuit, parceque ſa prunelle eſt ſuſceptible d'une extrême dilatation par laquelle ſon œil raſſemble une grande quantité de cette foible lumiere, & cette grande quantité ſupplée à la force ; l'œil eſt voilé en partie par une membrane épaiſſe, comme dans la volaille ; la langue eſt garnie de pointes ou de piquants qui la rendent fort rude au toucher ; la queue eſt très longue : il a cinq doigts aux pieds de devant & quatre à ceux de derriere ; ils ſont garnis d'ongles fins & pointus qui ſe cachent & ſe ſerrent ſi proprement dans les pattes de l'animal, qu'il n'en touche point la terre, & qu'il marche ſans les uſer & ſans les émouſſer, ne les faiſant ſortir que quand il veut s'en ſervir pour frapper ou pour ſaiſir.

Le chat eſt fin, adroit, léger, vîte à la courſe, careſſant & aſſez familier, quoique conſervant toujours un peu de férocité, timide, défiant, voleur, gourmand, traître, très voluptueux. On ſçait qu'il eſt l'ennemi & le perſécuteur des ſouris, des rats, des oiſeaux, &c. dont il ſe nourrit.

La chatte eſt ſouvent en chaleur : lorſqu'elle devient pleine, elle porte ſes petits cinquante-ſix jours ; elle met bas juſqu'à ſix petits, auxquels elle eſt très-attachée & qu'elle ne quitte preſque point ; c'eſt alors qu'elle attaque les chiens avec acharnement.

Les chats vivent dix à douze ans.

On pourroit ouvrir le chat vivant comme le chien, & l'appliquer ſur différentes parties ; mais à cauſe de la difficulté on préfére le chien. Cette eſpece de cataplaſme eſt diſcuſſive & réſolutive, à

cauſe du ſel volatil contenu dans le ſang de cet animal : c'eſt un bon topique dans la pleuréſie, en l'appliquant ſur le côté douloureux.

Sa *graiſſe* n'eſt guere employée, elle a la même vertu que les autres graiſſes. La *chair* du chat ſauvage fait un meilleur aliment que celle de lapin, elle eſt très ſavoureuſe : celle du chat domeſtique ne vaut abſolument rien. La *peau* eſt bonne ſur l'eſtomac dans les rhumatiſmes gouteux ; mais elle produit des rougeurs aux yeux. Le *ſang* n'eſt pas plus ſudorifique que celui du chien. M. Lémery dit que l'oreille d'un chat vivant réſout le panaris & en empêche les progrès, ſi l'on met le doigt malade pluſieurs fois le jour dans cette oreille, & qu'on l'y laiſſe un quart d'heure à chaque fois.

On a attribué de grandes vertus à la *tête* réduite en poudre ; on a dit que c'étoit un ſpécifique dans les maladies des yeux. Les filles ſe ſont ſervies de la cervelle pour faire des amants. A quelles extravagances ne portent pas les paſſions !

Ses excréments ne ſont point d'uſage ; cependant Dale rapporte qu'ils guériſſent l'alopécie, & qu'ils calment les douleurs de la goute. Les anciens ont regardé comme le ſpécifique de l'épilepſie la délivre d'une chatte noire qui mettoit bas pour la premiere fois, & dont le premier qui voyoit le jour étoit un mâle noir ; c'eſt un conte ridicule.

Chat Sauvage. Il eſt déſigné ſous cette phraſe : *Felis pilis ex fuſco flavicante & albido variegatis veſtita, caudâ annulis alternatim nigris & ex ſordidè-albo flavicantibus cinctâ*, Brisson.

Il y a des chats ſauvages plus rares dans certains pays, plus communs dans d'autres. On les appelle en termes de chaſſe, *Chats Harets* ; & il y a tout

lieu de croire qu'ils le seroient tous, si l'on n'en avoit pas apprivoisé Les sauvages sont plus grands que les autres; leur poil est plus gros & plus long. Tout le corps est ordinairement couvert de poils variés de brun, de jaunâtre & de blanchâtre; le brun domine sur le dos, & le blanchâtre sous le ventre; la queue est annelée alternativement de noir & de blanc sale & jaunâtre; & elle est terminée de noir. On trouve ces animaux dans les forêts. GESNER en a décrit un qui avoit été pris en Allemagne sur la fin de Septembre. Sa longueur, mesurée depuis le front jusqu'à l'extrémité de la queue, étoit de trois pieds. Il avoit une bande noire le long du dos, & d'autres bandes de la même couleur sur les pieds & sur d'autres parties du corps : il y avoit une tache blanche assez grande entre la poitrine & le col; le reste du corps étoit brun. Cette couleur étoit plus pâle & approchoit du cendré, sur les côtés du corps; les fesses étoient rousses; la plante des pieds, & le poil qui étoit à l'entour, noirs. La queue étoit plus grosse que celle du chat domestique : elle avoit dix huit pouces & plus de longueur, & deux ou trois bandes circulaires de couleur noire.

Ils vivent de gibier, tant à poil qu'à plume; & ravagent la nuit les basses-cours.

Sa *graisse* est chaude, émolliente, pénétrante & résolutive. On en fait un liniment sur le nombril des épileptiques, & l'on en frotte les membres estropiés, tant pour les empêcher de maigrir davantage, que pour en faciliter la nutrition.

CHATAIGNE, fruit du châtaignier. *Voyez* CHATAIGNIER.

CHATAIGNE D'EAU. *Voyez* TRIBULE AQUATIQUE.

CHATAIGNIER. *Castanea.* Il y en de deux


Castanea.
Chataignier.
a. 1
a. 1.
a. 1.
a. 5.
a. 2.

eſpeces ; l'une cultivée, & l'autre ſauvage.

La *premiere* ſe nomme MARRONNIER ; *Caſtanea ſativa*, off. C. B. Pin. 418.

C'eſt un grand & gros arbre qui pouſſe pluſieurs jets. Son tronc a quelquefois tant de groſſeur, que trois hommes peuvent à peine l'embraſſer. Son bois eſt ſolide & incorruptible. Son écorce eſt liſſe, tachetée, noirâtre ou griſâtre. Ses feuilles ſont amples, rudes, ridées, dentelées en leurs bords, pleines de nervures ſaillantes. Ses fleurs naiſſent ſur les rameaux ; ce ſont des châtons compoſés de pluſieurs étamines garnies de ſommets jaunâtres, leſquelles s'élevent d'un calyce verd à cinq feuilles : ces fleurs, qui ſont ſtériles, ſont attachées à un pivot fort menu. Ses fruits naiſſent ſur le même individu, mais dans des endroits ſéparées des fleurs : ils ſont arrondis, hériſſées de pointes rudes, & s'ouvrent en quatre parties ; ils contiennent deux ou trois marrons, quelquefois un ſeul de la groſſeur du pouce, applatis d'un côté, convexes de l'autre, couverts d'une peau ſemblable à du cuir, dure & pliante, rouſſe & unie en dehors, blanche intérieurement, & garnie d'un duvet mol. Sous cette peau, ſe trouve une membrane rouſſe, ridée, un peu amere & aſtringente : elle contient une amande ou moëlle blanche, ſolide, douce & agréable au goût, lorſqu'elle eſt cuite. La peau, hériſſée de ce fruit, quand il a acquis ſa parfaite maturité, s'ouvre d'elle-même, & laiſſe échapper les marrons.

Cet arbre ſe cultive dans les provinces méridionales de France, dont il fait la richeſſe & la nourriture.

La *ſeconde* eſpece porte ſimplement le nom de CHATAIGNIER : *Caſtanea*, off. *Caſtanea ſylveſtris*

quæ peculiariter Caſtanea, C. B. Pin. 419. Tourn. Inſt. rei herb.

Il eſt tout-à fait ſemblable au précédent ; mais ſes fruits, & toutes ſes parties, ſont plus petits

Comme aliment, tout le monde ſçait qu'on les fait cuire dans l'eau, ou ſous la cendre, ou rotir ſur les charbons ardents. Les marrons de Lyon & du Dauphiné ſont les plus eſtimés. Dans le Périgord, dans le Limouſin & dans les Cévenes, après avoir enlevé la peau & la membrane dont eſt immédiatement recouverte la ſubſtance du marron, les habitants les font ſécher, pour s'en ſervir au lieu de pain : ils les mettent cuire avec du lard, ou avec du lait ; ce qui donne une eſpece de bouillie.

Cet aliment eſt aſſez agréable, mais venteux, cauſe des aigres, & eſt de difficile digeſtion. Il procure des vents ; il fournit une nourriture abondante, mais pour des gens robuſtes & accoutumés à des travaux rudes & pénibles : un eſtomac délicat ne pourroit s'en accommoder.

En médecine, il convient avec les autres farineux : on peut en tirer des émulſions comme des quatre ſemences froides. Les châtaignes ſont recommandées en cataplaſmes ſur les tumeurs du ſein. A l'intérieur, c'eſt un adouciſſant, un épaiſſiſſant, qui peut être approprié dans les crachements de ſang ; on prépare un electuaire avec la farine crue des châtaignes, cuite avec du miel & pétrie avec du ſoufre : elle ſont bonnes auſſi pour la diarrhée.

On vante, pour les hémorrhagies & les flux de ventre, la membrane intérieure rougeâtre, bouillie dans de l'eau ou du vin, à la doſe de deux gros ; & mêlée, à un poids égal de rapure d'ivoire, elle arrête les flueurs blanches.

CHAUSSE-TRAPE. *Voyez* CHARDON ÉTOILÉ.

CHAUX. *Calx.* Ce nom ou celui de CHAUX-VIVE ſe donne à toutes les terres & pierres qui, après avoir éprouvé une ſuffiſante action du feu, ſe trouvent avoir perdu près de la moitié de leur poids, leur dureté; & qui, après leur calcination, & étant refroidies, ſont pénétrables à l'eau; ce qui ſe fait avec violence & chaleur.

Pluſieurs pierres ſont ſuſceptibles d'être changées en chaux par l'action du feu; ce qui les a fait appeller *pierres calcaires.* Elles ſont en grand nombre; les principales ſont les craies, les pierres coquillieres qui entrent dans la conſtruction des bâtiments, tous les marbres, quelques ſtalactiques, & quelques eſpeces d'albâtres & de ſpathes.

La PIERRE A CHAUX (*Lapis calcarius; Calcareus particulis ſcintillantibus*, WALL. Minéral. *p.* 56. *Marmor ſolubile, particulis micantibus arenaceis*, LINN. ſyſt. nat. *p.* 141,) ſe trouve dans différentes contrées de l'Europe. Elle eſt naturellement dure & peſante; ne ſe fond point dans l'eau; les huiles n'ont nulle priſe ſur elle. On la tire telle de ſa mine, puis on la porte dans des fourneaux pour la réduire en *chaux.*

En cet état, elle bouillonne avec l'eau, parceque la matiere ignée a pris la place de l'humidité; ce qui fait qu'en cet état, elle eſt plus légere qu'en pierre : on peut l'éteindre avec l'eau : elle s'éteint auſſi à l'air; alors elle ſe réduit en une eſpece de poudre. On peut priver auſſi la chaux une ſeconde fois de l'humidité, & la rendre capable de bouillonner avec l'eau.

On fait le *lait de chaux* en l'éteignant avec de l'eau, & la laiſſant dépoſer juſqu'à ce qu'elle ſoit claire; alors on la verſe par inclination, au-deſſus ſe forme la crême de chaux, qui ſe renouvelle à meſure qu'on la tire.

La ſeule chaux de pierre bouillonne dans l'eau ; celle des métaux n'y bouillonne pas, parceque leurs molécules ſont trop dures & trop roides pour céder aux efforts de l'eau.

Quelques-uns voyant que la chaux fermentoit avec les acides, & qu'il en réſultoit quelques ſels neutres, ont penſé qu'elle étoit alkaline ; mais ils ſe ſont trompés, elle fermente pareillement avec une diſſolution alkaline.

M. Malouin croit que la chaux eſt une terre chargée principalement d'un ſel ſemblable à la ſélénite, qui eſt un compoſé d'acide vitriolique avec une grande quantité de terre : la preuve qu'il en donne, c'eſt, dit-il, qu'en lui préſentant une baſe alkaline fixe, il réſulte un tartre vitriolé : ſi on lui préſente la baſe du ſel marin, on a un ſel de Glauber : ſi on y ajoute un phlogiſtique, on a un foie de ſoufre : d'où il conclut qu'elle contient ſpécialement un ſel ſemblable à la ſélénite ; mais qu'il y a encore quantité d'autres ſels.

Sthal & M. Macquer croient que ces ſels ſont formés dans la chaux par l'eau qu'on y verſe, & réſultent de l'union des molécules aqueuſes avec les terreuſes. Au reſte, toutes ces idées ne ſont pas bien prouvées, & nous n'avons pas encore une connoiſſance exacte de la chaux. Il y a de la chaux naturelle formée dans les entrailles de la terre par des feux ſouterreins.

La chaux eſt cauſtique, deſſiccative, aſtringente, échauffante ; on s'en ſert peu en ſubſtance à l'intérieur, mais plus à l'extérieur. Pour l'intérieur, elle eſt trop corroſive & cauſtique ; cependant quelques praticiens l'ont donnée en ſubſtance à la doſe de trois ou quatre grains dans les maladies longues & rébelles, les fievres intermittentes qui réſiſtoient aux autres remedes : je crois cependant qu'il ſeroit

plus prudent de donner celle qui auroit été éteinte à l'air. La chaux en ſubſtance à l'extérieur étant deſſiccative, cauſtique, convient dans les vieux ulceres, les ulceres baveux; & où il s'engendre de mauvaiſes chairs.

On a regardé, comme un grand remede, l'*eau de chaux* qu'on prépare en éteignant de la chaux avec de l'eau; on la laiſſe dépoſer juſqu'à ce qu'elle devienne claire, puis on la décante & on la filtre; elle contient un principe ſulfureux volatil, un ſel urineux; auſſi ne vaut-elle rien, quand on la fait bouillir, & qu'on la garde trop long-temps, parceque ce principe ſe diſſipe.

Morton ſe ſervoit pour l'éteindre d'une décoction de ſalſepareille & de raiſins de Corinthe; il la donnoit à la doſe de trois à quatre onces par jour dans les maladies du poûmon, les ulceres internes, le maraſme & la phthiſie, la fievre hectique; cependant, ſi le maraſme & la phthiſie étoient abſolument confirmés, il faut conſidérer que l'eau de chaux deſſécheroit & augmenteroit trop la chaleur : autant Morton eſtimoit-il l'eau de chaux dans les maladies que je viens de rapporter, autant Cartheuser & Bucley en font de cas dans les maladies cachectiques, comme le ſcorbut, les pâles couleurs, l'hydropiſie, la goute & les rhumatiſmes : mêlée avec une teinture de quinquina, elle guérit les fievres intermittentes les plus rebelles; Willis s'en ſervoit avec ſuccès dans le diabetes & les obſtructions du foie; alors elle agit comme fondant, parceque ſon principe ſulfureux ſe combine avec les âcres, d'où il réſulte un ſavon : je conclus, de tout ceci, qu'on ne fait pas aſſez d'uſage de cette eau; elle peut auſſi ſervir à couper le lait.

A l'extérieur, les chirurgiens ſe ſervent de cette eau dans les vieux ulcéres fongueux, blafards, qui

poussent de mauvaises chairs; ils y ajoutent quelquefois un peu de sublimé, & elle porte alors le nom d'*eau phagédénique :* elle devient jaune. Il ne faut point la garder long temps. C'est un bon consomptif pour les ulceres chancreux, fongueux, baveux, & ceux qui sont de la nature cancéreuse; cependant il faut en user avec circonspection dans ces derniers : si on ajoute, à l'eau de chaux, l'esprit de vin & de vitriol, on en fair un fort bon défensif contre la gangrene.

La chaux entre en substance dans différents caustiques, tels que la pierre à cautere : les chirurgiens en font beaucoup d'usage.

Quand l'eau de chaux premiere est nuisible, on donne l'eau de chaux seconde qui n'est pas si caustique, ni si astringente : elle convient dans les mêmes cas; sçavoir, dans la phthisie, les ulceres internes, les dysenteries, les flueurs blanches, & dans les gonorrhées qui tirent en longueur. On en fait aussi des injections; mais je préfererois, dans ce cas, les bougies.

La seule maniere de prescrire la chaux, dit M. Vogel, est dans une infusion aqueuse qui, bue constamment tous les jours à la dose d'une ou deux livres, guérit entiérement la cachexie, l'asthme pituiteux, l'hydropisie, les obstructions des visceres, la fievre quarte, les flueurs blanches & les dysenteries chroniques; Burlet, *Mémoires de l'Academie des Sciences de Paris, année* 1724. Mais, outre cela, elle est encore excellente contre le calcul des reins & de la vessie, selon Whytt & Alston. Extérieurement elle est dessiccative, astringente, discussive, & s'emploie en épitheme sur les parties gangrénées, ou attaquées d'ulceres sordides.

Chaux d'Antimoine. *Voyez* Antimoine.

Chaux



Grande Chélidoine.
Chelidonium majus.

CHAUX de cuivre. *Voyez* CUIVRE.

CHAUX d'étain. *Voyez* ETAIN.

CHÉLIDOINE. On en diſtingue de deux ſortes dans les Boutiques.

I°. GRANDE CHÉLIDOINE ; Eclaire ; Felougne. *Chelidonium majus ; Chelidonia major ; Hirundinaria major*, off. *Chelidonium majus vulgare*, C. B. Pin. 144. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Papaver corniculatum luteum*, Chelidonia *dictum*, RAII Synop. hiſt. 857. *Chelidonium pedunculis multifloris*, LINN. *Chelidonium lobis ſubrotundis*, HALLER. Helvet. 305.

Sa racine eſt une tête de laquelle partent des fibres garnies de chevelus ; elle eſt de couleur de vermillon & remplie d'un ſuc âcre d'un jaune foncé. Ses tiges, qui s'élevent de dix-huit pouces & plus, ſont noueuſes, caſſantes, creuſes. Ses feuilles ſont partagées comme en lobes, d'un beau verd en deſſus, d'un verd de mer en deſſous. De l'aiſſelle des feuilles, à l'extrémité des tiges, ſortent des pédicules longs de cinq à ſix pouces, chargés de fleurs diſpoſées en bouquet, composées de quatre pétales jaunes. Le piſtil devient une ſilique longue d'un pouce & demi, cylindrique, grêle, verte d'abord, enſuite rouſſâtre, & qui, en s'ouvrant, répand des ſemences applaties, noires, luiſantes, arrondies.

Cette plante, qui fleurit en été, naît à l'ombre dans les lieux humides ; on en trouve communément aux environs de Paris.

Toute la plante, en quelqu'endroit qu'on y faſſe des inciſions, donne un ſuc couleur de ſafran, dit M. VOGEL, piquant, âcre, un peu amer d'une odeur forte ; ce qui la rend propre à lever les obſtructions, & à nétoyer & guérir les ulceres. On en fait rarement uſage intérieurement ; mais les Polonois, appuyés ſur l'expérience journaliere,

s'en ſervent avec ſa racine contre l'hydropiſie, maladie à laquelle les rend très ſujets l'abus des liqueurs fermentées ; ils en boivent l'infuſion faite dans de la bierre ; ERNDL. *Varſav. illuſt. p.* 190. Son ſuc diſtillé dans l'œil, ſuivant DIOSCORIDE, éclaircit la vue ; il eſt utile dans la cataracte commençante, ſelon HILDANUS, *ep.* 59 ; & dans le *pterygium* (ongle *ou* onglet de l'œil) qu'il guérit ſans addition d'aucun remede ; A. N. C. *vol.* ij. *obſ.* 77. Il efface auſſi les verrues.

La grande chélidoine a été miſe mal à propos au rang des plantes ophthalmiques. Son ſuc, qui eſt cauſtique, ne peut convenir que pour frotter des porreaux, des verrues, ou déterger de vieux ulceres : mais il n'en eſt pas de même de ſa racine, c'eſt un amer des plus puiſſants, & un remede des plus efficaces. A Montpellier, on l'ordonne en infuſion dans du vin blanc ou de l'eau, dans les obſtructions de tous les viſceres du bas-ventre, celles du foie, la jauniſſe, les pâles couleurs, la cachéxie, pour rétablir l'eſtomac & redonner de l'appétit. Ce remede eſt excellent, il leve admirablement bien les obſtructions, & remet le calme dans toute la machine. L'eau diſtillée de chélidoine fait un petit remede, on la dit ophthalmique ; elle ne peut faire de mal.

Quant à ſa racine, elle eſt âcre & amere, dit M. VOGEL. Son ſuc exprimé ſe prend quelquefois intérieurement à la doſe d'une cuillerée, ainſi que la décoction de la racine même ; il eſt très efficace dans toutes les maladies qui reconnoiſſent pour cauſe des glaires & des obſtructions ; l'effet de l'un & de l'autre eſt de fortifier les viſceres, & d'expulſer au dehors la matiere morbifique par la voie des urines & de la tranſpiration. Cette racine eſt vantée par BAEUMLER contre l'hydropyſie, &





Petite Chélidoine.
Chelidonium minus.

par BOERHAAVE contre l'ictere & la cachexie. A l'extérieur, elle mondifie les ſinus & les fiſtules, & les guérit.

II°. PETITE CHÉLIDOINE, *ou* Petite Scrophulaire. *Chelidonium minus*; *Scrophularia minor*; *Ficaria*; *Hæmorrhoïdum herba*, off. *Ranunculus vernus, rotundifolius minor*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Ranunculus præcox, rotundifolius, granulatâ radice*, MORIS. Hiſtor. 446. *Chelidonia rotundifolia minor*. C. B. Pin. 309. *Malacociſſus minor*, FUSCH. *Strumea*, PLIN. *Ranunculus foliis cordatis, angulatis, petiolatis*, LINN.

Sa racine eſt compoſée de pluſieurs petites fibres blanchâtres auxquelles ſont attachés des tubercules arrondis ou oblongs, pâles en dehors, blancs en dedans, gros comme des grains de froment. Ses tiges, qui ont ſix pouces de longueur, ſont grêles & preſque toutes couchées à terre. Ses feuilles ſont petites, arrondies, vertes, liſſes, luiſantes. Du ſommet des tiges ſortent des fleurs qui reſſemblent à celles des renoncules; elles ſont en roſe, compoſées de huit ou neuf pétales dorés, avec des onglets jaunes : au centre ſont pluſieurs petites étamines jaunes dans un calyce à trois feuilles. Le piſtil devient un fruit arrondi, d'un verd jaune, couvert de pluſieurs petites graines.

Cette plante, qui fleurit au commencement du printemps croît dans les prés, ſur le bord des foſſés & le long des chemins.

Elle eſt d'une ſaveur herbacée, ſans aucune acrimonie décidée; ſon eau diſtillée cependant a l'odeur & le goût de la moutarde : elle corrige la diſpoſition ſcorbutique, réſout le ſang coagulé, arrête la putréfaction des gencives, & appaiſe les douleurs des hémorrhoïdes internes; on en forme une eſpece d'onguent qu'on applique deſſus. BOER-

haave dit que ſa décoction eſt très-utile intérieurement, pour ceux qui ſont ſujets aux hémorrhoïdes. Les jeunes feuilles peuvent ſe manger en ſalade pour le ſcorbut. Les racines fraîches pilées & appliquées extérieurement, dit Cæsalpin, ſont bonnes pour les écrouelles ; leur ſuc tiré par les narines décharge la tête, en faiſant couler des ſéroſités.

CHÊNE commun à larges feuilles. *Quercus*, off. Δρῦς, Græcorum. *Robur; Quercus; Arbor Jovis*, nonnullor. *Quercus latifolia mas quæ brevi pediculo eſt*, C. B. Pin. 419. Tournef. Inſt. rei herb. *Quercus vulgaris brevibus ac longis pediculis*, J. B. *Quercus foliis annuis oblongis ſupernè latioribus, ſinubus acutioribus, angulis obtuſis*, Linn.

Sa racine eſt fort groſſe & s'enfonce profondément en terre. Son tronc eſt gros, fort, de longue durée, étendant au loin ſes branches, revêtu d'une écorce épaiſſe, raboteuſe, rude, rougeâtre ou rouſſe en dedans. Ses feuilles ſont oblongues, larges, découpées à grandes dents, ſans poils, d'un verd obſcur, portées ſur des pédicules courts. Ses fleurs ſont des chatons longs & ſtériles, compoſés de petits pelotons de ſommets mâles ; les fruits naiſſent ſur le même individu, mais dans des endroits ſéparés ; on les appelle *glands* : ils ſont de forme ovale, de la groſſeur des olives, engagés en partie dans une calote griſe, dure ; nommée *calyce* ou *cupule*, couvert d'une écorce polie, luiſante, verte d'abord & enſuite jaunâtre ; cette écorce contient une eſpece d'amande ferme, compoſée de deux lobes, d'un goût âpre & auſtere.

Cet arbre, qui eſt très commun, ſe plaît en tout pays & dans toutes ſortes de terres ; il eſt long-temps à croître ; mais il eſt le plus durable de tous les arbres ; il eſt d'un très grand uſage dans les arts & pour l'économie. Les feuilles paroiſſent avant


Quercus.
Chêne.
a. 1.
a. 2.
a. 5.
a. 2.

les fleurs; ſon fruit mûrit en automne.

Les feuilles du chêne ſont fort ſtyptiques ; gluantes, un peu ameres, & rougiſſent conſidérablement le papier bleu. On en preſcrit l'infuſion dans la dyſenterie, le crachement de ſang, les flueurs blanches & les autres hémorrhagies.

Les glands & leurs calottes ſont auſſi très aſtringents, & ont également la propriété de changer en rouge la couleur bleue du papier. Les femmelettes, dit M. Vogel, s'en ſervent pour arrêter les regles trop abondantes & les flueurs blanches; mais par ce moyen elles tombent dans la cachexie, ou deviennent hydropiques. Ses fruits ont beaucoup d'efficacité contre le *ſoda*, à la doſe de demi-gros. Ludolf a guéri un vomiſſement de plus de ſix ans, accompagné du *ſoda*, en faiſant prendre dans le moment de la douleur de la poudre de gland, à peu près du poids d'un clou de girofle; *Miſcell. Berol.* vj. *p.* 10. D'autres le recommandent contre la fievre tierce & les flux de ventre. Sa décoction, retenue dans la bouche, appaiſe la douleur de dents.

Tragus dit qu'il a vu donner avec ſuccès les glands pilés à des perſonnes qui piſſoient le ſang, pour avoir pris des cantharides.

On a dit que l'infuſion de l'écorce du chêne, injectée dans la veſſie, en diſſolvoit la pierre; mais Kramer, *Commerc. Nor.* p. 49. qui en a fait l'eſſai, n'a pas vu réuſſir ce moyen. Dans une dyſenterie accompagnée des plus graves accidents, Ledelius (*Ephem. Germ. dec.* iij. *an.* j. *p.* 86.) n'a point trouvé de meilleur remede que la décoction ſimple d'écorce de chêne.

Le bois de chêne a été appellé le *gaïac des Allemands*, parcequ'il reſſerre & fortifie. On a vanté contre la galle & les verrues l'eau qu'on trouve

dans le creux des vieux chênes. On a vanté aussi contre le pissement de sang le suc tiré du chêne qu'on a percé avec une tariere, *Transf. philos.*

Chêne (petit) Chenette; Germandrée. *Chamædrys*, off. (de χάμαι & de δρῦς, comme qui diroit, *quercus repens*, chêne rampant). *Chamædrys minor repens*, C. B. Pin. 348. *Quercula calamandrina*, Germanor. *Teucrium foliis ovatis, inciso-crenatis, petiolatis, floribus laxè verticillatis*, Linn. *Chamædrys procumbens, foliis solidis ovatis, rotundè crenatis*, Haller. Helvet. 630.

Ses racines, qui sont fibreuses & traçantes, jettent de tous côtés des tiges couchées à terre, quadrangulaires, velues. Ses feuilles sont deux à deux & opposées, d'un verd gai, crénelées depuis leur milieu jusqu'à leur extrémité, ameres & un peu aromatiques. De l'aisselle des feuilles sortent des fleurs en gueule, d'une seule piece, purpurines; au lieu de levre supérieure dont elles manquent, elles portent des étamines recourbées, & un pistil fourchu; son calyce est d'une seule piece, divisée en cinq portions; il renferme quatre semences arrondies.

Cette plante, qui fleurit au printemps, croît communément dans les bois & les prés.

Le petit chêne est devenu fameux depuis qu'il a garanti l'Empereur Charles Quint de la goutte; c'est un apéritif amer qui convient dans tous les cas où l'on emploie les autres apéritifs amers.

Cette plante, qui est légérement odorante, & qui est d'une saveur amère & âcre, est d'une très grande utilité, dit M. Vogel: elle divise & incise les humeurs épaisses, fortifie les solides; ce qui en rend l'usage très avantageux dans toutes les especes de cachexie. Les anciens en ont loué la décoction faite dans l'eau contre les maladies de la poitrine



Chamœdrys.
Petit Chêne, Chenette, Germandrée.



Sisarum.
Chervi, ou Girole.

poitrine & les douleurs aiguës du côté ; CELS. *l.* 4. *c.* 6. Son efficacité a été éprouvée par RIVIERE (*centur.* IV. *obs.* 54.) dans les fievres intermittentes; M. CHOMEL lui croit dans ce cas plus de vertu qu'au quinquina. CRATON (*Epist. l.* 5. *p.* 301.) l'estime contre le crachement de sang; & plusieurs contre la goutte; VÉSALE, *Ep. de Chin. p.* 48. SOLENANDER, *Sect.* V. *consil.* 1. TIMÉE, *l.* V. *Epist.* j. BOCCONE, *obs. p.* 118.

Extérieurement, elle est bonne pour déterger les ulceres.

CHENETTE. *Voyez* CHÊNE (PETIT).

CHERMÈS. *Voyez* KERMES.

CHERVI, *ou* Girole. *Siser*, off. *Sisarum Germanorum*, C. B. Pin. 155. TOURNEF. Inst. rei herb. *Servillum*, seu *Chervillum*, sive *Servilla*, nonnullor.

Sa racine est composée de plusieurs navets, longs de cinq à six pouces, de la grosseur du doigt, tendres, ridés, cassants, attachés à une espece de tête ; l'écorce qui les recouvre est pâle & mince ; la substance de ces racines, qui se mangent, est blanche, d'une saveur douce & agréable, un peu aromatique. De cette racine s'éleve à deux ou trois pieds, une ou plusieurs tiges, grosses, noueuses, cannelées. Ses feuilles sont opposées deux à deux, pointues, legérement découpées sur les bords. Au sommet des tiges, naissent de petites fleurs en ombelle, composées chacune de cinq pétales blancs disposés en rose, odorants; leurs étamines sont aussi au nombre de cinq. Ses fruits, qui sont petits, contiennent deux semences oblongues, étroites, cannelées sur le dos, de couleur obscure.

Elle fleurit en été, & se cultive dans les jardins potagers. Ses racines, qui servent d'aliments, sont

apéritives, vulnéraires, ſpermatopées, & réveillent l'appétit. BOERHAAVE les regarde comme un des meilleurs remedes contre le crachement & le piſſement de ſang, & pour toutes les maladies de poitrine, d'où peut s'enſuivre la phthiſie : il en recommande auſſi l'uſage contre la ſtrangurie, le téneſme, la dyſenterie, & les autres flux de ventre. Elles ſont diurétiques, ſuivant CÉSALPIN.

CHERVI CULTIVÉ (GRAND). *Voyez* PANAIS des jardins.

CHEVAL. *Equus*, off. Ιππος, Græc. *Equus caudâ undiquè ſetosâ*, LINN.

Le caractere du genre du cheval, ſelon M. BRISSON (*Regne animal*, p. 100) eſt d'avoir ſix dents inciſives à chaque mâchoire, & la corne du pied d'une ſeule piece. Il le déſigne ſous cette phraſe : *Equus auriculis brevibus erectis*, *jubâ longâ*.

Le cheval a la tête alongée & le front applati, les yeux éloignés l'un de l'autre, & placés un peu de côté; les naſeaux ſont ouverts près de l'extrémité du muſeau, & ſa bouche eſt placée un peu en deſſous; de ſorte que la levre ſupérieure eſt plus avancée que celle de deſſous. Cet enſemble lui donne un air de douceur & de docilité; le muſeau en entier, c'eſt-à-dire, la partie inférieure de la tête, qui eſt compoſée par les deux mâchoires & le nez, & qui s'étend preſque juſqu'aux yeux, eſt fort longues en comparaiſon de l'eſpace qui ſe trouve entre les yeux & les oreilles : cette même partie eſt étroite; elle paroît comprimée ſur les côtés, & un peu arquée ſur la longueur du nez, que l'on appelle le *chanfrein*; les oreilles ſont terminées en pointe, élevées au haut de la tête, & placées l'une près de l'autre. Ces traits donnent de la fineſſe à ſa phyſionomie; le front court & étroit, les oreilles pointées en avant, les yeux prompts à s'animer, in-

Equus, Cheval.



dessiné par Mr. de Garsault. Gravé par Martinet

diquent l'ardeur & le feu dont le cheval eſt ſuſceptible. Sa tête qui eſt petite à proportion du corps, & ſon cou étroit, alongé & relevé ; ſes jambes minces & longues, indiquent ſa légereté. Les juſtes proportions de ſon corps, l'arrondiſſement de ſa croupe, marquent ſa force. Son cou robuſte & ſes jambes nerveuſes, annoncent qu'il eſt ferme & aſſuré dans toutes ſes attitudes ; & qu'il eſt capable de réprimer ſes efforts juſque dans la plus grande ardeur.

Les *excréments* du cheval, infuſés dans du vin blanc, ſont, dit on, un bon ſudorifique dans la rougeole, la petite-vérole & les fievres malignes ; mais nous en avons de meilleurs. A l'extérieur, deſſéchés, c'eſt un abſorbant & un aſtringent dont on peut ſe ſervir en cas de néceſſité.

Le *fumier* ſert à fumer les terres ; il eſt utile pour les digeſtions des chymiſtes. On peut faire éclorre, à la faveur du fumier de cheval, la quantité d'œufs qu'on voudra ; M. de Réaumur l'a expérimenté : on peut en faire des bains pour des membres paralytiques, même pour tout le corps ; mais il faut en éviter la vapeur.

La *corne* & les *crins* brûlés, à cauſe de leur fétidité, ſont bons aux hyſtériques & aux hypochondriaques : on leur en fait recevoir la vapeur ; les cendres, qui reſtent, ſont abſorbantes ; les *dents* du cheval ſont bonnes pour en faire d'artificielles ; celles du cheval marin ſont meilleures.

Les *pierres*, qui ſe trouvent dans le fiel du cheval, ou dans la veſſie, & qu'on appelle *hippolithes* (*hippolithi*), n'ont rien de particulier plus que les pierres qui ſe trouvent dans la veſſicule du fiel & la veſſie des autres animaux.

On a regardé les *teſticules* comme ſpermatopées : De Heer, *obſ.* 14, les vante comme un excellent

remede dans l'accouchement difficile; ceci eſt-il bien prouvé ? On a dit que les *verrues* pendues au col en amulettes étoient bonnes dans les maladies hyſtériques; que la *ſalive* hâtoit l'accouchement; que l'*hippomane*, qui eſt une chair fongueuſe qui ſe trouve dans les membranes du fœtus, ou ſur le front du jeune poulain, quand il vient au monde, à la doſe de dix grains en poudre, convenoit dans toutes ſortes de maladies; fariboles. Quant au *lait* de jument, *voyez* LAIT.

CHEVAL-MARIN, *ou* Cheval de riviere; Hippopotame; Bœuf du Nil; Bœuf de riviere; Bœuf-marin. Ἱπποπόταμος. *Hippopotamus*, off. RAII, Quadrup. 123. *Cynos*, DALE, BELLON, GESN. ALDROV.

Cet animal ne reſſemble point du tout à un cheval, quoiqu'on lui en ait donné le nom; mais plûtôt à un bœuf par la taille; & à un ours par la figure des jambes. Voici la deſcription qu'en donne FABIUS COLUMNA : Il avoit treize pieds de long depuis la tête juſqu'à la queue, quatre pieds & demi de largeur, & trois pieds & demi de hauteur; enſorte que ſon ventre étoit plûtôt plat que rond; le tour du corps égal à la longueur. Les jambes hautes de trois pieds & demi, depuis la terre juſqu'au ventre; le contour des jambes de trois pieds; le pied large de douze pouces, & chaque ongle de trois. La tête, grande par rapport au corps, étoit large de deux pieds & demi, longue de trois, & de ſept & demi de tour; l'ouverture de la gueule, d'un pied; le muſeau gros, charnu; les yeux petits, larges d'un pouce, & longs de deux; les oreilles minces, petites, courtes; ſix dents à la mâchoire inférieure, dont deux plus extérieures & oppoſées étoient longues d'un demi-pied, larges de deux pouces & demi, triangulaires, d'un demi-pied de circonférence, un

Cynos, Hippoppotame.

Cheval marin



peu panchées en arriere comme les défenses des sangliers, non recourbées, ni saillantes, mais fort apparentes, quand la gueule est ouverte; les dents intermédiaires peu saillantes hors de la gencive, taillées en pointe triangulaire, grosses, rondes, semblables à celles de l'éléphant, longues de plus d'un demi-pied, applaties extérieurement; sept molaires de chaque côté, grosses, larges, fort couvertes; & quant à la mâchoire supérieure qui est mobile comme celle du crocodile, il y a six dents en devant qui répondent aux six d'en bas, avec une pointe ajustée en sens contraire, très lisse & luisante, de façon qu'elles sont chacune dans leur assiete, quand la gueule est fermée, ayant toutes la pointe pyramidale, comme taillée obliquement en maniere de plume à écrire; mais celles du milieu ne touchent pas la pointe de celles d'en bas, & laissent appercevoir un espace rond entre deux. Au reste, il y a autant de molaires en haut qu'en bas; mais les deux premieres sont petites, rondes, distantes des autres, au point qu'elles semblent occuper le milieu du palais entre les dents de devant. Enfin il restoit entre les dents molaires l'espace d'un demi-pied pour loger la langue. Les dents de cet animal avoient la dureté du caillou, pour ne rien dire de plus; & même il en sortoit des étincelles de feu, quand on les frappoit avec le dos de la lame d'un couteau, sans qu'on remarquât sur elles presqu'aucune impression; ce qui rend vraisemblable le sentiment des anciens qui ont cru que dans la nuit l'hippopotame faisoit du feu en frottant ses dents les unes contre les autres. L'animal avoit tout le corps fort gras; la tête grande très approchante de celle d'un bœuf; les jambes courtes; le pied large, divisé en quatre ongles, & non pas dix, comme le dit Pline; les ongles noirs & sem-

blables à ceux des animaux qui ont le pied fourchu ; le talon, à la maniere de ces mêmes animaux, calleux & large ; la queue plus approchante de celle d'une tortue ou d'un ours, que de celle d'un sanglier, grosse à sa naissance, courte, terminée tout-à-coup en pointe, à peine longue d'un demi pied, & qui ne sçauroit s'entortiller ou se rouler, à cause de sa trop courte grosseur. La peau extrêmement épaisse, dure, d'une couleur noirâtre, le museau hérissé de plusieurs poils de barbe comme celui du lion & celui du chat ; mais on n'en apperçoit point d'autre dans tout le reste du corps ; en quoi PLINE paroît s'être trompé, vu qu'il compare l'hippopotame au veau marin pour les poils & le dos.

L'hippopotame, dont on vient de lire la description, n'étoit pas de la plus grande taille ; il s'en est trouvé de plus considérable, & dont les dents semblables aux défenses du sanglier, étoient longues d'un pied, & grosses à proportion, ainsi que toutes les autres parties du corps.

On peut voir dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année* 1724, *p.* 209, ce que M. DE JUSSIEU dit de la charpente osseuse de l'hippopotame.

Il se trouve en Afrique, & habite dans les grands fleuves de cette partie du monde, comme le Nil, le Niger, la Gambra, S Domingo. Il vit également dans l'eau & sur la terre ; mais il est plus plus souvent sur la terre. On prétend même qu'il ne peut demeurer sous l'eau plus de trois quarts d'heure, sans remonter au dessus pour y venir respirer. Son hennissement est le même que celui du cheval, mais beaucoup plus fort & plus aigu. Sa vue est très perçante ; ses regards sont terribles, lorsqu'il est attaqué, blessé ou poursuivi de près, & qu'il ne peut se sauver dans l'eau ; c'est alors qu'il se tourne furieusement contre ceux qui l'atta-

quent ; mais, s'il eſt à portée de quelque riviere, il ſonge moins à ſe défendre, qu'à fuir. Quelques vives que ſoient ſes menaces, on l'évite aiſément, parcequ'il n'eſt pas doué de beaucoup d'agilité à cauſe de ſa peſanteur qui va juſqu'à douze ou quinze cents livres. Il nage plus légerement qu'il ne marche, Le peau du dos, du col & de la croupe a tant de dureté, qu'elle eſt à l'épreuve des fléches, de la zagaie, & même des balles de fuſil; mais elle eſt plus tendre & plus molle entre les cuiſſes & ſous le ventre; ce ſont auſſi les parties que les chaſſeurs tâchent de frapper. Lorſqu'on l attaque dans l'eau, il ſe jette avec furie ſur ſes ennemis, s'attache avec acharnement à la barque où ils ſont; il en arrache les planches le plus ſolidement jointes & clouées, ou les perce avec les dents; & fait même couler à fond le bâtiment.

Il ſe nourrit principalement de poiſſon; il paît auſſi l'herbe, & aime beaucoup le riz, le maïs & les légumes. La femelle met bas ſes petits à terre, les nourrit de ſon lait, & marche derriere eux pour les défendre. Sa portée eſt ſouvent de quatre petits; ce qui fait qu'ils ſe multiplient ſi fort qu'on en voit dans quelques rivieres des troupeaux de pluſieurs centaines.

Les peuples, qui habitent aux environs des rivieres où l'hippopotame fait ſa demeure, en mangent la *chair;* elle eſt très graſſe, mais les Européens la trouvent rance, & d'une odeur déſagréable. La *chair* du jeune hippopotame vaut beaucoup mieux. L'une & l'autre cependant paſſent pour être coriace & de difficile digeſtion.

Les *dents* de cet animal ſont préférables à celles de l'éléphant ou ivoire, dit M. DE JUSSIEU, en ce qu'elles ne ſont point ſujettes aux inconvénients de ſe caſſer facilement, de s'égrainer & de jaunir;

accident qui arrive ordinairement à l'ivoire. C'est ce mérite qui a déterminé les ouvriers, qui travaillent à faire des dents artificielles, à choisir celles de l'hippopotame préférablement à toute autre matiere; & l'expérience a appris combien celles qui sont faites avec les canines de cet animal, sont au-dessus de celles qu'on peut tirer de quelqu'animal que ce soit, non-seulement par leur solidité, mais encore par la durée de leur couleur qui approche de celle de l'émail de nos dents.

On fait des anneaux avec ces dents qu'on porte contre l'épilepsie, les convulsions & les crampes; mais ces especes d'amulettes, que l'ignorance & la crédulité ont mises en vogue, n'ont aucune vertu.

La râpure bouillie dans de l'eau a les mêmes propriétés que la râpure d'ivoire; mais la dureté de ces dents est telle qu'on en tire très peu de mucilage.

On a vanté les *testicules* pour la morsûre des bêtes venimeuses spécialement de la vipere; mais nous avons le sel volatil de corne de cerf qui vaut infiniment mieux. La *graisse* est émolliente & résolutive, mais nous n'en avons pas.

CHEVEUX DE VÉNUS. *Voyez* CAPILLAIRE.

CHEVEUX HUMAINS. *Voyez* HOMME.

CHEVRE commune, domestique *ou* privée, BIQUE; CABRE. Le mâle se nomme BOUC; & le petit, CHEVREAU ou CABRIL.

Ce genre d'animaux est désigné ainsi par les naturalistes, *Capra*, off. *Capra & Hircus*, ALDROV. *Capra & Hircus domestici*, JONST. *Capra domestica*, RAII, Synopf. anim. quadrup. 77. *Capra cornibus carinatis*, LINN. syst. nat.

Suivant M. BRISSON, le caractere de ce genre est de n'avoir point de dents incisives à la mâchoire supérieure, (comme les autres animaux qui vivent



gravé par Martinet

d'herbes & qui ruminent) d'en avoir huit à l'inférieure, d'avoir le pied fourchu, les cornes ſimples tournées en haut, les cuiſſes de devant égales en longueur à celles de derriere.

Le muſeau de la chevre eſt camus; la tête enfoncée par devant; les oreilles grandes & flaſques, un toupet de barbe ſous le menton : pluſieurs ont deux glands ou eſpeces de groſſes verrues paralleles & égales qui lui pendent au deſſous du col, à quelque diſtance de la mâchoire inférieure; la queue courte & peu garnie de poil; les mammelles grandes, pendantes; le corps maigre & décharné; la taille haute; la voix foible & tremblante; douze dents molaires à chaque mâchoire, ſix de chaque côté.

La couleur des chevres varie beaucoup; il y en a de blanches, de noires, de fauves, il s'en trouve qui n'ont point de cornes. Elles coûtent peu à nourrir; elles vivent d'herbes, de feuilles, d'écorce d'arbres; elles ſont en chaleur depuis le mois de Septembre juſques à la fin de Novembre. Elles portent cinq mois, elles donnent un ou deux chevreaux, qu'elles ſouffrent beaucoup à mettre bas. Elles ont bien plus de lait que les brebis; on peut les traire ſoir & matin, & elles fourniſſent juſqu'à quatre pintes de lait par jour.

Le mâle de ce genre, le Bouc, eſt communément d'un tiers plus haut que la chevre. Pour être bon, il doit avoir un grand corſage, les jambes groſſes, le col charnu & court, la tête menue, le poil noir, touffu & mollet, la barbe longue & épaiſſe; on eſtime principalement ceux qui ſont ſans cornes : le bouc eſt fort puant, laſcif.

Le mâle & la femelle de ce genre contiennent beaucoup de ſel volatil & d'huile.

On ne mange point la chair du bouc; elle eſt

de mauvais goût & d'une odeur désagréable : celle de la chevre n'est pas plus d'usage en aliment ; elle est dure & de difficile digestion ; mais celle d'un chevreau de trois à quatre mois est tendre, délicate & agréable au goût, elle se digere aisément, & convient pour les convalescents dont les forces ont été épuisées par de longues maladies.

On emploie comme médicament le *sang*, le *suif*, la *fiente*, l'*urine* de bouc, & le *lait* de chevre.

1°. Les vertus, qu'on attribue au *sang*, sont d'être sudorifique & résolutif, propre pour la pleurésie, pour dissoudre le sang grumelé, pour expulser les graviers, exciter les urines & les regles. On le donne en bol ou mêlé dans une liqueur convenable ; la dose est depuis un scrupule jusqu'à quatre, & suivant d'autres depuis un demi-gros jusqu'à un gros & demi.

Pour avoir ce sang, les habitants de la Suisse & de la Savoie prennent un bouc d'âge moyen, qu'ils nourrissent pendant un mois de pimprenelle, d'ache, de persil, de mauve, de saxifrage. Alors ils lui ouvrent les arteres, & ramassent le sang qui coule dans un plat de terre, pour en séparer & rejetter la sérosité comme inutile ; ils le mettent sécher au soleil ou au four, & le gardent en un lieu sec dans des bouteilles bien bouchées, où il se conserve sans se gâter pendant plusieurs années.

Van Helmont, *Ortus med.* p. 138, suspendoit un bouc par les cornes, vers lesquelles il ramenoit les parties postérieures de l'animal, coupoit les testicules & recueilloit le sang qui couloit : quand il est sec, dit-il, il est comme du verre, il se triture difficilement, & est bien différent de celui qui se trouve dans les boutiques : pris au poids d'un gros, il assoupit promptement & guérit la pleurésie

pleurésie, sans avoir besoin de saignée.

Cette méthode de traiter la pleurésie n'est pas toujours sûre, elle peut même avoir des dangers, la saignée étant toujours indispensablement nécessaire dans cette maladie; mais lorsqu'elle a été faite, ce remede peut opérer de bons effets. Cependant TRILLER, *de pleurit. p.* 48, a souvent remarqué dans le cours de sa pratique, que ce sang n'étoit d'aucun secours dans cette maladie. Le peuple en fait dissoudre dans du vinaigre qu'il boit pour les légéres luxations du dos. On s'en servoit autrefois contre la dysenterie & contre le calcul; & à cause de la grande efficacité qu'on lui attribuoit, on l'appelloit *main de Dieu*, (*manus Dei*); MERCURIAL. *consult. & respons.* IV. *pag.* 14. Les Médecins mettent rarement en usage le sang de *bouc* ou de *bouctin*; mais il est principalement employé par les empiriques & les charlatans dans les maladies inflammatoires qu'ils prétendent pouvoir guérir bien mieux par les sudorifiques & les diaphorétiques.

2°. Le *suif* de bouc (*sevum hirci*) est émollient, adoucissant, discussif, résolutif. On en met une once dans les lavements contre la dysenterie, & pour consolider les ulceres des intestins. On en oint le nombril contre la strangurie; on en fait des suppositoires contre les hémorrhoïdes; il convient aussi contre les rhagades & les excoriations.

3°. Comme la *fiente* de bouc & de chevre contient beaucoup de sel volatil, elle est déterfive, résolutive, digestive, diurétique, emménagogue, apéritive. On la dit bonne contre la pierre, les obstructions de la rate intérieurement, & contre les tumeurs froides; les engorgements de la rate & du foie. Extérieurement calcinée & réduite en poudre, elle convient pour l'alopécie & les dartres.

4°. L'*urine* de bouc, proposée comme remede, est une boisson dégoutante; cependant bue encore chaude, on dit que c'est un diurétique & un excellent hydragogue. Reiselius, *Ephem. Germ. dec.* j. *ann.* ij. *p.* 319. rapporte qu'il a guéri une jeune fille bien décidée hydropique, en lui prescrivant de boire de cette urine. Schroder & Ettmuller l'estiment pour cette même maladie, aussi-bien que pour soulager dans la néphrétique, & nétoyer les conduits urinaires farcis de glaires & de graviers.

5°. *Lait* de chevre. *Voyez* Lait.

II°. Chevre sauvage *ou* Bouquetin, *ou* Bouc estain, *ou* Bouctin, *ou* Bouctine. *Hircus Ferus, quoddam genus Cretæ familiare, quod Galli* Bouc-étain *appellant*, Bélon, obs. *p.* 20. *Hircus cornibus suprà nodosis, infrà retusis, in dorsum reclinatis*, Brisson, Regn. anim. *Capra cornibus nodosis in dorsum reclinatis*, Linn. syst. nat.

Cette espece est plus grande que le bouc domestique le plus grand, sa femelle est plus petite. Le *bouquetain* a la tête petite à proportion du corps. Ses cornes sont très grandes, noires, garnies de nœuds (chaque nœud est le produit d'une année), un peu courbées en arc à l'extrémité, couchées sur le dos, longues souvent d'une aune & demi; une seule est quelquefois du poids de douze à quinze livres. Son poil est long comme celui du bouc domestique (le mâle porte une longue barbe noirâtre ou brune): sa queue est courte, les jambes menues. Il est si léger à la course qu'il passe facilement d'un rocher à un autre, & saute par-dessus les plus escarpés. Il vit sur le sommet des montagnes inaccessibles, & couvertes de glaçons perpétuels & de neige qui ne fond jamais.



Rupicapra, Chamois. Chevre des Alpes.

Caprea moschi, Gazelle.

Ils se trouvent sur les Alpes, sur les montagnes du Dauphiné, de la Savoie, du pays des Grisons, du Tirol, &c. Ils marchent souvent par troupes de dix à douze. Les paysans de la Suisse leur font la chasse, parcequ'ils en mangent la chair, & qu'ils se servent dans leurs maladies de leur sang comme d'un excellent sudorifique : ce remede ayant la même réputation dans d'autres pays, il font sécher le sang du bouquetin dans des vessies, & le vendent assez cher ; mais ce sang séché qu'ils débitent n'est pas toujonrs celui du bouquetin, c'est souvent celui du bouc ordinaire, comme il est dit pag. 48 & 49.

III°. Chevre des Alpes, nommée ordinairement Chamois ou Ysard. *Capra alpina*, off. *Capra alpina*, sive *Rupicapra*, Schrod. *Rupicapra*, Bellon. *Dorcas*, sive *Rupicapra*, Aldrov. *Caper montanus*, Albert. *Capra cornibus surrectis uncinatis*, Linn. syst. nat. *Tragus Dorcas*, *Rupicapra Caprea*, Klein. *Hircus cornibus erectis*, *rugosis*, *ad apicem levibus & uncinatis*, Brisson.

Tel étoit le chamois d'après lequel MM. de l'Académie des Sciences ont donné une description de cet animal. Il étoit plus grand qu'une chevre, il avoit les jambes plus longues ; mais le poil en récompense étoit plus court : le plus long, qui garnissoit le ventre & les cuisses, n'avoit que quatre pouces & demi : sur le dos il étoit encore plus court. Le poil, qui couvroit le dos & les flancs, étoit de deux especes ; car entre le grand poil qui paroissoit, il y en avoit un petit fort court & très fin caché dessous autour des racines du grand, comme au castor. La tête, le ventre & les jambes n'avoienr que le gros poil. Aux endroits où ce gros poil étoit long, comme au-dessus de la tête, au col, au dos, aux flancs & au ventre, il étoit un peu

frisé & ondé comme aux chevres. Le dessus du dos, le haut de l'estomac, le bas de la gorge, les flancs, le dessus de la tête & le dehors des oreilles étoient de couleur de minime brun. Il y avoit encore depuis les oreilles jusqu'aux narines une bande de la même couleur qui enfermoit les yeux : le reste du poil étoit d'un blanc sale & roussâtre.

La queue n'avoit que trois pouces de long ; les oreilles en avoient cinq, elles étoient par le dedans bordées d'un poil blanc ; le reste étoit ras & de couleur châtain-brun. Les yeux étoient grands, ils avoient une paupiere interne qui se retiroit vers le petit coin de l'œil ; elle étoit rouge : la levre supérieure étoit un peu fendue, à peu près comme au lievre Les cornes sortoient au devant du front fort peu au-dessus des yeux ; la couleur en étoit noire ; elles étoient rondes & rayées par des cercles, & non en vis ; elles étoient tournées en arriere ; mais, parceque ce chamois étoit encore jeune, elles n'étoient pas crochues comme elles sont aux plus âgés, à qui elles deviennent si crochues en arriere & si pointues, qu'on dit que ces animaux les font entrer dans leur peau en se voulant gratter, & qu'il arrive quelquefois qu'elles y demeurent tellement engagées qu'ils ne les en peuvent retirer ; ce qui est cause qu'ils meurent de faim. On dit aussi que ces crochets leur servent à se retenir quand ils tombent du haut des rochers sur lesquels ils aiment à courir. Ce chamois avoit des dents incisives seulement en la mâchoire d'en bas, comme les autres animaux qui ruminent. Elles étoient au nombre de huit & inégales, celles du milieu étant beaucoup plus larges que celles qui étoient aux côtés, à peu piès comme à la gazelle. Les pieds étoient fourchus & creusés par-dessous, & non remplis de chair comme à la gazelle ; car la

chair étoit retirée en-dedans, de maniere que chaque ongle portoit en terre presque de même qu'aux chevaux ; & l'extrémité de la corne qui portoit à terre étoit fort aiguë.

Le chamois est un animal ruminant ; il est timide : il habite les rochers les plus escarpés de la Suisse & du Tirol. Ils paissent en compagnie ; mais un d'entr'eux fait sentinelle ; & dès qu'il entend ou apperçoit quelque chose, il en avertit la troupe par un cri. Ils sont en rut presque tout le mois de Septembre ; les femelles portent neuf mois & mettent bas en Juin ; chaque mâle habite avec sa femelle.

Cet animal contient beaucoup de sel volatil & d'huile. On en tire plusieurs choses utiles en médecine.

1°. La *graisse* qui, mêlée avec du lait, est bonne contre laphthisie & les ulceres du poumon ; il faut en continuer long-temps l'usage.

2°. Le *fiel* qui fortifie la vue, déterge les ulcéres de la cornée & dissipe les taies de l'œil ; suivant quelques auteurs, il remédie à la nyctalopie.

3°. Ce corps étranger qui se trouve dans le premier estomac, & qu'on nomme *ægagropile* (c'est-à dire, *boule, balle*, ou *pelotte de chevre sauvage*) ou bézoard d'Allemagne ; il est de la grosseur d'un œuf, & est formé par un amas de poils que l'animal avalle en se léchant, & par un reste de fibres des plantes que son estomac n'a pu digérer : ces fibres & ces poils s'ourdissent de maniere qu'ils ne forment plus qu'un corps qui ressemble à une boule de feutre ; ils s'en trouve qui sont recouverts d'une couche bézoardique très mince. Les anciens croyoient que ces pierres étoient formées du suc des plantes dont ces animaux se nourrissoient ; & que ces plantes étant vulnéraires & alexipharmaques, elles

devoient en avoir les vertus. Ils les ordonnoient dans la peste & dans les autres maladies exanthématiques, comme la petite vérole, la rougeole, le pourpre, dans la vue de pousser à la peau & de favoriser la transpiration, & pour empêcher les mauvais effets du poison qu'on avoit avalé; DIOM. CORNAR. *hist. admir.* p. 445. Aujourd'hui on n'ajoute plus foi à toutes ces vertus imaginaires. HERCUL. DE SAXONIA *de Plicâ podol.* qui en avoit beaucoup employé, convient qu'il n'en a vu aucun succès; & qu'ils n'ont point excité de sueur salutaire. BOERHAAVE, *de virib. medic.* en a fait prendre inutilement une dragme entiere à des enfants.

Dans le temps que les bézoards étoient si estimés, & si souvent mis en usage, & que l'utilité qu'on s'imaginoit en retirer, y avoit mis un haut prix, l'appas du gain engagea à en faire d'artificiels. GASPARD ANTONIO, médecin portugais, mais par un motif plus honnête, en fit un qui étoit composé du bézoard naturel, d'or, d'ambre gris & de cordiaux; il étoit rond, & percé dans le centre. Son odeur étoit très douce; sa superficie étoit légerement dorée; le dedans l'étoit moins, & paroissoit comme gris de perle.

IV°. CHEVRE D'AFRIQUE, *ou* GAZELLE, *ou* Chevre qui donne le musc. *Animal moschiferum*, off. *Moschius*, *sive moschi Capreolus*, SCHROD. *Capra moschi*, ALDROV. *Capra mosch*, *aliis Cervus odoratus*, CHARLET. exercit. *Capra cornibus teretibus*, *dimidiato-annulatis*, *arcuatis*, LINN. syst. nat. *Voyez* la figure de la *chevre des Alpes*, celle d'Afrique s'y trouve représentée.

La gazelle, (disent les *Mémoires de l'Académie des Sciences*) est de la grandeur & de la forme d'un chevreuil : son poil est fauve, à la réserve du ventre & de l'estomac qui sont blancs, de la queue

qui est noirâtre, & d'une bande un peu plus noirâtre aussi que le reste du poil, laquelle descend depuis l'œil jusqu'au museau. Ses yeux sont grands & noirs. Ses cornes, tant celles du mâle que de la femelle, sont noires, rayées en travers, longues de quinze pouces, grosses de dix lignes par le bas, fort pointues, assez droites, mais un peu tournées en dehors vers le milieu, & se rapprochant ensuite en dedans, selon la forme des branches d'une lyre; ces cornes sont creuses jusqu'à la moitié, & remplies d'un os pointu qui les attache à la tête par le moyen d'un péricrâne qui le couvre. A la racine des cornes, est une touffe de poil plus long que celui du reste du corps. Les cornes de la gazelle ne se renouvellent pas chaque année; elle les conserve toute sa vie. La mâchoire supérieure, ainsi que dans tous les animaux qui ruminent, n'a point de dents incisives; l'inférieure en a huit. Le pied est fort fendu & muni en son extrémité de deux grands ongles, outre les deux petits qui sont au talon.

On a dit que cet animal portoit du musc; d'autres prétendent que cette substance ne vient pas de lui. Lucas Schrockius, qui a fait des recherches scrupuleuses sur le musc, & qui a donné la figure de l'animal qui le fournit, fait voir que ce n'est ni une chevre ni un chevreuil, parcequ'il n'a ni barbe ni cornes. *Voyez* Musc.

V°. Chevre ou Gazelle du bézoard oriental. *Capra* sive *Gazella bezoardica orientalis*, off. *Capricerva orientalis è qua lapis bezoar orientalis* Schrod. *Capra*, sive *Hircus bezoardicus*, Aldrov. Quadr. *Gazella indica, cornibus rectis, longissimis, nigris, propè caput tantùm annulatis*, Ray, synops. anim. *Capra cornibus teretibus rectissimis, longissimis basi annulatis*, Linn.

C'est une espece de chevre sauvage que les Perses

appellent *pasen*, dit KŒMPFER, & nos compatriotes *chevre-cerf*, ou *cerf-chevre*, parceque cet animal tient de l'un & de l'autre. Il eſt couvert de poils courts & griſâtres, qui tirent ſur le roux; il eſt de la grandeur d'une chevre domeſtique, & a de la barbe comme elle. La femelle n'a preſque point de cornes; le mâle en porte de plus longues, qui ſont diſtinguées par des anneaux plus notables, dont le nombre marque celui de ſes années qu'on dit excéder rarement le nombre de douze. Le reſte du corps ne differe en rien du cerf, pour la forme, pour la couleur & pour l'agilité.

Il eſt extrêmement timide & fuyard; il habite les brouſſailles inacceſſibles des montagnes les plus rudes, & ne quitte preſque jamais ſa ſolitude pour deſcendre dans les plaines. Quant à la pierre nommée *bézoard*, formée dans le premier ventricule, il s'en trouve de plus groſſes & plus fréquemment dans les mâles que dans les femelles. *Voyez* l'art. BÉZOARD ORIENTAL.

VI°. CHEVRE du bézoard occidental. *Capricerva occidentalis*, off. SCHRODER. *Cervus minor americanus bezoarticus*, DALE, Pharm. *Mazama*, ſeu *Cervus*, HERNAND. *Cuguaçu-Eté*, & *Cuguaçu-Apara braſilienſibus*, PISON, Hiſt. nat. *Capricervus americanus ſive occidentalis*, nonnull.

Voici comment PISON, dans ſon *Hiſtoire naturelle*, décrit cet animal. Il y a au Bréſil des chevreuils indigenes qui ne ſont guere differents de ceux d'Europe. Les naturels du pays nomment *Cuguaçu-Eté*, ceux qui n'ont point de cornes; & *Cuguaçu-Apara*, ceux qui en ont; & ces derniers ſont plus petits que les precédents. Ces animaux ont le poil luiſant, ras, bariolé de brun & de blanc, ſur-tout quand ils ſont jeunes; car ces taches s'effacent avec l'âge; deux ongles à chaque pied, & en


a. 2
Chevre feuille,
Caprifolium.
a. 1.

outre deux autres moindres posés l'un sur l'autre; la queue courte comme les chevreuils; les yeux grands & noirs, & les narines bien ouvertes; les cornes médiocres, composées de trois chevilles, velues, de couleur grisâtre, qu'ils perdent tous les ans.

Cet animal n'est pas si sauvage, qu'on ne puisse l'apprivoiser aisement. Il se nourrit d'herbes, de feuillages & de fruits; il n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure, ainsi que tous les ruminants. La femelle porte six mois, & quelquefois moins. Quant au bézoard qu'on trouve dans le premier ventricule de cette espece de chevre, *voyez* BÉZOARD OCCIDENTAL.

1°. CHEVREFEUILLE. *Caprifolium & Matrisylva*, off. *Caprifolium germanicum*, DODON. Pempt. TOURNEF. *Periclymenum non perfoliatum germanicum*, C. B. Pin. 302. *Lonicera floribus capitatis, terminatricibus, floribus omnibus distinctis*, LINN. *Caprifolium floribus racemosis*, HALLER, Helv. 465.

De sa racine, qui est rampante, ligneuse, sortent des tiges longues, grêles, rampantes, rameuses. Ses feuilles sont deux à deux opposées, oblongues, pointues, d'un verd gai, lanugineuses, blanchâtres en dessous. Du sommet des rameaux, naissent en grand nombre des fleurs disposées en rayons: elles sont d'une seule piece, partagées en deux levres, blanches & quelquefois jaunâtres, d'une odeur agréable. Sa fleur, posée sur un calyce verd d'une seule piece, se change en un fruit ou baie molle, rouge dans sa maturité, remplie de graines un peu dures, arrondies, applaties.

Elle croît dans les forêts.

Ses feuilles, qui rougissent un peu le papier bleu, sont styptiques, d'une odeur forte & désagréable.

Cette plante, dans toutes ses parties, passe pour être diurétique. La décoction des feuilles dans de la bierre est vantée contre la goute erratique, par ETTMULLER. Leur suc exprimé, comme vulnéraire & détersif, est recommandé dans les plaies de tête, la gratelle & les maladies cutanées. La décoction est estimée en gargarisme pour le gonflement des amygdales, l'inflammation de la gorge, les aphthes.

On tire de ses baies mûres, pilées & digérées au bain-marie, une liqueur huileuse qui a été regardée comme une panacée dans les plaies récentes. On fait cas de l'eau distillée de cette plante contre l'inflammation des yeux.

II°. CHEVREFEUILLE qui se cultive dans les jardins. *Caprifolium italicum*, DODON. *Periclymenum perfoliatum*, C. B. Pin. 302. *Periclymenum rectum*, TABERN. *Lonicera pedunculis bifloris, foliis ovatis, obtusis integris*, LINN. *Caprifolium floribus geminis, foliis ovatis, lanuginosis, integerrimis*, HALLER, Helv. 464.

Cette espece différe de la précédente par ses feuilles qui sont plus rondes, d'un verd de mer, & portées sur des queues très courtes. Quelques-unes de ces feuilles sont souvent réunies deux ensemble par leur base, & ne font qu'une feuille traversée par la tige. Ses fleurs sont d'un pourpre blanchâtre, ou d'un jaune pâle; elles sont plus petites.

Elle a les mêmes vertus que la premiere; mais l'une & l'autre sont très peu employées.

CHEVREUIL. *Capra*, PLINE. *Capreolus vulgaris*, GESN. *Cervus minimus, Capreolus parvulus, Caprea*, KLEIN. *Cervus cornibus ramosis, teretibus erectis*, LINN. *Cervus cornibus teretibus erectis*, BRISSON.

Animal

Animal quadrupede qui reſſemble au cerf, mais qui eſt plus petit, & s'apprivoiſe plus aiſément. Il perd ſon bois tous les ans. La femelle porte deux ou trois petits : elle ſe nomme *chevrette* ou *chevrelle*.

On en trouve dans les forets de France, dans la Suiſſe, dans les Alpes : il eſt très commun en Ecoſſe.

La *chair* de chevreuil eſt préférable à celle de tous les animaux fauves : elle eſt d'un meilleur goût.

On dit que la *préſure* du chevreuil eſt bonne pour la diarrhée & la dyſenterie ; que le *foie* éclaircit la vue, & arrête les hémorrhagies ; que le *fiel* enleve les taches du viſage, les taies de l'œil, & fait ceſſer le bourdonnement des oreilles.

FIN du ſecond Volume.